

Nouvelles annales des
voyages, de la géographie et
de l'histoire : ou Recueil des
relations originales inédites,
[...]

. Nouvelles annales des voyages, de la géographie et de l'histoire : ou Recueil des relations originales inédites, communiquées par des voyageurs français et étrangers ; des voyages nouveaux, traduits de toutes les langues européennes ; et des mémoires historiques sur l'origine, la langue, les moeurs et les arts des peuples, ainsi que sur les productions et le commerce des pays peu ou mal connus : accompagnées d'un bulletin où l'on annonce toutes les découvertes, recherches et entreprises qui tendent à accélérer les progrès des sciences historiques, spécialement de la géographie / publiées par MM. J. B. Eyriès et Malte-Brun. 1857.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

*Nouvelles
Annales des
Voyages...*

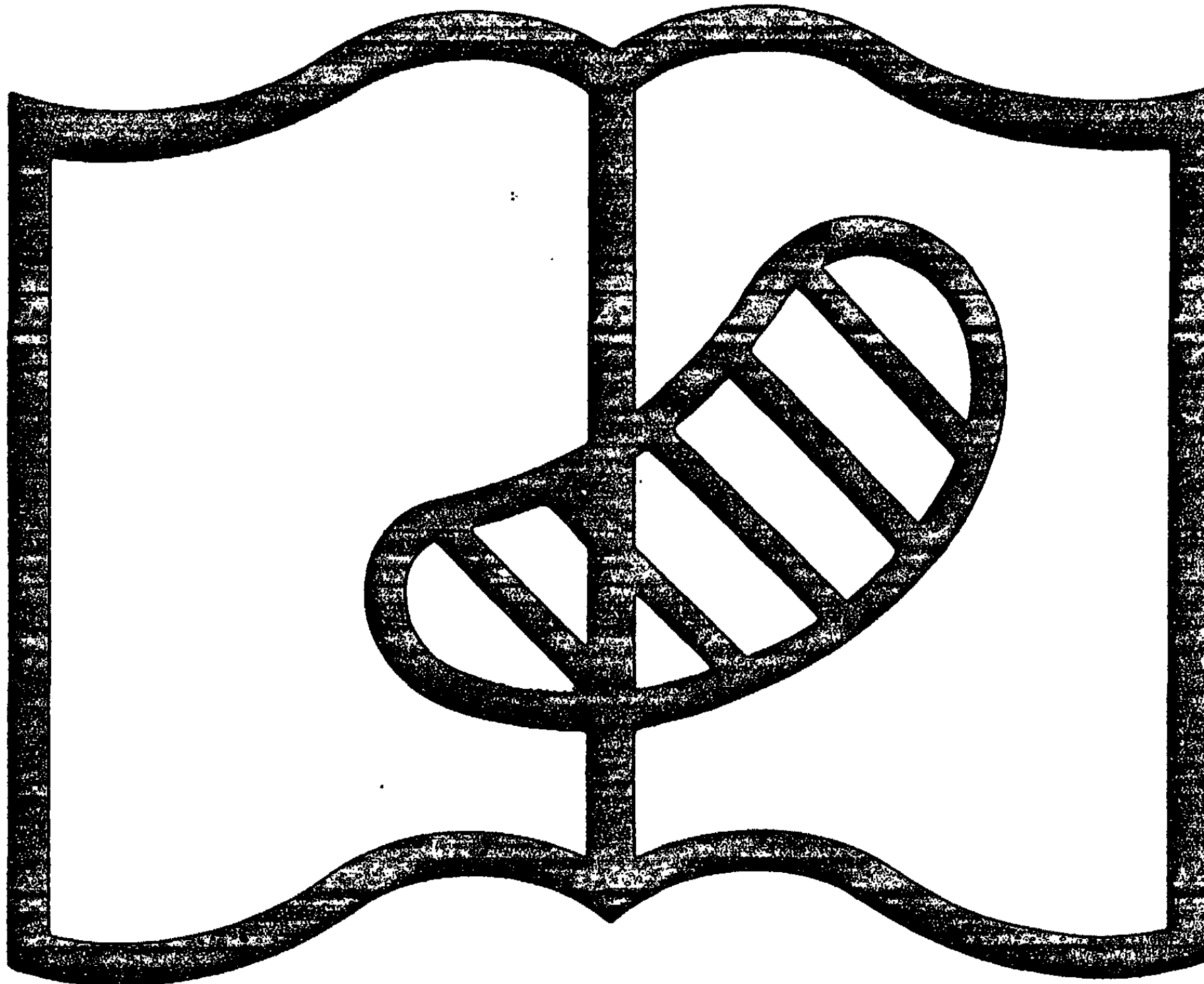
Ge.FF 5997

Volume 154

Sixième série

1857

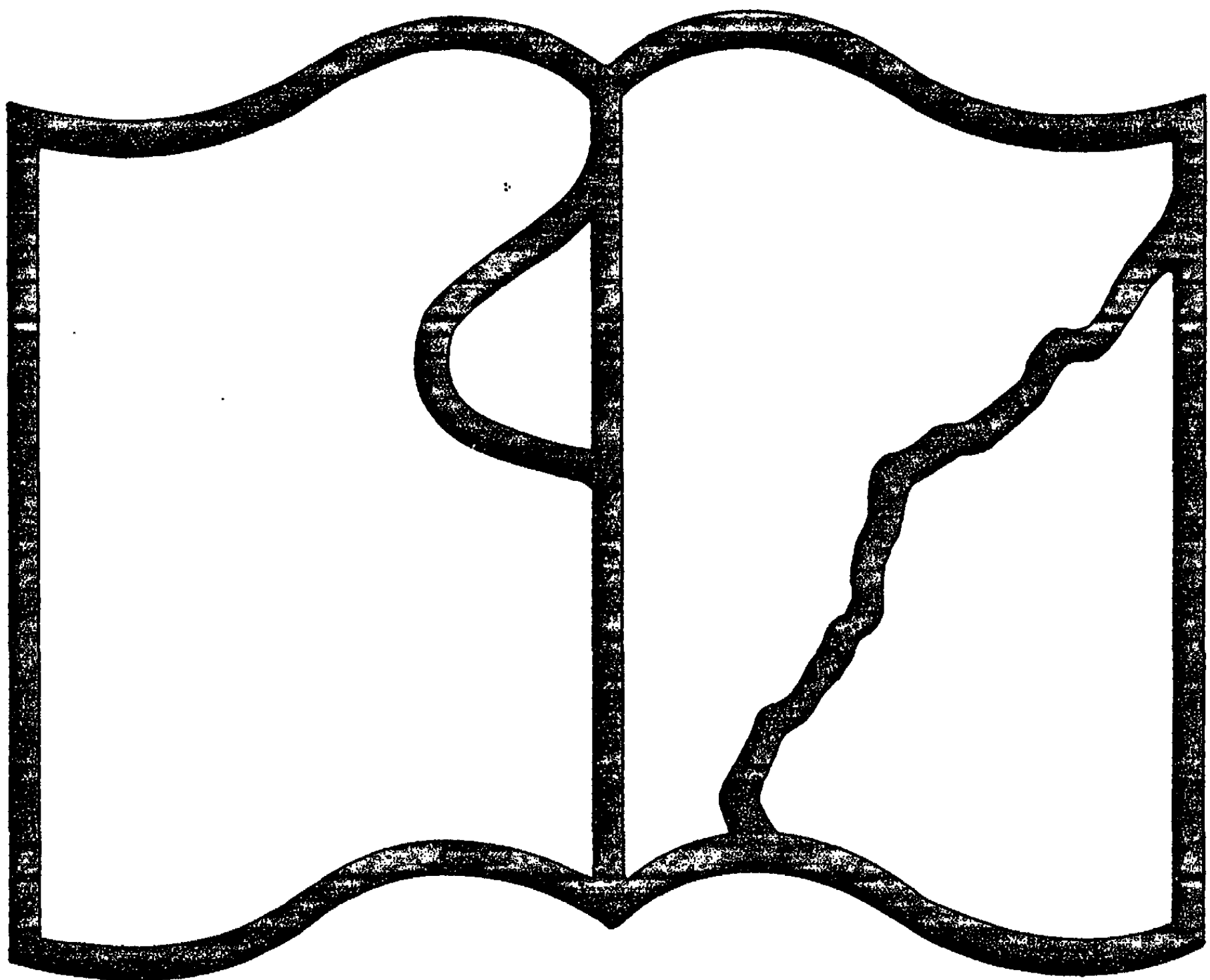
Tome 2



Symbole applicable
pour tout, ou partie
des documents microfilmés

Original illisible

NF Z 43-120-10



Symbole applicable
pour tout, ou partie
des documents microfilmés

Texte détérioré — reliure défectueuse

NF Z 43-120-11

De 17 5997

NOUVELLES ANNALES

DES VOYAGES.

SIXIÈME SÉRIE. — TROISIÈME ANNÉE.

Paris.—Imprimé par E. Thunot et C^e, rue Racine, 26, près de l'Odéon.

NOUVELLES ANNALES
DES VOYAGES,

DE LA GÉOGRAPHIE, DE L'HISTOIRE

ET DE L'ARCHÉOLOGIE.

AVEC CARTES ET PLANCHES.

RÉDIGÉES

PAR V. A. MALTE BRUN,

PROFESSEUR D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE AU COLLÈGE STANISLAS,
SECRÉTAIRE ADJOINT DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS,
MEMBRE CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ IMPÉRIALE GÉOGRAPHIQUE DE RUSSIE, ETC., ETC.

—
ANNÉE 1857.

TOME DEUXIÈME.
—

PARIS.

ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE ET DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DU NORD,
RUE HAUTEFEUILLE, 21.



NOUVELLES ANNALES
DES VOYAGES,
DE LA GÉOGRAPHIE, DE L'HISTOIRE
ET DE L'ARCHÉOLOGIE.

RÉSUMÉ HISTORIQUE
DES EXPLORATIONS
FAITES
DANS L'AFRIQUE AUSTRALE,
DE 1849 A 1856.

PAR LE RÉV. DOCTEUR DAVID LIVINGSTONE.

INTRODUCTION.

Si l'on vient à jeter les yeux sur une carte d'Afrique, datant de dix années à peine, on verra au sud de l'équateur, du 15° degré au 25° degré de latitude, un vaste espace laissé en blanc, sur lequel la science, prise au dépourvu, n'a pu jeter que ces mots qui ne laissaient même pas de place au doute : *Grand plateau élevé et désert*. Les Cimbébas, sur la côte de l'Atlantique ; les Hottentots, au nord de la colonie du

Cap ; les Cafres , sur la côte de la mer des Indes , gardent le seuil de cette contrée mystérieuse , inconnue , près de quatre fois aussi grande que la France , que l'on qualifiait si gratuitement de plateau élevé et de désert.

Il faudra désormais renoncer à cette erreur séculaire, ainsi qu'on l'a déjà fait pour d'autres relativement à certaines régions de l'Afrique septentrionale. A la place du plateau, il faudra admettre de riches et importantes vallées arrosées par de nombreux cours d'eau, formant tout un système hydrographique nouveau. Et comme là où, en Afrique, paraît la moindre verdure se montre aussitôt la vie animale, nous verrons que ces prétendues solitudes sont peuplées d'un grand nombre d'animaux ; l'homme lui-même y coudoie l'homme. Enfin ce qui ne sera pas une des moindres causes d'étonnement pour nous autres civilisés, les nombreuses tribus de l'intérieur, bien loin d'être dépourvues de tout lien social , jouissent, au contraire , d'une certaine civilisation et de mœurs paisibles.

Ces grandes découvertes, qui ouvrent un champ nouveau à l'activité européenne, et qui, à notre grande joie, nous permettent de combler le vide de nos cartes, sont dues à l'énergique courage d'un seul homme ; leur importance est digne en tout point du but religieux et philanthropique de celui qui les a faites. Le nom du révérend missionnaire de Londres, le docteur David Livingstone, sera désormais inséparable de ceux de ces hommes courageux, éner-

giques et dévoués, auxquels nous sommes redevables de nos grandes connaissances en Afrique.

En outre de la découverte du lac N'gami, qui est commune au docteur Livingstone et à MM. Oswell et Murray, en outre de plusieurs courses dans le nord-est de ce lac, on doit à l'intrépide missionnaire deux grands voyages dans l'Afrique australe; il l'a traversée du sud au nord, du Cap à Loanda, et de l'ouest à l'est de Loanda à Quilimané.

Ce sont ces différents voyages que nous nous proposons de résumer ici en quelques pages, en indiquant l'itinéraire du docteur Livingstone, pour bien faire connaître l'étendue des découvertes qui en ont été la conséquence (1).

Nous avons pensé que c'était rendre hommage au zélé explorateur de l'Afrique australe que d'exposer succinctement l'ensemble de ses travaux aux lecteurs

(1) Nous avons rédigé cette notice avec les documents suivants : *Outlines of the Rev. Dr Livingstone's Missionary Journeys and discoveries in Central south Africa with an Illustrative Map. London; printed for the Directors of the London Missionary Society. 1857. Broch. in-8° de 25 pages à deux colonnes, dont nous devons la communication à l'obligeance du Dr Norton Shaw, secrétaire de la Société royale géographique de Londres. — Tomes XXIV et XXV du Journal de la Société royale géographique de Londres. — Les Proceedings IV et VII de la même Société. — Les Mittheilungen d'Augustus Petermann, années 1855-1856, in-4° avec cartes. — Le Journal des Missions Évangéliques de Paris, années 1850 et suivantes. — Le Bulletin de la Société de Géographie de Paris, années 1850 et suiv. — Les Annales des Voyages, années 1850-1853-1855-1856-1857. — Lettres particulières et documents encore inédits avant la publication que prépare (avril 1857) l'honorable docteur Livingstone.*

des *Annales*, en attendant la publication personnelle que le docteur Livingstone prépare, et qui promet une si ample moisson de documents nouveaux et de résultats scientifiques.

CHAPITRE I^{er}.

Les Missions Évangéliques de Londres dans l'Afrique australe. — Kuruman. — Kolobeng. — Le docteur David Livingstone. — Premier voyage du docteur Livingstone au lac N'gami, en 1849. — Départ de Kolobeng. — Traversée du désert de Kalahari. — Il découvre la rivière Zouga. — Sa réception par les Bayéyés. — Il remonte la Zouga. — Il atteint le lac N'gami. — Aspect physique du pays. — Visite qu'il veut faire à Sébitoane. — Causes qui l'en empêchent. — Second voyage du docteur Livingstone au lac N'gami, en 1850. — Il traverse la Zouga. — Les tsétsé l'empêchent de pénétrer au Nord-Est. — Ce que c'est que les tsétsé. — Retour à Kolobeng.

Les différentes sectes chrétiennes ont, depuis plusieurs années, établi au sud de l'Afrique des missions dans le but de conquérir à la religion et à la civilisation les tribus barbares des Cimbébas, des Namaquas, des Hottentots, des Cafres, etc., etc., qui occupent la région immédiatement située au nord de la colonie anglaise du cap de Bonne-Espérance. Il n'y a pas moins de treize sociétés de missionnaires(1) différentes, représentées dans ces contrées

(1) Voici leurs noms : Société des missions de l'Afrique méridionale, de Londres, de Paris, de Berlin, du Rhin, de Norvège, des Frères-Unis, des Méthodistes wesleyens, de l'Église libre d'Écosse, de l'Association nord-américaine, de l'Église presbytérienne d'Écosse, des Baptistes et de l'Union apostolique. Les missions et les stations,

lointaines par quelques-uns de leurs membres dévoués et courageux.

Parmi celles de ces missions qui prospèrent le plus, nous devons citer la mission évangélique de Paris, qui compte plus de quinze stations échelonnées dans les belles et riches vallées du haut Orange et de la rivière Calédon, parmi les tribus cafres des Bassoutos (1); et la mission évangélique de Londres. Cette dernière société dont les travaux apostoliques remontent déjà à un certain nombre d'années (1820), a vu ses missionnaires établir de nombreuses stations qui s'échelonnent depuis les rivages de l'Océan, où elles sont représentées dans les principales villes de la colonie du Cap, jusqu'au milieu des pays des Koranas et des Bechuanas, bien au delà de la rivière Orange. Leurs postes les plus avancés sont : le nouveau Litakou ou Kuruman sur la rivière du même nom; Molopo, près de la rivière du même nom; Mosiga, Mabotsa et enfin Kolobeng.

Kolobeng est un pauvre village situé au 24° 40' de latitude sud et au 23° 32' de longitude à l'est du mé-

établies par ces différentes Sociétés, sont indiquées dans la carte n° 45^a de l'atlas de Stieler : *Das Capland nebst den Süd-Africanischen Freistaaten und dem Gebiet der Kaffern und Hottentoten*. Zuerst entworfen von D^r Heinr. Berghaus 1841. Neue Bearbeitung v. Herm Berghaus 1855. — Maafsstab : $\frac{1}{500000}$. Gotha — Justus Perthes.

(1) Les principales stations de ces missionnaires sont à Béthulle, Beerséba, Hébron, Bethséda, Morija, Thaba, Bérea, Motito, Cana, Plattberg, Mékuatling, Hermon, Bloem-Fontain, Maliba, etc., etc. On doit aux missionnaires évangéliques de Paris d'importants travaux sur l'ethnologie et la linguistique de ces pays; les noms de MM. Cazalis, Frédoux, Arbousset, Daumas, etc., sont connus des amis de la Science.

ridien de Paris ; il est assis au pied et sur la pente d'une colline de grès rouge ferrugineux dans le pays des Bechuanas , sur la limite orientale du désert de Kalahari , à environ 200 milles (321 kilomètres) de l'importante station de Kuruman , où résidait depuis plusieurs années le Rév. M. Moffat.

David Livingstone, né à Blantyre près de Glasgow, en Écosse, était venu, vers l'année 1840, dans l'Afrique australe pour y partager les honorables fatigues de ses confrères. Son savoir et ses grandes qualités le firent bientôt remarquer, il devint le gendre du Rév. Moffat, et après plusieurs excursions heureuses dans les environs de Kuruman, il fut décidé qu'il irait fonder une nouvelle mission plus au nord de Kuruman ; c'est alors que fut établie celle de Kolobeng, où le docteur Livingstone fixa sa résidence. Le Missionnaire établit le siège de sa mission sur une petite éminence rocheuse qui dominait la rivière de Kolobeng, au milieu de la tribu des Bakuains.

Il y était depuis plusieurs années, lorsqu'en 1849, après avoir vainement cherché à ouvrir un nouveau champ à ses travaux dans le nord à cause des difficultés que présentait la traversée du désert voisin de Kalahari, il pensa qu'il pourrait peut-être pénétrer dans le nord-est ; son désir était d'ailleurs aiguillonné par l'espoir d'atteindre un grand lac intérieur dont les naturels lui avaient souvent parlé.

Il fit part de son projet à deux de ses amis, MM. W. C. Oswell et M. Murray, qui vinrent tout exprès d'Angleterre pour prendre part à cette découverte,

et qui firent généreusement tous les frais de l'entreprise. Tandis que le docteur Livingstone attendait leur arrivée, sept Batouani, appartenant à la tribu qui habite les bords du lac, vinrent le prier, de la part de leur chef, de lui rendre visite. Il profita de l'occasion pour en retenir quelques-uns pour guides. Mais comme le chemin, par lequel ils étaient venus à Kolobeng, était impraticable pour les wagons, on décida que l'on prendrait la route un peu plus détournée vers l'est, mais plus sûre, du Bamanguato.

Ayant terminé leurs préparatifs, le 28 juillet 1849, au matin, MM. Oswell et Murray partirent de Kolobeng, précédant le docteur Livingstone qui ne se mit en route que le 1^{er} juin et qui les rejoignit au cours d'eau de Chokuen. Leur caravane se composait de vingt chevaux et d'autant d'hommes parmi lesquels se trouvaient les Batouani, de cinq wagons et de quatre-vingt bœufs pour les traîner et porter les bagages. Le 3 juin, ils atteignaient Sérotli sur la limite du désert.

Le voyage à travers le désert fut extrêmement laborieux et des plus pénibles à cause du manque d'eau pour les chevaux et pour les bœufs qui traînaient les wagons. Ce désert que l'on appelle Kalahari, et mieux encore Lahari, se compose d'une plaine immense qui ne manque cependant ni d'arbres ni d'herbes. Il n'y a pas non plus absence d'êtres vivants, hommes et animaux ; mais l'extrême rareté de l'eau, jointe aux autres privations, a réduit les habitants à la forme la plus abjecte où puisse descendre l'espèce

humaine. Ces habitants sont désignés par leurs voisins sous le nom de Bakalahari ; ils ont en général les membres petits et grêles, le ventre proéminent, et une physionomie qui exprime les souffrances de leur genre de vie. L'élan, le lion, le buffle, l'éléphant, l'antilope, la gazelle, sont les principaux animaux que l'on rencontre dans ce désert.

Les Bakalaharis, afin de trouver quelque chose à boire, sont souvent réduits à l'expédient suivant : ils enfoncent dans les parties humides du désert un roseau dont un des bouts est environné d'une touffe d'herbe, ce qui le transforme en une espèce de filtre, puis aspirant l'eau avec la bouche, il la rejettent dans leurs vases à eau, qui sont habituellement des œufs d'autruche.

Après une marche pénible de 300 milles (480 kilomètres) dans ce désert, les voyageurs atteignirent, le 4 juillet, la Zouga, belle rivière qui coulait du nord-ouest ; au point où ils la joignirent, elle avait un peu moins de 100 pieds (30 à 32 mètres) de largeur ; et cependant, à l'opposé des autres rivières, elle devenait plus large et plus profonde à mesure qu'ils la remontaient. Presque vis-à-vis du point où ils la joignirent, ils aperçurent un village, les habitants étaient passés sur l'autre rive. Le docteur Livingstone et deux Bakuains réussirent à passer sur l'autre bord, et il apprit avec joie que la rivière venait du grand lac situé à une *lune* de distance, et que d'autres rivières se jetaient soit dans la Zouga, soit dans le lac vers le nord. Les bords et les îles de cette

rivière sont habités par les tribus des Bakobas ou Bayéyés, de la famille des Bushmens ou Boschmans ; le premier de ces noms qui signifie esclaves, est celui par lequel les Bechuanas les désignent ; ils prennent eux-mêmes celui de Bayéyés qui veut dire hommes. Leur complexion est plus noire que celle des Bechuanas, et ils parlent une langue totalement différente. Le docteur remarqua la physionomie franche et martiale de ces gens ; ils vivent de la pêche et de la chasse ; ils prennent le gibier dans des chausse-trappes disposées le long de la rivière parmi les roseaux qui en cachent les bords.

Il y a sur les rives du Zouga une nouvelle variété d'antilope, appelée *lechui* ; elle est plus grande que le pallah et d'une couleur brune tirant sur le jaune ; ses habitudes sont celles des *water back* (espèce d'antilope). Il y a aussi une variété de khoudou qu'on n'a pas vue ailleurs, appelée *nakoû*. Les éléphants sont excessivement nombreux ainsi que les rhinocéros et les buffles, mais ils ont si peur des pièges et des flèches des Bushmens, qu'ils s'enfuient loin de la rivière aussitôt qu'ils ont bu.

Le Bakoba citent neuf variétés de poissons, on dit que deux d'entre celles-ci atteignent la hauteur d'un homme. Les alligators abondent, les hippopotames ont presque tous été tués par les Bakobas ; ils les harponnent à la manière des baleiniers, à l'aide d'un grand harpon attaché à une corde. Le docteur Livingstone observa sur les bords de la Zouga treize variétés d'arbres qu'il ne connaissait pas à Kolo-

beng. Les bananiers et les palmiers sont de la même espèce que ceux de l'Inde ; le baobab produit un fruit dont les naturels se servent pour donner de la saveur à leurs aliments. Un autre arbre, le moporotta, est employé par les naturels à faire des canots, il donne aussi un fruit ; enfin le motso-m'ri a l'aspect d'un bel oranger.

Le docteur Livingstone et ses compagnons, ayant appris que la Zouga venait du grand lac, se hâtèrent de la remonter ; il leur fallut suivre encore ses détours pendant près de 300 autres milles (480 kilomètres) avant d'atteindre le but tant désiré de leur voyage.

Tandis que le wagon du docteur Livingstone suivait lentement les détours de la rivière, il lui arrivait souvent de s'embarquer sur un canot des naturels, fait d'un tronc d'arbre creusé et conduit par les Bayéyés ; il passait ainsi devant de nombreux villages perdus dans les roseaux ou bien au milieu des rochers calcaires qui formaient les rives. De grands arbres, dont plusieurs portaient des fruits propres à la nourriture de l'homme, croissaient près de la rivière ; au delà s'étendaient des taillis épais composés d'arbres épineux, et où il était très-difficile de pénétrer ; les bœufs avaient les jambes et le nez en sang, les wagons semblaient enfouis dans ses épaisses broussailles. Les voyageurs, retardés par ces difficultés, se décidèrent à laisser, jusqu'à leur retour, quatre wagons et la plupart des bœufs dans un endroit éloigné d'environ 90 milles (144 kilomètres) du point où

ils avaient pour la première fois atteint la Zouga , et à aller de là jusqu'au lac dans un wagon appartenant à M. Oswell, avec quelques-unes de leurs meilleures bêtes.

Le 29 juillet 1849, ils arrivaient près du village de Batouana , situé , à ce qu'ils apprirent, à l'extrémité inférieure du lac et habité par les Batouanis , tribu des Bamanguato. Une langue de terre et des rangées de collines de sable les empêchaient d'embrasser la vue du lac au point où le wagon était arrêté. Ils montèrent à cheval et firent 5 à 6 milles (8 à 10 kilomètres) au long du bord , et virent enfin devant eux une vaste nappe d'eau qui s'étendait au nord-ouest et à l'ouest; mais les nombreux roseaux qui garnissaient les rives les empêchaient d'arriver jusqu'à l'eau. Directement, vis-à-vis de nos voyageurs, l'autre bord paraissait être à 14 ou 15 milles (22 ou 24 kilomètres); l'œil en pouvait suivre la trace à quelque distance vers le nord et le nord-nord-ouest. Vers l'est, les deux rives se rapprochaient graduellement pour aller se rejoindre par un retour subit juste à l'endroit où le wagon se trouvait. Le docteur Livingstone évalua à environ 115 kilomètres la longueur du lac , il apprit des naturels que jamais ils ne le traversaient entièrement, et qu'ils en longeaient seulement les bords dans leurs canots, qu'enfin à son extrémité nord-ouest, il recevait une autre rivière (le Teogé) qui semblait venir du nord-ouest.

Ce lac qui porte différents noms , *N'gami*, *Noka-a-Batletli*, *Noka-a-Mampouri*, *Inghabé*, est situé

par 20° 19' de latitude méridionale et environ 21° à 29° de longitude orientale du méridien de Paris, à 560 milles (901 kilomètres) de Kolobeng; son élévation au-dessus du niveau de la mer peut être de 2,825 pieds anglais (872 mètres) (1).

Les Batouanis qui habitent la rive septentrionale du lac N'gami n'ont pas de communication avec les Portugais. Parmi les autres tribus riveraines, il faut encore citer avec les Bakobas les Maclummas. Ils appartiennent à une belle race, et intelligente, très-supérieurs aux Bechuanas et d'humeur plus belliqueuse. Leurs armes sont splendides; ce sont de courts javelots curieusement sculptés, car ils frappent de près et ne lancent pas leurs sagaies comme les Cafres; des haches de bataille très-ornées, des boucliers, des arcs et des flèches. Leurs arcs ont 2 mètres de long, leurs flèches 1 mètre 30 centim.; celles-ci sont barbelées, armées d'une pointe en fer, et empoisonnées, la hampe en est faite d'une sorte de bois léger, et la tête en est garnie de plumes.

Après avoir rendu visite aux Batouanis, les voyageurs se dirigèrent vers une des rivières qui coulent

(1) Le Suédois Andersson et l'Anglais Galton ont visité le lac N'gami depuis sa découverte; et l'on peut, pour de plus amples détails, consulter les ouvrages suivants: *Journey to lake N'gami, and an Itinerary of the principal Routes leading to it from the West Coast, with the latitudes of some of the chief stations. By Charles J. Andersson*; in-18, 1854. — *Lake N'gami; or Explanations and discoveries during Four Years Wanderings in the Wilds of South-Western Africa, with Map and numerous illustrations*; 1 vol. in-8. By C. J. Andersson. 2^e édit. London, 1856.

au nord de la Zouga, mais le chef Batouani s'arrangea de façon à les arrêter en réunissant les Bayéyés près du gué sur la rive opposée de la Zouga. Tous les chefs africains sans exception répugnent à voir des étrangers traverser leur pays pour aller vers une contrée plus éloignée.

Cependant Sébitoane, le chef qui autrefois avait sauvé la vie à Sétchélé (le chef des Bakuains, tribu qui habite la contrée où se trouve Kolobeng), demeurait à dix journées au nord-est des Batouanis sur un des tributaires du Tamunacle, affluent de la Zouga. Le docteur Livingstone se disposait à l'aller trouver pour lui remettre un présent que Sétchélé lui destinait comme marque de gratitude. Ce devait être pour lui, et pour W. Oswell qui voulait l'accompagner, une bonne introduction, mais la défiance des naturels s'opposa à ce projet. En vain le missionnaire essayait-il pendant tout un jour de construire un radeau, pour traverser la rivière qui n'avait en ce point qu'environ 50 mètres de largeur : le bois était si pesant qu'il enfonçait immédiatement. Il était peu convenable pour un ministre de paix de se présenter aux naturels dans l'état qu'exigeait la traversée à la nage de la rivière, il courait d'ailleurs le risque de rencontrer un alligator : cédant, malgré ses désirs, aux représentations de son ami W. Oswell, voyant d'ailleurs la saison très-avancée, le docteur Livingstone remit cette tentative à un temps plus opportun, il se décida au retour, et le 10 octobre 1849,

Avril 1857. TOME II.



il rentrait à Kolobeng avec ses deux compagnons.

Pour ces découvertes, le conseil de la Société royale géographique de Londres accorda, en 1850, au docteur Livingstone la seconde moitié du prix royal pour l'encouragement des sciences géographiques et des découvertes (1). En 1852, la Société de Géographie de Paris lui décernait, ainsi qu'à M. Oswell, sa grande médaille d'argent.

L'année suivante, en 1850, accompagné de M^{me} Livingstone, de sa famille et de Séchélé, chef des Bakuains, le hardi missionnaire fit une seconde visite à la région nouvellement découverte, mais cette fois encore il dut renoncer à son principal dessein, celui d'atteindre le pays de Sébitoane par suite de l'invasion d'une fièvre pernicieuse, la fièvre des marais, et à cause de l'abondance de la mouche tsétsé si funeste au bétail (2). Ces mêmes causes l'empêchèrent d'ajou-

(1) La première moitié du prix *Patron's-Medal* fut donné au colonel Frémont pour son exploration dans les montagnes Rocheuses et en Californie. Le docteur Livingstone reçut pour prix un magnifique chronomètre, dont il devait par la suite faire si bon usage.

(2) Tous les animaux domestiques, à l'exception peut-être de la chèvre, meurent de la piqûre de cet insecte; il suffit de trois ou quatre mouches pour tuer un gros bœuf: les veaux et les jeunes animaux n'en éprouvent aucun effet pendant tout le temps qu'ils têtent; l'homme et les animaux sauvages sont aussi à l'épreuve de leur venin.

On rencontre la mouche tsétsé non-seulement aux environs du lac Ngami, mais encore sur les bords du Linpopo, dans le Sennâr et dans d'autres régions de l'Afrique; Isale et Agatharchide semblent en avoir eu connaissance quand ils parlent d'un insecte pernicieux *l'effroi des hautes régions arrosées par le Nil*. Bruce parle d'une mouche appelée *tzalzalia*, dont la piqûre est redoutable. MM. Combes et D'Arnaud l'ont rencontrée dans le Sennâr.

Il paraît que les *tsétsés* ne se répandent pas et semblent confi-

ter beaucoup aux connaissances géographiques acquises pendant le premier voyage. Il put cependant

nées dans certains quartiers. Cette mouche est un peu plus grande que la mouche commune, mais plus petite que la mouche à miel. Elle est d'une couleur terne, et la partie inférieure de son corps est traversée par des lignes jaunâtres. Lorsqu'on se laisse piquer sur le dos de la main par cet insecte, on remarque qu'il pousse une trompe aiguë dans la peau, plus avant qu'il n'est nécessaire pour tirer du sang; il la retire et semble laisser un petit réservoir; car en ce moment ses mandibules commencent à manœuvrer comme si il suçait. Le ventre, quoique tout à fait flasque, commence à se distendre, et en quelques secondes, quoiqu'on ne le trouble pas, l'insecte s'envole entièrement rempli de sang. Si la piqure est faite sur le dos de la main, on ne ressent pas autre chose; mais dans l'endroit où la peau est épaisse, comme dans la paume de la main, une tache rouge, d'environ un centimètre de diamètre, reste pendant plusieurs jours, laissant une démangeaison ou une sensation de titillation.

Après que les bœufs ont été piqués, leur contenance semble effarée; leurs yeux rouillent dans leur orbite; l'animal devient faible, il enfle sous les mâchoires; l'émaciation commence et continue quelquefois pendant plusieurs mois, jusqu'à ce que la bête tombe et meure. En soulevant la peau, on reconnaît que les muscles et la chair sont fortement détériorés et présentent un aspect glaireux; les intestins et l'estomac sont sains; le cœur, les poumons et le foie, quelquefois tous ces organes et invariablement l'un ou l'autre, sont dans un état morbide. Le cœur particulièrement n'est plus qu'un organe contracté et aminci, ressemblant à de la chair trempée dans l'eau; le sang est diminué en quantité et altéré en qualité; il devient épais, albumineux. Les mains qu'on y plonge n'en sont point tachées; c'est dans le sang que le poison paraît se développer. Il existe quelques symptômes qui indiquent que le cerveau est affecté et qu'il y a successivement vacillation et céclité.

M. W. Oswell a envoyé en 1852, à la Société de Géographie de Paris, des spécimens de mouches tsétsé; celle-ci les a transmis le 18 octobre de la même année à l'Académie des sciences, qui a chargé MM. Duméril, Milne Edwards et de Quatrefages de lui présenter un rapport à ce sujet. Ce rapport n'est pas encore fait.

Voir au Bulletin de la Société de Géographie d'octobre 1852. p. 279

traverser la Zouga, et se convaincre qu'elle ne recevait pas ses eaux du lac, mais bien du Tamunacle. Il chercha à atteindre cette dernière rivière, mais il en fut empêché par la crainte des maladies qui commençaient à attaquer ses compagnons ; il lui fallut donc ajourner son projet, après avoir toutefois reconnu l'insalubrité de la région située au nord-est du lac et l'impossibilité pour les missionnaires d'y établir une station. Il se hâta donc de revenir à Kolobeng (1).

et suivantes, la lettre que M. W. Oswell a adressée au secrétaire général de la Société de Géographie de Paris, pour remercier la Société de l'envoi de la médaille d'argent. Cette lettre, dans laquelle le voyageur entre dans de curieux détails sur le lac N'gami, la rivière Zouga et la mouche tsétsé, est accompagnée d'une carte du lac N'gami et des contrées voisines. Voir encore le 2^e cahier des *Mittheilungen* d'Aug. Petermann, et la traduction de son important article sur les dernières explorations dans l'Afrique australe, que nous avons donné, avec une carte, aux *Annales des Voyages* de décembre 1855, p. 326.

V. A. M.-B.

(1) Le commerce a suivi très-promptement et avec beaucoup de persévérance les traces de MM. Livingstone et Oswell au lac N'gami ; on peut s'en assurer en lisant aux *Annales des Voyages* de février-mars 1853, p. 279, les extraits d'un voyage fait par un marchand, M. Cambell avec plusieurs de ses compagnons, dans ce pays.

CHAPITRE II.

Troisième voyage du docteur Livingstone, 1851. — Ses compagnons et ses projets. — Il s'écarte de la route jusqu'alors suivie. — Aspect physique général et productions du pays au nord de la Zouga. — Marais et rivières. — Il atteint le Chobé. — Arrivée à Linyanti. — Réception qui lui est faite par Sébitoane. — Histoire récente de ce chef. — Premier service religieux parmi les Makololo. — Mort de Sébitoane. — Aspect du pays. — Première reconnaissance du Zambèze. — Joie des voyageurs. — Projets du docteur Livingstone, son retour.

Au printemps de 1851, le docteur Livingstone ayant été rejoint par M. W. Oswell, quitta de nouveau Kolobeng pour se diriger vers le nord. Mais comme il espérait pouvoir s'établir dans la nouvelle et populeuse région qu'il avait découverte, pour s'y livrer à ses travaux apostoliques, il crut pouvoir emmener toute sa famille et sa femme le suivit avec dévouement et abnégation dans cette exil volontaire au cœur même de l'Afrique.

Nos voyageurs prirent d'abord l'ancienne route jusqu'à un endroit nommé Nehokotsa près des rives de la Zouga; ils franchirent cette rivière au point indiqué sur la carte et suivant toujours la même direction vers le nord, mais cette fois de l'autre côté de la Zouga, ils traversèrent plusieurs marais salés, nommés par les naturels : *N'twé-twé*; l'un d'entre eux avait environ 100 milles de long (160 kilom.) sur 15 de large (24 kilom.), il était couvert d'incrustations salines et contenant une source d'eau saumâtre. Suivant la même route nord-ouest, ils

parcoururent d'abord une région calcaire couverte d'arbres de l'espèce des mopanès et des baobabs, abondante en sources et habitée par des Bushmen.

Au commencement de juin, ils entrèrent dans une région très-aride et d'un parcours difficile pour les voyageurs, jusqu'à ce qu'ils eussent atteint une petite rivière nommée Mambali ou Mababi qui se jette dans un affreux marais large de 10 milles (16 kilom.), qu'il fallait traverser. L'ayant laissé derrière eux, ils passèrent la petite rivière de Souta et atteignirent les bords du Chobé, grande et profonde rivière se jetant dans le Zambèse, sur laquelle se trouve Linyanti, résidence de Sébitoane, chef des Makololo. Cette ville est située par 18° 17' latitude sud et 23° 50' longitude est, de Greenwich (21° 30' est de Paris).

Laissant leurs bœufs et leurs wagons dans une des îles de la rivière, le docteur Livingstone et M. W. Oswell entrèrent dans un canot conduit par cinq rameurs; ils la descendirent rapidement pendant 30 milles (48 kilom.), jusqu'à Linyanti.

Sébitoane les y reçut avec de grandes démonstrations d'amitié; il les assura que leurs bœufs périraient certainement par la piqure des tsétsé, mais qu'il leur en donnerait d'autres. Il leur proposa de faire traverser le Chobé à leurs wagons dans les canots, afin de les mettre hors de la portée des Matabélés (*Matabili*) maraudeurs.

Il n'était pas possible de mettre en doute le grand plaisir que ce chef ressentait de la présence de ses hôtes et son vif désir de voir les missionnaires établir

une station chez son peuple. Longtemps avant la pointe du jour, il était auprès du feu du docteur Livingstone racontant ses aventures et ses désastres. Ce chef, qui était de la race des Mantaelis, avait autrefois habité Litakou, et ne s'était enfoncé dans l'intérieur que pour échapper à la haine des Griquas. Pendant près de trente ans, il avait continuellement guerroyé, principalement avec les Matabélés, peuplade qui obéissait au fameux chef Mosélékatsé. Il avait plusieurs fois perdu tout son avoir et maintenant il devait sa sécurité aux belles rivières Chobé et Liambye, dont les eaux larges et profondes arrêtaient les excursions de ses puissants ennemis. Quoique ce pays, entrecoupé de marais et de rivières, fût mal sain et dangereux, il se trouvait à cette époque plus riche en bétail, et avait un plus grand nombre de sujets, composés de Bassoutos, de Bakuains, de Bamanguatos et des autres races noires qu'aucun autre chef de l'Afrique du sud connue du docteur Livingstone. Depuis de longues années il désirait entrer en relations avec les Européens. Dans cette vue il avait envoyé de grands présents aux chefs résidant au loin, afin de les engager à faciliter ces relations.

Malheureusement Sébitoane ne put voir la réalisation de ses projets; car il tomba malade et mourut quinze jours après d'une pneumonie aiguë.

Cette perte fut, comme on le pense bien, vivement ressentie par le docteur Livingstone. Mais le peuple s'étant rassemblé autour de lui le supplia de ne pas quitter le pays.

« Ne nous quittez pas, disaient les naturels, quoique Sébitoane soit mort, ses enfants restent, et il faut les traiter comme vous avez traité leur père. »
« Quelque bienveillante que fût leur conduite, c'est, écrit le docteur Livingstone, la race de peuple le plus sauvage que nous ayons jamais vu. »

Le pays dans lequel il se trouvait alors, présentait pendant plus d'une centaine de milles une surface unie, couverte d'un labyrinthe de rivières et de leurs nombreuses branches; aussi le nomme-t-on *Linoitkanoka* (rivières sur rivières) et constituait-il une région très-différente de ce que les blancs de nos cartes d'Afrique semblent indiquer.

« Tout ce pays, dit le Dr Livingstone, est aujourd'hui gouverné, au nom de la fille de Sébitoane, par les gens de sa tribu, qui se nomment les Makololo. C'est un plateau immense, où nous avons voyagé des centaines de milles sans apercevoir la moindre colline un peu saillante. Il est entrecoupé de nombreuses rivières, entre lesquelles s'étendent souvent de vastes marécages très-difficiles à traverser. Nos bœufs s'y enfonçaient jusqu'au ventre, et à peine étaient-ils parvenus à s'en tirer, que l'eau paraissait tout près de la surface dans les trous formés par leurs jambes.

« Les rivières de cette contrée ne sont pas, comme il s'en voit tant au sud de l'Afrique, des ravines où l'on ne trouve le plus souvent que du sable ou des cailloux : toutes celles que nous avons vues roulaient un volume d'eau considérable. Quoique nous fussions arrivés à la suite d'une longue sécheresse, nous trouvâmes, en sondant le Chobé, qu'il avait régu-

lièrement, du côté où le courant portait, environ quinze pieds de profondeur et douze de l'autre côté. Ses bords sont généralement aussi escarpés que ceux d'un canal. Les racines des roseaux et autres herbes qui croissent le long des rives empêchent les eaux d'entraîner le sol ; mais, en bien des endroits, celui-ci est creusé par-dessous, de manière à se trouver suspendu perpendiculairement au-dessus de l'eau. Si le cours de ce fleuve était plus direct, un bateau à vapeur pourrait facilement le parcourir.

» Les parties les plus hautes du pays ne s'élèvent que de quelques pieds au-dessus du niveau général. C'est sur ces éminences, à peine sensibles à l'œil, que les indigènes font paître leur bétail, établissent leurs jardins, et construisent leurs villages. Chaque année, les rivières débordent. La grande sécheresse dont j'ai déjà parlé avait, lors de notre visite, empêché ce débordement, et, pour le dire en passant, les naturels l'attribuaient à la mort de leur grand chef Sébitoane. Cette propriété des rivières et le grand nombre de bras qu'elles ont, expliquent ce que nous avons entendu dire à l'avance d'un *linot-kanoka* (mot à mot, *rivières sur rivières*) « et d'eaux très-grandes et contenant beaucoup d'îles. » Le fait est que lorsque tous ces grands courants sont sortis de leurs lits, le pays entier doit être inondé et présenter l'aspect d'un lac immense parsemé d'un grand nombre d'îles. Il paraît qu'alors les habitants traversent tout le pays en canots, et vont même visiter leurs jardins. Les voyageurs à venir feront bien de

s'en souvenir, pour se munir à l'avance d'un de ces indispensables moyens de transport.

» Le sol paraît fertile ; il est généralement couvert d'un gazon rude et commun ; mais beaucoup de grands et beaux arbres y embellissent le passage. La plupart appartiennent à des espèces toutes nouvelles, au moins pour nous. Cependant nous y avons reconnu le gigantesque baobab, élevant ses puissants rameaux au-dessus de tous les autres, et les réduisant à ne figurer auprès de lui que comme des buissons. La route qui conduit à la ville de Séshéké est bordée de dattiers et de palmiers. A l'époque de notre visite, les premiers étaient en fleurs, et nous vîmes au-dessous des pépins de dattes. Parmi les arbres d'espèces inconnues, plusieurs paraissent ne jamais perdre leur feuillage. Nous remarquâmes aussi de grandes plantes parasites de la famille des orchidées. Un arbre à fruits magnifiques attira surtout notre attention ; malheureusement toutes les graines (de la grosseur à peu près d'un noyau de pêche) avaient été brisées par la dent de quelque animal.

» Outre les plantes usuelles qu'ils cultivent, les naturels font un grand usage d'une espèce de noix de terre qu'ils appellent *motuohatsi*. Ce fruit, rôti sous la cendre ou simplement bouilli, est d'un goût assez agréable. Il est très-bien venu au Kuruman, et s'est déjà depuis répandu dans la colonie du Cap. La tribu des Barotsé cultive la canne à sucre et la patate. Nous avons laissé aux Makololo

du blé, du maïs, des noyaux de pêche et d'abricot, et quelques autres graines, qu'ils nous ont promis de semer dans un jardin qu'ils prépareraient tout exprès pour nous. Il est probable, d'après la nature du terrain, que plusieurs de ces espèces réussiront, et contribueront ainsi à accroître les ressources du pays. Je dois dire cependant que la bonne mine de ses habitants n'indique nullement qu'ils aient grand besoin d'une amélioration de ce genre.

» Ces peuples appartiennent à une race noire complètement distincte de celle des Béchuanas. Ils sont divisés en plusieurs tribus désignées par des noms différents : les Barotsés, les Banyetis, les Bakotas, les Bashukulompo, etc. Les Makololo, qui dominent sur tous les autres, sont un composé de plusieurs tribus béchuanas parlant originairement le séchuana. Ainsi, la Providence nous a préparé les voies ; car, partout où nous avons été, nous avons trouvé en usage cette langue, qui nous est familière, et dans laquelle la Bible a déjà été traduite à peu près tout entière. On pourrait l'appeler ici la langue de la cour. Les dialectes des autres tribus noires, telles que les Barotsés et les Bakotas, se rattachent par leurs radicales à la même famille ; mais ils en sont assez distincts pour qu'aucun Béchuanas ne puisse les comprendre.

» Les Barotsés sont très-habiles à faire des paniers, et en général à travailler le bois. Les Banyetis sont d'excellents forgerons ; ils fabriquent d'une manière remarquable des clochettes pour le bétail, des lances,

des aiguilles, et des houes. Le fer paraît abondant dans le pays et être d'une excellente qualité; les naturels savent très-bien l'extraire du minerai. La même tribu excelle aussi à construire des canots; elle y emploie avec avantage un bois tout à la fois très-serré, très-fort et très-léger, qui porte le nom de *molompi*. D'autres tribus sont renommées par leur habileté à fabriquer la poterie. Toutes se livrent en outre à la culture du blé indigène, qui paraît croître partout avec abondance. Bien que les extrémités supérieures, et en particulier la poitrine de ces populations soient très-développées, elles ne paraissent pas s'être jamais beaucoup adonnées à la guerre, sans doute parce qu'elles auront toujours trouvé suffisantes les défenses naturelles qu'établissent leurs nombreuses et profondes rivières.

» Tout le pays est très-peuplé. Pour dresser la carte grossière que nous avons essayé d'en faire, nous avons demandé à un grand nombre de naturels de nous indiquer le nom et la situation des principales villes. Quoique interrogés séparément, tous s'étaient accordés à nous donner à peu près les mêmes indications, élevant très-haut le nombre et l'importance de ces villes; et pourtant, en nous rendant ensuite à Séshéké, nous vîmes plusieurs villages, renfermant au moins cinq ou six cents âmes, dont nos donneurs de renseignements n'avaient pas fait mention, parce qu'ils les avaient trouvés trop peu considérables pour cela.

» Beaucoup d'objets manufacturés en Europe ont

pénétré, par les côtes de l'est et de l'ouest, jusqu'au centre du continent africain. Peu après notre arrivée sur le Chobé, nous vîmes, à notre grand amusement, un individu s'avancer vers nous, couvert d'une éclatante robe de chambre à grands ramages. Beaucoup de Makololo possèdent des manteaux de flanelle ou d'autres étoffes imprimées de toutes les couleurs. Malheureusement nous apprîmes en réponse à nos questions, que ces objets avaient tous été échangés contre des esclaves. Il paraît que cet odieux trafic a commencé dans le pays en 1850 seulement. A cette époque, une troupe de gens appartenant à une tribu éloignée, du nom de Mambari, vint trouver Sébitoane, et lui offrit à vendre une grande quantité d'étoffes et quelques vieux fusils de fabrique portugaise. On leur proposa en échange du bétail et de l'ivoire; mais ils déclarèrent qu'ils n'accepteraient que des enfants âgés d'environ quatorze ans. Les Makololo éprouvèrent d'abord quelque répugnance à faire un pareil échange; mais la domination qu'ils exercent sur les races noires était un piège auquel ils ne surent pas résister. Les Mambaris leur conseillèrent de fondre à l'improviste sur les Bashukulompo, leur promettant des fusils s'ils voulaient leur donner les captifs qu'ils feraient, en gardant pour eux le bétail. Cet arrangement fut accepté, et, l'expédition faite, les Mambaris purent amener avec eux environ deux cents esclaves acquis de cette manière. On dit que trente de ces malheureux avaient été donnés contre trois vieux fusils presque hors d'usage.

Les marchands Mambaris, qui paraissent habiter au nord-ouest, sur les bords de la mer, avaient promis de revenir en 1851 ; mais, à notre départ du pays, ils n'avaient pas encore réalisé cette promesse. Le seul moyen d'empêcher un plus grand développement de l'esclavage dans le pays, serait d'y ouvrir un commerce fondé sur des bases plus morales, et surtout de se hâter d'y introduire les lumières de l'Évangile du Christ (1). »

Après une résidence de deux mois dans le pays, le docteur Livingstone fut convaincu que, quoique riche et fertile au plus haut degré, l'élévation périodique des eaux de ses nombreuses rivières, la présence de la mouche tsétsé et le voisinage redoutable des Boërs étaient des obstacles insurmontables pour l'établissement d'une station de missionnaires.

Il est nécessaire pour bien suivre les quatrième et cinquième voyages du docteur Livingstone, et conséquemment les explorations les plus importantes, de bien se rappeler la position de Linyanti, car en suivant les pas du missionnaire nous devons y retourner plusieurs fois encore. C'est pendant son séjour dans cette ville qu'il visita pour la première fois ce magnifique fleuve Zambèse qui poursuit son cours jusqu'au canal Mozambique, et qui est probablement destiné à devenir un jour le grand chemin des voyageurs, des trafiquants et des missionnaires, au centre jus-

(1) Extrait du Journal des Missions Évangéliques, septembre 1852, p. 352 ; reproduit dans le Bulletin de la Société de Géographie, août 1852, p. 292.

qu'à présent inconnu du grand continent Africain.

Dans différentes parties de son cours, il porte le nom de Séshéké, Liambye, ou Liambaye, et de Zambèse. Au point où le docteur Livingstone l'atteignit d'abord, il est appelé Seshéké; c'est aussi le nom d'une ville située sur sa rive gauche, mais ces diverses désignations signifient seulement « *la grande rivière*, » distinction à laquelle il a droit.

Le zélé voyageur rend ainsi compte de sa première visite au Zambèse : « nous avançâmes à cheval à environ 100 milles (160 kilomètres) plus loin que le lieu où s'étaient arrêtés nos chariots pour voir le Séshéké ou rivière des Barotsés; il a de 300 à 500 yards (275 à 455 mètres) de largeur et à la fin de la saison sèche il avait encore un grand volume d'eau. Ses vagues soulevaient les canots, les balançaient doucement et éveillaient dans ma mémoire d'anciens souvenirs! Quoique ses rives fussent élevées de seize à vingt pieds (5 à 6 mètres), nous vîmes les traces d'un débordement annuel à 15 milles (24 kilom.) au delà. Lorsque le vent souffle, de très-grandes vagues s'élèvent sur sa surface, et en le traversant il arrive souvent des accidents. Il était très-tranquille lorsque je le franchis le matin pour célébrer le service divin dans la ville de Séshéké, mais lorsque l'heure propice pour prendre la hauteur du soleil fut venue, les vagues étaient si hautes que ce ne fut qu'avec grande persuasion que je pus engager les naturels à me reconduire sur l'autre rive. » Le pays qu'il traversa pour atteindre le fleuve était généralement plat et cou-

vert de plantations de palmiers et d'euphorbias gigantesques. Rien ne saurait décrire la joie du docteur Livingstone, lorsqu'il eut ainsi découvert ce qu'il croyait, et ce qu'il a depuis reconnu, être la clef du centre de l'Afrique australe. Car le fleuve qu'il voyait alors était non-seulement un grand amas d'eau, mais une puissante artère dont on pouvait faire usage pour porter la vie et la civilisation parmi les nombreuses populations de l'Afrique centrale du Sud.

Mais quelque grand que fût l'intérêt que le docteur Livingstone éprouvât, en présence du magnifique panorama qui se déroulait devant lui, cet intérêt était principalement concentré sur les habitants de cette belle région.

En ayant reçu un accueil aussi amical, il résolut d'entrer avec eux en plus intime relation, persuadé que l'Évangile, avec son puissant secours et ses résultats, en ferait un peuple grand et prospère.

Plein de ces espérances, notre voyageur reprit la route qu'il avait déjà parcourue, mais en se servant cette fois des rivières Tammunacle et Zouga. En arrivant sur les bords de cette dernière le 1^{er} octobre 1851, il écrivit à ses supérieurs à Londres, leur faisant part de ses généreux projets et de l'espoir qu'il avait de conquérir à la foi les peuples nombreux qui habitaient les régions nouvelles dont il leur faisait passer une esquisse sous les yeux. Mais avant d'entreprendre cette grande œuvre de régénération, il croyait nécessaire de se rendre au Cap pour y conduire sa femme et ses enfants, et les y embarquer pour

Londres; il devait d'ailleurs s'y faire soigner d'un violent mal de gorge, et y faire soigner son bras (1).

Libre, alors, de toute cause de retard, maître de lui-même, plein de zèle et d'ardeur pour ses grands projets, il pourrait alors y consacrer les deux ou trois années qu'il croyait nécessaires pour son accomplissement.

La Direction de la Société des Missions de Londres s'empressa de donner au docteur Livingstone la plus cordiale sanction; elle lui accorda un congé de deux ans et le mit à même de satisfaire à tous les engagements qu'il avait contractés jusqu'alors.

CHAPITRE III.

Excursion du docteur Livingstone à la ville du Cap, en 1852. — Départ de madame Livingstone pour l'Angleterre. — Il commence son quatrième et grand voyage vers le Nord. — Il arrive à Kuruman. — Attaque de Kolobeng par les Trans-Vaal-Boërs. — Leurs desseins meurtriers contre le docteur Livingstone. — Il suit une nouvelle direction nord-nord-ouest. — Aspect du pays qu'il traverse. — Voyage pénible. — Contrée inondée. — Recherche du Chobé. — Trois jours et trois nuits parmi les roseaux et les joncs. — Il descend la rivière. — Étonnement des Makololo. — Réception à Linyanti. — Conduite de Sékéléto et de son peuple.

Nous allons rapporter maintenant le quatrième voyage d'exploration du docteur Livingstone, celui du Cap à Loanda (Saint-Paul de Loanda), la remarquable traversée de l'Afrique australe du sud au

(1) Le docteur Livingstone avait, il y a quelques années, soutenu dans le désert un combat terrible avec un lion; il en sortit vainqueur, mais non pas sans avoir reçu plusieurs blessures dont une n'est pas encore guérie.

nord, entreprise que beaucoup avaient tenté sans jamais pouvoir l'accomplir. Ce voyage se compose de trois parties distinctes : 1^o le trajet du Cap à Linyanti, 2^o le séjour à Linyanti, 3^o le trajet de Linyanti à Loanda ; nous allons, dans ce chapitre, nous occuper de la première.

Ayant accompagné madame Livingstone et ses enfants à la ville du Cap, à 1000 milles (1,609 kilomètres) de Kolobeng, et après les avoir recommandés aux soins des Directeurs des Missions Évangéliques en Angleterre, il commença, le 8 juin 1852, ce mémorable voyage qui, soit que l'on considère son étendue, ses périls, les conquêtes qu'il a values à la science géographique, ou ses conséquences probables au point de vue social et spirituel pour les tribus de l'Afrique centrale et du Sud, n'a pas son pareil dans l'histoire des voyages modernes.

En se rendant de la ville du Cap à Kuruman, il rencontra des obstacles et il éprouva quelques revers qui arrêtaient alors les désirs de son esprit ardent, mais dans lesquels il reconnut ensuite le doigt de Dieu. Car c'était pendant ce retard que les Trans-Vaal-Boërs (malheureusement reconnus par le gouvernement britannique comme sujets d'une République indépendante) firent une attaque meurtrière contre les Bakuains, uniquement parce que leur chef Séchélé, fervent chrétien, ne voulait pas devenir leur vassal ou leur assurer le monopole de la traite de l'ivoire, en défendant aux trafiquants anglais de traverser son pays pour aller vers le Nord. Attrai-

buant à l'influence et aux conseils du docteur Livingstone cette manifestation de la volonté et des justes prétentions du chef des Bakuains de Kolobeng, ces hommes cruels résolurent de faire retomber leur vengeance sur le missionnaire, et ne firent aucun mystère de leurs desseins meurtriers. Ayant donc ravagé les habitations des naturels à Kolobeng et tué soixante Bakuains, ils coururent à la demeure du missionnaire. En y arrivant, le chef exprima à plusieurs reprises son désappointement de n'avoir pas pu s'emparer du docteur Livingstone, et sa détermination de s'emparer un jour de lui mort ou vif. Les Boërs ayant échoué dans leurs sanguinaires projets, commencèrent à envahir et saccager sa maison. Ils y commirent de nombreux dommages, pour lesquels le missionnaire n'a encore reçu aucune indemnité. Affligé comme il l'était par ce triste événement, le passage suivant d'une de ses lettres montre quelle fut sa résignation toute chrétienne, et l'influence que ce déplorable événement exerça sur ses voyages ultérieurs. « Les funestes projets des Boërs m'engagent plus que jamais à tenter d'ouvrir une nouvelle route vers l'intérieur de l'Afrique centrale du Sud, et la protection de la Providence, qui m'a empêché de tomber entre les mains de ceux qui auraient au moins paralysé mes efforts, me fait croire que Dieu a l'intention de m'employer encore. Les pertes que nous avons éprouvées se montent à environ 300 liv. sterl. (7,500 fr.). Je n'en marcherai que plus légèrement; car je pourrai désormais mettre tous nos effets dans un wagon. »

Le séjour de Kuruman, quoique pénible pour lui, était nécessaire. Il partit enfin, prenant une direction nord-nord-ouest par une route un peu différente de celle qu'il avait suivie dans ses précédents voyages afin d'éviter la mouche tsétsé. Cette nouvelle route le conduisit dans une contrée boisée, où, à sa grande surprise, la vigne croît et donne des grappes d'un beau pourpre. Ce voyage fut également fatigant pour les hommes et les animaux; une herbe haute de deux à trois mètres rendait les bœufs très-craintifs, ils s'échappaient souvent et s'enfuyaient quelquefois jusqu'à 10 ou 15 milles sans s'arrêter. Notre voyageur fut forcé de remplir le double emploi de conducteur de wagon et de pionnier pour frayer la route, ayant toute la journée à la main, ainsi qu'il le dit, tantôt la hache tantôt le fouet, jusqu'à ce qu'il eut atteint avec ses gens la latitude de $18^{\circ} 4'$. A ce point il approchait du Chobé; il entra dans le réseau de rivières dont nous avons déjà parlé, mais l'état des choses avait bien changé depuis sa première visite; alors les eaux atteignaient leur point le plus bas et les rivières coulaient dans leur lit ordinaire; mais maintenant tout le pays était inondé. C'était là une très-grande difficulté, et elle se trouva bien aggravée par la soudaine maladie de toute sa suite, à l'exception d'un jeune homme. Forcé de laisser en arrière les malades et le wagon, il dut donc aller à Linyanti presque seul; mais il était courageux, et il marcha en avant. Ayant traversé avec peine la plus étroite de ces rivières, lui et son seul compagnon valide arrivèrent à une autre nommée *Sanshurah*, d'un

demi-mille (environ 800 mètres) de large et rempli d'hippopotames. Il s'embarqua dans un petit canot qu'il avait apporté avec lui de la ville du Cap, et franchit le pays inondé à la recherche du Chobé. Après avoir traversé une plaine inondée de 20 milles (32 kilomètres), il grimpa sur un grand arbre et fut réjoui par la vue de la rivière tant désirée; mais en approchant, il la trouva inabordable à cause d'une large bordure de papyrus, de roseaux et d'autres plantes aquatiques, sorte de *chevaux de frise* naturels qui en défendaient les abords. Tout en coupant ou renversant cette forte végétation, notre voyageur et son compagnon s'avancèrent péniblement vers le Chobé, portant le canot avec eux. Une barrière encore beaucoup plus formidable que les roseaux et les joncs les arrêta de nouveau. « C'était, dit le missionnaire, une horrible espèce d'herbe de deux mètres de haut ayant les bords dentelés, qui coupait les mains cruellement, traversait mes fortes guêtres jusqu'aux genoux et mes souliers jusqu'aux orteils. » Ils passèrent ainsi trois jours au milieu des roseaux; mais, quoique constamment dans l'eau jusqu'à la ceinture, il dormait la nuit; et, le quatrième jour, il fut récompensé en atteignant la rivière, il y lança son canot. Ils s'y embarquèrent joyeusement, et ils descendirent le Chobé environ 20 milles (32 kilomètres), et arrivèrent à un village habité par les Makololo. Les naturels furent stupéfaits de cette apparition inattendue; entourés de tous côtés, comme ils le supposaient, par leurs rivières, ils se croyaient

inabordables. L'arrivée subite du docteur Livingstone leur sembla donc merveilleuse, et ce voyage le grandit à leurs yeux. La seule explication qu'ils pussent donner d'un événement aussi étrange, c'était qu'il était tombé du ciel parmi eux, ou qu'il était arrivé à cheval sur un hippopotame.

Les difficultés de cette première partie du voyage avaient donc été grâce à la Providence heureusement surmontées. Aussitôt que la nouvelle de l'arrivée du docteur Livingstone et de son compagnon fut parvenue à Linyanti, le chef expédia de cette ville un grand nombre de canots avec cent quarante hommes pour y conduire les compagnons du docteur Livingstone restés en arrière avec leur wagon. Ils furent reçus à Linyanti comme on recevait les plus grands chefs.

Sékéléto, successeur de Sébitoane, alors âgé de dix-neuf ans, témoignait surtout sa joie. « J'ai maintenant un autre père, disait-il, au lieu de Sébitoane. » Le peuple partageait ses sentiments; la croyance semblait générale qu'avec le missionnaire un grand bonheur était arrivé; beaucoup d'entre les naturels espéraient être élevés tout à coup à une condition égale à celle des Bakuains et des habitants de Kuruman, dont ils avaient entendu parler dans des termes très-exagérés; d'autres s'imaginaient qu'ils seraient bientôt transformés en hommes civilisés, ayant les vêtements, les chevaux, les armes, les voitures, etc., des Européens. « Jésus-Christ, disaient-ils, n'avait pas aimé leurs an-

cêtres, telle était la cause de leur présente dégradation. Il avait aimé les hommes blancs et leur avait donné toutes les choses merveilleuses qu'ils possèdent, et comme le missionnaire était venu pour leur enseigner à prier Jésus-Christ ils n'auraient bientôt plus rien à désirer. On espérait aussi beaucoup de nos médicaments et de ma libéralité, etc. »

Sans entrer dans de grands détails relativement à cette seconde visite du docteur Livingstone à Linyanti, il est une circonstance que nous ne devons pas passer sous silence. Sébitoane avait, à ce qu'il paraît, désigné une fille pour lui succéder, mais c'était contre sa propre inclination; elle renonça donc sincèrement et avec joie en faveur de Sékéléto. Cependant, comme il y avait un prétendant à la place de chef de guerre et que le jeune homme le redoutait, il n'accepta l'autorité qu'avec répugnance, et la suite montra qu'il avait eu raison de craindre ce chef de guerre. Comme Sékéléto avait positivement prohibé la vente des enfants, son rival fit entrer clandestinement des marchands d'esclaves dans ses domaines et reçut d'eux en récompense un petit canon. Armé de ce formidable engin de mort et sûr de pouvoir arracher le pouvoir à son légitime possesseur, il lui demanda une entrevue, et il arriva à l'endroit où étaient Sékéléto et le docteur Livingstone, après être convenu avec ses gens que, tandis qu'il serait en conférence avec le jeune chef, ils devraient à un signal donné fondre sur lui et le massacrer à coups de hache.

Sans qu'il connût la conspiration, la présence seule du docteur Livingstone, qui se tenait à côté de Sékéléto fit avorter cette entreprise, et quelques-uns des conspirateurs ayant le soir même découvert les projets du prétendant au fils de Sébitoane, celui-ci fit exécuter immédiatement son rival. Le docteur Livingstone n'apprit que le jour suivant tout ce qui était arrivé.

CHAPITRE IV.

Résultats du séjour du docteur Livingstone à Linyanti. — Désir de Sékéléto de le retenir. — Recherche d'une localité convenable pour l'établissement d'une mission. — Ce qui arriva à Sékéléto à son départ. — Flotille des naturels. — Voyage sur le Zambèse. — Magnificence et beauté du fleuve. — Les Banyetis. — Chutes et rapides. — Le pays des Barotsés et sa capitale. — Visite à ce peuple. — Productions naturelles. — Malaria. — La solitude et les sauvages. — Il atteint le confluent de la Liba. — Son retour à Linyanti.

Ce fut pour le docteur Livingstone une douce satisfaction que de penser que sa présence à Linyanti et son influence avaient fait échouer les projets des marchands d'esclaves venus de l'ouest. Quelques-uns même, à la seule nouvelle qu'il venait de franchir le Chobé, s'enfuirent avec précipitation dans leur pays; le missionnaire parvint aussi à empêcher les Makololo d'attaquer un retranchement dans la vallée de Barotsé dans lequel quelques marchands d'esclaves s'étaient réfugiés, attaques dont les suites eussent été fatales à tant d'hommes. Lorsqu'il voulut

démontrer aux Makololo toute la difficulté de réduire dans cette position une troupe armée de quarante mousquets, un chef secondaire des naturels lui répliqua avec une cruelle sagacité que la faim était assez puissante pour en venir à bout. C'était, disait-il, un ennemi redoutable.

Le docteur Livingstone ayant témoigné à Séké-létou le désir de parcourir son pays pour rechercher un lieu favorable à l'établissement d'une mission, celui-ci, qui désirait retenir son hôte le plus longtemps possible auprès de lui, s'opposa à son départ, disant d'abord qu'il ne l'avait pas encore assez vu, que de plus, il ne pouvait pas le laisser aller seul de peur qu'il ne lui arrivât quelque accident. Retenu par ces motifs et par d'autres encore, ce ne fut qu'à la fin de juillet 1853 que les préparatifs pour son excursion exploratrice vers le Nord furent terminés. Il partit du village de Sékhosi situé sur le Zambèse, et le matin de son départ, une animation extraordinaire eut lieu parmi les naturels, qui ne comprenaient pas quels seraient un jour pour leurs descendants les résultats de la visite du missionnaire. Ils se réunirent sur la rive, gesticulant avec vivacité, poussant de grandes exclamations, et des cris discordants, surveillant la flotille qui se réunissait devant eux sur le fleuve. En effet, en cet endroit, sous le beau ciel des tropiques, trente-trois canots montés par 160 rameurs attendaient le signal du départ. Notre voyageur ayant eu le choix parmi ces embarcations retint un canot de vingt pouces (50 centimètres) de large et

34 pieds (10^m,34) de long avec six rameurs expérimentés et d'une force athlétique. Malgré la force du courant des eaux du Zambèse, le signal du départ ne fut pas plutôt donné que tous les canots partirent avec une vitesse qui témoigna que l'habileté et la force de ces mariniers de l'intérieur l'emportaient de beaucoup sur la rapidité du fleuve.

En remontant le Zambèse, qui au-dessus de Séshéké porte le nom de Liambye ou *Liambaye*, le docteur Livingstone fut rempli d'admiration pour la magnificence et la beauté du spectacle qui s'offrait à sa vue; le fleuve a souvent, écrit-il, plus d'un mille (1609 mètres) de largeur, un grand nombre d'îles de 3 à 5 milles (5 à 8 kilomètres) de long se succèdent les unes aux autres, et leur luxuriante végétation offre un coup d'œil admirable, ainsi que celle de ses bords. On y voit le dattier et plusieurs espèces de palmiers. Des chutes rapides rendent la navigation dangereuse (1). Les îles à une petite distance ressemblent à de vastes corbeilles de verdure qui s'élancent du sein du fleuve et que dominant majestueusement des palmiers élancés.

Les rives, qui sont rocheuses et calcaires, font de nombreux détours; elles sont couvertes par les nombreux villages des Banyetis, peuple pauvre mais laborieux; ce sont d'habiles chasseurs, d'une grande

(1) Les principales de ces chutes sont celles de Catiwa-Molelo, de Nambué, de Bombué, de Kalé, de Gonyé; voir l'esquisse de la rivière de Séshéké que nous avons donnée, d'après celle du docteur Livingstone, au Bulletin de la Société de Géographie de mai 1854.

adresse lorsqu'ils poursuivent les hippopotames. Ils cultivent le blé dans une grande étendue; malheureusement leur pays est soumis à l'affreuse plaie de la mouche tsétsé.

Vers le 16° degré de latitude méridionale commence une grande vallée traversée par le fleuve; c'est le pays de Barotsé qui donne son nom à une fraction riveraine des Makololo. Cette vallée, dont l'étendue est de cent milles (160 kilomètres) du nord au sud, est bordée par deux rangées de collines, qui s'écartent de la rivière, au nord nord-est, et au nord nord-ouest, jusqu'à ce qu'elles soient distantes de 20 à 30 milles (32 à 48 kilomètres) l'une de l'autre. Comme l'Égypte, elle est exposée à des inondations annuelles qui sont l'ouvrage du fleuve, et non des pluies du pays même. Mais comme les eaux ne montent jamais au delà de dix pieds (environ 3 mètres), les naturels ont formé de nombreuses élévations, sur lesquelles ils bâtissent leurs villages et font paître leur bétail.

La capitale de ce pays, nommée Nariélé, est bâtie sur une de ces hauteurs artificielles; sa population peut être évaluée à un millier d'habitants. Elle a remplacé une autre grande ville dont le fleuve recouvre aujourd'hui l'emplacement. Santourou, le chef des Barotsé, a fait pendant plusieurs années travailler tous ses sujets pour faire élever le plateau sur lequel est aujourd'hui bâtie Nariélé. A l'est de cette ville se trouve Katongo, la station commerciale portugaise la plus avancée dans l'intérieur de l'Afrique méridionale; c'est une colonie de Benguela. Le chef était

absent; mais le docteur Livingstone fut très-bien reçu par ses serviteurs. Il y rencontra des commerçants arabes, sujets de l'imam de Mascate, venus de Zanzibar, qui avaient traversé le continent d'Est en Ouest. C'est un des épisodes les plus intéressants de son voyage, que cette rencontre du premier missionnaire chrétien dans cette contrée avec un négociant portugais, chasseur et marchand d'esclaves, et avec des voyageurs musulmans exerçant la même profession.

Lors de la visite du docteur Livingstone, les eaux du Liambye étaient basses, toute la vallée était couverte d'une herbe épaisse de plus de trois mètres de hauteur dont la tige atteint la grosseur du pouce d'un homme. Au milieu de ce luxuriant pâturage, il voyait de grands troupeaux paître dans toutes les directions. En visitant les terres élevées qui bordent la vallée, il les trouva couvertes d'arbres et de jardins que les industrieux naturels avaient remplis de cannes à sucre, de patates douces, de manioc, de yam, de bananes, de millet, etc. Sur les terres basses, lorsque les eaux se retirent, ils récoltent une grande quantité de maïs et de blé de Cafrerie (sorgho). Ces produits, avec une abondance de lait et de poissons, donnent au pays des Barotsés une grande célébrité comme pays d'abondance, «mais hélas! c'est aussi un pays de mort. Il faudrait, dit le docteur Livingstone, lutter continuellement contre la fièvre, si l'on voulait établir ici une mission, car cette maladie est fréquente et dangereuse, même parmi les naturels. J'ai eu huit attaques de la fièvre et la dernière a été très-forte;

cependant je n'ai jamais été forcé de garder le lit. J'ai essayé des remèdes des naturels, pour découvrir s'ils avaient quelque vertu thérapeutique. Mais après avoir tenté des bains de vapeur, enfumé comme un hareng saur, etc., je crois que nos médicaments sont plus efficaces et plus sûrs. »

La région autrefois inconnue au milieu de laquelle nous venons de suivre le docteur Livingstone, abonde, ainsi qu'une grande partie du pays arrosé par le Liambye, en gibier. « Au delà de la vallée de Barotsé, écrit-il, les troupeaux de gros animaux ont surpassé tout ce que j'avais vu jusqu'alors. La hardiesse et la familiarité des élans et des buffles m'étonnait. Un soir quatre-vingt-un buffles défilèrent devant notre feu, et les lions étaient assez impudents pour venir rugir près de nous. Les antilopes noires sont en grande abondance ainsi que le *nakong*; il y a une très-jolie petite gazelle sur le Séshéké, nommée *heranyane*, que je n'avais pas encore vue. Les oiseaux sont en grand nombre sur les bords du fleuve et les martins de sable (*sand martins*) ne les quittent jamais. Nous les vîmes par centaines en plein hiver. De nouvelles espèces d'arbres attiraient aussi mon intention... » Cependant quoique l'esprit du savant missionnaire fût occupé par tout ce qui l'entourait, il souffrait néanmoins de son isolement et de la situation dans laquelle il se trouvait. En effet, dans ses précédents voyages, il avait au moins un compagnon qui sympathisait avec lui; mais maintenant, il était seul, et il res-

sentait profondément, surtout pendant la nuit, lorsque les occupations de la journée étaient terminées, le besoin d'un ami qui pût partager les plaisirs et adoucir les peines de sa grande entreprise. Loin de pouvoir converser avec un compagnon intelligent il était réduit à supporter « le bavardage continuel des Makololo », qui quoique très-bons, et très-dévoués à sa personne, étaient des sauvages de premier ordre. « Il fallait supporter, écrit-il, leurs danses, leurs cris, leurs questions, leurs anecdotes, leurs querelles, etc. Ces enfants de la nature m'inspirent un grand dégoût pour le paganisme, et une opinion plus grande encore des bienfaits qui pourront résulter de l'établissement d'une mission parmi ces tribus du sud qui se montrent aussi sauvages qu'aucune de celles que j'aie encore vues ». La température à l'ombre est environ 100° Fahr. (38° centig.) pendant le jour, et souvent 90° (32° centig.) à neuf heures du soir. A Nariélé le docteur Livingstone quitta les Makololo, qui l'avaient accompagné jusque-là, et il se dirigea avec quelques Barotsés vers le confluent de la Liba, ou Londa avec le Liambye. Les rives du Liambye étaient basses et sans arbres jusqu'au 14° 38' latitude, où une forêt épaisse s'étendait jusqu'au fleuve. Suivant toujours sa direction vers le nord, il atteignit le 25 août 1853 le confluent de la rivière avec le fleuve, vers le 14° 11' latitude sud, et trouva que la Liba venait du nord-nord-ouest, et le Liambye de l'est-nord-est. Ici aussi le pays était plus élevé que dans les par-

ties antérieurement traversées. En retournant à Nariélé, il visita la chaîne de hauteurs qui limite vers l'est la vallée de Barotsé, mais il ne découvrit nulle part une localité salubre où il fût possible d'établir une mission en sûreté. Il redescendit donc le Liambye sans avoir pu atteindre son but, mais il avait acquis une telle connaissance du pays qu'il lui fut dès lors possible de déterminer la route qu'il devait suivre pour atteindre la côte occidentale d'Afrique (1).

CHAPITRE V.

Travaux du missionnaire parmi les Makololo. — Il se prépare à partir pour l'ouest. — Il renvoie les Bakoba à Kuruman. — Il quitte Linyanti. — Voyages sur les rivières. — Il quitte la Liba et continue son voyage sur un bœuf. — Souffrances et maladie. — Sacrifices. — Beauté et fertilité du pays. — Il atteint la latitude de Loanda. — Voyage vers l'ouest. — Rapacité des naturels. — Grands périls. — Heureuse rencontre. — Il arrive à Loanda. — Sa réception dans cette ville.

En reprenant sa résidence temporaire de Linyanti, le docteur Livingstone fit ce qu'il put pour l'instruction des Makololo; entre autres choses il

(1) Ce fut à son retour que des lettres venues du Cap lui apprirent la distinction dont il avait été l'objet de la part de la Société de Géographie de Paris, qui, comme nous l'avons dit, lui avait décerné, en 1852, sa grande médaille d'argent pour la découverte du lac N'gami. Il écrivit alors, à la date du 28 septembre 1853, au président de la Société une lettre dans laquelle il rend compte de son voyage dans la vallée de Barotsé. Voir le Bulletin de la Société de Géographie, mai 1854, p. 364. Cette lettre était accompagnée d'une esquisse du cours du Séshéké; elle a été gravée pour le Bulletin.

s'efforça d'engager quelques-uns des naturels à apprendre à lire, mais ce premier résultat de toute instruction leur paraissait surnaturel, et ce ne fut qu'après de longues conférences entre les principaux chefs et de grandes hésitations, qu'il fut décidé que l'on en tenterait l'essai. Deux des parents de Sékéléto furent désignés pour acquérir cet art merveilleux. Malgré leur prudente appréhension qui montrait la grande circonspection des Africains, ces deux élèves et d'autres qui suivirent leur exemple, s'appliquèrent avec un tel zèle qu'ils conquirent parfaitement l'alphabet en une seule journée d'étude.

Après avoir constaté quelle devait être la meilleure route pour se diriger vers l'ouest, et avoir terminé tous les préparatifs pour un voyage aussi difficile et aussi pénible, le docteur Livingstone n'attendait que la saison des pluies pour pouvoir faire la route par eau; l'époque étant arrivée, le 10 novembre 1853, il prit congé de Sékéléto et des Makololo, avec lesquels il était resté si longtemps et dont il avait reçu tant de marques d'amitié, et quittant Linyanti, il se dirigea vers le nord. Mais comme les naturels qui l'avaient accompagné depuis Kuruman avaient beaucoup souffert des fièvres, il jugea nécessaire de les renvoyer à cette station, il n'était d'ailleurs pas en peine pour trouver des compagnons de bonne volonté; vingt-sept Barotsés (1)

(1) Les Barotsés sont, comme on l'a dit plus haut, une fraction des Makololo.

étaient prêts à l'accompagner et Sékélétou ayant généreusement mis son propre canot à la disposition du missionnaire, il se considérait comme parfaitement équipé pour le voyage. L'extrait suivant d'une de ses lettres fera mieux connaître quelles étaient à cette époque sa situation morale et ses pensées :

« Me voici , grâce à Dieu, entièrement rétabli , les
» fièvres m'ont quitté , et si je suis assez heureux
» pour éviter les fièvres intermittentes , je pourrai
» porter la parole du Christ à ceux-là qui jus-
» qu'alors n'ont pas appris à le prier. Il y a beau-
» coup de grandes tribus dans la direction que
» je vais suivre, toutes sont encore plongées dans
» l'obscurité et dans les ténèbres de la mort. J'espère,
» Dieu aidant, établir l'Évangile dans cette région,
» et vivre assez pour voir la double influence de
» l'esprit du christianisme et du commerce tarir la
» source amère de la misère africaine. »

Poursuivant son voyage, d'abord sur le Liambye et ensuite sur la Liba, il avança rapidement et il éprouva une satisfaction sans mélange à remonter ces belles rivières dans son léger canot. Cependant au bout de quelque temps, il lui fallut abandonner cette agréable manière de voyager, pour avoir recours à une autre bien plus pénible : à dos de bœuf.

C'est ainsi qu'il continua lentement son voyage vers le nord, pendant plus de 300 milles (480 kilomètres) jusqu'à ce qu'il eût atteint la latitude de Loanda (Saint-Paul-de-Loanda), ville portugaise, de la côte

occidentale d'Afrique où il voulait se rendre ; alors quittant la direction nord qu'il avait jusqu'alors suivie , il se dirigea vers l'ouest.

Les fatigues personnelles qu'il éprouva et les lenteurs causées par le mode de progression qu'il avait adopté eussent été pour lui peu de chose, si toutes les autres circonstances lui avaient été aussi favorables ; mais on était dans la saison des pluies, il se trouvait si constamment mouillé par de grandes averses que force lui fut de placer son chronomètre, qui lui était si nécessaire pour ses observations, sous ses aisselles, et que bien souvent il lui arriva d'avoir de l'eau jusqu'à la ceinture en traversant les rivières ou les plaines marécageuses. Pendant cette partie du voyage, il ne vivait, ainsi que les naturels qui l'accompagnaient, que de racines de manioc qui, contenant une grande partie d'amidon, occasionnaient une affection aux yeux. Ces misères, ces fatigues n'engendraient pas seulement un découragement momentané, mais encore des maladies ; il lui fallut en effet, pendant plusieurs nuits, pour prendre quelque repos, s'étendre dans ses vêtements mouillés sur la terre humide, souffrant de la fièvre qui le privait de sommeil, minait ses forces, et rendait de jour en jour son voyage plus difficile ; mais il puisait une nouvelle énergie dans le sentiment de l'accomplissement de son devoir et dans les pieuses réflexions que lui suggérait sa religion éclairée. Tandis qu'il poursuivait son pénible voyage, tantôt à travers des plaines inondées, tantôt à travers des forêts impénétrables, le pays lui plaisait

toujours, et il assure que le souvenir de quelques-uns des sites, qui s'offrirent à ses yeux charmés, ne le quittera jamais. Il fut assez heureux aussi pour être parfaitement traité par les naturels Balondas(1).

En arrivant à la latitude de Loanda, le docteur Livingstone se dirigea, avons-nous dit, vers l'ouest, mais à partir de ce point il trouva les naturels qui vivent dans le voisinage de la colonie portugaise d'Angola, si démoralisés par leur contact avec les marchands d'esclaves que ce ne fut qu'avec beaucoup de difficultés, et à travers mille dangers, qu'il parvint à continuer son voyage.

Sous le plus frivole prétexte il lui fallait payer des droits. Il fut, ainsi que les Barotsés qui l'accompagnaient, obligé de se défaire de ce qui ne leur était pas absolument nécessaire, et même de leurs vêtements pour payer les droits de bienvenue, les amendes, le passage des rivières, et lorsqu'ils eurent donné tout ce qu'ils possédaient, une foule rapace les entoura encore, les obsédant de leurs importunités, voulant s'emparer de ce qu'ils leur cachaient; et, à leur refus, les menaçant de leur faire un mauvais parti. Mais la prudence et le courage du docteur Livingstone l'emportèrent. Il se trouvait alors, ainsi que ses compagnons, réduit à de grands embarras par suite de la fatigue, du besoin et des maladies. L'extrait suivant d'une de ses lettres montre quelle était sa

(1) Ils sont établis entre les sources de la Liba et celles du Zambèze; leur pays est quelquefois désigné dans nos cartes sous les noms de *Lunda*, *Londa*, *Alunda*, *Alua*.

situation à cette époque du voyage : « Jamais je n'ai
» eu à supporter tant d'averses ; toutes les rivières
» étant gonflées ; il fallait en traverser plusieurs à
» gué, les autres nous les passâmes à dos de bœuf,
» d'autres, à la nage. Mes Barotsés ne savaient pas
» que je pouvais nager, aussi à la première grande
» rivière que nous atteignîmes, manifestèrent-ils
» leurs craintes à mon égard : Tenez-vous bien, ne
» nous quittez pas ! me criaient-ils avec une affection
» qui me toucha ; je voulais d'abord suivre leur avis,
» mais je pensais qu'il valait mieux nager vers le
» rivage, et au moment de l'atteindre, j'eus le plaisir
» de voir qu'on accourait à mon secours. Leurs vête-
» ments flottaient sur la rivière et deux me saisirent
» hors d'haleine par les efforts qu'ils avaient faits.
» Lorsque nous pouvions marcher, j'allais bien, mais
» lorsque nous étions obligés de nous arrêter pen-
» dant les orages, la fièvre s'emparait de moi et je
» n'avais alors d'autre abri contre la pluie que ma
» misérable petite tente.

» En approchant des établissements portugais, les
» populations sont de plus en plus redoutables et
» perverses ; n'ayant plus rien à leur donner nous
» courûmes risque de la vie. Les Chiboques sont sur-
» tout les plus grands vauriens de cette partie de
» l'Afrique. Le dimanche, nous étions rassemblés pour
» le service divin, lorsque toute une tribu vint nous
» entourer armée de fusils, de flèches, de lances et
» de coutelas. Ils vociféraient en brandissant leurs
» armes. Je m'assis et je priai le chef d'en faire au-

» tant, ensuite je réclamai le silence et je lui dis que
» je désirais savoir ce qu'ils voulaient. Notre crime
» consistait en ce que l'un de nos hommes avait
» en crachant atteint l'un d'entre eux. Je répondis
» que si le chef pouvait sérieusement appeler cela
» un crime je payerais une amende (sous des prétextes
» aussi futiles nous en avons souvent à payer). Il
» l'accepta, mais les guerriers la refusèrent et de-
» mandèrent une chose, puis une autre, jusqu'à ce
» qu'enfin ils exigeassent que l'un de nos hommes
» fût vendu comme esclave. Nous vîmes que leur
» intention était de nous piller et nous nous armâ-
» mes. Ils ne craignaient que nos armes, nous n'étions
» pas préparés au combat, mais armés comme nous
» l'étions, pas un chef n'eût échappé à la première
» décharge. Nous résolûmes de leur laisser verser le
» premier sang. Cette résolution les rendit plus trai-
» tables, ils acceptèrent un bœuf et nous donnèrent
» deux ou trois livres de viande pour nous montrer
» qu'ils étaient revenus à des dispositions amicales.
» Nous fûmes souvent traités de cette manière et à
» la fin, nous n'obtenions aucun passage par un vil-
» lage ou une ville sans le payer. Je donnai tout ce
» que j'avais, les bœufs, les vêtements, les rasoirs,
» les cuillers, etc. »

Mais la Providence n'abandonna pas le docteur Livingstone et ses fidèles compagnons de voyage ; parvenus à la rivière Quango, il eut le bonheur de rencontrer des colons portugais, qui le conduisirent en sûreté lui et sa suite à Cassange (avril 1854). De-

puis ce point il fut traité avec beaucoup de bonté par les autorités portugaises et par la population en général jusqu'à son arrivée à Loanda le 31 mai 1854.

Ces secours providentiels lui vinrent à temps, car ses souffrances vers la fin du voyage et les attaques réitérées de la fièvre et de la dyssenterie avaient tellement épuisé ses forces physiques qu'il ne pouvait rester assis sur son bœuf pendant plus de dix minutes de suite et lorsqu'il entra dans la ville tant désirée, il était réduit à l'état de squelette. Mais là des amis l'attendaient. Le meilleur de tous était Edmond Gabriel, Esq., chargé d'affaires de la Grande-Bretagne à Loanda ; le seul Anglais de cette ville, le docteur Livingstone fut, ainsi que ses vingt-sept compagnons, généreusement accueilli par lui. « Je n'oublierai jamais, dit-il, le plaisir délicieux que j'éprouvai à être couché dans un bon lit après avoir couché six mois sur le sol, ni les attentions continues que M. Gabriel eut toujours pour moi pendant ma longue maladie. Que Dieu veuille l'en récompenser un jour ! »

La Société royale géographique de Londres avait déjà, ainsi que nous l'avons dit, récompensé le docteur Livingstone en 1850 pour la découverte du lac N'gami ; elle lui décerna, dans sa séance générale du mois de mai 1855, la médaille d'or Victoria (*Patron's Medal*) pour cette mémorable traversée du cap de Bonne-Espérance au lac N'gami et de Linnyanti à Loanda. Le comte d'Ellesmere, qui présidait alors la Société, ajouta en proclamant le nom du

voyageur, qu'on lui accordait cette distinction honorifique « pour la précision scientifique avec laquelle le missionnaire anglais, seul et livré à ses propres ressources, avait imprimé son cachet sur tant de stations ou de contrées jusqu'alors laissées en blanc dans les cartes(1). »

CHAPITRE VI.

Coup d'œil sur le passé. — Souffrances. — Projets pour l'avenir. — Les compagnons du docteur Livingstone. — Leurs craintes. — Leurs tourments. — Leur conduite à Loanda. — Bon accueil des Portugais. — Sol et productions d'Angola. — Traces des Jésuites. — Rétablissement et départ du docteur Livingstone. — Observations astronomiques. — Rencontre avec des anciens ennemis. — Leur rapacité trompée. — Esprit commercial des Africains. — Le docteur Livingstone parmi des amis. — Heureux retour à Linjanti.

Nous avons jusqu'à présent suivi le missionnaire explorateur pendant une série de voyages, de découvertes d'une grande étendue et d'une importance presque inappréciable; et si c'eût été un homme ordinaire, il aurait pu terminer à Loanda le cours de ses travaux d'exploration, et mettre un terme aux dangers de toutes sortes qu'il avait jusqu'alors affrontés. Il avait en effet cruellement souffert; et, à son arrivée, le corps amaigri, sans forces, il lui fallut se jeter sur un lit de douleur.

(1) of the scientific precision with which the unarmed and unassisted English Missionary had left his mark on so many important stations, or regions, hitherto blank. » — Voir l'*Address at the Anniversary Meeting* of 1855, broch. in-8°, et le Journal de la Société royale géographique de Londres, tome XXIV.

Depuis deux longues années qu'il était séparé de sa famille, l'occasion n'était-elle pas bien tentante de s'embarquer à Loanda, pour aller la rejoindre en Angleterre. Mais si le corps était faible, l'âme était toujours forte, et les plus nobles sentiments de l'honneur et du devoir y faisaient taire le désir du repos, alors qu'il y avait encore quelque chose à faire.

Il résolut donc de retourner à Linyanti, et, après s'y être reposé pendant quelque temps, de commencer une nouvelle exploration vers l'est. Deux motifs principaux le portaient à cette détermination; premièrement, il sentait que son honneur comme Anglais, et comme missionnaire chrétien était engagé à faire tout ce qui dépendrait de lui pour ramener dans leur pays, les naturels pleins de confiance qui l'avaient accompagné à Loanda, et qui de leur côté avaient loyalement rempli leurs engagements envers lui. Ce motif seul aurait pu suffire; mais il y en avait encore un autre, à certain égard, d'une plus sérieuse considération : il n'avait pas encore atteint le résultat important qu'il considérait comme le but suprême de tous ses efforts, c'était d'ouvrir, de la côte à l'intérieur de l'Afrique, une route praticable pour le commerce et l'introduction de l'évangile. Il venait à la vérité de trouver une route vers la côte occidentale, mais elle présentait tant de dangers et d'obstacles de toute sorte, qu'il était réellement douteux qu'elle pût jamais servir à l'introduction de la civilisation dans l'Afrique

australe et contribuer au bonheur des nombreuses populations de l'intérieur. Il comprit donc que son œuvre de courage et de dévouement n'était pas terminée, et il se prépara à retourner à Linyanti à travers des tribus hostiles et des marais pestilentiels, afin de chercher par une autre route à atteindre, s'il était possible, le but qu'il se proposait. « Je sens, écrivait-il, que l'œuvre à laquelle je me suis dévoué n'est qu'à moitié terminée. Le chemin, vers la côte orientale, sera peut-être moins difficile que celui que j'ai trouvé pour gagner la côte occidentale. Si je réussis, nous aurons au moins le choix. J'ai l'intention, avec l'aide de Dieu, de descendre le Liambye ou Zambèse jusqu'à Quilimane..... Si je ne puis réussir, je retournerai à Loanda, et de là je m'embarquerai pour l'Angleterre. »

Tels étaient les projets qui occupèrent les pensées du docteur Livingstone pendant son séjour forcé à Loanda; mais beaucoup de semaines de souffrances se passèrent avant qu'il pût songer sérieusement à se préparer pour la grande entreprise qu'il avait tant à cœur. Pendant ce temps, ses compagnons (les Barotsés) attendaient patiemment son rétablissement. Ils avaient d'ailleurs assez à faire pour occuper leurs pensées et leur temps dans ce monde nouveau pour eux au milieu duquel ils se trouvaient. En effet, quelque temps avant d'arriver à Loanda, leur confiance dans le docteur Livingstone avait été ébranlée par les mauvais propos des peuples à l'ouest de Cassange, qui leur insinuaient que l'homme blanc ne les

conduisait à la mer que pour les vendre et les faire servir de nourriture à ceux qui y venaient dans des vaisseaux. Aussi lorsqu'ils virent la ville, et surtout lorsqu'ils montèrent à bord des croiseurs anglais dans le port, ils furent d'abord remplis de crainte; et, quoiqu'ils se refusassent à croire que l'ami de leur chef et le leur, fût un homme de mauvaise foi et qu'il méditât leur perte, pendant quelque temps ils ne purent cacher leurs craintes. Mais en allant à bord des bâtiments, ces craintes furent dissipées promptement par la réception toute cordiale qu'ils reçurent des officiers et des matelots. Ces derniers surtout se montraient empressés à rendre mille petits services amicaux à leurs visiteurs étonnés; ils leur prenaient la main, leur parlaient dans un jargon inconnu entremêlé d'une franche gaieté, et, ce qui était encore mieux, partageaient avec eux leurs rations. Tout cela mit bientôt les Barotsés à l'aise. Désirant rapporter dans leur pays quelques-uns des articles merveilleux et précieux qu'ils virent à Loanda, ils se louèrent pour décharger un bâtiment à houille et continuèrent à travailler pendant un mois. Au bout de ce temps ils y renoncèrent; mais aussi longtemps qu'ils vivront, ils ne cesseront de s'étonner de la prodigieuse quantité de *pierres qui brûlent* qu'un seul vaisseau peut contenir. Jusque-là, ils s'étaient imaginé que leurs canots étaient les plus beaux des navires et qu'ils étaient les meilleurs marins du monde; mais ils revinrent sur les bords du Liambye avec des idées bien restreintes de leur valeur et de celle de leur marine

Ce qui parut les étonner le plus à Loanda, ce fut la découverte que le monde avait une fin ; à leur retour, ils semblaient ne jamais se lasser de parler sur ce sujet, ni leurs compatriotes de les entendre. « Nos pères, disaient-ils, nous ont assuré que le monde n'avait pas de fin, mais ils avaient tort, car lorsque nous voyagions, nous arrivâmes tout à coup à la fin du monde, et le monde nous disait aux yeux : « c'est fini, il n'y a plus rien de moi, il n'y a rien que la mer. » Nous ne devons pas laisser passer cette preuve de la simplicité naïve des compagnons du docteur Livingstone, sans faire une autre citation d'une de ses lettres, qui établit un fait également honorable pour eux et pour lui. « Quoique contraints, dit-il, de s'assujettir à de rudes travaux à Loanda pour se nourrir, jusqu'à leur retour, je n'ai jamais entendu un murmure. Le rapport qu'ils firent de l'expédition, soit en public soit en particulier, et leurs témoignages d'amitié envers moi, étaient très-flatteurs. »

Rien ne saurait surpasser l'hospitalité et l'amitié avec lesquelles le docteur Livingstone fut traité pendant son séjour à Loanda, non-seulement par le résident anglais, mais encore par l'évêque d'Angola, qui alors gouvernait la province. Il reçut aussi le meilleur accueil des marchands de la ville. Ses compagnons y eurent également part; enrichis de plusieurs articles utiles que leur avait fourni leur guide, chargés par le gouverneur de présents pour leur chef Sékéléton, pour eux-mêmes et pour leurs amis, ils se préparèrent à retourner sur les rives du Liambye,

remplis d'admiration pour le pays des hommes blancs, et ayant pour le missionnaire un respect qui approchait de l'idolâtrie.

Nous avons cependant encore tant à voyager à la suite du docteur Livingstone, que nous ne pouvons nous arrêter plus longtemps avec lui sur la côte occidentale, sinon pour dire que, d'après ce qu'il y vit, il eut une très-haute idée de la beauté et de la fertilité du pays. Il pense qu'avec une culture convenable, peu de pays seraient plus productifs que la province d'Angola. Il constata que le café moka, dont quelques plantes y avaient été autrefois introduites par les Jésuites, s'était tellement répandu qu'on en trouvait à 300 milles (500 kilomètres) de la côte à l'état sauvage. Il dit encore que la culture en est si simple et sa production si abondante, que quelqu'un, avec une énergie ordinaire, en dégagant seulement les buissons qui étouffent les plantes, amasserait une fortune. Pendant son séjour à Loanda, il visita aussi quelques couvents et églises ruinées, avec d'autres restes d'un âge passé. Ce qu'il trouva de plus intéressant, relativement aux progrès sociaux des naturels de la côte d'Angola, ce fut leur habileté à lire et à écrire, qu'ils devaient à des maîtres portugais.

Ayant recouvré ses forces et terminé ses préparatifs de voyage, plein d'espoir pour les grands projets qu'il méditait, le 20 septembre 1854, il se remit en route avec ses compagnons pour Linyanti(1). Mais

(1) Voir les *Annales des Voyages* de mai 1855, p. 246.

alors sûr d'une protection efficace partout où s'étendait l'autorité portugaise, il poursuivit sans trop de hâte sa route vers Cassange, se détournant parfois de son chemin pour visiter les points qui pouvaient l'intéresser, tels que Massingano, Pungo-A-N'dongo, Braganza et Cabango. Au contraire de ces voyageurs qui sont satisfaits de visiter d'une manière superficielle les pays qu'ils parcourent, il assura et fixa sur sa route la latitude et la longitude de beaucoup de lieux, de façon à rendre la route plus facile à ceux qui la suivraient. « Pendant son séjour sur le territoire portugais, dit M. Maclear, l'astronome royal de la ville du Cap, il visita les principales villes. Il corrigea les cartes d'Angola et des pays voisins, qui reposaient jusqu'alors seulement beaucoup plus sur les rapports des naturels que sur les observations astronomiques, et il reconnut qu'elles étaient singulièrement erronées. Il détermina la position de toutes les rivières qu'il put suivre, fixa le confluent de leurs principales branches, et ne laissa aucune ville importante sans en déterminer la position. Ces grands travaux, ainsi que les nombreux détours de la route directe pour visiter des villes inconnues, et les observations additionnelles qu'il fit constamment, retardaient considérablement sa marche; mais des empêchements bien plus graves l'attendaient lorsqu'il quitta l'Angola pour entrer dans le pays occupé par les tribus Chiboque, Bushinge et Bangala, tribus dont il avait déjà éprouvé la cupidité et la violence lors de son premier passage, et

dont le caractère farouche et cruel suffisait pour détourner la plupart des voyageurs de se hasarder à traverser leur territoire. Sur un des points de cette région inhospitalière, au bord d'une grande rivière (le Casaï, sans doute?), il trouva un grand nombre d'hommes armés; et, s'il n'eût pas montré beaucoup de présence d'esprit et de courage, lui et ses gens eussent certainement été dépouillés de leurs provisions et de leurs effets, et probablement forcés de retourner à Loanda. Un jeune bœuf et un fusil par homme, c'étaient là les conditions les plus favorables auxquelles on consentait à les passer sur la rive orientale de la rivière. « Très-bien, dit notre voyageur du ton le plus calme possible, j'en suis fâché, que voulez-vous faire de moi? — Je ne puis le dire, répliqua le chef, il faut me donner tout ce que vous avez. » Cependant la journée s'avancait, et le chef sachant que sans barques il serait impossible aux voyageurs de traverser la rivière, donna secrètement ordre à ses gens de les enmener toutes. Sans cependant donner au rusé sauvage aucune raison de supposer que son dessein avait été découvert, un des gens du docteur Livingstone regardait avec une indifférence apparente dans une autre direction, tout en suivant avec soin le cours d'un des canots que les rapaces naturels allèrent cacher dans une crique éloignée de la rivière, loin, comme ils le supposaient du moins, de l'atteinte du docteur Livingstone et des siens. Lorsque la nuit fut venue, le chef et ses gens retournèrent à leurs tentes. Et, tandis que l'obscu-

rité et le silence régnaient, quelques-uns des Barotsés, guidés par leur compagnon à la vue perçante, allèrent silencieusement vers la crique où la barque était cachée; et, lorsque le jour parut, le chef trop avide put voir, avec rage et mystification, que ses captifs étaient en liberté, et entièrement hors de ses atteintes, quoique le canot eut été ramené à sa place.

Bientôt, après avoir traversé le Casaï, le docteur Livingstone laissa derrière lui ces farouches naturels, et, pour employer ses propres paroles, se crut désormais chez lui. Il fut reçu avec enthousiasme dans les différentes villes et villages qu'il traversa; il ne manqua de rien de tout ce que le peuple pouvait donner. Il fait remarquer que les Africains sont naturellement propres et adonnés au commerce. « Nous éprouvâmes, dit-il, de grandes difficultés en traversant plusieurs villages: on employait toutes sortes de ruses pour nous retenir afin que nous fussions obligés d'acheter notre souper. Mais ce ne fut que le 12 août 1855 que le docteur Livingstone atteignit la partie du pays des Barotsés, environ à 800 milles (1280 kilomètres) de Loanda, où il put changer le mode lent et difficile de voyager auquel il avait été jusqu'alors astreint pour la navigation plus rapide en rivière; mais, avant de pouvoir le faire, il fallait construire des canots. Cependant cela fut bientôt fait, et en dix jours il fut en état d'échanger joyeusement « la *Terra firma* » contre ce mode de voyage plus facile. Son contentement était exprimé en ces termes, dans une lettre qu'il écrivit pendant son séjour sur

les bords du Liambye : « Vous serez satisfait d'apprendre que mes hommes sont tous en bonne santé et préparés à entreprendre un autre voyage, et que, comme nous avons été obligés de vendre presque tout ce que nous rapportions de la côte occidentale pour nous procurer des vivres, il ne leur reste que peu de chose à montrer à leurs compatriotes après leur longue absence du pays.

» Aidés par un fort courant qui les favorisait, la descente du Liambye fut si rapide, qu'en moins de vingt jours le docteur Livingstone et sa suite arrivèrent à Linyanti. On peut facilement se faire une idée des démonstrations de joie avec lesquelles ils furent reçus par Sékéléto et son peuple, et avec quelle avidité naïve les Makololo écoutaient les récits de leurs compatriotes voyageurs. Avant cette grande course, le docteur Livingstone était à leurs yeux un être extraordinaire, mais maintenant ils le considéraient comme un personnage tout à fait supérieur, et leur confiance en lui n'eut dès lors plus de bornes.

CHAPITRE VII.

Préparatifs pour le voyage vers l'Est. — Popularité du docteur Livingstone. — Offres de services. — Confiance des Makololo dans leur guide. — Origine, langage et constitution de ce peuple. — Les Balonda. — Leur industrie. — Influence de la femme. — Dissensions matrimoniales. — Idolâtrie. — Hospitalité. — Abondance de gibier. — Descente du Zambèse. — Observations astronomiques. — Chutes de Moslotunya. — Le docteur Livingstone reçoit des secours du Rev. P. Moffat. — L'île de Kalai. — Coutume sauvage. — Il quitte le Zambèse et se dirige vers le Nord-Est. — Confluent du Kafué. — Le Bashukulumpo. — Il atteint une région élevée. — Géologie du Pays. — Végétation. — Importance de cette découverte. — Situation favorable de cette région pour une station de missionnaires. — Il atteint le Loan-gua. — Zumbo. — Dangers pour les naturels. — Lions. — Il approche de Tété. — Épuisement. — Un déjeuné de civilisé. — Bonne réception à Tété. — Observations pendant le séjour à Tété. — Mines de charbon, mines d'or, d'argent, de fer. — Productions végétales. État actuel du pays. — Il continue à descendre le Zambèse. — Il atteint Quillimane. — Découragement et suicide d'un naturel. — Le docteur se rend à Maurice et de Maurice en Europe par la voie de Suez. — Tempête sur la Méditerranée. — Relâche à Tunis. — Arrivée à Marseille. — Il se rend à Londres. — Sa réception. — Distinctions honorifiques dont il est l'objet.

Désireux de commencer son nouveau voyage vers l'est, le docteur Livingstone résolut de ne pas rester à Linyanti plus longtemps qu'il ne serait nécessaire; deux mois cependant se passèrent avant que ses préparatifs pussent être terminés. Mais quoi qu'il lui manquât, ce ne devaient pas être les volontaires pour sa nouvelle expédition. En effet, les rapports faits par ceux des naturels qui l'avaient accompagné à Loanda, et le désir de trouver une route vers la côte orientale de l'Afrique, engagèrent beaucoup des

naturels à se mettre à sa disposition. Aussi lorsqu'il fût prêt à partir, il n'y eut pas moins de 114 hommes qui furent heureux de se confier à lui pour l'accompagner en qualité de pionniers. Ce fait doit être d'autant plus remarqué qu'une partie du voyage projeté devait se faire à travers un pays d'où les Makololo avaient été expulsés peu de temps auparavant par leurs ennemis puissants, les Matabélés, dont le territoire, gouverné par Mosélékatsé, s'étendait le long de la rive méridionale du Zambèse dont les voyageurs allaient suivre la rive septentrionale. Le docteur Livingstone et sa suite n'avaient cependant rien à craindre de ceux dont ils allaient avoir à traverser le pays pendant la première partie de leur voyage. C'étaient des Makololo, les sujets de Sékéléton et des amis du courageux missionnaire.

Pour bien faire comprendre dans quelle position le docteur Livingstone allait se trouver dans ce voyage vers l'est, nous croyons nécessaire d'entrer dans quelques détails sur les mœurs et le caractère du peuple au milieu duquel il allait se trouver. Ainsi que nous l'avons déjà dit, les Makololo appartiennent à une race mélangée. Quelques-uns d'entre eux, maintenant réduits par le climat pestilentiel à un petit nombre, quittèrent, il y a peu d'années, la région sèche et peu salubre contiguë au Lahari, ou comme on le nomme fréquemment, au désert de Kalahari. Ils sont composés de tribus de Bechuanas, telles que les Bakotas, les Barotsés, les Bashubeas, les Banyetis, Matlotloras, etc., etc., etc., et par-

lent le sechuana. Quoique très-inférieurs en nombre à ceux chez lesquels ils trouvèrent un refuge, ils parvinrent hientôt à prendre un tel ascendant politique et moral, qu'ils forment aujourd'hui l'aristocratie du pays et qu'ils sont établis en dominateurs des premiers possesseurs du sol. Aussi le sechuana est-il devenu la langue classique, la langue de la cour de Makololo, circonstance qui a eu pour résultat immédiat de faciliter les relations des missionnaires avec les naturels. Mais tandis que ces Béchuanas forment une partie très-influente des Makololo, la masse de cette nation consiste en une race nègre, belle, athlétique et intelligente. Pendant le voyage du docteur Livingstone sur le Zambèse, ce fut avec une tribu de ces nègres (les Balonda) qu'il se trouva principalement en contact. Dans le pays au nord de cette rivière il les trouva très-nombreux, et vivant en petites communautés. Ils se livrent volontiers à l'agriculture.

Le docteur eut, en traversant leurs villages, une preuve de leur industrie ; de tous côtés il voyait les hommes, les femmes et les enfants travailler avec assiduité dans leurs jardins, cultiver le maïs, le blé de Cafrerie (sorgho), le millet, les haricots, les courges, du riz, etc., qui, particulièrement dans les terres basses, annuellement inondées par le Zambèse, donnent un grand rendement, comparativement au peu de peine que prennent les naturels pour les ensemercer et les recueillir.

Lorsque le docteur Livingstone eut obtenu une

plus intime connaissance de l'état social de Makololo, ce qui le frappa surtout, ce fut l'autorité dont jouissait la femme et sa puissance dans la famille, contrairement à ce qu'on a souvent observé en Afrique.

On a généralement remarqué que le paganisme prive la femme de ses droits dans la société, la condamne à l'infériorité et à la dégradation. Il en est ainsi chez les Cafres et d'autres nations du Sud, avec lesquels notre voyageur se trouva plusieurs fois en contact. Il ne s'attendait donc pas à trouver chez un peuple payen et très-superstitieux, la position respective de l'homme et de la femme renversée, et cela lui parut si étrange, qu'il ne voulut le croire qu'après que ses observations sur ce point eussent été confirmées par les rapports des Portugais. Il constata donc : que la femme peut siéger dans les conseils de la nation, qu'un jeune homme en se mariant est tenu d'abandonner son village pour habiter celui de sa femme ; qu'en contractant cette union il s'oblige à fournir à la mère de sa femme le chauffage aussi longtemps que la vieille femme vivra : que la femme seule a le droit de demander le divorce, et que, dans le cas d'une séparation, les enfants deviennent la propriété de celle-ci ; que le mari ne peut contracter le moindre engagement sans la sanction de la femme. Ce sont là certainement des indications de la suprématie de la femme que l'on doit être tout étonné de trouver au centre de l'Afrique australe. En retour de la déférence du mari, ses

femmes doivent lui fournir la nourriture; c'est peut-être pour cela, ainsi que le fait remarquer le docteur Livingstone, que les femmes ne manquent jamais de maris, et que, du Cap à l'Équateur, on ne trouve pas une vieille fille. De temps en temps, cependant, il survient quelque brouille dans les ménages, et il paraît que la faute en est plus souvent aux femmes qu'aux hommes. Dans tous les cas, lorsqu'un mari est assez malheureux pour offenser ses femmes, elles le punissent en l'attaquant dans la partie la plus sensible : l'estomac. En rentrant chez lui à l'heure ordinaire, s'il réclame son dîné à sa première femme, elle le renvoie à la seconde qu'il aime davantage, celle-ci à la troisième, et ainsi de suite jusqu'à la dernière, et toujours avec un résultat négatif. Alors, il n'a d'autres ressources pour se venger du mal qu'on lui fait, que de grimper, épuisé et affamé sur un arbre dans le lieu le plus fréquenté de son village et de s'écrier d'un ton larmoyant : « Écoutez ! oh ! écoutez !!! Je croyais avoir épousé des femmes, mais ce ne sont que des sorcières ; je suis célibataire, je n'ai pas une seule femme ; est-ce bien là une position sortable pour un homme comme moi ? »

Les femmes ne se contentent pas toujours de montrer leur déplaisir de cette manière ; quelquefois elles renforcent leur autorité sur le mari par des soufflets et par des coups. Mais, à la vérité, les Makololo reconnaissent eux-mêmes que c'est aller un peu trop loin ; et dans ce cas, le sentiment public se

prononce contre une telle conduite. Aussi, lorsque cela arrive, le malheureux mari obtient-il une sorte de réparation, car alors les autorités du village interviennent, et la femme qui a abusé de son autorité est condamnée à porter son mari sur son dos depuis la Cotla (cour de la maison du chef) à sa propre maison, poursuivie pendant le chemin des quolibets et des rires moqueurs des hommes d'un côté, et, d'un autre côté, accompagnée par les sympathiques propos des femmes et par des exhortations telles que celle-ci : « Donne-lui en encore ! » La première fois que le docteur Livingstone fut témoin de ce spectacle, il s'agissait d'un homme grand et robuste que portait une petite vieille femme, aussi ne put-il s'empêcher d'en rire, au grand scandale de la jeune Afrique. Contrairement à toutes les autres tribus du sud de l'Afrique connues du docteur Livingstone, ces nègres sont idolâtres. En passant sur leurs principales routes, il vit des sentiers conduisant à des lieux consacrés aux esprits dans les profondes retraites de leurs forêts. Ils se rendent souvent dans ces lieux, et comme ils attribuent les maladies et les calamités aux ombres offensées de leurs parents morts, ils font de fréquentes offrandes en vivres et autres choses, mais des êtres invisibles ne sont pas les seuls objets de leur idolâtrie. Le docteur Livingstone vit des idoles faites de leurs mains, telles qu'un bloc de bois avec une tête d'homme grossièrement sculptée, ou bien un lion en terre ayant deux écailles pour les yeux, debout sous un hangar ; lorsque les gens sont mal-

heureux, ils battent le tambour toute la nuit devant ces images. Ils sont encore très-superstitieux ; ils ne voulaient pas manger avec ni devant un étranger. Lorsque le docteur leur donnait de la viande, ils l'acceptaient avec reconnaissance, mais ils l'emportaient chez eux.

Mais, quelque regrettable que fût l'état social de ces enfants de la nature, ils se montraient toujours doux et bienveillants pour le docteur Livingstone. Lorsqu'avec ses compagnons il approchait d'un village, un messenger venait généralement au-devant d'eux avec une invitation polie d'y entrer et de choisir l'arbre sous lequel il leur convenait de se reposer. Lorsqu'il avait accepté cette offre amicale, les habitants apportaient et arrangeaient à l'ombre de cet arbre autant de nattes empruntées à leurs demeures, qu'il en fallait pour abriter leurs hôtes du soleil de midi et de la rosée de la nuit. Jamais les vivres ne manquèrent, et la suite du docteur Livingstone fut bien nourrie pendant toute la durée du voyage jusqu'à Tété. Les naturels que l'on rencontra donnaient toujours de bonne grâce, s'excusant que le manque de temps ne leur permit pas de mieux faire et ne voulant rien accepter en retour de leurs bons procédés.

Cependant, quoique les voyageurs dussent beaucoup à leurs amis, ils n'étaient pas toujours à leur charge ; une grande partie du pays qu'ils traversèrent fourmillait littéralement de gros gibier ; les troupes d'éléphants surpassaient surtout de beaucoup tout ce

que le docteur Livingstone avait entendu dire, ou ce dont il se faisait une idée. Ces animaux font un grand tort aux naturels, ils entrent fréquemment dans les jardins, et si on vient à les troubler tandis qu'ils mangent des courges ou d'autres végétaux, ils poursuivent les naturels, démolissent leurs habitations dans lesquelles ceux-ci se réfugient et les tuent. La suite du docteur Livingstone fut souvent obligée de tirer sur ces énormes quadrupèdes pour débarrasser le chemin. De plus, on en tua un grand nombre de jeunes pour leur nourriture; mais ces animaux formidables étaient souvent dangereux, car lorsqu'ils étaient alarmés, ils se précipitaient au milieu des voyageurs. En outre des éléphants le docteur Livingstone trouva ce pays étendu et bien arrosé, partout peuplé de buffles, de girafes, de zèbres, d'antilopes, de cochons, etc. Ne parlant que d'une seule espèce, le magnifique antilope sauteur, il écrit : « Je ne pouvais me former aucune idée du nombre de ces beaux animaux que je vis dans mon voyage; je ne puis que le comparer à celui des sauterelles, car aussi loin que ma vue pouvait atteindre ils me semblaient une masse tremblotante quelquefois éparpillés et d'autres fois compacte sur une plaine de six à sept milles de longueur (9 à 11 kilomètres) et trois ou quatre (5 à 6 kilomètres) de largeur.

« Quelquefois, lorsque le docteur Livingstone s'éloignait pour se procurer du gibier pour sa suite et qu'il se couchait dans l'herbe le fusil à la main, examinant ces animaux répandus sur leurs pâturages, il

était tellement ému de ce majestueux spectacle qu'il se sentait incapable de tirer un seul coup de feu et qu'il s'en revenait les mains vides vers ses gens, plutôt que de porter la mort au milieu d'une scène aussi belle ; mais les besoins journaliers de ses nombreux compagnons ne permettaient pas à notre hardi explorateur d'écouter souvent ces sentiments de compassion, il fallait avant tout trouver un dîner, et pour l'obtenir il fallait tuer la belle et gracieuse girafe, le zèbre léger, l'élégant antilope ou le lourd hippopotame. C'est peut-être ici le cas de faire observer que le mets le plus friand des Makololo, le roastbeef de la vieille Afrique, est la chair du zèbre, tandis que la girafe remplace le veau, l'hippopotame le porc, et les nombreux antilopes, la venaison. Ces mets délicats et variés manquèrent rarement à nos voyageurs pendant leur longue course, tandis que les rives du fleuve leur fournissait en abondance du gibier ailé ; des oies, des canards et d'autres oiseaux plus petits volaient en myriades le long de la route qu'ils suivaient. D'un seul coup de fusil, le docteur n'abattait pas moins de dix-huit canards ; il n'est pas besoin d'en dire davantage pour faire voir que l'Afrique centrale du sud est tout autre chose qu'un désert aride. Les poissons étaient aussi abondants que la viande et la volaille.

Quelles que soient les autres privations que ses compagnons aient endurées, sa qualité de pourvoyeur des vivres ne donnait pas lieu à beaucoup de plaintes, et nous ne nous étonnons pas de l'entendre dire : « Je

trouvai inutile de me charger de poissons pendant le voyage, car les animaux ne semblaient pas connaître un fusil et se tenaient à portée de mon arme. » Aussi la fertilité du sol et l'abondance du gibier ne contribuèrent pas peu au succès de son entreprise.

Dès que le docteur Livingstone eut terminé ses préparatifs, il quitta Linyanti monté sur le dos d'un bœuf et se mit en route pour l'est, plein de confiance dans la Providence qui lui avait jusqu'ici été si favorable et plein d'espoir dans la réussite de son grand projet. La description que nous avons déjà donnée du peuple par les villages duquel il passait, mettra notre lecteur à même de le suivre journellement pendant une grande partie du voyage. Pendant longtemps il se tint en vue du Zambèse et suivit ses détours ; il n'y eut pas de point important sur sa route où il ne fit quelque observation astronomique ; l'usage qu'il fit du sextant et de son horizon artificiel était si fréquent, que le bruit le précédait qu'un homme blanc arrivait qui avait fait descendre le soleil et la lune et qu'il les portait sous son bras : la plus sérieuse autorité sur un tel point, l'astronome royal de la ville du Cap, a affirmé qu'au delà du district du Cap, il n'y a aucune rivière déterminée de position avec une aussi scrupuleuse exactitude que le Zambèse l'a été dans le centre de l'Afrique par les observations du docteur Livingstone.

Nous ne suivrons pas le voyageur dans tous les villages qu'il eut à traverser avant d'atteindre Sés-héké, nous renvoyons le lecteur à l'ouvrage que le

savant missionnaire prépare en ce moment, notre tâche étant dans ce rapide aperçu de signaler seulement les points principaux de cette remarquable exploration vers l'Est.

Arrivé à Séskéké, le docteur Livingstone descendit dans des canots la rivière Liambye avec les deux cents Makololo qui l'accompagnaient. Il eut bientôt dépassé le confluent du Chobé, et à 10 milles (16 kilomètres) au delà, il commença à rencontrer des rapides. Laissant alors les canots, il marcha environ 20 milles (32 kilomètres) de plus le long de la rive gauche jusqu'à Kalai, autrement nommé île de Sekoté, où il arriva le 20 novembre 1855. En cet endroit le docteur Livingstone tint conseil, et il fut décidé que l'on éviterait la partie montagneuse à travers laquelle la rivière coule en tournant au nord-est, par le double motif de l'existence de la mouche tsétsé et de l'aspérité des chemins.

Le docteur quitta alors un instant ses compagnons et se rendit 8 milles (12 ou 13 kilomètres) plus bas pour visiter les fameuses chutes ou cascades de Mosiotunya. Elles sont situées par environ 17° 57' de latit. sud, et 25° 57' de longit. orientale du méridien de Greenwich (longit. 23° 37' de Paris). Jusqu'alors elles n'avaient été visitées par aucun Européen, mais notre explorateur en avait souvent entendu parler. Il avait donc hâte de les voir. A la distance de 5 à 6 milles (8 ou 10 kilom.), il aperçut cinq ou six colonnes de vapeur paraissant s'élever jusqu'aux nuages, et dont l'effet était exactement semblable à celui que produit

en Afrique l'incendie des herbes sur les vastes étendues du terrain. Une petite colline boisée semblait barrer au delà et terminer le cours du Zambèse qui avait en cet endroit au moins 1,000 yards (913 mètres) de largeur et qui était couvert de nombreux flots ombragés de magnifiques forêts tropicales. Il put se convaincre que cette chute, qu'il met au-dessus de celle du Niagara pour son imposante majesté, était causée par le subit rétrécissement du lit de la rivière de 1,000 à 25 yards (914 à 22 mètres), et à sa chute immédiate à travers une fissure ou faille d'une profondeur de 30 mètres environ.

Lorsque le docteur Livingstone visita les lieux, le Zambèse coulait dans son lit le plus étroit, et ses eaux étaient au plus bas, cependant l'effet du rétrécissement soudain de son cours et de sa chute était encore sublime au plus haut degré et effrayant du point où il la voyait. Peu satisfait de n'assister que de loin à ce phénomène naturel, il voulut voir de près la coupure par laquelle disparaissait le fleuve à travers une barrière de rochers et des colonnes de vapeurs s'élevant de 300 à 400 pieds (100 à 120 mètres), formant un nuage et retombant en pluie continuelle; il engagea donc un naturel des plus vigoureux et expert dans la conduite d'un canot à l'accompagner, et descendit avec lui la rivière au milieu des remous nombreux qui se formaient à l'approche du goufre, et il atteignit à grand'peine une petite île située immédiatement au-dessus de la chute et d'où il pouvait voir par-dessus le bord dans l'abîme écumant le tour-

billon de ses eaux, il se trouva alors au milieu du foyer de ces colonnes vaporeuses ; mais quelque admirable que fût ce spectacle, le docteur Livingstone pensa qu'il devait être faible en comparaison de ce qui arrivait à la saison des grandes eaux lorsque la rivière coule dans un lit large de plusieurs milles et pousse ses eaux grossies par la même étroite ouverture. Alors les colonnes de vapeurs peuvent être aperçues, et le bruit entendu à une distance de 10 à 12 milles (16 à 20 kilomètres), A 30 ou 40 milles (50 ou 60 kilomètres) à l'est-sud-est, la rivière sort du lit où elle est emprisonnée, et redevenue large et tranquille, elle coule au nord-nord-est, et au nord-est jusqu'à ce qu'elle atteigne la latitude de 15° 37' sud.

Cependant, en 1854, le résident de la station de Kuruman, le Rev. Moffat, beau-père du docteur Livingstone, avait rendu visite à Mosélékatsé, le grand chef des Matabélés, la nation ennemie des Makololo, pour obtenir de celui-ci la permission d'établir un dépôt de provisions sur son territoire au point où l'on présumait que le docteur Livingstone le traverserait. Le chef matabèle, qui était lié par la reconnaissance au Rév. M. Moffat, désigna pour ce service 20 hommes qui furent chargés de transporter dix-sept boîtes et d'autres bagages sur la rive méridionale du Zambèse. Lorsque ces hommes y arrivèrent avec leurs trésors, ils hélèrent les Makololo sur la rive opposée, les informant du motif de leur visite et les invitant à prendre soin de ce

qu'ils avaient apporté pour le docteur, nom par lequel Livingstone était le plus connu en Afrique. Mais craignant la trahison, les Makololo refusèrent d'abord de s'approcher. Les Matabélés laissèrent donc les objets sur la rive méridionale du Zambèse, abandonnant à la responsabilité des Makololo le soin de les mettre en sûreté. Il est possible que la crainte que ces caisses n'eussent une vertu magique, ait influencé les bonnes dispositions des Makololo à l'égard du docteur; quoi qu'il en soit, aucun article ne fut pillé ou volé; et lorsque le docteur Livingstone arriva aux chutes de Mosiotunya, il trouva ce secours dans toute son intégrité.

Après avoir visité les chutes, le docteur Livingstone retourna 8 milles (11 kilom.) en arrière jusqu'à l'île de Kalai dont nous avons déjà parlé; on la nomme, avons-nous dit, île de Sekoté, parce qu'elle renferme le mausolée d'un chef puissant de ce nom. Il visita ce lieu, et ne trouva pas moins de soixante-dix grandes défenses d'éléphant autour de la tombe, et trente autres sur la tombe des parents du chef. Le peuple gouverné par Sekoté comptait parmi les barbares les plus dégradés de l'Afrique du sud. Les crânes humains étaient leurs ornements les plus précieux. Le docteur Livingstone en compta cinquante à soixante attachés sur des pieux dans un seul village; et ils étaient tellement recherchés, que des étrangers étaient souvent mis à mort rien que pour en augmenter le nombre; mais quelque temps avant la visite de notre ami, Sébitoane avait exterminé ou

chassé ces sauvages ; et par là il avait rendu un important service aux tribus environnantes. Sans cette circonstance , il est douteux que le docteur Livingstone eût pu traverser leur territoire, sachant qu'une grande partie du pays était composée de rochers , depuis les cataractes jusqu'à la rivière de Kafué, surtout une partie montagneuse nommée les collines de Kisi-Kisi , et qu'il était aussi infesté de mouches tsésé.

Le docteur Livingstone quitta le Zambèse à Kalai, et prenant la direction nord-est pendant environ 140 milles (225 kilomètres), le rejoignit à son confluent avec le Kafué. Cette belle rivière, coule, large et profonde, à travers un pays occupé par des tribus appelées Bashukulumpo, nom qui leur a été donné en conséquence de leurs cheveux qu'ils portent de manière à ressembler à un casque de dragon.

Au point où était alors parvenu notre explorateur, à la jonction des deux rivières, Zambèse et Kafué, il arriva à une belle chaîne de montagnes, s'étendant le long de la rive orientale du Kafué au loin vers le nord. Au moyen de l'eau bouillante, il s'assura que l'élévation, presque imperceptible, à laquelle il se trouvait alors, était de 4000 pieds (1220 mètres) au-dessus du niveau de la mer. C'était une découverte importante, en la rapprochant de ses premières observations relatives à une autre chaîne de montagnes de la même hauteur environ à l'ouest du continent, dont un des plus hauts points est occupé par le lac Dilolo ; il fut conduit à cette con-

clusion que le centre de l'Afrique forme une vallée étendue, flanquée à l'ouest et à l'est par ces deux chaînes de montagnes, et que dans le bassin, ainsi formé, un grand nombre de petites rivières venaient de chutes en chutes se jeter dans le Zambèse, grande artère fluviale de l'Afrique du sud.

Là aussi, à la jonction du Kafué avec le Zambèse, la végétation diffère de celle qui caractérise les terres basses autour de Linyanti et de Séshéké; mais le fait le plus important, c'est qu'en cet endroit commence un pays très-sain, s'étendant à l'est vers Tété.

De toutes ses découvertes, le docteur Livingstone considéra celle-ci avec le plus grand intérêt, car il vit tout à coup quel heureux parti on en pourrait tirer pour l'établissement d'une mission; et c'était là principalement le but qu'il poursuivait depuis six années de privations, de fatigues et de souffrances sur les hauteurs occidentales du côté de la vallée de Barotsé; il avait en effet traversé un pays à la fois salubre et productif; mais la difficulté de s'y rendre de la côte le rendait impropre comme centre d'établissement de missionnaires. Il en était autrement du pays où il était maintenant parvenu; et quoiqu'il n'eût pas encore suivi le Zambèse jusqu'à l'Océan, ses recherches et ses raisonnements lui faisaient à l'avance conclure que ce fleuve devait fournir un chemin facile vers l'intérieur.

Rempli de joie et d'espérance, ayant sous les yeux ce beau et large fleuve dont les eaux coulaient à travers une riche vallée à sa droite, sur laquelle se

pressaient de nombreuses populations, notre voyageur poursuivit sa belle exploration.

Les hautes terres qu'il parcourait alors étaient le pays dans lequel, après leur migration du sud, les Makololo s'établirent d'abord après avoir subjugué les Nègres, anciens possesseurs du sol, qui depuis étaient confondus avec leurs conquérants. Ici, la fatale fièvre, qui les avait décimés pendant qu'ils cherchaient un refuge dans les vallées pleines de roseaux et les marais insalubres du Chobé et du Seshéké, était à peine connue; et ils retourneraient avec joie dans cet heureux pays, s'ils pouvaient le faire en sûreté; mais ils en étaient empêchés par le voisinage des Matabélés, qui peuplent le pays au sud du Zambèse. Notre voyageur vit clairement cependant que, si lui et sa famille pouvaient habiter parmi les Makololo, ceux-ci pourraient rentrer en possession de ce beau pays en toute sécurité; car le chef des Matabélés, Mosélékatsé ne ferait jamais la guerre à un peuple chez lequel habitait une fille de son ami Moffat.

La région montagneuse, dont il est ici question, est, au contraire des basses terres, marquée par l'absence de forêts et de marais. Le pays est ouvert et onduleux, couvert d'herbes, ressemblant à un grand parc; il convient également aux pâturages et à l'agriculture, car le blé y est abondant et de qualité supérieure, ainsi que d'autres céréales et des racines de diverses espèces.

En bonne santé, et encouragé par la pensée qu'il approchait du terme de son long voyage, le docteur

Livingstone poursuivit sa route jusqu'à ce qu'il eût atteint le point où une autre grande rivière, le Loan-gua, se jette dans le Zambèse. Ici il rencontra les premières traces du séjour des Européens, mais ce n'était que des souvenirs d'un âge passé. Elles consistaient en quelques ruines de l'ancienne ville portugaise de Zumbo ou Jumbo, aujourd'hui abandonnée. C'était autrefois l'établissement le plus occidental de cette nation sur la côte orientale d'Afrique, mais depuis longtemps le flux de la civilisation, qui s'était étendu jusque-là, s'est retiré vers l'est, et Tété a pris sa place.

Après avoir quitté Zumbo, le docteur Livingstone, quoique encore engagé dans la région montagneuse, devait poursuivre sa route à travers un pays beaucoup plus difficile que celui qu'il avait traversé jusqu'alors. Il n'était plus dans un pays où, comme chez les Makololo, il avait lieu de se croire entièrement en sûreté, mais bien parmi des tribus qui lui étaient entièrement étrangères comme il l'était pour elles. Ces tribus étaient d'autant plus à craindre, qu'inconnues au docteur Livingstone, elles étaient alors en guerre avec les Portugais et avaient assiégé pendant deux ans leur petite colonie de Tété. Cependant, ce qui faisait sa sûreté, c'est qu'elles ne possédaient pas de canots, et que quand bien même elles en auraient possédé, les courants entre Zumbo et Tété les auraient empêchés de s'en servir à une grande distance du Zambèse. Les lions étaient considérés par ces farouches naturels comme des créatures sacrées,

car les naturels ne les tuaient pas, et, quoiqu'ils ne pussent compter sur leur clémence pendant la nuit et que pour cela ils dormissent dans les arbres, pendant le jour, lorsque quelques-uns étaient en vue, ils les approchaient à une distance respectueuse, et frappaient leurs mains en signe de vénération.

Pour comble d'affliction, le docteur Livingstone perdit bientôt ses derniers bœufs par suite des piqûres des tsétsés. Il lui fallut donc s'avancer à pied le long des rives du Zambèse au milieu des taillis épineux qui couvrent ses bords, et user désormais de la plus grande prudence afin d'écarter toute collision avec les tribus féroces et formidables qui parcouraient librement le pays. « Il n'était pas probable, écrit-il, que je pusse facilement reconnaître notre route, car le pays est couvert de bois, de gravier, de buissons, d'arbres et d'herbes, et souvent même nous ne suivions aucun sentier, évitant, faute d'argent, les villages où il aurait fallu donner quelque chose. » La température était fort élevée, elle occasionnait beaucoup de vapeurs, et il fallait toujours avoir les yeux tournés vers la terre pour ne pas en être incommodé. Au premier contact avec les naturels, ils prirent le docteur Livingstone pour un Portugais, et ils l'eussent attaqué avec sa suite si on ne les eût immédiatement détrompés. Cependant, lorsqu'ils apprirent que c'était un Anglais il lui témoignèrent des sentiments moins hostiles, comme à un membre de la nation qui aime les noirs. Affaibli comme il l'était alors, le docteur Livingstone désirait

beaucoup trouver un lieu pour se reposer ; et cependant il ne pouvait aller de Zumbo à Tété sans fixer la position de beaucoup de villes sur sa route. Il arriva enfin à 8 milles (12 kilomètres) de cette dernière ville où il savait être bien reçu, et où il comptait retrouver quelques-unes de ces mille commodités de la civilisation dont il était privé depuis si longtemps. Mais il était tellement épuisé, qu'il lui fut impossible, malgré les plus pressantes sollicitations de ses compagnons, d'aller plus loin. Heureusement que le gouverneur portugais, informé de son arrivée, lui envoya, avec les témoignages de sa considération, ce que le docteur Livingstone appelle les matériaux d'un déjeuner civilisé ; comme il ne manquait pas d'appétit, il fit honneur à l'hospitalité portugaise, et, à l'exception du lit dans lequel il couchait à Loanda, après avoir couché six mois sur la terre, il ne goûta jamais un plus grand plaisir que de ce repas bienvenu. En effet, il renouvela tellement ses forces épuisées qu'il put, sans autres fatigues, poursuivre et terminer son voyage ; et, le 2 mars 1856, le docteur Livingstone faisait son entrée à Tété. Le gouverneur de cette colonie, le major Sicard, le reçut avec la plus grande cordialité, et comme la saison ne lui permettait pas de descendre en sûreté le delta malsain du Zambèse, il accepta l'hospitalité de son digne hôte et resta pendant quelque temps dans cette ville.

Tandis qu'il était à Tété, il ne resta pas oisif(1) ;

(1) Il écrivit de cette ville plusieurs lettres en Europe, l'une d'entre

une chose surtout le frappa. Ce beau fleuve, son compagnon de voyage (*the companion of his travel*) qu'il avait constamment suivi pendant sa grande exploration, avait ici, dans une partie pourtant resserrée de son cours, plus de 1000 yards (914 mètres) de largeur; ne pouvait-il pas servir à introduire des marchandises dans l'intérieur du pays? En examinant le pays d'alentour, il put s'assurer que Tété était au centre d'un immense bassin houiller; et il découvrit deux veines de charbon de terre sur les bords d'une rivière (la Revubué) qui tombe ici dans le Zambèse; l'une avait 85 pouces (près de deux mètres) d'épaisseur. Dans un autre endroit, nommé Chicova, il en trouva deux autres et on lui assura que l'on y rencontrait aussi de l'argent, mais il ne put vérifier le fait. On savait aussi qu'autrefois un grand district aurifère, qui entourait en partie la mine de houille, rendait 130 livres par année; mais il était maintenant comparativement improductif parce qu'il était mal exploité. Ce métal précieux n'a été recherché jusqu'ici qu'à la surface; et cependant, dans quelques districts, on le trouve en morceaux gros comme des grains de blé. Il y a donc lieu de croire qu'en employant les procédés et les machines en usage dans l'Australie et en Californie, le rendement de ces mines délaissées serait considérable. Il y a aussi du fer d'aussi bonne qualité que le meilleur de Suède. Le docteur Li-

elles, adressée au président de la Société de Géographie de Paris, a été insérée au Bulletin d'août-Septembre 1856, p. 155; elle renferme des détails très-intéressants sur son voyage de Linyanti à Tété.

Livingstone vit souvent les naturels ployer le fer de leurs lances en attaquant des hippopotames et les redresser avec une simple pierre, sans qu'il en résultât aucun dommage. En outre des productions végétales qu'on trouve dans les environs de Tété, et qui sont les mêmes que celles que le docteur avait rencontrées sur son passage dans d'autres districts, les plus importantes, qui soient ou particulières au pays, ou très-abondantes, sont le séné et le cinchona. Il y a aussi beaucoup de plantes fibreuses et une espèce de coton sauvage qui vient en grande abondance et qui, bien cultivé, serait certainement d'un bon rapport. Le sucre et l'indigo sont indigènes, et leur culture pourrait facilement recevoir la plus grande extension. Les Makololo ne se doutent nullement que l'on puisse obtenir de la canne, avec laquelle ils sont si familiarisés, du sucre cristallisé. Sékéléto, ayant hâte de s'en assurer, confia à notre voyageur une grande quantité de dents d'éléphants pour acheter les machines nécessaires. Le docteur Livingstone ajoute aux richesses minérales et végétales des pays qu'il a traversés la cire des abeilles. Il dit qu'en traversant le pays, le voyageur entend constamment le chant de l'oiseau miel (*honey bird*) qui l'invite à le suivre aux ruches des abeilles, mais que les naturels, en récoltant le miel, jettent la cire qui pourrait devenir un article important de commerce.

L'ignorance n'est pas la seule cause qui voue à l'oubli des contrées qui pourraient devenir si riches. La principale cause doit être attribuée aux

marchands d'esclaves autrefois si nombreux dans l'Afrique orientale. L'éloignement de ce commerce contre nature, dit le docteur Livingstone, a été suivi par un état général d'affaïssement. On s'attriste lorsqu'on considère la situation de ce beau et fertile pays.

Aussitôt que la saison le permit, le docteur Livingstone reprit son voyage à la côte, mais à Tété, il quitta les Makololo, dont les fidèles services lui avaient été si utiles dans son long voyage, en leur promettant de revenir les voir l'année suivante. Il ne pouvait se faire aucun scrupule d'abandonner ces naturels à leurs propres ressources, car l'habileté et la dextérité surprenantes de quelques-uns pour la chasse des éléphants qui, autour de Tété, sont si nombreux, leur assurent une subsistance suffisante jusqu'à son retour(1).

Le docteur Livingstone avait cependant devant lui un voyage de 300 milles à travers le delta pestilentiel du Zambèse, pays aussi grand que l'Écosse. Mais il n'atteignit pas la côte avant d'avoir fixé la position de Sena et d'autres points importants sur sa route et établi ce fait que Quilimane, l'établissement portugais où il arriva le 26 mai, ne se trouvait pas à l'une des embouchures du Zambèse, comme on le croyait autrefois, mais bien sur une rivière insignifiante, tandis que la branche navigable de cette rivière était plus au sud (2).

(1) Le docteur Livingstone compte retourner en Afrique aussitôt après la publication de son ouvrage.

(2) Le docteur Livingstone, dans une lettre qu'il nous a fait l'hon-

Désirant amener un de ses compagnons avec lui en Angleterre, afin que celui-ci pût à son retour faire à ses compatriotes, dans l'intérieur de l'Afrique, un rapport favorable de la civilisation anglaise et de la religion des blancs, le docteur Livingstone fit son choix, mais l'issue fut très-tragique. En effet, lorsque ce Makololo arriva à Quilimane, il fut merveilleusement étonné des choses nouvelles qui l'entouraient. La mer alors agitée par une tempête, qui empêcha le vaisseau de guerre, qui attendait le docteur Livingstone, d'approcher de la terre, le remplit d'étonnement. Et lorsqu'enfin le *Frolic* se trouva en vue, les vagues étaient encore très-fortes, et il fallut le rejoindre dans un canot. Le Makololo accompagna son ami le docteur; mais comme le canot montait et descendait avec chaque lame, il se tourna vers le docteur Livingstone et, d'un regard et d'un ton qui dénotaient l'étonnement et la crainte, lui demanda : « Est-ce ainsi que nous allons rejoindre votre pays ? » Et, quoiqu'on l'assurât plusieurs fois qu'il s'agissait seulement de rejoindre le bâtiment, il renouvela souvent la question. Enfin, arrivés à bord, on mit à la voile pour l'île Maurice que le *Frolic* atteignit le 13 août. Mais les nouveautés qui se succédaient tour à tour, étaient trop fortes pour l'intelligence de cet Africain, enfant de la nature; aussi lorsqu'en en-

neur de nous écrire à la date du 26 mars dernier, insiste sur ce point : Ce n'est qu'*accidentellement*, pendant la saison des hautes eaux, que le bras septentrional du Zambèse peut communiquer avec la rivière sur laquelle est située Quilimane.

trant dans le port de Saint-Louis, il vit un bateau à vapeur en mouvement, sa raison l'abandonna tout à fait; il se jeta alors à la mer, et il se noya.

Après s'être reposé quelque temps à Maurice, le docteur Livingstone fit voile pour Aden, et de là pour Suez. Il se rendit à Alexandrie, et s'embarqua sur le *Canada*; mais il n'était pas au terme de ses rudes épreuves, une affreuse tempête le força de relâcher à Tunis, d'où il put enfin se rendre à Marseille; et, le 8 décembre 1856, il foulait pour la première fois cette terre d'Europe, qu'il avait quittée dix-sept années auparavant (1). De Marseille il se rendit directement à Londres, où il arriva le 11 décembre, impatient d'embrasser sa femme et ses enfants.

A son arrivée, le docteur Livingstone reçut le brillant accueil que lui méritaient ses intrépides et heureuses explorations à travers le continent africain. Les directeurs de la Société de missions de Londres furent naturellement les premiers à l'accueillir et il y eut un grand repas en son honneur. Le 15 décembre la Société royale géographique, dans une séance extraordinaire tenue à son intention, lui offrit, par l'entremise de son président, Sir Roderick J. Murchison, une médaille d'or, en présence d'une grande affluence, parmi laquelle on distinguait plusieurs membres du corps diplomatique et notamment le comte de Livradio, ministre plénipotentiaire de Portugal, que le président a remercié au nom de la Société pour le bon accueil qui avait été

(1) Voir les *Annales des Voyages* de décembre 1856, p. 374.

fait au voyageur anglais dans les colonies portugaises. Le lendemain, 16 décembre, il parut dans une réunion fort nombreuse tenue dans *Freemason's Hall*, sous la présidence du lord Shaftesbury. Le commerce de Londres voulut aussi témoigner au savant voyageur l'intérêt qu'il prenait à ses travaux qui devaient ouvrir un jour un nouveau débouché aux produits nationaux; et les marchands de la Cité résolurent d'ouvrir une souscription pour assurer au docteur les moyens de continuer ses heureuses explorations.

Enfin, la Société de géographie de Paris, fidèle à ses traditions de justice et de loyale impartialité a, dans sa séance générale du 17 avril 1857, sur le rapport de M. Jomard, décerné au docteur Livingstone sa médaille du grand prix annuel (1).

Hâtons-nous néanmoins de dire que toutes ces distinctions honorifiques, dernières expressions de la juste reconnaissance des savantes Sociétés de Londres et de Paris, sont encore à nos yeux d'un poids bien minime lorsqu'on les met en regard de la moisson scientifique que le docteur Livingstone rapporte de ses grands voyages dont la relation est impatiemment attendue par le monde savant (2).

(1) Les membres de la Commission étaient MM. Daussy, d'Avezac, Guignaut, Jomard et Vivien de Saint-Martin. — Voir le rapport de M. Jomard au Bulletin de la Société de Géographie d'avril 1856.

(2) L'ouvrage du docteur Livingstone doit paraître à Londres, chez le libraire Murray, sous ce titre : *D^r Livingston's Missionary Journals and researches in south Africa... With Portrait, original Map, and interesting Illustrations.* C'est là le seul ouvrage que

CHAPITRE VIII.

Résultats. — Conclusion. — Considérations sur le Zambèze.

On vient de voir quelles ont été les remarquables explorations entreprises par le docteur Livingstone. Il a parcouru, le premier Européen, muni d'instruments d'observations, abandonné à ses propres ressources, le plus souvent à pied, l'Afrique australe dans plusieurs directions. Et ce que l'on ne saurait trop remarquer, il a montré jusqu'à quel point pouvait atteindre le pouvoir moral de l'homme civilisé sur les sauvages, lorsqu'il sait en faire un noble usage.

On lui doit les premières notions certaines sur la géographie de l'intérieur de cette partie du continent africain, et plus particulièrement ce que nous savons aujourd'hui sur les pays qui s'étendent entre les 10° et 20° parallèles et les 15° et 25° degrés de longitude orientale du méridien de Paris. Il a traversé le continent de l'ouest à l'est, et, pour la première fois, il nous est permis d'espérer une relation plus certaine, plus précise que celles que nous ont laissées, jusqu'à présent, les marchands portugais et

prépare le savant missionnaire. Nous insistons sur le titre de l'ouvrage et le nom de l'éditeur, parce que nous apprenons que plusieurs spéculateurs anglais ont publié, *sans son aveu*, et avant qu'il ait communiqué ses notes à qui que ce soit, un ouvrage intitulé : *D^r Livingstone the life and Adventures*. (Voir l'*Athenæum anglais* du 21 mars 1857, p. 374 et 375.)

les Arabes qui, dans leurs courses aventureuses, n'avaient pour mobile que l'appât mercantile (1).

La publication de ces découvertes suffirait déjà seule pour mériter au docteur Livingstone une juste popularité. Mais il ne s'est pas contenté de parcourir le pays en observateur, en curieux, il a fait plus encore, non-seulement il l'a vu, mais il l'a étudié; fixant la position des lieux principaux, et rendant, surtout en cela, à la science géographique de signalés services, se détournant de sa route pour compléter les renseignements oraux qu'il devait aux naturels; séjournant là où ses observations physiques ou astronomiques l'exigeaient; étudiant la structure géologique du sol, l'aspect du pays, son hydrographie, son histoire naturelle; vivant avec les indigènes, observant leurs mœurs au milieu du familier abandon que la plus entière confiance faisait régner entre le visiteur et ses hôtes; recueillant enfin

(1) Vers la fin du siècle dernier, le savant docteur Lacerda, muni de bons instruments, se proposa de traverser l'Afrique méridionale, allant de la côte orientale vers l'occidentale. Malheureusement la mort le surprit au milieu de ses savants voyages dans les États du roi de Cazembe.

Plus tard d'autres voyageurs entreprirent de traverser l'Afrique, et de 1809 à 1811, Pedro Jean Baptista et Amaro José, avec les instructions du colonel Francisco Honorato de Castro, allèrent de la côte occidentale à l'orientale, et revinrent à Loanda par le même chemin, après une absence de plus de quatre ans. Le Journal de leurs voyages a été imprimé. Malheureusement, ils n'étaient pas assez instruits pour pouvoir déterminer astronomiquement la position des différents lieux qu'ils ont parcourus. Nous pensons que les archives de Lisbonne renferment plus d'un document curieux et inédit sur la géographie de l'intérieur de l'Afrique.

des notes sur la langue et les dialectes des indigènes, composant des vocabulaires, précieux documents, destinés à nous ouvrir un jour ces contrées en rapprochant par la parole et la communication des pensées des membres de la grande famille humaine qui, tout à l'heure, s'ignoraient encore les uns les autres.

On juge donc à l'avance quelle doit être l'importance de la publication que nous promet le docteur Livingstone, et combien son ouvrage doit être impatiemment attendu, non-seulement des géographes, mais encore de tous ceux qui s'intéressent aux pacifiques conquêtes de la religion du Christ, de la science et de la civilisation.

Au point de vue géographique, le seul qu'il nous soit permis d'envisager ici, un des résultats les plus curieux de l'exploration du docteur Livingstone est celui de l'identité du Liambye avec le cours supérieur du Zambèse.

Voilà, en effet, un grand fleuve qui n'a pas d'analogue sur la terre ! Son cours, que l'on peut évaluer à 5 ou 600 lieues géographiques, se compose de deux parties distinctes, dont les remarquables chutes de Mosiotunya peuvent marquer la séparation. La saison des pluies sur le Liambye ou Zambèse supérieur (juillet) coïncide avec la saison sèche du Zambèse inférieur et *vice versa*. De telle sorte que la vallée de Barotsé et les contrées voisines sont inondées périodiquement comme la vallée du Nil, alors que dans la partie inférieure de son cours le fleuve, amaigri par la saison sèche, coule dans son lit le plus rétréci et

que ses embouchures, qui d'ailleurs s'obstruent de plus en plus, ne sont pas même navigables pour les embarcations d'un faible tirant d'eau (1).

En effet, de juillet à février, le voyageur qui arrive aux bouches du Zambèse doit faire, par terre, deux fortes journées de marche jusqu'à ce qu'il ait atteint la tête du Delta (2) où il peut alors s'embarquer pour Sena. Depuis Sena jusqu'à Tété, la navigation du fleuve n'est jamais entreprise dans la saison sèche, et le voyage se fait par la voie de terre dans un tipoia ou palanquin, le long de sentiers tortueux à travers une contrée difficile et montagneuse; il dure un mois entier. Au delà de Tété, le fleuve est navigable pour les embarcations, mais entre cette ville et les ruines de Zumbo, le point le plus éloigné de la côte où se soient jadis établis les Portugais, la navigation est interrompue par des cataractes, et ce n'est plus que bien au delà des chutes de Mosiotunya, découvertes par le docteur Livingstone, qu'on peut le remonter en canot.

Au moment des grandes pluies intertropicales, en juillet, les eaux qui affluent de toutes parts dans le Liambye sont, à leur arrivée aux chutes de Mosiotunya, resserrées tout à coup dans leur lit: une partie parvient à s'échapper par le déversoir des chutes, mais l'autre est retenue; alors les eaux s'accumulent

(1) C'est en mars et avril que les eaux du Zambèse atteignent leur plus grande hauteur, alors les eaux du Liambye sont au plus bas dans la vallée de Barotsé.

(2) Le Guamo et le Luabo sont les principales branches du Zambèse.

et s'élèvent dans le bassin supérieur du fleuve. Ce temps d'arrêt se fait sentir à tous les affluents ; ils débordent à leur tour, et bientôt toute la vallée ne présente plus qu'une vaste nappe d'eau, du milieu de laquelle surgissent comme en Égypte, des villes construites sur des élévations factices et qui ne sont alors abordables qu'en canot. C'est ce qui arriva au docteur Livingstone pendant son premier voyage à Linyanti, en 1851. A la même époque, ainsi que nous l'avons dit, le Zambèse n'est pas même navigable pour un canot à son embouchure, et il faut attendre mars et avril pour voir le fleuve apporter à l'Océan ses eaux les plus abondantes ; celles-là proviennent des pluies tombées dans le bassin inférieur du Zambèse et dans une faible proportion seulement des eaux du Liambye échappées par la grande faille de Mosiotunya. Il est probable que sur un aussi grand parcours, à une telle latitude, l'évaporation doit jouer un rôle important dans le phénomène curieux qu'offre le régime du Zambèse.

Ajoutons, qu'ici comme dans l'Amérique méridionale, pendant la saison des pluies sur le Liambye, c'est-à-dire en juillet, il peut y avoir une communication accidentelle d'un océan à l'autre ; en effet, le docteur David Livingstone insiste sur ce point, qu'à cette époque le lac Dilolo verse le trop plein de ses eaux, soit dans la Liba, affluent du Liambye ou Zambèse qui les porte à l'océan Indien, soit à l'un des petits affluents du Casaï qui les porte par le Zaire ou Congo à l'océan Atlantique. Mais, hâtons-nous

de dire que cette communication fortuite ne pourra malheureusement pas être utilisée à cause des obstacles de toute nature qu'offre, même pour un canot, la navigation embarrassée de chutes, de rapides, etc., du Zambèse.

Nous terminerons ici notre rapide esquisse, renvoyant nos lecteurs à la relation importante que le docteur Livingstone va publier de ses voyages. Nous avons déjà, dans un résumé précédent, fait connaître l'ensemble des explorations du docteur Barth dans l'Afrique centrale (1). Les noms de ces deux grands voyageurs appartiennent désormais à l'histoire de la géographie ; à l'un nous aurons dû la plus intime connaissance, dans l'Afrique au nord de l'équateur, de royaumes, d'États, de pays jouissant d'une civilisation déjà avancée et sur la plupart desquels on n'avait cependant guère que des données trop insuffisantes ; à l'autre, dans l'Afrique australe, la découverte de toute une région nouvelle avec ses sites pittoresques, sa vigoureuse végétation, splendide panorama qui se déroule tout à coup à nos yeux étonnés, à la place de ce désert aride et silencieux que supposaient nos cartes ; panorama vivifié par la présence de nombreux animaux, et de l'homme encore à l'état de nature ; tout un monde

(1) Résumé historique de la grande exploration de l'Afrique centrale, faite de 1850 à 1855, par J. Richardson, H. Barth, A. Overweg, avec une carte itinéraire, aux *Annales des Voyages* de septembre 1856. — Le même, une brochure in-8° de 108 pages avec carte. — Paris, 1856. Librairie Arthus Bertrand.

nouveau qui semble sortir des mains mêmes du Créateur, et qu'il était réservé au docteur Livingstone de nous faire connaître. Si l'on considère l'étendue des découvertes dues à ces deux voyageurs, n'est-on pas admis à dire que : *Barth et Livingstone* résument dans leurs travaux, à l'honneur des dix dernières années qui viennent de s'écouler, ce que nous appellerons l'*Afrique Nouvelle*.

V. A. MALTE-BRUN.

Tableau des positions de quelques-uns des lieux visités par le docteur Livingstone, d'après ses propres observations.

NOMS DES LIEUX.	Latitude méridion.	Longitude orientale du mérid. de Paris.
Kolobeng, établissement des missionnaires. .	24° 40' »''	23° 32' »
Kobé (station).	20 53 14	22 32 0''
Collines de Ngwa.	18 38 0	22 6 0
Lao N'gami. entre. {	20 15 »	20 25 »
	20 22 »	21 » »
Colline N'gwa.	24 13 36	21 53 36
Ville de Linyanti.	18 17 »	21 30 »
Ville de Séskéké	17 31 25	22 53 »
Ville de Sekhosi	17 29 13	» » »
Cataractes de Nambué.	17 17 16	21 39 0
Cataractes de Bombué.	16 56 33	21 32 0
Chutes de Gonyé.	16 38 50	21 10 0
Ville de Litofé.	15 55 2	» » »
Ville de Nariélé.	15 24 17	20 45 54
Ville de Katongo, comptoir portugais. . . .	15 16 33	20 52 0
Ville de Libonta	14 59 0	20 44 0
Confluent de la Liba avec le Liambye. . . .	14 11 3	21 15 »

Avril 1857. TOME II.

7

NOMS DES LIEUX.	Latitude méridien.	Longitude orientale du mérid. de Paris.
⁴ Ville de Kabembo ou Shinté.	13° 21'	20 37 0
Ville de Soana Molopo.	11 49 42	20 37 0
Ville de Kateina.	11 35 37	20 27 0
Lac Dilolo, source de la Lötémba.	11 32 "	" " 0
Confluent des rivières Chihuné et Longe.	10 57 31	18 29 30
Ville de Cassango.	9 37 29	14 23 30
Fort de Pungo Andungo.	9 40 "	13 13 40
Ville de Ambaca.	9 16 35	13 3 15
Ville de Golungo-Alto.	9 8 30	12 39 21
Ville de Cabangó.	9 31 "	18 11 "
Grandes chutes de Mosibotunya.	17 52 "	28 37 "
Ville de Zumbo.	15 37 "	28 12 "
Ville de Tété.	16 5 "	31 8 "
Ville de Sôhá.	17 27 "	32 37 "

ANALYSES CRITIQUES
ET EXTRAITS D'OUVRAGES RÉCENTS.

THE ARAUCANIANS,
OR NOTES OF A TOUR AMONG THE INDIAN TRIBES, ETC.
LES ARAUCANS,
OU NOTES D'UN VOYAGE PARMI LES TRIBUS INDIENNES DU CHILI MÉRIDIONAL.
PAR EDMOND RUEL SMITH.
New-York, Harper frères ; Londres, Low et C^o.

En 1849, le gouvernement américain autorisa une expédition dans le but de faire des observations astronomiques et physiques dans le Chili. M. Smith résida à Santiago avec un caractère officiel pendant trois ans, et, pendant ce temps, il resta entièrement confiné dans les limites de cette ville. Lorsque la commission américaine eut terminé ses travaux, il résigna son emploi et après quelques voyages de peu d'importance, il résolut d'explorer le pays des Indiens Araucans. Ces tribus peu connues et rarement visitées sont parvenues à maintenir leur indépendance depuis environ trois cents ans, quoique souvent attaquées par les Européens.

Les anciens habitants du Chili appartenaient ori-

ginairement à une seule race, ils parlaient une même langue et observaient les mêmes coutumes, modifiées cependant selon les accidents de localité. Ils possédaient des traditions d'origine autochtone et méritaient le nom d'*enfants du pays*. Les Araucans dépendent de la plus importante de ces tribus. Ni les Incas du Pérou, ni les Espagnols plus redoutés ne purent jamais s'assurer de leur fidélité; ils mouraient par milliers pour leur liberté, et quoique autrefois vaincus, ils chassèrent les Espagnols, leurs oppresseurs, en 1602, et firent disparaître toutes traces des établissements chrétiens dans leur sauvage pays.

Peu de coutumes européennes ont pu prendre racine parmi eux; ils ont conservé leurs antiques usages, leurs anciennes cérémonies et leur ancienne manière de vivre. Quoique presque barbares, ils aiment les ornements et les menus objets de fabrique européenne; M. Smith nous apprend même qu'ils jouent de la guimbarde et dans quel but ils en jouent.

« Cet instrument est devenu national chez les *Mapuchès* autant que la guitare chez les Espagnols, et aucun jeune galant n'est considéré comme parfaitement équipé pour faire le siège du cœur d'une dame, s'il n'est pas pourvu d'une guimbarde. De même que les troubadours de l'antiquité suspendaient leur luth sur leurs épaules à l'aide de cordes de soie, de même l'amant mapuché porte toujours sur lui sa guimbarde attachée par des cordes de crin de couleur, et attachée avec art sur un petit morceau de bois. Les

Indiens jouent très-bien de ce simple instrument; ils ont différentes manières d'exprimer les diverses émotions de l'âme par une mélodie imitative fort goûtée des demoiselles araucanes, quoique je doive avouer à ma grande honte que je ne pus les apprécier. L'amant se place ordinairement à une petite distance de l'objet de sa passion et fait connaître ses sentiments par des sons plaintifs: cette manière de faire l'amour est certainement fort sentimentale et peut être recommandée à nos amants civilisés, qui perdent toujours l'usage de leur langue au moment même où ils en ont le plus besoin. »

M. Smith recueillit parmi les Araucans des traditions des guerres espagnoles, mais pas un seul mot de l'histoire antérieure à l'époque européenne. Il n'ajoute pas entièrement foi aux témoignages de Molina sur ce point. Les Indiens, dit-il, racontent en termes généraux les faits des anciens guerriers, mais n'ont aucun souvenir de leurs noms. M. Smith rencontra un ancien chef qui était très-curieux de détails concernant les nations européennes. Il avait été trompé par quelques contes fantastiques rapportés par les commerçants du Chili.

« Il désirait particulièrement savoir si j'avais visité *Lancatu-Mapu*, le pays des colliers de verre. Supposant qu'il voulait parler de l'Allemagne, je répondis affirmativement. Est-il vrai, demanda-t-il, que les colliers (grains de verre) croissent sur les arbres dans les pays du soleil couchant, et que ceux qui les cueillent vont la nuit sur des chevaux ailés et

s'en retournent chargés avant le lever du soleil, dont les premiers rayons les tueraient. Je fus indigné que quelqu'un, pour rehausser la valeur de sa marchandise, eût conté de telles histoires aussi mensongères au trop crédule sauvage, et je répondis en conséquence. Mais Sanchez me parla d'un peuple habitant dans des maisons de verre, et traduisit ma réponse d'une manière à ne pas tromper la croyance du vieux chef. Il craignait peut-être de mettre en danger ceux qui avaient fabriqué cette fable. »

La vie de ces tribus est écrite par M. Smith, comme très-simple et pittoresque.

« En temps de guerre un prisonnier est quelquefois sacrifié, mais c'est heureusement assez rare. Après avoir été conduit à la place d'exécution sur un cheval dont la queue et les oreilles ont été coupées, on lui fait creuser un trou dans la terre, dans lequel il jette un certain nombre de bâtons, nommant avec chaque bâton, quelques-uns des célèbres guerriers de son peuple et qui sont chargés d'imprécations par les spectateurs. On l'oblige ensuite à remplir le trou, ayant pour ainsi dire enterré la renommée de ses compatriotes, on lui fend alors la tête d'un coup de casse-tête. Son cœur est arraché de sa poitrine et tout palpitant présenté au Toqui, qui, après en avoir sucé quelques gouttes de sang, le passe à ses officiers afin qu'ils en fassent autant. On fait des flûtes des os du prisonnier. Sa tête est placée sur une lance et portée en triomphe; et son crâne, s'il n'est pas brisé, sert de coupe dans leurs festins.

» Les Araucans ne mangent ni ne boivent sans témoigner leur gratitude au dieu de leurs pères, aux puissances invisibles, aux esprits qui habitent les forêts.

» En recevant une tasse de bouillon, un Indien, avant de manger, répand quelques gouttes sur le sol et ramasse quelque reste du repas qui lui est donné, et fait une libation avant de porter la coupe à ses lèvres, comme une acte de gratitude pour le bienfait qu'il reçoit et pour reconnaître ce qu'il doit à la *mère terre* (à la terre). »

Que faisait-t-on de plus en Grèce ? M. Smith aussi vit un autre exemple des mœurs primitives de cette nation parmi les femmes ; une jeune fille, la fleur de sa tribu, remarquant avec indignation que lui et ses amis critiquaient ses vêtements et sa taille, se revêtit avec triomphe de tous ses bijoux et sortit du cercle de ses compagnes.

« Et, relevant ses vêtements jusqu'aux genoux, elle étala à nos regards surpris, une partie remarquablement bien faite et charnue. Frappant le mollet avec un orgueil honnête, et se retournant pour le faire voir, elle l'entoura de colliers de grains de verre ainsi que les chevilles en faisant claquer les doigts avec mépris, proférant, à notre adresse, un torrent d'apostrophes en langage mapuché.

» Malheureusement il n'y avait personne auprès de moi qui pût m'interpréter cette harangue ; mais, par ses actions et par la fréquente répétition du nom de *Chancey*, nous comprîmes son intention : qu'en

tout ce que les femmes des grandes villes de la côte, pouvaient exceller, elle les défiait de pouvoir montrer une plus belle jambe que celle qui était devant nous. Nous l'approuvâmes et nous répétâmes : *cumé! cumé!* (bien! bien!). »

Cette narration d'aventures est pleine de fraîcheur et de vivacité; elle fait admirablement valoir la remarquable simplicité de ces mœurs encore barbares; et, si l'on changeait en certaines parties les noms des tribus et des localités, la description pourrait parfaitement convenir aux naturels de l'Afrique ou de l'Australie aussi bien qu'à ceux de l'Amérique méridionale. Cependant les Araucans forment bien un peuple particulier, et l'on pourra se convaincre, en parcourant le livre de M. Smith, qu'il a recueilli parmi eux les informations les plus curieuses, et que son ouvrage est digne d'intérêt.

V. A. MALTE-BRUN.

MÉLANGES

ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES.

*Retour de M. Grégory et fin de l'expédition du nord
de l'Australie.*

M. Grégory et les autres membres de l'expédition du nord de l'Australie (1) sont revenus à Sydney. Il ne paraît pas qu'ils aient fait aucune découverte géographique ou autre. Ils déclarent que la rivière Victoria est navigable, et que le district peut être livré à la colonisation ; mais l'intérieur du pays demeure encore une terre inconnue. Le *mystère australien* reste voilé, et le champ est toujours ouvert aux entreprises futures.

*Ouverture d'une route carrossable à l'isthme
de Tehuantepec.*

La route carrossable de Tehuantepec vient d'être terminée et sera incessamment livrée à la circulation. Ce premier travail n'est que le prélude d'une entreprise plus importante, la canalisation de l'isthme ou la construction d'une voie ferrée.

La compagnie américaine s'est à peu près décidée

(1) Voir les *Annales des Voyages* d'avril 1850, p. 10, et d'octobre 1856, p. 11.

pour un chemin de fer et a fait exécuter, dans ce but, toutes les études nécessaires. Des ingénieurs ont parcouru le pays et disposé les jalons du tracé. En attendant que le railway soit terminé, le commerce et les voyageurs auront la route carrossable, qui est en excellent état, et où la circulation s'opérera au moyen de bonnes et solides voitures. La distance entre Minatitlan et le Pacifique est de 150 milles (240 kilomètres), et les trains du futur chemin de fer la franchiront en sept ou huit heures.

En suivant la route qui vient d'être ouverte, il faudra au voyageur un jour et demi pour se transporter d'un océan à l'autre. Une partie du trajet se fait par eau ; de l'Atlantique on entre dans la rivière Guazacoalcos, que l'on remonte jusqu'à Suchil, situé à 100 milles (160 kilomètres) de la mer, en suivant les sinuosités du fleuve. La route ouverte par la compagnie prend naissance à Suchil et va aboutir à Ventosa, sur le Pacifique ; la distance entre ces deux points est d'environ 135 milles (217 kilomètres). On voit combien un chemin de fer abrégerait la route.

Minatitlan n'est pas sur la mer, cette ville est située à 20 milles de l'embouchure du Guazacoalcos ; mais comme le fleuve est jusque-là très-profond, les gros navires pourront le remonter comme ils remontent le Mississippi. C'est donc à Minatitlan que les voyageurs partis de New-York ou de la Nouvelle-Orléans débarqueront ; le reste du trajet jusqu'à Suchil se fera à bord de bateaux à vapeur dont la

construction sera adaptée aux difficultés de la navigation. Comme le fleuve est étroit et peu profond, à partir de Minatitlan, on ne pourra y placer que de petits steamers dans le genre de ceux qui naviguent sur les bayous.

La route de Suchil à Ventosa traverse une région accidentée et parfois montagneuse. Il a fallu jeter des ponts sur plusieurs petits cours d'eau que les pluies grossissent souvent, et où il serait dangereux de s'aventurer à cheval ou en voiture. La compagnie a utilisé un ancien chemin conduisant de la passe de Chevilà aux plaines qui avoisinent le Pacifique.

Le port de Ventosa est situé à l'extrémité de la route ; il est profond, mais les navires ne pourront y mouiller en sûreté qu'après la construction d'un brise-lame.

*De la température moyenne en différents lieux
de l'Empire de Russie.*

M. C. Wesselousky prépare un grand ouvrage sur le climat de la Russie, il en a extrait quelques pages qui ont été insérées dans la Revue allemande : *Beitrag zur Kenntniss des Russische-Reichs*, vol. XVIII. Ces pages sont accompagnées d'un *tableau des températures moyennes*, en degrés Réaumur, de 170 lieux différents de l'Empire Russe. L'auteur donne pour chacun des lieux : la latitude, la longitude, l'altitude au-dessus de la mer, la température moyenne de chacune des quatre saisons et de chacun des douze mois.

Nous extrayons de cet intéressant travail les résultats suivants qui sont de nature à faire voir comment tous les climats peuvent se rencontrer dans la vaste étendue de l'Empire Russe.

Latitude.	Longitude.	Altitude.	NOMS DES LIEUX.	TEMPÉRATURE MOYENNE		
				de l'année	Hiver.	Été.
73° 19'	71° 30'	»	Nouvelle-Zemble. . .	— 7,6	—12, 8	1,6
70 55	156 4	»	Oustj-Jansk (Sibérie). .	— 13.	—26, 2	8,3
62 2	147 25	285	Jakoust.	— 9,1	—31, 1	11,5
59 21	160 51	12	Okhotsk.	— 4.	—17, 9	8,9
52 17	121 50	1253	Irkoutsk.	— 0,4	—14, 8	13,1
58 12	85 56	355	Tobolsk.	0,2	—13, 5	14,0
64 32	58 14	»	Arkhangel.	0,6	—10, 1	11,4
55 47	66 47	288	Kasan.	2,2	—10, 4	14,4
51 45	72 46	280	Orenbourg.	2,6	—11, 2	15,9
59 19	47 58	10	Saint-Petersbourg. . .	3,0	— 6, 1	12,7
51 11	69 2	162	Ouralak.	3,3	—11,10	17,3
55 45	55 14	400	Moscou.	3,4	— 7, 7	14,6
56 57	41 46	114	Riga.	4,7	— 3, 7	13,5
40 47	61 27	4818	Alexandropol(Goumri)	5,0	— 5, 8	14,5
52 13	38 41	430	Varsovie.	5,9	— 2, 8	14,0
57 8	242 10	—	Nouvelle-Arkhangel. .	5,1	0, 5	10,1
47 12	56 36	134	Taganrog.	6,5	— 4, 4	17,0
48 28	52 45	210	Ekaterinoslaw.	6,6	— 5, 0	16,2
46 38	50 17	100	Kherson.	7,6	— 2, 7	17,3
46 21	65 45	—40	Astrakhan.	7,6	— 4, 1	19,3
46 25	48 24	147	Odessa.	7,7	— 1, 7	17,2
40 10	62 16	3167	Eriwan.	8,5	— 5, 7	19,0
41 41	62 30	1500	Tiflis.	10,3	1, 6	18,6
42 4	65 56	—15	Derbent.	10,6	2, 5	19,5
42 13	60 25	470	Kutais.	11,8	4, 7	18,4

N. B. — Dans ce tableau les longitudes sont rapportées au méridien de Paris ; le pied russe, dont il est question pour les altitudes, vaut 0^m,305. La température moyenne est donnée d'après le thermomètre Réaumur ; or, comme 1 degré Réaumur vaut 1,25 centigrades, pour convertir ces degrés Réaumur en degrés centigrades, il suffira d'ajouter à chacun des nombres donnés leur quart.

Mort du docteur Kane. — Ses voyages.

Nous avons le regret d'apprendre à nos lecteurs la mort prématurée du docteur Kane qui, ainsi que nous l'avons annoncé dans un de nos précédents cahiers, s'était rendu à la Havane pour y rétablir sa santé.

Elisha Kent Kane était né à Philadelphie en 1822, il fit ses études dans les universités de la Virginie et de la Pensylvanie, et, en 1843, il obtenait avec honneur le diplôme de docteur en médecine. A peine pourvu de ce grade, il était nommé médecin de la première ambassade américaine envoyée en Chine. Il profita des facilités que lui offrait sa position pour visiter les Philippines. Cette exploration fut presque entièrement faite pédestrement, aussi eut-il à éprouver de grandes fatigues et des fièvres dont sa forte constitution triompha, tandis que le jeune baron prussien, Loe, qui l'avait accompagné pendant une partie du voyage, succombait à Java à la suite des privations qu'il avait endurées. Après avoir couru de grandes aventures dans le pays des Negritos et des Araturas (peuplades de l'île de Luçon), il se fit descendre dans le cratère du Tael, et leva une esquisse topographique de l'intérieur de ce volcan.

A la suite de ces explorations il traversa l'Inde, consacrant un temps considérable à visiter les monuments monolithes d'Arungabad, explorant la grande île de Ceylan, d'où il se rendit en Afrique.

Arrivé sur ce continent, il parcourut les différentes régions classiques de l'Égypte et visita les contrées du Nil supérieur. Ce fut pendant ce voyage qu'il fit la connaissance du docteur Lepsius, et il le seconda dans ses savantes recherches. À son retour il eut le malheur de perdre toutes ses notes et ses journaux de voyage, et il fut cruellement éprouvé par la peste.

Pris d'un grand intérêt pour la question de la traite des esclaves, le docteur Kane fit voile sur une frégate des États-Unis pour la côte d'Afrique; il visita les marchés d'esclaves, depuis le cap Mount jusqu'à la rivière Bonny. Mais dans une de ses explorations vers Abomey, il fut pris de fortes fièvres, dont il eut depuis souvent à souffrir accidentellement pendant le reste de sa vie. À peine de retour en Amérique, il se prépara à courir de nouvelles aventures, de nouveaux dangers, au Mexique, qui alors était en guerre avec les États-Unis. Il fut dangereusement blessé à la bataille de Nopaluca; et, plus tard, il sut mériter un grand crédit en triomphant de mille obstacles pour porter au général Scott les dépêches du président Polk. Son amour de la science, son incomparable activité lui permirent encore, pendant son service militaire au Mexique, de relever, à l'aide du baromètre, l'altitude de Popocatepetl. Au retour de la paix, il fut attaché, sous les ordres du professeur Bache, aux opérations du *Coast Survey*; et il y était employé dans le golfe du Mexique lorsqu'en 1850 la libéralité de M. Grinnell décidait le gouvernement

anglo-américain à entreprendre une première exploration à la recherche de sir John Franklin. Le docteur Kane offrit immédiatement et volontairement ses services, et il fut nommé chirurgien de l'expédition. A son retour il publia, en 1852, le récit de ce voyage. Mais avant que cet ouvrage eût été entièrement livré à l'impression, il avait déjà fait ses préparatifs pour une nouvelle expédition arctique, consacrant à ce but qu'il aimait jusqu'à ses propres ressources pécuniaires. Il fut secondé en cela par MM. Grinnell et Peabody.

Nos lecteurs savent quel fut le résultat de ce mémorable voyage de deux années (1853-1855); nous en avons donné une succincte analyse avec une carte, dans le cahier des *Annales* de février 1856, p. 130.

Le capitaine Harstein, envoyé à sa recherche, le rencontra à l'île Discö, sur la côte occidentale du Groënland; et, le 18 septembre 1855, il quittait avec lui cette île pour rentrer à New-York. Au lieu de jouir d'un repos justement mérité et de chercher à rétablir sa santé gravement altérée par les souffrances et les privations de toute nature qu'il avait endurées, il se mit de nouveau à l'œuvre et voulut rédiger et publier sans retard les résultats de son exploration. Un voyage qu'il entreprit quelque temps après à Londres acheva de ruiner sa santé; bientôt toute occupation d'esprit lui fut interdite, les médecins lui conseillèrent de se rendre au plutôt à la Havane, dont le climat salubre devait, pensaient-ils, relever ses forces. Mais il était trop tard : pendant la traversée

il fut pris d'une attaque de paralysie, et deux mois s'étaient à peine écoulés depuis son arrivée à Cuba, que, le 16 février, la mort l'enlevait à ses amis et aux admirateurs de son caractère énergique et entreprenant. Son corps a été rapporté aux États-Unis par le *Cahawba*, pour être dirigé sur Philadelphie. Les autorités de l'île de Cuba ont honoré par de hautes démonstrations de sympathie les cérémonies funèbres de la translation du corps. Le docteur Kane est mort à l'âge de trente-quatre ans.

Cette perte sera vivement sentie, non-seulement aux États-Unis, mais encore en Angleterre, en France et dans tous les pays où les sciences naturelles et géographiques sont en honneur. Le docteur Kane est, on peut le dire, mort jeune d'années, mais vieux de gloire. Son nom est inséparable maintenant de ceux de Baffin, de Davis et de Franklin; on lui doit, et c'est tout dire, la découverte de la *mer polaire de Kane*.

V. A. M.-B.

Mission de M. Lejean dans la vallée du Bas-Danube.

Par arrêté du ministre de l'instruction publique en date du 23 mars, M. G. Lejean, membre de la commission centrale de la Société de Géographie, a été chargé d'une mission scientifique en Valachie, en Moldavie et en Bulgarie.

L'objet de cette mission est l'exploration de toute la région du bas Danube au point de vue de la géo-

graphie physique et comparée, de la distribution des races et de la statistique générale de ces contrées, surtout de la partie voisine des Balkans, encore assez peu connue. Elle doit s'étendre, à moins d'obstacles particuliers, aux frontières de l'Albanie, de la Bosnie et du Montenegro.

*Prochain voyage de M. Mac-Carthy d'Algérie
à Tombouctou.*

Nous apprenons avec plaisir que M. Mac-Carthy, qui s'est déjà fait connaître par plusieurs travaux géographiques estimés, et qui, depuis longtemps, résidait en Algérie, où il s'occupait d'études et de recherches scientifiques sur l'histoire et l'archéologie de ce pays, se propose d'entreprendre prochainement un voyage à Tombouctou. Après un séjour de quelque temps dans cette ville, il se propose de passer au Sénégal, en prenant autant que possible la voie la plus directe.

Le savoir de M. Mac-Carthy, les documents qu'il a réunis depuis longtemps sur la géographie du Sahara et du Soudan occidental, nous font bien augurer de son voyage, au courant duquel nous aurons d'ailleurs soin de tenir nos lecteurs.

*Ajournement de l'expédition à la recherche des sources
du Nil.*

Nous apprenons que le vice-roi pendant son séjour à Khartoum, dans le Sennâr, a décidé que l'expédition à la recherche des sources du Nil demeurerait ajournée, et qu'il a prononcé la dissolution de la Commission scientifique chargée de cette exploration.

Cet ajournement n'a rien qui doive nous surprendre, parce que la saison propre à la navigation du haut-Nil est passée, et qu'il faut maintenant attendre jusqu'à l'automne prochain. Nous espérons donc que ce retard ne sera que momentané, et que S. A. le Vice-Roi donnera suite à cette grande entreprise, dont l'Europe attend avec une juste préoccupation la réalisation, et qui d'ailleurs intéresse à un si haut point la gloire de son règne.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS.

Séance du 6 février 1857. — M. J. Lacombe, bénédictin, écrit à la Société qu'il a pris connaissance du programme du prix que celle-ci a proposé pour les découvertes en Afrique, et ajoute qu'il accepterait volontiers cette mission scientifique. L'assem-

blée décide qu'il sera répondu à M. Lacombe que la Société ne confie de mission à aucun voyageur, mais qu'elle se réserve d'accorder la récompense promise à celui des voyageurs qui aura rempli avec le plus de succès les conditions du programme.

— M. Buisson, membre de la Société, adresse quelques observations sur la ville de Bolgrad, relativement à une notice sur cette ville accompagnée d'une carte, publiées par M. Lejean, dans le numéro du 10 janvier du journal l'*Illustration*.

— M. Aug. Ravenstein écrit à la Société que M. le capitaine Papen, auteur de la belle carte du royaume de Hanovre en 82 feuilles, s'occupe d'un travail destiné à exprimer, par des couleurs appliquées sur les cartes, les zones de hauteur, et qu'il sollicite sa bienveillante intervention pour obtenir du gouvernement français les feuilles de la grande carte de France publiée par le Dépôt de la guerre. M. Alfred Maury est prié d'examiner les pièces jointes à cette demande et d'en rendre compte à la Commission centrale dans sa prochaine séance.

— M. Alfred Maury dépose sur le bureau un exemplaire de son ouvrage sur les forêts de la France dans l'antiquité et au moyen âge; M. Ern. Desjardins est prié d'en rendre compte.

— M. Jomard communique une lettre du D^r Barth, en date du 15 janvier dernier. Plusieurs difficultés retardent la publication de son voyage dont le premier volume est imprimé. M. le D^r Barth demande des informations sur une nouvelle carte du royaume

de Tunis en cours de gravure, et sur l'état de nos relations dans l'intérieur de l'Afrique, du côté de Ouaragla.

— Le même membre donne lecture d'une lettre récente qu'il a reçue du Caire, au sujet de l'expédition projetée aux sources du Nil. Le gros de l'expédition était encore au Caire; mais M. Twyford, officier de la marine anglaise, avait déjà franchi les deux premières cataractes avec deux bâtiments à vapeur et quelques transports. On avait les meilleures nouvelles de ce détachement.

M. Malte-Brun annonce qu'il vient de recevoir une lettre de Constantine, dans laquelle on lui apprend qu'une colonne française s'était avancée jusqu'à Ouargla le 1^{er} janvier 1857; accueillie le matin par une pluie battante, elle eut à supporter à midi une chaleur de 45 degrés. Le général Desvaux, qui commandait la colonne, devait, après un séjour de quatre jours, revenir par Touggourt et Biskra.

— M. de Quatrefages lit un rapport sur l'ouvrage de M. Alfred Maury, *la Terre et l'Homme*; ce rapport, très-substantiel et d'un intérêt soutenu, est renvoyé au Bulletin.

Séance du 20 février. — Après la lecture du procès-verbal, M. Jomard communique une lettre de M. le comte d'Escayrac de Lauture, datée de Boulaq le 5 février 1857. Cette lettre annonce que M. Twyford, officier de la marine anglaise, commandant le premier détachement de l'expédition aux sources du Nil, a heureusement traversé les cata-

ractes et a quitté Dangolah-el-Adjouz pour Berber. Le gros de l'expédition est retenu au Caire par l'avancement de la saison et par l'absence du vice-roi. Il dépose ensuite sur le bureau les deux derniers cahiers de l'*Isthme de Suez*, et la liste détaillée de tous les mémoires compris dans les treize volumes publiés par la Société géographique impériale de Russie, pour être insérée dans le *Bulletin*, et il offre de faire traduire en français ceux de ces mémoires qui pourraient intéresser la Société.

— Le même membre communique la circulaire adressée à toutes les Sociétés savantes, au sujet de la prochaine érection d'une statue en l'honneur du célèbre naturaliste Étienne-Geoffroy Saint-Hilaire; ce monument sera élevé à Étampes, sa ville natale; les corps savants, français et étrangers, et tous les amis des sciences naturelles sont invités à s'associer à cet acte de patriotisme. Il annonce ensuite qu'on a découvert dans le haut de la Magdalena (Nouvelle-Grenade) des statues d'une grandeur colossale; on attend des détails ultérieurs. Enfin, il fait remarquer, à l'égard du régiment des quatre cents amazones, dans le royaume de Siam, dont il a été question dans certains recueils périodiques, que, jusqu'à présent, M. de Montigny n'en a fait aucune mention dans sa correspondance, et qu'il en est de même de la correspondance américaine et des relations des voyageurs anglais.

— M. de la Roquette offre au nom de M. Frédéric Kelley, de New-York, un exemplaire de la traduc-

tion française de son projet d'un canal maritime sans écluses, entre l'océan Atlantique et l'océan Pacifique, par les rivières Atrato et Truando.

— M. Alfred Maury rend compte de l'examen qu'il a fait de la demande adressée à la Société, par M. Ravenstein, en faveur des travaux géographiques de M. le major Papen, et la Commission centrale adopte sa proposition de recommander cette demande à S. Exc. M. le maréchal ministre de la guerre.

— M. Albert Montémont fait un rapport sur le *Voyage en Californie*, de M. de Saint-Amant; et M. Jacobs, sur le *Voyage en Afrique*, de M. le D^r Baikie. — Renvoi au *Bulletin*.

— M. le D^r J. A. N. Perier, adresse à la Société un mémoire ethnographique sur les Gaëls et les Kymris; la lecture en est renvoyée à la prochaine séance.

— La Commission centrale décide qu'elle nommera, dans une de ses prochaines séances, à une place vacante de correspondant étranger, et elle inscrit sur la liste des candidats, M. le D^r Livingstone et M. le baron de Reden, secrétaire de la Société géographique de Vienne.

Séance du 6 mars 1857. — M. le général Almonte, ministre plénipotentiaire du Mexique à Londres, écrit à la Société pour lui offrir, de la part de l'auteur M. Garcia Cubas, les premières livraisons de son atlas géographique, statistique et historique de la République mexicaine.

— M. Jomard annonce que le capitaine de Bôn-

nemain vient de faire un voyage à Ghadamès et qu'il en rapporte des inscriptions libyques tracées de la main des femmes Touarèges. Il ajoute, d'après une lettre de M. le docteur H. Barth, qu'on a reçu à Tripoli des nouvelles du départ du docteur Vogel du Bournou pour le Wadây.

— La Société admet au nombre de ses membres M. de Kerhallet, capitaine de vaisseau.

— M. Cortambert fait un rapport sur le voyage de M. Viquesnel dans la Turquie d'Europe, et présente d'après cet ouvrage, un aperçu statistique de l'empire ottoman.

— M. de Froidefonds des Farges, rend compte de l'ouvrage de M. Ernest Blancheton sur la colonie du cap de Bonne-Espérance.

— M. Lejean donne quelques explications en réponse aux observations adressées à la Société par M. Buisson, au sujet de la notice de Bolgrad qu'il a publiée récemment. La Commission centrale accueille ces explications avec toute la confiance qu'elles méritent, et invite M. Lejean à se concerter avec M. Buisson pour fixer, dans l'intérêt de la Géographie, la vraie position de cette ville.

— M. Canot écrit à la Société pour lui proposer un projet de géographie normale et destinée spécialement aux études classiques. Dans cette géographie, tous les noms de lieux seraient écrits avec l'orthographe et les caractères en usage chez les peuples qui les habitent ou les possèdent. On y joindrait la prononciation et au besoin une transcription.

On laisserait, en outre, à côté de noms nouveaux les noms aujourd'hui usités. M. Canot pense que les élèves de nos écoles seraient aisément formés à ce système, et qu'ils l'auraient bientôt popularisé. De nombreux avantages en résulteraient, selon lui, pour la Géographie, qui deviendrait ainsi le lien des peuples et répandrait en France le goût de l'étude des langues. Cette communication fait l'objet d'une discussion, à laquelle prennent part MM. Jomard, Guigniaut, Cortambert et Alexandre Bonneau. A la suite de cette discussion, la Société décide qu'il ne lui appartient pas de prendre une décision à cet égard.

SOCIÉTÉ ROYALE GÉOGRAPHIQUE DE LONDRES.

Séance du 26 janvier 1857. — Communication d'une lettre de M. T. Maclear, astronome de l'Observatoire royal du Cap, exprimant tout le cas qu'il fait des observations astronomiques du D^r Livingstone. — Notes sur la géographie de l'empire Birman, accompagnées d'une nouvelle carte, par le capitaine Yule, du corps des Ingénieurs du Bengale. Le capitaine Yule jette, en peu de mots, un grand jour sur l'état présent de nos connaissances géographiques relativement à l'empire des Birmans et aux contrées voisines. Il signale les principales erreurs commises dans la cartographie de ces pays, et cite les autorités dont les renseignements l'ont aidé dans la construction de ses cartes. Ses notes ont également trait aux divers changements qu'ont subis les limites politiques de

cet empire depuis l'an 1500 ; ils sont indiqués sur quatre cartes marquant chacune les divisions politiques en 1500, 1580, 1822 et 1856. Une collection de jolies vues photographiques complète le haut intérêt de cette notice , ainsi qu'un volume inédit contenant le rapport du capitaine Yule sur la mission récente du major Phayre à Ava. — Voyage à travers le Kuen-Luen de Ladak à Koran, par MM. H. et R. Schlagintweit. La Trinité et l'Orénoque par le colonel Smyth O'Connor, C. B.

Séance du 9 février 1857. — Ont été lus : Notes sur la route de Bushire à Shiraz, par le lieutenant général Monteith. — Observations sur la géographie de la Perse méridionale , en rapport avec les opérations militaires actuelles , par le colonel sir Henry Rawlinson. Par un curieux hasard , la forteresse où les troupes anglaises se sont battues contre les Persans, présente plus qu'aucune autre contrée un haut intérêt d'histoire et d'antiquité, et a été dernièrement la principale place du golfe Persique ; le fort de Bushire doit, dit-on, sa fondation à Nabuchodonosor. Le golfe Persique a toujours été la grande route de communication entre l'Europe et les Indes ; le colonel Rawlinson entre dans des explications sur la situation des divers grands centres de commerce depuis les temps anciens jusqu'à l'époque actuelle. Les côtes du golfe forment une ceinture de terres basses, traversée par des montagnes placées à une distance de la mer variant entre 16 et 48 kilomètres. A Bushire, cette chaîne est éloignée de 40 kilomètres. Les

routes de la Perse que connaît le colonel sont très-mauvaises, et l'armée ne peut espérer franchir les passes qu'en attelant un régiment à chaque canon. Il croit qu'il serait impossible de forcer les passes, dont parle le général Monteith, en face de l'ennemi. En prenant une route toute différente, le gouvernement agirait efficacement en Perse. Au reste, l'armée peut abandonner la partie haute du golfe à Mohammerah et s'avancer sur Shuster. Il donne une description générale des passes de la ligne des eaux le long de la côte, avec des considérations sur les habitants, confirmant les données du général Monteith sur les dispositions amicales des tribus du pays. Quelques-unes d'entre elles peuvent mettre 4,000 à 5,000 combattants en ligne. Pour ce qui regarde la position d'Hérat, au sujet de laquelle quelques doutes avaient été exprimés, le colonel Rawlinson annonce que le colonel Saunders lui a certifié, et cela depuis longtemps, que des corrections ont été opérées sur nos meilleures cartes, telles que celle de la frontière nord-ouest de l'Inde, par Walher et celle d'Arrowsmith, etc., etc. Hérat n'a jamais, de fait, appartenu à la Perse. — M. Layard est tout à fait d'avis que si la guerre, dans laquelle nous nous sommes engagés, devait durer, le siège des opérations devrait être transporté de Bushire dans la haute Perse; il fait ensuite un intéressant récit de ses voyages dans ce pays, ainsi que des aventures à lui arrivées dans ses courses au milieu des tribus indigènes.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE BERLIN.

Séance du 6 décembre 1856. — Présidence de M. le professeur Dowe. M. le professeur Carl Ritter annonce à l'assemblée que l'on a, par M. de Humboldt, des nouvelles de MM. Schlagintweit qui donnent quelques détails sur les lacs du Tibet. Le même membre présente un mémoire de l'ingénieur Mayer, concernant le tremblement de terre qui a eu lieu au Caire, le 12 octobre 1856. Il fixe aussi l'attention de ses confrères sur quelques voyages récemment entrepris, et mentionne particulièrement l'expédition de la frégate *Novara*, partie de Trieste, sous le patronage de l'archiduc Maximilien d'Autriche, ayant pour but un voyage de circumnavigation ; ainsi que le voyage de M. de Tschitchatchef dans l'Asie-Mineure.

— Le D^r Pitschner donne communication d'une lettre écrite par Philippe Schönlein quelque temps avant sa mort, sur le degré d'aptitude civilisatrice des Nègres du cap Palmas et de Monrovia ; il lit ensuite un rapport de M. Schönlein sur cet objet, dans lequel celui-ci avait composé une liste de 133 nègres qui s'étaient fait remarquer dans l'étude des langues ou des sciences.

— M. A. Schultz fait un rapport sur la distribution proportionnelle des habitants de Berlin dans l'intérieur des murs de la ville.

— M. le directeur Adebrecht lit un extrait du journal de voyage du D^r Bleek dans le pays des Cafres-Zoulous. Ce voyageur justifie ce qui a été dit de la basse température de la région montagneuse ;

elle varia pendant son séjour de $+4$ à -4 degrés (Réaumur); à l'occasion de quelques observations ethnographiques, il propose de donner à la grande famille des peuples de l'Afrique du sud le nom de race de Bantu.

— M. le professeur Ritter présente le résultat des explorations de M. de Bäer dans le territoire du Manytsch, ce rapport sera imprimé dans le journal de la Société.

— Le professeur Dowe entretient l'assemblée des extrêmes de température sur la terre; il fait remarquer que la température la plus basse — 48° (Réaumur) a été observée à Iakoutsk, quoiqu'au même lieu on ait déjà observé, en été, la température $+28^{\circ}$ (Réaumur), ce qui donne, pour extrême de température de l'air, 76 degrés; la différence des températures extrêmes du sol doit être plus grande encore; car le sol conserve une plus haute ou une plus basse température, soit en été, soit en hiver, que l'air ambiant.

SOCIÉTÉ GÉOGRAPHIQUE IMPÉRIALE DE RUSSIE.

Séance du 28 décembre 1856. — Présidence de M. Levchine, président adjoint. Sur l'invitation de M. P. de Köppen la Société nomme une commission chargée d'examiner quels sont les moyens à employer pour obtenir un perfectionnement dans le système du recensement de la population. Les conclusions de la Commission seront communiquées à M. le ministre de l'intérieur.

— Le conseil de la Société fait part de son projet

de publication d'un dictionnaire géographique de la Russie et de la carte topographique du gouvernement de Riazan, à l'échelle de 4 verstes par pouce Anglais (1 à 168000).

— Sont nommés, sur la proposition du Conseil, membres correspondants étrangers MM. Seymour, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire des États-Unis près la cour de Russie; M. Alfred Maury, secrétaire général de la Commission centrale de la Société de géographie de Paris; et V. A. Malte-Brun, secrétaire adjoint de la même Société et rédacteur en chef des *Nouvelles Annales des voyages*.

— S. A. I. le Grand-Duc Constantin, président de la Société, écrit à la date du 24 décembre 1856 au vice-président que S. M. l'empereur de Russie, sur sa demande, a décidé qu'une mission scientifique d'un an et demi serait accordée au secrétaire de la Société géographique, le conseiller de collège E. Lemansky, tant pour opérer un rapprochement avec les institutions savantes des pays étrangers que pour étudier leurs ressources, leur organisation, et enfin les modes d'exécution des travaux scientifiques les plus remarquables.

— M. A. Zablotsky lit un extrait du mémoire de M. Haguemeister, membre du Conseil, sur l'état actuel de l'exploitation du fer en Russie.

M. de Köppen, membre effectif, offre à l'assemblée, de la part de M. Reimer, libraire à Berlin, les dernières cartes dressées par M. Kiepert.

Séance du 23 janvier 1857, — Présidence de M. Levchine. M. E. Lemansky, secrétaire de la Société, lit une lettre de M. Séménoff, membre effectif, qui renferme des détails sur son voyage dans la contrée située au delà de *Il*, de l'exploration de la rivière *Tchoui* et de l'extrémité orientale du lac *Issyk-Koul*.

Le même membre lit de courts extraits d'un mémoire de M. Permikine, membre collaborateur de la section Sibérienne, qui a visité pendant l'automne dernier les environs du lac *Kossogol* ou *Baïkal-Dalai* et du mont *Moungcho-Tsasso*, point le plus élevé de la chaîne *Saïan* près de la frontière de la Mongolie, à environ 20 verstes de poste de *Khonguinsk*.

On procède à l'élection d'un vice-président en remplacement de M. Mouraview, démissionnaire; M. l'amiral Lütke est nommé.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

Zeitschrift für Allgemeine Erdkunde, Herausgegeben von Dr K. Neumann.

Nouvelle série. 1^{er} vol. 6^e cahier. — Décembre 1856.

Sur le changement de niveau de l'eau sur les côtes du Danemark, par M. Forschammer, traduit du danois par M. le Dr Sebold. P. 473-491.

Expédition du *Smith Sund* sous le commandement du Dr Kane; par le Dr C. Brandes. P. 491-532.

Rapport de MM. Herman et Robert Schlagintweit, en date du Ladak et des Kuen Luen, communiqué par M. Alex. de Humboldt. P. 532-551.

Sur le tremblement de terre de l'Égypte du 12 octobre 1856, rapport de l'ingénieur *Meyer*, géologue attaché à l'expédition de recherche des sources du Nil. P. 551-553.

De quelques ouvrages importants relatifs aux travaux géographiques des Russes, par Ch. Ritter. P. 553-558.

Commerce de la Grèce occidentale. P. 558-560.

Des routes et des chemins de fer dans l'île de Cuba. P. 560-563.

Nouvelle expédition à la recherche de Sir John Franklin. P. 563.

Cartes. — Coup d'œil sur les environs du lac Baikal, avec ses positions astronomiques par L. Schwarz, dressée par H. Kiepert. — Carte des frontières orientales dans le pays des Tungous entre la Chine et la Russie, d'après les cartes de Middendorf, avec la détermination des positions astronomiques données en 1849 à 1853 par Schwarz, dressée par H. Kiepert.

Archiv für wissenschaftliche Kunde von Russland,
herausgegeben von A. Erman.

XV^e Vol. 4^e cahier.

Sur le fleuve Petchora, et de l'importance qu'il pourrait avoir pour le commerce et la navigation. P. 483-489.

Cérémonies mythologiques et religieuses des Abhases (d'après Salomon Swamboi). P. 490-503.

Notice historique sur les steppes de Bielowicz. P. 505-512.

Coup-d'œil général sur le commerce extérieur de la Russie en 1854. P. 513-547.

Version russe sur la légende d'Alexandre le Grand. P. 548-592.

Sur l'état des forêts dans le gouvernement de Kowno. P. 593-596.

Une excursion en Corée, d'après des lettres d'un officier russe de la frégate *Pallas*, chargé d'un voyage de circumnavigation, pendant les années 1852, 1853, 1854. P. 597-602.

Mémoire sur la climatologie de l'empire russe (suite). P. 603-667.

BIBLIOGRAPHIE.

Europe.

1. *Monographie de l'église de Saint-Spire de Corbeil*; par M. Pinard. Une broch. in-8 de 64 pages. — Paris, 1857, Dumoulin.

La collégiale de Saint-Spire (Saint-Exupère) de Corbeil est un des monuments religieux les plus curieux et des mieux conservés des environs de Paris; elle est digne de fixer l'attention des archéologues, et nous devons savoir gré à M. Pinard de nous en avoir donné une bonne description archéologique et historique. M. Pinard est d'ailleurs l'auteur de plusieurs monographies intéressantes, dispersées dans la Revue archéologique, ou publiées dans d'autres recueils; telles sont celles qui ont pour titres : le *Château de Corbeil*, *Monographie de l'église de Longpont*, ses *Recherches étymologiques et historiques sur les rues de Corbeil*, etc., etc. L'auteur nous promet une histoire de l'arrondissement de Corbeil. Connaissant sa patiente persévérance et son savoir, nous appelons de tous nos vœux la publication de cet ouvrage destiné à compléter celui de Delabarre qui date de plus de deux siècles.

2. *Les Lemovices de l'Armorique* mentionnés par César; peuplades qui les composaient, limites de leur territoire, leurs villes principales. Par M. Deloche; broch. in-8 de 63 pages, avec une carte. — Paris, 1856. Impr. de Lahure.

Extrait du tome XXIII des Mémoires de la Société impériale des Antiquaires de France, publié avec l'autorisation du ministre de l'Intérieur.

Amérique.

3. *Résumé des voyages et explorations dans les rivières de la Guyane*; par le lieutenant de vaisseau Carpentier, capitaine de l'Oyapock; in-8 de 35 pages. — Paris, 1857. Impr. de Paul Dupont.

Extrait de la Revue coloniale (décembre 1856).

4. *Voyage dans l'Amérique centrale, l'île de Cuba et le Yucatan*; par Arthur Morelet. 2 vol. in-8, ensemble 671 pages; une carte et deux pages de musique. — Paris, 1857, Gide et Baudry. 18 fr.

Mélanges.

5. *De l'identité de race des Gaulois et des Germains*. Lettres adressées à l'Académie royale de Belgique (classe des lettres); par le général Renard, aide de camp du roi, chef du corps d'état-major. — Bruxelles, 1856, broch. in-8 de 106 pages.

Le titre de chacune des lettres peut donner une idée de la marche suivie par l'auteur de ce travail : 1° De l'origine des Bas-Bretons; 2° Identité des Germains Teutons et des Celtes ou Gaulois; 3° Du vieux langage des Celtes.

Suivent trois listes : 1° Des mots flamands tirés de la basse latinité; 2° Des mots Flamands tirés du vieux Français; 3° Des mots Flamands tirés du Français.

NOTE

SUR

LA MESURE DE LA TERRE,

ATTRIBUÉE A ÉRATOSTHÈNE⁽¹⁾;

PAR M. VINCENT,

DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Au nombre des questions les plus célèbres dans l'histoire des sciences, se trouve certainement celle-ci, de savoir si les anciens ont connu plus ou moins approximativement les dimensions de la terre, et quelles tentatives ils ont pu faire pour arriver à cette connaissance.

« Or, les auteurs nous ont conservé le souvenir de
» cinq déterminations de la circonférence de la terre,
» estimées en stades. La première, mentionnée par
» Aristote, donne, pour la circonférence du globe,
» 400,000 stades; ce qui fait 1,111 $\frac{1}{9}$ stades pour
» 1 degré. La seconde, dont parle Archimède, éva-

(1) Nous croyons utile de reproduire dans nos *Annales*, avec l'assentiment de l'auteur, et à titre de *document*, cette note qui traite d'une importante question de géographie mathématique. Elle date de quelques années. M. Vincent l'avait lue à l'Académie des sciences le 21 février 1853.

V. A. M.-B.

» lue la circonférence à 300,000 stades, et le degré à
 » 833 $\frac{1}{3}$ stades. La troisième, dont Ératosthène,
 » Hipparque et Strabon ont fait un usage exclusif,
 » fixait la circonférence à 252,000 stades, et le degré
 » à 700 stades. La quatrième, dont Posidonius pa-
 » rait avoir rappelé le souvenir, supposait à la cir-
 » conférence 240,000 stades, au degré 666 $\frac{2}{3}$. En-
 » fin, la cinquième, employée par le même Posido-
 » nius, par Marin de Tyr et Ptolémée, donnait, pour
 » la circonférence, 180,000 stades, et pour le de-
 » gré 500. »

J'extrais cette citation d'un ouvrage posthume de Letronne, intitulé : *Recherches critiques, historiques et géographiques sur les fragments d'Héron d'Alexandrie, ou Du Système métrique égyptien, etc.*; ouvrage couronné en 1816 par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, que j'ai eu l'honneur d'éditer, après révision, en 1851 (1).

On le voit donc, ce ne sont point les déterminations qui manquent à notre inconnue; mais peut-être ces déterminations rentrent-elles les unes dans les autres, et ne diffèrent-elles que par la valeur de l'unité ou du stade dans lequel chacune d'elles est exprimée: c'est, au reste, l'opinion de Letronne, dans l'ouvrage que je viens de citer. Mais encore faut-il, pour avoir une idée quelconque de la valeur du résultat représenté par l'un ou l'autre de ces nombres de stades, savoir ce que c'est que le stade lui-même.

(1) Paris, Imprimerie nationale; in-4° de xiv et 295 pages, avec planches polychromes; chez Franck.

Quoi qu'il en soit, celle de ces déterminations qui mérite surtout de nous arrêter, est celle que l'on attribue à Ératosthène, et d'après laquelle la circonférence de la terre contiendrait 252,000 stades, de 700 au degré. En effet, quelque exactitude que l'on soit disposé à lui attribuer ou à lui refuser *à priori*, il n'en est pas moins vrai, et l'on ne peut contester que cette évaluation ne soit le résultat d'une tentative, sinon bien rigoureuse quant à la méthode, du moins très-sérieuse quant à l'idée principe sur laquelle fut établie l'opération qui lui aurait servi de base.

En effet, au rapport de Cléomède (I, 10 ; cf. aussi Martianus Capella, liv. VI), Ératosthène ayant observé qu'à l'époque du solstice, et à midi, les rayons solaires étaient verticaux sous la latitude de Syène, eut l'idée de mesurer à la même époque, et sous la latitude d'Alexandrie que l'on croyait placée sous le même méridien que Syène (1), la longueur de l'ombre d'un gnomon vertical, et d'en déduire l'angle que le rayon solaire faisait avec ce gnomon. Or cet angle, égal à celui que faisaient au centre de la terre les directions des deux gnomons prolongés, avait ainsi pour mesure l'arc de méridien compris

(1) C'est à tort vraisemblablement que l'on attribue cette erreur à Ératosthène. Martianus Capella, qui cite le même fait, ne parle pas d'Alexandrie, mais de Méroé, ce qui est bien plus raisonnable : car Syène et Méroé sont sensiblement sous le même méridien, et leur distance est presque identique à la différence en latitude de Syène et Alexandrie. De plus, Martianus Capella donne le nombre 252,000 comme obtenu directement.

entre les deux lieux. On trouva ainsi que cet arc, dont on connaissait d'ailleurs la longueur directe égale à 5,000 stades, mesurait un angle égal au 50° de quatre angles droits : d'où il résultait que la circonférence de la terre valait 50 fois 5,000 stades, c'est-à-dire 250,000 stades, que l'on remplaça ensuite par 252,000 stades pour avoir un résultat divisible par 9 et par suite par 360, ce qui donna 700 stades pour chaque degré.

Certes, on ne peut se refuser à voir ici un procédé très-ingénieux en théorie ; mais quant à la pratique, personne n'oserait se confier à un résultat de calcul établi sur de semblables données, et aussi grossièrement conclu. Aussi Letronne n'hésitait-il point à nier qu'Ératosthène eût fait l'expérience qu'on lui attribue, ou du moins qu'il en eût tiré un résultat digne d'attention ; et, tout en maintenant la réalité d'une connaissance assez exacte que les anciens avaient dû posséder de la grandeur de la terre, préférait-il soutenir que l'origine de cette notion remontait plus haut (*Académie des Inscriptions*, tome VI, p. 279).

Mais, comme je l'ai déjà dit, on ne peut arriver à aucune conclusion valable, si l'on ne connaît préalablement la grandeur du stade. Or, des fragments de Héron d'Alexandrie, récemment publiés dans l'ouvrage cité, il résulte que le stade d'Ératosthène valait 300 coudées ; et, quant à la coudée, en faisant concourir à la détermination de sa valeur normale, non-seulement les divers étalons de cette mesure aujourd'hui connus et déposés au Musée du Louvre,

mais la coudée du nilomètre, et divers autres éléments que j'étais obligé de faire entrer en ligne de compte pour me conformer à la méthode de mon auteur, je suis arrivé à une valeur moyenne de 527 1/2 millimètres, nombre qui, multiplié par 300, donne 158^m,25 pour la valeur du stade, laquelle, à son tour, multipliée par 700, donne 110,775 mètres pour la valeur du degré d'Ératosthène.

Maintenant, il est nécessaire de rappeler qu'à l'époque où fut rédigé le Mémoire de Letronne, on n'avait, pour déterminer les valeurs respectives des degrés du méridien sous les diverses latitudes, que les Tables de Delambre; et le nombre trouvé par Letronne, nombre d'ailleurs un peu différent du mien à cause de la différence des éléments employés, ne se rencontrait dans cette Table pour aucune latitude appartenant à l'Égypte, comme y représentant le degré du méridien sous cette latitude. Cependant, l'illustre archéologue était, à cette époque, persuadé que le sol de l'Égypte avait été, dès une époque très-ancienne, soumis à une triangulation complète, qui en avait fait connaître à ses habitants les dimensions en tous sens avec une extrême précision, et, suivant l'expression de Fréret, *à une coudée près*. Il était également convaincu que le stade d'Ératosthène appartenait essentiellement et originairement à l'Égypte, et que c'était là qu'il avait pris naissance; et ce fait devait se vérifier en examinant si la coudée, contenue 300 fois dans le stade, l'était en conséquence 210,000 fois dans le degré. Mais, quelque précision

que l'auteur apportât dans ses calculs, en mesurant avec sa coudée, soit le degré de latitude de la Basse-Egypte, qui est le plus grand, soit celui de la Haute-Egypte, qui est le plus petit, le total des 210,000 coudées restait toujours inférieur; et quelque effort que fit le savant géographe pour échapper à cette conséquence, les Tables de Delambre l'entraînaient, quoi qu'il en eût, à aller chercher son degré de latitude jusque dans l'Inde.

C'est par l'effet d'une sorte de découragement, je dirai même de désespoir produit par ce résultat négatif, que l'auteur avait renoncé à publier son Mémoire, qui ne verrait pas le jour, disait-il, avant que son degré de latitude n'eût été reconnu en Egypte.

Aujourd'hui, la forme et les dimensions de la terre sont mieux connues, grâce à une série de travaux dont la glorieuse initiative appartient à la France, et qui ont été très-bien exposés dans un excellent et substantiel petit livre intitulé *Physique du globe*, dont l'auteur est M. Saigey.

Or, en employant les Tables dans lesquelles ces précieuses observations ont été résumées, on parvient à ce résultat : que, si à partir du 25° parallèle, on mesure un degré de latitude en marchant vers le nord, et un autre en s'avancant au midi, puis, que l'on prenne la moyenne des deux résultats, c'est-à-dire de 110,768 mètres et 110,782 mètres, on obtient de même 110,775 mètres, c'est-à-dire exactement et rigoureusement les 210,000 coudées.

Il est d'ailleurs une circonstance d'une grande importance, et qu'il n'est point permis de négliger : c'est que, précisément sous ce 25^e parallèle, ou du moins très-près de cette ligne (la distance n'est que 2'), et au centre même de la Haute-Égypte, c'est-à-dire de la partie de cette contrée qui paraît avoir été la plus anciennement habitée, se trouve l'ancienne *Apollinopolis magna*, Ἀπὸλλωνος πόλις μεγάλη, aujourd'hui Edfou. Or, c'est dans cette ville que Champollion découvrit ces scènes astronomiques et cette espèce de calendrier, d'où il a pu extraire les hiéroglyphes caractéristiques des saisons, des mois et des jours, sorte de représentation dont notre illustre et vénérable doyen, M. Biot, a su dernièrement tirer un si riche parti. Il est donc certain que là était fixé un collège de prêtres savants, et il n'y aurait aucune invraisemblance à admettre qu'ils y avaient établi un observatoire.

Cependant, il ne faudrait pas non plus attribuer à cette parfaite identité que je viens de signaler une importance indéfinie ; les nombres que l'on emploie ici ne peuvent être que des approximations ; et il est bien vrai qu'il suffirait d'une petite fraction de millimètre en plus ou en moins sur la valeur moyenne de la coudée, par exemple un centième de millimètres, pour produire sur la totalité une différence de plus de 2 mètres. Or, comme d'après la nature des données employées, on ne saurait évidemment répondre de ce centième de millimètre, il s'ensuit que tout ce qu'il est raisonnablement permis de con-

clure, c'est qu'en prenant le nombre de 700 coudées pour représenter le degré, les Alexandrins s'en faisaient une idée remarquablement approchée, et aussi approchée que peuvent le permettre même les observations modernes les plus exactes; et si, d'un côté, il est incontestable que dans cette étonnante coïncidence, une certaine part, quelque petite qu'on veuille la supposer, peut être justement attribuée à une heureuse rencontre, il n'est pas moins vrai que, d'un autre côté, c'est encore un de ces cas où l'on est tenté de dire que le hasard est quelquefois intelligent.

H. VINCENT,
Membre de l'Institut.

N. B.—D'après une lettre adressée par l'honorable académicien à M. Th. Henri Martin, doyen de la Faculté des Lettres de Rennes, et insérée dans la *Revue Archéologique* de juillet 1854, il y aurait plus de vraisemblance à considérer le degré comme comprenant 525 stades de 400 coudées chacune, ce qui était l'évaluation légale des stades, plutôt que 700 stades de 300 coudées, conformément au système proposé par M. Letronne. D'une façon comme de l'autre on arrive ainsi aux 210,000 coudées.

V. A. M.-B.

DU CLIMAT DE LA RUSSIE.

PAR B. VESSÉLOWSKY.

(Tiré des *Mélanges russes*, tome II, 1^{er} (13) juin 1855.)

GRÊLE.

Quelle est en Russie la quantité des dégâts causés par la grêle, ou, plus exactement, quelle est la fréquence de la grêle elle-même? Tel est l'important problème que M. Vessélowsky se propose de résoudre dans son intéressant et étendu Mémoire sur les chutes de grêles en Russie.

Dans ces derniers temps la statistique russe a fixé tout particulièrement son attention sur le phénomène de la grêle en Russie, et, à partir de 1843, le journal du ministère de l'Intérieur inséra constamment tous les documents officiels parvenus au ministère sur des faits de cette nature, et de plus, à la fin de chaque année, publia des résumés sous le titre de : *Statistique de la grêle dans l'Empire*.

M. Vessélowsky, en faisant le relèvement des différents cas de grêle parvenus au gouvernement, a obtenu les chiffres suivants sur la moyenne des cas de grêle répartis dans les mois suivants pendant la période de 1843 à 1852 : mars, 0,3 ; avril, 1,9 ; mai,

23,9 ; juin, 67,1 ; juillet, 67,3 ; août, 18,9 ; septembre, 1,8 ; moyenne annuelle 181,2 cas. Le tableau de M. Vessélowsky fait voir que le plus grand nombre des cas de grêle se présente du mois de mai au mois d'août, et, dans les autres mois de l'année, ils sont très-rares.

En moyenne, pendant les dix années comprises de 1843 à 1852, la grêle a produit des dégâts estimés à un million et demi de roubles. D'après la moyenne, chaque jour de grêle produit une perte à l'agriculture de 16,500 roubles, et chaque cas de grêle en particulier environ 7,200 roubles de perte.

Il est à regretter que M. Vessélowsky, qui a traité très-savamment la question de la chute des grêles par rapport à l'empire Russe, avec des considérations générales sur la distribution de ce véritable fléau dans toute l'Europe, n'ait point étendu ses recherches à des latitudes plus lointaines correspondantes aux continents asiatique et américain et en particulier dans les Indes orientales et occidentales ; sous ces dernières latitudes, M. Vessélowsky aurait trouvé des renseignements très-importants par rapport à la chute des grêles à Cuba, publiés par M. André Poey, aujourd'hui directeur de l'observatoire météorologique de la Havane, dans les *Annales de Chimie et de Physique*, 3^e série, tome XLIV, p. 226. M. Poey a démontré d'une manière incontestable que la chute des grêles, à Cuba, ne pouvait plus être considéré comme étant un phénomène rare sous cette latitude ; car il résulte de ses recherches que,

de 1844 à 1854, époque de la publication de son mémoire, la grêle a eu lieu annuellement sur un point de Cuba, contrairement à l'opinion émise premièrement par M. de Humboldt, en 1826, qu'elle avait lieu à la Havane chaque quinze ou vingt ans.

En comparant la distribution mensuelle des cas de grêles en Russie, d'après la répartition que nous avons donnée ci-dessus, avec celle de Cuba, d'après le tableau de M. Poey, on observe que, sous la première latitude, le maximum des grêles tombe en juin et juillet, pendant qu'à Cuba il a lieu en mars et avril. Nous désirerions donc que M. Vessélowsky pût embrasser, dans ses recherches sur la distribution géographique des grêles, les latitudes du globe les plus opposées.

V. A. MALTE-BRUN.

ZANZIBAR

ET SES HABITANTS.

(DEUXIÈME ARTICLE.)

La ville de Zanzibar est bâtie sur une petite presqu'île de forme triangulaire, dont elle occupe la plus grande partie (1) : son principal développement suit une direction nord-est et sud-ouest. La presqu'île réunie, dans le sud, au reste de l'île, par un isthme ayant en largeur moyenne 200 mètres environ, se trouve découpée, du côté de l'est, par une lagune que produit le mouvement des marées, et qui assèche à mer basse. Le périmètre de la ville est à peu près semblable à celui de la presqu'île, et sa superficie, de 50 hectares.

L'intérieur de cette cité ne répond pas à l'idée qu'on peut s'en faire d'après l'aspect qu'elle présente, vue du mouillage. L'illusion commence déjà à se dissiper lorsqu'on aborde à la plage; le lieu de débarquement le plus ordinaire est la partie du rivage comprise entre le fort et la maison du sultan. J'ai dit

(1) Voyez le plan qui accompagne le premier article, au cahier de mars.

précédemment que la construction massive de celle-ci et la manière dont elle est percée, la font ressembler plutôt à une prison qu'à un palais, et qu'elle n'a de remarquable que ses dimensions.

Le fort, quoiqu'en très-mauvais état, a du moins conservé son cachet, et offre un assez bon spécimen du savoir-faire des Arabes en matière de fortifications. Il a la forme d'un quadrilatère irrégulier; cette enceinte est flanquée, à ses quatre angles et au milieu de son côté sud, de tours octogones qui s'élèvent au-dessus du parapet des courtines, de la moitié environ de la hauteur de celui-ci. Chacune de ses tours ou bastions est percée d'une embrasure où l'on voit poindre la bouche d'un canon de faible calibre. Les courtines présentent aussi quelques embrasures et meurtrières; celle du nord, couverte à 10 mètres en avant de la tour nord-ouest, par une batterie rectiligne armée de vingt et une pièces de 24, a été tracée avec une intention marquée d'en rendre l'approche plus difficile; elle est brisée et à crémaillère. C'est, du reste, au fond de l'angle droit formé par la retraite d'équerre opérée dans la courtine, à 15 mètres environ de la tour du nord-est, qu'est cachée la porte de ce fort, qui, gardée par une vingtaine de soldats beloutchis et arabes, est transformé aujourd'hui en lieu de détention pour les malfaiteurs; on n'y entre qu'avec une autorisation du sultan.

Devant le fort, et parallèlement à la plage, s'étend la batterie dont nous avons parlé; elle est rasante, et consiste tout simplement en une plate-forme avec

un parapet. Ses vingt et un canons en fonte servent, au besoin, à rendre les saluts faits à terre par les bâtiments de guerre étrangers qui arrivent sur rade; ils ne peuvent avoir d'autre utilité; car, pour la défense, ils seraient insignifiants. En effet, outre que la plate-forme et les affûts ne sont pas de nature à résister à un tir un peu actif, la muraille qui est censée protéger cette batterie n'a ni revêtement ni masque, et les premières bordées d'un navire embossé devant elle la démoliraient. D'ailleurs on la prendrait en écharpe, en venant mouiller, près de terre, devant la pointe Changany, et on la ruinerait ainsi sans s'exposer à ses coups.

Entre la batterie et le fort, au pied de celui-ci, sont entassés des boulets de divers calibres, et une cinquantaine de canons et de caronades, appartenant aux bâtiments désarmés. Au nombre de ces pièces, on en remarque quelques-unes en bronze, fort allongées et portant des légendes en langue portugaise; on m'a dit qu'elles provenaient de Mascate, où les Portugais les avaient abandonnées lors de la prise de cette ville par les Arabes.

L'intervalle qui sépare le fort de la maison du Sultan est occupé par les bâtiments de la douane; ils consistent en une vieille mosquée et un vaste hangar couvert en feuilles, où sont amoncelées toutes les marchandises d'exportation ou d'importation assujetties à des droits. Parmi ces marchandises se trouvent, bien entendu, les esclaves, qui sont aussi placés là en dépôt provisoire. Aux époques où le

commerce est en pleine activité, une affluence considérable et une grande animation règnent en ce lieu; on y distingue, d'un seul coup d'œil, des individus de tous les rangs, vêtus de costumes d'une grande variété. C'est la partie de la ville située à droite de la douane, qui est la plus régulièrement bâtie, la moins sale et la moins populeuse; on y remarque les demeures des consuls anglais et américain.

Derrière les constructions dont je viens de parler, et quelques autres placées sur le même plan, s'étend la ville, la vraie ville arabe, avec ses rues jetées sans ordre, sans alignement, s'élargissant et se rétrécissant au hasard, et formant un réseau inextricable, dans lequel on ne se dirige que par suite d'une longue habitude; bien qu'elles soient fort étroites, comme les maisons sont généralement très-basses, le soleil y donne à peu près toute la journée; ce qui, joint à la poussière du sol, aux miasmes résultant de l'absence totale de soins pour la voie publique, et aux odeurs animales se dégageant du corps des noirs, qui les parcourent constamment, rend la ville presque impraticable, pour un curieux, durant le jour. C'est seulement le matin qu'il est possible d'y circuler sans trop de gêne; le soir, il est difficile de se reconnaître dans ce dédale de ruelles: les magasins et boutiques des banians restent ordinairement ouverts jusqu'à neuf heures environ; mais ils sont trop disséminés pour que la faible lumière qu'ils projettent éclaire suffisamment la voie. Il

est inutile d'ajouter qu'aucun système d'éclairage public n'est encore adopté à Zanzibar.

Les constructions peuvent se ranger en trois classes distinctes : 1° les maisons des pauvres ; 2° les maisons des familles aisées, dont la disposition réalise déjà quelques idées de bien-être et de confortable ; 3° les maisons des riches arabes.

Les maisons qui composent la première classe représentent à près un tiers des habitations de Zanzibar ; elles sont plus particulièrement groupées sur les côtes et le sud de la ville, longeant la lagune, puis s'étendant de celle-ci à la pointe Changany. La construction en est des plus simples : quelques pieux sans apprêt, non équarris, enfoncés à distance de trente centimètres environ l'un de l'autre, encignent un carré de trois à quatre mètres de côté ; cette enceinte est divisée en deux ou trois pièces dessinées par le même procédé ; puis, toutes ces clôtures, extérieures et intérieures, sont complétées en torchis. Pour la toiture, trois fortes branches, fourchues à leur bout supérieur, sont plantées, deux aux extrémités, et la troisième au centre de la case ; une ou plusieurs perches reposent sur ces fourches en guise de faîtage, et un certain nombre de chevrons, descendant des deux côtés vont s'appuyer sur le sommet des murs extérieurs, qu'ils dépassent de soixante et quelques centimètres. Ces chevrons sont ensuite reliés entre eux par des pannes et la charpente ainsi établie est couverte de feuilles de cocotier. Ces sortes de cases ne laissent

pénétrer l'air et la lumière que par la porte et l'intervalle qui existe entre le toit et les murs. Dans un coin, deux pierres forment le foyer, et la fumée n'a pas d'autre issue que celles que nous venons de mentionner; aussi le séjour de ces masures n'est-il tolérable que pour ceux qui en ont l'habitude. L'ameublement est encore au-dessous de la construction : deux ou trois *kibani* (1) boiteux, sur chacun desquels s'étale quelque sale et vieille natte, servent de lit la nuit et de siège le jour; une râpe à cocos, un bloc de bois creusé, sorte de mortier dans lequel on pile le riz, et enfin quelques vases de terre, constituent le matériel de la cuisine.

Les maisons de la seconde classe sont bâties avec des blocs de corail en guise de pierres, réunis par un ciment moitié chaux, moitié terre; les murs ont une épaisseur de soixante à soixante-dix centimètres, quoiqu'ils n'aient pas d'étages à supporter. Cette précaution est nécessitée d'abord parce qu'on ne fait pas ordinairement de fondations, ensuite parce que les maçons connaissent si mal leur métier, qu'ils sont incapables d'élever un mur d'aplomb. Sur la façade s'appuie la varangue, espèce de portique où des pans de murailles et souvent de simples poteaux remplacent les colonnes; elle a une profondeur de deux mètres, et une largeur proportionnée à celle de l'édifice; tout autour est placée une sorte de ban-

(1) Le *kibani* est composé d'un châssis rectangulaire soutenu par quatre pieds et garni d'une espèce de filet en babil ou en rotin, que l'on recouvre d'une natte ou d'une peau.

quette en pierre, élevée de soixante centimètres au-dessus du sol, crépie sur toute la surface, et dont une natte grossière tapisse le siège. C'est là que les Arabes prennent l'air et fument lehouka. La maison et la varangue ont une toiture en feuille de cocotier comme celle que j'ai décrite ci-dessus. Une lucarne ressemblant à une meurtrière éclaire chacune des pièces de l'intérieur. Ça et là, cependant, on découvre une maigre fenêtre garnie de barreaux et fermée par des volets. Quant à l'ameublement, il se compose de quelques chaises en bois, auxquelles se mêle exceptionnellement un fauteuil en rotin. On voit encore là le kibani, mais beaucoup plus grand et protégé par une sorte de rideau suspendu à un bambou fixé dans la maçonnerie et traversant la pièce. A la maison est généralement ajoutée une dépendance servant de cuisine, de logement des esclaves, etc. Quelques-unes de ces maisons ont un étage; dans ce cas, le toit en feuilles est remplacé par une terrasse.

Enfin les maisons des arabes riches occupent la zone de la ville qui borde la mer du côté nord-ouest; tout, dans leur architecture, annonce que l'argent n'y a pas été épargné, mais que l'art et l'artiste ont manqué. Comme celles du sultan, elles ont l'air de casernes plutôt que de palais; elles sont spacieuses, percées de croisées dont les châssis sont parfois garnis de vitres de verre, ce qui est un luxe à Zanzibar. Il en est même qui ont des jalousies. La menuiserie fine vient de l'Inde, ainsi que les fer-

rures. Les banians sont les architectes du pays.

Un vestibule orné, sur les côtés, d'une banquette en maçonnerie recouverte de nattes donne entrée dans toutes ces maisons, dont un petit nombre seulement possède une de ces cours intérieures si fraîches, particulières aux constructions des grandes villes musulmanes. Les escaliers sont obscurs et mal faits; les chambres sans formes régulières, souvent plus hautes que larges. Il y a des salons de réceptions où tiendraient deux cents personnes, dans lesquels il n'en est pas réuni vingt une fois l'an. A défaut de richesse, l'ameublement pourrait avoir une simplicité sévère; mais il ne présente qu'un mélange, grotesque d'arabe, d'indien et d'européen: de la vaisselle de faïence, des vases en verre peint, de riches tapis de Perse, quelques sales tentures ou rideaux: tout ce qu'il faut, en un mot, pour faire ressortir une nudité déplorable.

C'est particulièrement dans la construction de ces maisons que se trahit la faiblesse des ouvriers. Ils n'emploient jamais la pierre taillée; aussi les fenêtres et les portes n'ont-elles ni solidité ni élégance. Pourtant, parmi ces dernières, on en remarque dont les battants sont assez bien travaillés; on les fabrique avec un bois de couleur rouge brun, appelé *mouaninga* et tiré du continent africain: ce bois, comme celui de teck, a la propriété de se conserver indéfiniment; son grain serré et sa dureté le rendent très-convenable pour la sculpture. C'est à Zanzibar même qu'on sculpte les portes; mais on n'y cite guère qu'un

bon ouvrier. Du reste, il varie peu ses dessins : une ligne de rosaces encadre ordinairement le battant ; une autre ligne en partage la surface de haut en bas. Somme toute, ces travaux d'ornements n'accusent, pour la plupart, qu'un talent fort médiocre ; on y découvre rarement quelques rosaces bien détachées, se distinguant par le goût et le fini de l'exécution.

Les fenêtres présentent quelquefois, à leur partie supérieure et en dedans, des espèces de niches où se placent des vases ou d'autres ornements et des écussons en terre cuite travaillée à jour, et qui ne manquent pas d'une certaine originalité.

On fait les planchers en bois ou en terrasses. Dans plusieurs maisons, les murs sont stucqués en dedans, ce qui les rafraîchit sensiblement ; mais la plupart les ont peints à la chaux.

Zanzibar est aussi pauvre en monuments publics qu'en maisons élégantes. Nous n'y trouvons à signaler que les suivants :

Deux ponts traversent la lagune ou le marais qui entoure la ville dans l'est ; ils ont été construits par les banians et rappellent, comme tout le reste, l'enfance de l'art ; ils ont, je crois, une quinzaine d'arches chacun. Le plus petit, soutenu par des arches en pierre, a une longueur de cent quarante mètres environ et une largeur de trois à quatre mètres ; placé sur la partie la plus étroite de la lagune, il sert de communication entre la ville et un petit faubourg composé de cases en paille et torchis, au milieu duquel passe le chemin qui mène à M'toni.

L'autre pont, situé à trois cents mètres dans le nord du premier, n'était pas achevé en 1846.

Les mosquées se ressemblent à peu près toutes quant à la construction. A l'intérieur s'élèvent deux rangées d'arcades, presque toujours de genre mauresque, et dont les piliers sont gros et de forme carrée, ayant les angles abattus. Sur ces arcades repose le toit, construit en terrasse et ne s'élevant pas beaucoup plus haut que le plafond d'une chambre ordinaire. Les fenêtres, grillées, s'ouvrent un pied au-dessus du sol, afin que par là on puisse cracher au dehors, car il n'est pas convenable de cracher dans les lieux saints. Les murs sont stuqués et le sol, en dedans, est garni de nattes. En général, ces mosquées ne diffèrent nullement, par leur aspect, d'une simple habitation : je dois, cependant, faire exception pour celle qui est surmontée d'un minaret et que j'ai déjà mentionnée; elle est isolée de toute autre construction, à l'extrémité d'une petite place sur laquelle ouvre sa porte principale.

Dans la partie de la ville qui longe la plage du côté du nord, on brûle çà et là le corail pour le transformer en chaux; à cet effet, dans un espace circulaire de deux à trois mètres de rayon sont entassées, à une hauteur de deux mètres à peu près, des couches stratifiées de morceaux de corail et de rondins, qu'on met en combustion le soir. La lueur intense de ces foyers embrasés peut faire croire, la nuit, à un incendie.

C'est au milieu des misérables maisons qui bor-

dent la ville vers l'est, au sein du quartier le plus populeux, que sont placés les ateliers destinés au petit nombre d'industries pratiquées à Zanzibar. D'un côté, sous un hangar, sont des forgerons dont tout l'outillage consiste en une enclume, quelques marteaux et un fourneau qu'alimente un soufflet composé d'une ou de deux outres (1); d'un autre côté, sous une tente, sont établis de petits métiers à tisser, où l'on s'occupe surtout d'ajouter, aux pièces d'étoffe préparées pour servir de vêtements, les passementeries ou les franges que la mode exige: c'est la seule confection qui s'exécute dans la localité. Ici sont des moulins à huile de sésame ou de coco, mus par un chameau; là des ouvriers travaillent aux boucliers de peau de rhinocéros. Enfin viennent des corroyeurs, des chaudronniers, puis des fabricants de tchakazi: et à cela se borne à peu près toute la fabrication du pays, fabrication aussi primitive que routinière.

Presque au centre de ce quartier de l'est se trouve le bazar, qui n'est qu'une rue tortueuse, étroite et sale, bordée de boutiques de la plus pauvre apparence: on y vend en détail les grains, les huiles, les drogues, la poterie, la grosse vaisselle, la verrerie commune; en un mot tout ce qui sert à la vie matérielle, y compris les fruits et les autres substances alimentaires.

J'ai déjà parlé des puits et de la mauvaise qualité

(1) Le soufflet de forge, quand il fonctionne avec une seule outre, est appelé *m'vouho*, et *mévouho* quand il fonctionne avec deux outres.

de leur eau, qu'expliquent très-bien la proximité de la mer et le peu d'élévation du terrain. On en compte de trente à quarante dans la ville; leur profondeur moyenne est de sept à huit mètres. On y puise avec une corde ayant en longueur le double de la profondeur du puits et portant à chacune de ses extrémités un fruit de *baobab* nettoyé et percé d'une ouverture de cinq à six centimètres carrés. L'eau très-claire et très-bonne que boivent les riches propriétaires provient d'une source située dans la campagne, au delà du faubourg, du côté de M'loni.

La ville ne pourrait, quant à présent, opposer aucune résistance à une entreprise dirigée contre elle; mais, si elle était entre les mains d'une puissance européenne et que l'on employât, pour la fortifier, toutes les facilités offertes par la nature, elle deviendrait un point d'une force assez imposante. Il y aurait, il est vrai, pour en assurer la défense, à se préoccuper d'abord de faire produire à l'île les substances nécessaires à sa consommation, car elle tire du dehors presque toutes les denrées dont elle s'alimente; la culture vivrière y est très-peu développée, et cependant la nature du sol conviendrait à la plupart des productions.

On sème les divers grains à trois époques, désignées ainsi qu'il suit : *vouli*, *mouaka* et *m'tchôo*. J'ai oublié de demander quelle est la signification de ces trois mots : ce ne sont pas des noms de mois; ce ne sont pas davantage des noms de saisons, puisque le nombre des jours qui constituent ces périodes est

bien loin d'être le même pour chacune d'elles. Peut-être ces mots expriment-ils seulement un état météorologique différent ou une convenance spéciale pour telle ou telle culture. Quoi qu'il en soit, *vouli* désigne un espace de trente jours comptés du vingtième après le *nirouz*; la durée de *mouaka* est de quatre-vingt-dix jours après le cent dixième, et *m'tchôo* commence vingt jours après le deux cent quatre-vingtième : en d'autres termes, la première période, rapportée à notre calendrier, est comprise entre le 20 septembre et le 20 octobre; la seconde, entre le 20 décembre et le 20 mars; la dernière, enfin, s'étend du 10 juin au 1^{er} juillet.

Dans les années très-pluvieuses et celles de grande sécheresse, la semence, risquant de pourrir ou d'être brûlée, les semailles ordinairement faites en *m'tchôo* sont retardées plus ou moins, et parfois jusqu'en *vouli*.

On sème en *vouli* le riz, le maïs, le sésame, le *mongui*; en *mouaka*, le mil, quelque peu de sésame et du riz en plus grande quantité que durant l'époque précédente, parce qu'à la fin de *mouaka* arrive la saison des pluies, et qu'alors le riz, même sur les hauteurs, se développe favorablement; tandis qu'en *vouli*, où l'on n'a pas le secours des pluies, il ne pousse que dans les terrains bas et marécageux. En *m'tchôo*, on cultive les légumes, brèdes, pipangayes, aubergines, etc., du manioc, des pastèques et plusieurs espèces de fèves, sauf les *amberaxi* (ambrévade), qu'on sème généralement vers les pre-

miers jours qui suivent le nirouz et dont l'arbuste met un an à donner sa récolte.

La manière de préparer la terre et de l'ensemencer est fort simple : on brûle d'abord les herbes et autres végétaux qui se trouvent sur le sol, puis on remue la terre avec la pioche et on la brise, afin de la rendre bien meuble et de la niveler; on fait alors de petits trous rapprochés et peu profonds, on y jette quelques graines, et l'on recouvre.

Un certain nombre de végétaux utiles viennent spontanément à Zanzibar, tels sont la canne à sucre, l'indigotier, la patate douce, le cocotier, le ricin, puis quelques petits fruits dont, à part la goyave, nommée, dans le pays, *mapéra*, et un autre, qui n'est qu'une variété de celle-ci, et qu'on appelle *n'gonggo*, je ne connais pas les analogues parmi les fruits de nos colonies : tels sont le *tchonggoma*, le *kamazi* et le *m'boula*, qui a l'apparence d'une noix et une odeur très-agréable.

La production du riz ne monte guère qu'à deux ou trois mille hectolitres, quantité bien inférieure à la consommation de l'île, qui n'est pas moindre de soixante et dix mille hectolitres; mais on en reçoit beaucoup de l'Inde, de quelques points de la côte et de Madagascar. On récolte peu de maïs; c'est la côte ferme et Pemba qui le fournissent. La récolte du moutama est également fort restreinte; ce dernier se sème de la mi-décembre à la mi-février et mûrit au bout de six mois. Le sésame demande le même temps pour produire sa graine; on le sème en janvier.

J'ai déjà raconté comment et par qui la culture du giroflier a été introduite à Zanzibar; j'ai dit aussi combien elle y a pris d'importance. Elle fut même, il y a quelques années, l'objet d'un engouement général; tout individu possédant un lopin de terre voulait y planter du giroflier; la production venant alors à augmenter dans des proportions qui n'étaient plus en rapport avec les débouchés, les prix ont baissé et le développement de cette culture a pris une allure plus modérée.

Le girofle se récolte à la main, et partant cette opération est fort longue; on y emploie un grand nombre d'esclaves: un pied d'arbre occupe quelquefois un homme près d'un mois. Habituellement, la cueillette commence avec octobre et se poursuit jusqu'en mars. Dans les années pluvieuses, où la floraison est précoce et active, on y travaille beaucoup plus tôt et sans interruption pendant environ huit mois. Dans les années de sécheresse, au contraire, la cueillette, commencée vers l'époque ordinaire (le mois d'octobre), est suspendue en novembre et décembre, pour être reprise en janvier; c'est ce qui fait dire souvent qu'il y a deux récoltes par an.

La baisse survenue dans le prix du girofle décida Syed Séliman, en sa qualité de riche propriétaire, à tenter une spéculation ayant pour base la production de l'indigo. L'idée lui en fut, d'ailleurs, suggérée par un Français de qui les antécédents à Zanzibar n'étaient cependant pas propres à inspirer une grande confiance. Ce Français, dont je crois inutile de faire

connaître le nom, avait été engagé, par le sultan, à titre d'ingénieur des mines, pour chercher si, comme on l'affirmait, il existait réellement, dans quelques parties de ses États, des richesses métallurgiques exploitables. Mais le prétendu ingénieur, ignorant le premier mot du métier, avait complètement trompé les espérances de son patron; et, réduit à l'inaction, il s'était mis en tête, pour tirer parti de ses loisirs forcés, de fabriquer de l'indigo. Pour faire un civet, il faut avoir un lièvre, et le dicton sous-entend, cela n'est pas douteux, qu'il faut encore *savoir* faire le civet. L'individu dont je parle n'avait rien et ne *savait* rien. Je ne suis pas sûr qu'il fût vraiment capable de reconnaître l'indigotier avant qu'on le lui eût montré à Zanzibar. Quoi qu'il en soit, il intéressa Syed Séliman à son projet et obtint de lui la concession d'un terrain assez étendu pour y cultiver en grand l'*Anil indigofera*, que j'ai déjà dit croître spontanément sur l'île. Syed Séliman lui fournissait, en outre, un certain nombre d'esclaves travailleurs et s'était aussi engagé à le munir de tous les ustensiles, cuves, fourneaux, etc., nécessaires à la fabrication désirée. Tout se passa bien dans le commencement; l'anil semé leva, grandit et atteignit le développement voulu. Mais alors commencèrent les perplexités de l'industriel improvisé. Comment devait-il employer ce végétal maudit, qui semblait n'avoir si bien poussé que pour le narguer? La Providence vint à son aide, sous la forme du brick le *Ducouëdic*; nous arrivâmes sur la rade de Zanzibar

au plus fort de ses embarras, et notre audacieux compatriote put, grâce au docteur, lire quelques ouvrages traitant de la matière. Il se mit donc à l'œuvre, et après deux années de tâtonnements et plusieurs récoltes de feuilles non utilisées, après bien des difficultés, de la part du bailleur de fonds, au sujet de la fourniture des ustensiles qu'il avait promis, après bien des récriminations du manipulateur, qui rejetait sur le mauvais vouloir de son associé l'insuccès de ses tentatives, l'ex-ingénieur des mines parvint à faire quelques kilogrammes d'indigo de deuxième ou troisième qualité, dont j'ai eu en main un échantillon. On a prétendu, et c'est là probablement une assertion émise sans preuve par la malveillance, que les produits présentés avaient été achetés à un banian. Je n'ai pas à discuter la valeur de cette accusation ; qu'il me suffise de dire que le promoteur de la fabrication de l'indigo à Zanzibar a quitté le pays, pour retourner en France, avant d'avoir réalisé son entreprise, et que, depuis, cette fabrication en est restée à ce premier et malheureux essai.

Une nation n'est, sans doute, pas responsable de l'excentricité et de l'improbité dont quelques-uns de ses enfants font preuve chez les peuples étrangers ; néanmoins il est très-fâcheux pour la France qu'elle soit si souvent compromise, dans les contrées lointaines, par des aventuriers. Le résultat en est déplorable. Quant aux spéculateurs de Zanzibar, ils auraient pu facilement se procurer, s'ils avaient voulu s'adresser aux autorités de Bourbon, les hommes spé-

ciaux nécessaires à la création de certaines industries ; mais ces gens-là ne savent ni faire une dépense à propos, ni agir avec la persévérance qui seule rend fructueuse une avance de capitaux.

La principale fabrication du pays est celle des huiles : toutefois on extrait seulement celles du coco et du sésame, négligeant de s'occuper de l'huile du ricin, dont les propriétés médicinales trouveraient cependant un emploi salulaire dans la localité. Pour faire l'huile de coco, on cueille les fruits dans leur complète maturité, puis on fend la noix pour en retirer le lait, et on la laisse rancir quelques jours. La pulpe devient molle, grasse, et se détache aisément de la coque. Alors on coupe l'amande par petits morceaux, on la met bouillir dans l'eau, et on enlève l'huile à mesure qu'elle monte à la surface. Un seul homme suffit, avec deux chaudières, à fabriquer cinq à six frazela d'huile par jour, pourvu qu'il ait le bois à brûler à sa portée et les cocos tout accommodés.

L'huile extraite par le procédé que j'indique ici sert pour le luminaire et le couroi qu'on applique sur la carène des bateaux ; j'ai dit ailleurs comment se prépare celle qu'on destine à la cuisine.

On exprime encore, quoique moins habituellement, l'huile du coco à l'aide du moulin à huile de sésame qui porte le nom souahhéli de *kinou tcha kouchiadikia* (moulin tournant) ; ce moulin se compose d'un mortier creusé, en forme de cône renversé, à une profondeur d'un mètre à un mètre trente cen-

timètres, dans un tronc d'arbre d'un bois très-dur. Un fort pilon du même bois, destiné à se mouvoir circulairement, en remplit le fond, où il est retenu par son bout inférieur, tandis que le bout supérieur va s'attacher à une solive tournant horizontalement sur un pivot fixé au plancher. A l'une des extrémités de celle-ci est attelé un chameau qui lui imprime le mouvement; à l'autre est suspendu un poids qui, agissant à la fois sur la solive et sur le pilon, augmente la puissance de la trituration de ce dernier. Le point d'attache du pilon à la solive est un peu en dehors de l'axe du mortier, de manière qu'en tournant dans celui-ci il exerce une forte pression sur sa paroi intérieure. Souvent le conducteur du chameau, armé d'un long et mince épieu dont il se sert pour exciter l'animal, s'assied à l'endroit où se trouve le poids, et continue de la sorte sa besogne sans fatigue. La graine, versée dans la cuve et broyée par le pilon, rend son huile, qui est recueillie au moyen d'un bouchon de vieille toile faisant l'office d'éponge, et qu'on exprime au fur et à mesure dans une grande jarre disposée à cet effet. Un moulin travaillant sans interruption à l'aide de deux chameaux alternés peut faire, par jour, environ cent kilogrammes d'huile. Le rendement obtenu par ce procédé très-défectueux est à peu près de 35 pour 100 du poids de la graine. Cette huile, fabriquée proprement et bien convenablement épurée, est d'un goût agréable; dans sa fraîcheur, les Arabes la préfèrent aux autres huiles comestibles.

Quelque imparfaite que soit la machine dont je viens de donner la description, elle n'en est pas moins de nature à laisser supposer, chez le peuple qui s'en sert, assez d'instinct industriel pour appliquer rationnellement la force mécanique à certaines fabrications. Ce serait là, pourtant, une erreur complète. D'abord le moulin à huile de sésame est sans doute originaire de l'Arabie; et puis, pour mon compte, je n'en ai vu que deux à Zanzibar. L'isolement où se trouve chaque famille, l'habitude de préparer chez soi ce qui doit satisfaire les besoins naturellement très-bornés de gens si peu avancés en civilisation, enfin la tendance, si facilement réalisée, à se servir, en tout et pour tout, de la machine humaine, l'esclave, toujours prête à fonctionner pour épargner au maître la fatigue du corps et le travail de l'esprit; ces diverses causes, jointes à l'apathie incurable d'une race qui a dans les veines plus de sang africain que de sang arabe, entretiennent, dans ces populations, l'ignorance des procédés mécaniques et l'inaptitude à sortir de la voie routinière où elles croupissent depuis si longtemps. Ainsi les habitants de Zanzibar en sont encore, pour les grains, à la mouture domestique, chaque ménage la pratiquant en proportion de ses besoins, et y employant les engins les plus grossiers et les plus incommodes. Quant au sucre, c'est la même disette de moyens d'extraction, et cependant la canne vient à Zanzibar spontanément et en grande abondance; il s'ensuit que, au lieu d'une exploitation qui les enrichirait facilement, ils n'ont qu'une production bornée et de qua-

lité très-inférieure. Si quelque personne intelligente, dans l'espoir de se procurer de meilleurs revenus, tente la création d'une industrie, comme l'a fait Syed Séliman pour l'indigo, ces expériences ont lieu sans suite, sans énergie, sans la ferme volonté d'atteindre le but : alors, quand l'insuccès se produit, c'est toujours dans des conditions telles, qu'il est irréparable. Cela est arrivé à Syed Saïd, un jour qu'il se mit en tête d'établir une sucrerie. Il avait appelé deux Français de Bourbon pour la monter et la diriger. Le climat (j'ai déjà mentionné ce fait) ayant tué ces deux malheureux, l'usine en est restée là, et le spéculateur, sans persistance, n'a pas essayé de réparer son échec. Zanzibar continue donc de fabriquer, pour son usage particulier, de mauvaise mélasse et un peu de sucre grossier, en broyant la canne entre deux pontres que l'on fait mouvoir l'une contre l'autre, en sens opposé ou à l'aide de quelque appareil non moins ingénieux.

Ainsi se perdent, entre les mains d'hommes non-chalants et ineptes, toutes les richesses que la nature a prodiguées à certaines contrées. Pourquoi n'y aurait-il pas, pour les nations, des conditions de déchéance comme pour les individus, et pourquoi n'appliquerait-on pas la loi de l'expropriation à qui possède un pays sans lui faire rien produire ? Les Arabes ne sont maintenant, dans l'Afrique orientale, que des parasites, comme l'est tout peuple exclusivement commerçant.

GUILLAIN,
Capitaine de vaisseau.

LES COLONIES EUROPÉENNES

ou

RIO DE LA PLATA.

Nous recevons d'une personne que nous avons lieu de croire bien informée, et qui demeure depuis plusieurs années dans l'Amérique méridionale, les détails suivants sur plusieurs colonies européennes récemment établies dans les vastes régions du Rio de la Plata.

Colonie de Corrientes. — Cette colonie fut fondée en 1853 par le docteur Auguste Brougues, qui s'engagea envers le gouvernement de Corrientes à conduire dans cette province mille familles d'agriculteurs, composées chacune de cinq membres. Ces émigrants devaient venir par convois de deux cents familles, le premier avant l'expiration des deux premières années, et les autres dans l'espace de dix ans. Chaque famille devait recevoir du gouverneur de Corrientes environ 170,000 mètres carrés de terrain, dont elle acquerrait la pleine propriété par cinq années de résidence. A titre d'avance, le même gouvernement promit de donner à chaque famille une

maison (*rancho*) composée de deux chambres, six barils de farine, de la semence de coton et de tabac, des cannes à sucre, huit vaches, deux bœufs et deux chevaux. Chaque colonie de deux cents familles devait avoir autour de soi une superficie de quatre lieues carrées pour ses pâturages; mais le gouvernement de Corrientes se réserva dans le voisinage de chaque colonie la propriété de quelques terrains, afin de les vendre lorsqu'ils auraient acquis de la valeur par le fait de la colonisation européenne.

Presque immédiatement après que le congrès législatif, par une loi du 18 novembre 1854, eut ratifié le contrat fait avec M. Brougues, les premiers émigrants arrivèrent. Malgré l'insuffisance des moyens de transport de Montevideo à Corrientes et des préparatifs de logement, la colonie de San-Juan, composée seulement de 250 colons, est aujourd'hui établie sur la rive gauche du Parana, au nord de Corrientes, à peu de distance de la capitale; elle est en voie de prospérité. Le 15 août 1856, elle a célébré le second anniversaire de sa fondation.

Un autre contrat a été fait dans des conditions analogues par le gouvernement de Corrientes avec M. Jean Lelong, ex-consul de Montevideo à Paris, qui s'est obligé à conduire dans cette province 12,000 colons. Ce contrat, qui porte la date du 26 février 1853, n'a pas été soumis à la sanction du congrès fédéral. M. Lelong annonçait récemment qu'il venait de faire un traité avec la maison Kunemann et C^{ie} pour le transport de 6,000 colons, et qu'un pre-

mier convoi de 1,200 émigrants , accompagnés d'un prêtre, d'un médecin et d'un conducteur, arriverait bientôt en Amérique. Quoique le gouvernement de Corrientes soit bien disposé pour les étrangers, il est certain qu'en ce moment il ne lui sera pas facile de tenir fidèlement ses promesses , et par suite il est probable que ces colons éprouveront, à leur arrivée, de pénibles déconvenues.

Colonie de Santa-Fé. — M. A. Castellanos a conclu le 15 juin 1853, avec le gouvernement de Santa-Fé, un contrat pareil à celui du docteur Brougues dans l'État de Corrientes, et il l'a fait sanctionner par le congrès législatif de la confédération. Amenés par les deux navires anglais *Général la Marmora* et *Lord Raglan*, les premiers convois, composés d'Allemands, de Suisses et de Français, arrivèrent à Santa-Fé avant que le gouvernement eût fait les préparatifs nécessaires. Par les soins de M. Cullen, alors gouverneur de cette province, les colons furent provisoirement placés dans la ville; de là, ils se rendirent dans le lieu qui leur était désigné et commencèrent à construire leurs maisons, pour lesquelles le gouvernement leur fit une avance de 30 piastres fortes (150 fr.) par famille. Mais ils demandèrent en vain les bestiaux, les semences et les vivres qui leur avaient été promis. M. Castellanos renonça, en faveur du gouvernement de Santa-Fé, aux droits qu'il tenait de son contrat. Les colons se trouvèrent alors en face du gouvernement, et les agitations politiques rendirent encore pire la condition de cette colonie

d'environ mille individus, parmi lesquels figurent quatre Savoyards.

Colonie d'Entrerios. — M. Vanderest de Dunkerque qui, à raison des études par lui faites sur la Confédération Argentine, avait le titre de consul général de cette république, recruta des colons pour la province d'Entrerios aux conditions arrêtées pour les colonies de Corrientes et de Santa-Fé; et, sans attendre l'approbation du gouvernement argentin, il expédia un premier convoi de 250 individus. Mais le gouvernement, instruit par l'expérience, n'était plus disposé à faire aux colons des conditions aussi favorables; il répondit à M. Vanderest qu'il concéderait à son entreprise une étendue de douze lieues carrées de terrain qui devrait être colonisée en dix ans par 12,000 individus, mais qu'il ne ferait aucune avance de maisons, d'animaux, de semences ni de vivres. Les premiers colons, trompés dans les promesses qu'on leur avait faites, se répandirent en plaintes menaçantes; peu à peu, grâce à l'appui du général Urquiza, ils trouvèrent des logements, des vivres et du travail.

A ces détails sur les colonies de la Confédération Argentine, nous joindrons quelques observations rapides sur les tentatives faites pour coloniser la Patagonie et le Chaco.

Colonisation de la Patagonie. — L'État de Buenos-Ayres, afin de protéger contre les Indiens sa frontière du sud, concéda au comte de Vieil-Castel une certaine étendue de terrain sur la rive gauche du Rio.

Negro, pour l'établissement de huit colonies agricoles, chacune de 500 individus. La première devait s'établir à vingt lieues au-dessus de la ville de Carmen des Patagons, et les sept autres à cinq lieues de distance l'une de l'autre ; chaque colonie aurait eu la propriété de trente lieues carrées de terrain.

La société concessionnaire prenait à sa charge les frais de transport, la fourniture des instruments agricoles, celle des semences, etc., ce qui était un léger sacrifice en comparaison des énormes avantages d'une concession aussi généreuse. Ce traité ne fut pas ratifié par les chambres, et le gouvernement s'occupait d'en modifier les conditions, lorsque les Indiens envahirent le territoire promis au comte de Vieil-Castel ; les journaux demandèrent alors s'il ne valait pas mieux livrer ce territoire à des colons européens et amis qu'à de sauvages Indiens. L'opinion publique se déclara ouvertement pour la ratification du contrat, et le gouvernement renouvela à la société Vieil-Castel et sous une autre forme les offres primitives.

Colonisation du Chaco du Paraguay. — Cette colonie, appelée *Nouvelle-Bordeaux*, fut imaginée par le gouvernement du Paraguay, non pour favoriser les colons européens, mais pour prendre possession du vaste territoire du Chaco sur lequel la Confédération Argentine élevait des prétentions. Les colons furent transportés aux frais du gouvernement du Paraguay, mais en prenant l'engagement de lui rembourser cette avance dans un délai déterminé.

Les premières tentatives de culture échouèrent; le découragement et le désespoir se mirent parmi les colons, qui tentèrent de désert, et le président fut obligé de dissoudre la colonie; mais les colons, ramenés à l'Assomption, se virent attachés à des travaux obligatoires jusqu'à parfait remboursement des frais de voyage. Ces faits donnèrent lieu à une protestation du gouvernement français et à une demande d'indemnité.

Il ne sera pas inutile d'indiquer les sociétés actuellement existantes en Europe, qui sont autorisées à conduire leurs émigrants dans les territoires de Rio de la Plata.

Ce sont :

1° La société d'Auguste Brougues, autorisée à offrir des terrains, des semences, etc., pour le compte de la province de Corrientes à mille familles ou cinq mille personnes, conditions sanctionnées par le congrès fédéral;

2° La société de Jean Lelong, autorisée par la province de Corrientes à recruter deux mille familles de colons avec promesse de logements, d'animaux, etc., mais sans la garantie du congrès fédéral;

3° La maison Vanderest de Dunkerque, autorisée à recruter 10,000 émigrants et à leur promettre un espace de 12 lieues carrées sur le territoire fédéral d'Entrerios, mais sans aucune promesse de maisons, de semences ni d'animaux.

Il semble souvent, au premier aspect, que les concessions les plus avantageuses sont celles qui pro-

mettent des avances de sommes, de bestiaux, etc.; en résultat, les concessions de terrain seul sont préférables, parce qu'elles ne donnent lieu ni à des remboursements ni à des redevances annuelles. Elles n'obligent qu'à cultiver la terre et à se fixer pour cinq années au moins sur le lieu de la colonisation. Mais pour accepter ces conditions, il faut apporter d'Europe, afin de cultiver la quantité de terrain assignée à chaque famille, un capital qui ne doit pas être moindre de 5,000 francs par famille.

Avec ce capital, avec beaucoup d'activité, avec une vie sobre et régulière, une famille de paysans peut calculer qu'à la condition de s'adonner aux genres de culture qui correspondent au climat, aux usages et aux besoins du pays, elle aura amassé à la fin de la cinquième année un capital d'au moins 50,000 fr. Beaucoup d'émigrants européens parlent pour l'Amérique avec le projet d'y introduire des industries nouvelles, comme la culture du mûrier, la fabrication du fromage: c'est là une folie. Les émigrants ne doivent emporter avec eux que de bonnes semences. Quant aux instruments agricoles, ils en trouveront d'immenses dépôts fondés par les Américains du Nord à Montevideo et à Buenos-Ayres.

Les familles d'agriculteurs, et particulièrement celles où se trouvent des femmes jeunes et robustes et quelque garçon de plus de dix ans, peuvent être assurées que, même sans capital, elles trouveront bientôt des emplois lucratifs. Ceux qui ont travaillé comme journaliers dans des chemins de fer ou dans

des usines à gaz, se placeront aussi très-facilement. Au contraire, ne peuvent absolument pas trouver d'emploi : 1° la plus grande partie de ceux qui, sans avoir de forts capitaux, se proposent d'introduire des industries ou des inventions nouvelles, comme la fabrication des briques à l'aide de machines, la conservation des viandes par des procédés différents de ceux qui sont en usage, des fabriques d'asphalte, des salines, des mines, etc. ; 2° les hommes de lettres, les jeunes gens du commerce, les hommes d'affaires, les architectes, les maîtres d'armes, les peintres, les maîtres de langues, etc. Un maître élémentaire trouverait à s'employer dans un village de l'intérieur avec 150 fr. d'appointements par mois. L'énorme importation des habits confectionnés et des chaussures font que les tailleurs et les cordonniers trouvent déjà moins d'ouvrage. Un bon maçon peut gagner 200 fr. par mois ; un cultivateur peut gagner de 65 à 85 fr. par mois, outre le logement et la nourriture.

Il paraît qu'en général les émigrants font bien de ne pas se lier, avant de partir pour aller dans des lieux certains, à des conditions déterminées ; celui qui, son voyage payé, reste encore avec une centaine de francs pour faire face aux premiers besoins, trouvera toujours en Amérique des conditions meilleures que celles qu'il aurait pu stipuler en Europe ; sans compter que les promesses pompeuses faites au départ sont rarement tenues à l'arrivée. Telle est la disproportion des sexes dans la population euro-

péenne de l'Amérique méridionale, et tels sont les obstacles qui s'opposent encore à la fusion des races, que beaucoup de jeunes filles qui ne trouvent pas de maris en Europe, quoiqu'elles aient une dot, quoiqu'elles soient accompagnées de leur mère et que leur moralité ne soit pas douteuse, trouveraient en Amérique à s'établir très-convenablement.

Mais la première condition de réussite pour les émigrants, c'est la persistance. Et c'est pour cela que les militaires qui ont obtenu un congé régulier et qui ont contracté au service des habitudes d'ordre et de discipline propres à rendre les privations moins pénibles, sont ceux qui offrent le plus d'exemples d'une réussite rapide et brillante.

(Traduit de la *Gazette Piémontaise*
par L. JOURNAULT.)

ANALYSES CRITIQUES
ET EXTRAITS D'OUVRAGES RÉCENTS.

I. DAS STROMSYSTEM DES OBEREN NILS,

.....

VON G. A. VON KLÖDEN,

Berlin, 1856.

II. THE FOREIGN MISSIONARY INTELLIGENCER,

Numbers 2 to 9, vol. VII, February to September 1856.

L'excellente compilation de M. de Klöden, professeur à l'Université de Berlin, « sur le système des fleuves dont l'union forme le Nil supérieur, » a vu le jour sous les auspices du prince de notre âge, dont la haute intelligence et la vaste érudition encouragent le plus dignement les lettres sérieuses (1). On sait combien, malgré les efforts soutenus d'explorateurs intrépides et de géographes clairvoyants, « le problème des sources du Nil » demeure encore éloigné d'une solution même approximative. Après le bassin de l'Amazone, celui du Nil est le plus considérable de notre planète. On connaît parfaitement les embouchures de ce fleuve et la partie moyenne

(1) Dédicace à Frédéric-Guillaume IV, p. iv.

de son cours, depuis le Kaire jusqu'au Khartoum. Là s'unissent deux grands cours d'eau, dont le moins important, le « Nil Bleu. » Bahr-El-Azrek, Abaï, a, jusqu'au commencement du siècle actuel, été pris pour la branche capitale du fleuve. Il manque encore bien des détails à l'investigation complète du cours de l'Abaï; cependant depuis Khartoum jusqu'à la source décrite par Bruce, et visitée avant lui par des missionnaires portugais dans les montagnes du Damoté, au sud du lac Tzana, on possède des notions sûres et claires sur l'ensemble de la vallée arrosée par le Nil Bleu. On peut en dire autant du seul affluent considérable que le Nil reçoive du côté de l'est, mais seulement quant à la partie supérieure du cours de cette rivière. C'est le Tacazzé des Abyssins, l'Atbora (1) ou Bahr-el-Aswad, des Nubiens. La partie inférieure de la vallée qu'il fertilise à travers le désert de Nubie, n'a été encore que très-imparfaitement reconnue par les explorateurs européens; il atteint à Damer le Nil, dont M. de Klöden n'hésite point à le considérer comme la branche orientale (2). Sa source (Aïn Tacazzé), au-dessous du mont Lalibela, si souvent nommé dans les relations portugaises, appartient au district chrétien d'Angoté, seul débris de ce qui était au xv^e siècle une puissante vice-royauté soumise au monarque d'Abyssinie, pays inondés et changés en déserts par les invasions réitérées des Gallas.

(1) *Vulgò* Athara.

(2) Résumé rétrospectif, p. 365.

Le « Nil Blanc » qui reçoit l'Abaï, près de la ville de Khartoum, nouvellement érigée pour servir de capitale administrative à la Nubie, sous le sceptre des pachas d'Égypte, roule une masse d'eau bien plus considérable que l'autre fleuve, et doit, incontestablement, être considéré comme la branche principale du Nil; ses sources, situées à une distance énorme, vers le sud, de celles de l'Abaï et du Tacazzé, offrent à la science géographique un des problèmes les plus intéressants et les plus difficiles qui lui restent à résoudre. Le Nil Blanc, appelé Bahr-el-Abiad par les Arabes, est l'*Astapus* de Pline et de Ptolmée, lesquels nomment *Astaboras* l'Abaï. L'antiquité connue, au moins superficiellement, la partie inférieure de ce grand cours d'eau, celle qui limite à l'ouest l'île fameuse de Meroë, appelée par les Arabes de nos jours Djézira-el-Hoye. Mais dès qu'on remonte au delà du 12° degré de latitude nord, les notions géographiques de l'antiquité s'arrêtent; et passé le 10° parallèle, les nôtres tombent dans le domaine de la conjecture et de l'indécision. Tout ce que la perspicacité et le labeur obstiné peuvent faire pour porter la lumière dans ce chaos, en attendant l'épreuve décisive d'une reconnaissance régulière par des observateurs compétents, M. de Klöden vient de l'accomplir. Nous aurions beaucoup de peine à condenser dans une analyse méthodique cette masse de documents réduits, pour la plupart, à une grande brièveté, et disposés dans un ordre méthodique; rien n'y manque: car l'histoire des

systèmes géographiques dont cette contrée a été l'objet, chez les Grecs, les Romains, les Arabes, les Portugais et les nations modernes initiées plus tard à la connaissance de l'Afrique orientale, accompagne l'exposition des témoignages d'après lesquels on pouvait, en 1856, dresser une carte *conjecturale* du système des sources du Nil. Cette carte est celle qui, dans l'atlas de M. de Klöden, porte le n° 5 ; son cadre embrasse les pays situés dans l'intérieur du continent Africain, entre le 15° parallèle nord et le 2° parallèle de latitude méridionale, depuis le 30° jusqu'au 57° de longitude est. C'est une des œuvres les plus hardies et, à la fois, les plus consciencieuses de l'érudition contemporaine. M. de Klöden suppose que sept groupes de torrents, descendant des montagnes de l'Afrique centrale (groupes qu'il énumère et caractérise), fournissent au Nil Blanc une masse d'eau dont le Nil d'Égypte est loin de rouler, dans la saison pluvieuse, la totalité dans son lit. M. de Klöden admet donc, en conformité des témoignages multipliés des indigènes, depuis les premières lueurs de la science géographique jusqu'à nos jours, qu'un canal de communication temporaire s'établit, par le 2° parallèle nord, au moyen des branches du Nil appelée Zoum et Wamba-Ada, entre le Bahr-el-Abiad, à l'est, et le Binué ou Tchadda, principal affluent du Niger, à l'ouest. Cette communication, qui cesserait pendant la saison sèche, s'effectuait sur le plateau appelé Lufum, par les lagunes de Liba-Kura. Un autre réseau de canaux, navigables

seulement pendant la saison pluvieuse, mettrait, au moyen du Gyr, le Nil Blanc en communication, également temporaire, avec le lac Tchad, cette Caspienne du Soudan oriental. Il faudrait chercher vers le 10° degré de latitude nord, cette étrange, mais vraisemblable bifurcation du « Nil des Noirs. »

Sous le point de vue ethnologique et sous celui de la constitution géologique des contrées qui composent ce système du Nil supérieur, l'ouvrage de M. de Klöden est rempli des recherches les plus curieuses, et renferme toutes les données authentiques dont l'état présent de la science permet de se prévaloir.

Dans ce vaste tableau, l'Abyssinie joue le rôle principal. C'est également à cette région que se rapporte la partie la plus considérable du journal de voyage écrit en 1855, par le docteur Krapf, et dont nous trouvons l'ensemble dans une série de numéros des *Annales de la Société des Missions étrangères*, publiées à Londres en 1856.

Un vif intérêt s'attache aux destinées de l'Abyssinie. Dès le xvi^e siècle, le désir de raviver dans cette étrange et magnifique région la flamme du christianisme, et de l'attacher, par des liens d'échanges commerciaux, aussi bien que de sympathie religieuse, au grand corps de la civilisation occidentale, ce désir prit, chez les Portugais, l'élan d'une passion chevaleresque : plus tard, les érudits de l'Allemagne, et, avant tout, l'illustre Ludolf, l'exprimèrent par des travaux lumineux; de nos

jours, les labeurs de missionnaires catholiques et protestants, l'envoi successif d'explorateurs et de négociateurs anglais et français, ont cherché à le réaliser, souvent, il faut le dire, avec plus de zèle et de curiosité que de bienveillance solide et de jugement. La plupart des explorateurs et des aventuriers européens qui ont, depuis 1820, visité ce territoire, n'ont abouti qu'à faire baisser la considération dont le caractère *franc* y était précédemment l'objet, et à déchaîner sur l'église nationale le fléau de controverses envenimées dont chacune a été close par des actes de brutale persécution. La science seule a gagné sans compensation à l'élargissement des communications entre l'Europe occidentale et l'Abyssinie.

M. de Klöden récapitule avec exactitude la portée et le sens des diverses dénominations sous lesquelles cette contrée a été connue depuis l'époque de Ptolémée jusqu'à nous. Les Arabes disent *Habesch*, ou plus exactement *Habascha*, « pays de tribus mélangées ; » le terme éthiopien *Ghèez*, signifie *Émigrés*. L'antiquité grecque attribuait le même sens aux noms des *Automoles* et des *Sembrites*, appellations diverses d'un seul et même peuple, habitant la haute région de *Ténésis*.

Mais le *Habesch* des Arabes embrasse dans sa dénomination vague, et plutôt ethnologique que géographique, les plaines basses de l'intérieur (*Dar Kolla*(1)) et la plaine sablonneuse du littoral (*Sam-*

(1) Hauteur moyenne de 3,000 à 4,500 pieds au-dessus de la mer.

hara, Somâl), aussi bien que le plateau et les groupes de montagnes (*Waïna-Dega* (1) *Dega*, (2), qui sont principalement au pouvoir des populations chrétiennes, et que les relations européennes désignent d'ordinaire presque exclusivement sous la dénomination d'*Abyssinie*. L'usage de ce nom dans les langues occidentales remonte à Martin Behaim (1492), qui écrit *Abassia* et *Abissinia*; l'orthographe *Abysinia* qui, depuis, a prévalu, fut introduite en 1609 par Stampelius.

Ces populations chrétiennes, sur qui l'intérêt se porte de préférence et dont nous parlerons principalement ici, sont isolées au milieu de races hostiles, les unes musulmanes, les autres polythéistes. Un fétichisme grossier semble être le culte des *Schankalas*, peuplades nègres qui occupent les régions basses (*Kollas*) au nord et au couchant du plateau, aussi bien que des *Gallas*, dont les hordes nomades, abandonnant le berceau de leur race (le pays d'*Ugallani*, à l'ouest du *Souahéli*, ou côte de Zanguebar) ont, depuis le commencement du xvii^e siècle, successivement franchi les degrés inférieurs et envahi les terrasses moyennes de la haute région dans toute sa section méridionale. Le type physique des *Gallas*, malgré la teinte absolument noire de leur peau, se rapproche beaucoup plus de celui des Abyssins que de celui des véritables nègres.

Par les vallées du Nil Blanc, de l'*Abaï* et du

(1) Hauteur moyenne de 4,800 à 9,000 pieds.

(2) Hauteur moyenne de 9,000 à 14,000 pieds.

Tacazzé, les populations musulmanes, comparativement civilisées, de la Nubie entrent en contact avec les populations chrétiennes du plateau. Vers l'est et le sud-est, les contrées de *Samhara* (dont le *Dankali* fait partie), d'*Adal* (Adel des relations portugaises), de *Harrar* et de *Somâl* s'étendent au pied du plateau, possédées par les nombreux éléments d'une seule et même nation, que les anciennes relations européennes nous ont accoutumés à nommer *Berbère*. Cette nation, musulmane depuis le VIII^e siècle, se trouve placée sous l'influence exclusive de la civilisation arabe. Des artisans et des marchands de cette race (dont le type physique ressemble à celui des Abyssins, et le surpasse quelquefois en beauté) se sont infiltrés dans tous les cantons de l'Abyssinie chrétienne, où ils forment de petites colonies industrielles, qui profitent de l'aversion des indigènes pour les arts mécaniques en les exerçant à leur seul profit. Les Abyssins les nomment *Djibberti* et reçoivent d'eux le nom de *Kóstani*.

Ainsi retranchées dans une sorte de citadelle naturelle qui jouit d'un climat tempéré au milieu des plaines brûlantes de l'Afrique intertropicale, les populations chrétiennes d'Abyssinie appartiennent, d'après la distinction de leurs idiomes, à cinq familles différentes. Celle des *Ghéz* occupe le nord et le nord-est du plateau. C'est chez elle qu'ont existé, avant et après l'introduction du christianisme, les premiers foyers de civilisation, les premiers centres de pouvoir politique en Abyssinie. La métropole pri-

mitive, *Axome* ou *Axum*, était leur chef lieu spécial. Les relations européennes les appellent ordinairement *Tigréens*. Leur langue, que l'ascendant des méthodes Alexandrines leur apprit à nommer « éthiopienne » (1) est l'idiome liturgique de toute l'Abysinie; elle appartient purement et simplement à la famille sémitique. Par opposition à cette origine de l'idiome, qui exprime et constate celle de la nation, les critiques modernes, à leur tête, les ingénieux et érudits frères d'Abbadie, donnent l'appellation de chamitiques aux langues des nations aborigènes demeurées en possession des portions centrale, occidentale et méridionale du plateau. La plus considérable est celle des *Amharas*. Elle domine actuellement dans les régions d'Amhara (ou Dembéa), Lasta, et Choa; elle s'est de bonne heure et complètement associée aux développements de la civilisation importée tant d'Arabie par les émigrants, que d'Alexandrie par les missionnaires; sa langue, l'*Amharic*, porte l'empreinte de cette influence et de ce mélange. Il n'en est pas de même de l'idiome, en apparence tout original, des *Gongas* (2), troisième nation chrétienne, établie dans le Kuarra, à l'ouest du lac Tzana, et dans les régions méridionales d'Iuaréa et de Kafa. Le quatrième des peuples chrétiens, celui des *Agaous*, aussi sans éléments étrangers, et en possession d'une langue originale, vit en deux tribus sans connexion géogra-

(1) *Ethiopian*.

(2) Appelés *Sidama* par les Gallas.

phique, l'une dans les hautes vallées du Lasta, l'autre dans celle de Godjam; les sources de l'Abaï et du Tacazzé appartiennent aux Agaous. La quatrième des races chrétiennes, les *Guraghé*, n'habitent, au moins maintenant, qu'un seul district, entre Choa et Inaréa. Les *Gallas* attirés, depuis le commencement du xviii^e siècle, dans l'Église d'Abyssinie, et dont le nombre est considérable, surtout dans les provinces centrales de Méitcha et Begemder, forment le cinquième membre de la société chrétienne du plateau. Mais le nombre des idiomes radicalement distincts dont on y fait usage n'est pas restreint dans ces limites. Nous avons indiqué déjà une sixième langue, le berbère mélangé d'arabe, parlé par les Djibbertis. Les relations de Bruce, et celles d'explorateurs plus récents parlent des Gafates, des Ouaitos, et d'autres tribus nomades de l'Amhara oriental, comme de fragments d'une nation polythéiste, ayant sa langue à part. Celle des *Falaschas* ou Falasyan est un peu moins obscure. Ce peuple digne au plus haut degré d'examen et d'intérêt, professe la religion mosaïque. Il vit disséminé dans les provinces du nord et du centre du plateau; ses principaux établissements étaient et sont peut-être encore dans le Lasta. Le nom qu'ils se donnent dans leur langue liturgique, et que les Abyssins leur conservent en l'employant comme un terme injurieux, signifie « bannis » ou « fugitifs ». Ils ont, aux x^e et xi^e siècles, exercé un ascendant politique absolu sur l'Abyssinie chrétienne, qui s'est

cruellement vengée de cet affront. La tradition des *Falaschas* concorde d'une manière étrange avec celle que l'antiquité grecque nous a transmise sur l'origine des Sembrites, Egyptiens insurgés contre le pouvoir du premier Psammétique (1), et s'étant volontairement bannis dans la haute région de *Temésis*. Mais ce que nous savons de l'idiome, en apparence, original des *Falaschas* n'indique point à ce peuple une origine égyptienne. L'époque de son adhésion au mosaïsme est inconnue; mais elle a certainement précédé l'introduction du christianisme dont Frumentius (2), en 325, fut le premier prédicateur sur le plateau d'Abyssinie.

Cette date, et les circonstances qui s'y rattachent expliquent en partie le caractère extérieur du christianisme abyssin, chargé d'observances mosaïques, dues, selon tout apparence, au contact avec les *Hamyarites* de l'Arabie Heureuse. En effet, dès le commencement du iv^e siècle, cette nation, alors puissante et parvenue à un degré assez élevé de civilisation originale, était convertie tout entière à la religion des Israélites, et la professait avec un zèle intolérant.

Depuis la dépossession de la dynastie Iduméenne, en Judée, c'est-à-dire depuis le commencement du i^{er} siècle de l'ère chrétienne, la seule société politi-

(1) Entre les années 665 et 645 A. C. Voir les travaux récents de M. Mariette.

(2) *Frémonat* dans la langue des prosélytes Ghééz. De son nom dérive l'appellation du sanctuaire de *Fremona*, dans le Tigre, que les Portugais trouvèrent encore florissant au commencement du xvi^e siècle.

quement indépendante qui vécût sous l'organisation religieuse prescrite par le législateur des Hébreux subsistait dans l'Yémen ; oubliée maintenant, elle figura longtemps, sous les noms d'*Immireni* et de *Homerita*, dans les témoignages historiques des Occidentaux ; elle se maintint avec une alternative de succès et de revers dans des luttes fréquentes avec l'Abyssinie, jusqu'à la promulgation triomphante de l'Islam. C'est au commerce avec les Hamyarites, et à l'ascendant que ces Asiatiques prenaient aisément sur leurs voisins africains, issus, en partie, de la même souche, que l'on peut attribuer, avec une certaine vraisemblance, non-seulement l'emploi de la circoncision et des purifications légales chez les Abyssins, mais encore plusieurs traits de leur organisation politique, et entre autres la légende, jusqu'à nos jours si respectée, qui fait descendre la maison royale de Ménilek, personnage mythologique, fils de Salomon et de la Reine de Saba.

Il est plus difficile de s'expliquer les causes qui ont fait si promptement et si profondément déchoir en Abyssinie, le christianisme, de son esprit légitime, et primitif, tellement qu'il y a perdu la plupart des qualités éminentes qui en font, dans l'ordre moral et social, l'instrument le plus puissant de la civilisation. Ni le régime féodal, établi dès les premiers temps parmi les populations éthiopiennes, ni même la décadence amenée par des bouleversements politiques, dans l'Eglise copte, dont l'Eglise d'Abyssinie a suivi les errements avec

une docilité passive, ne suffisent à expliquer complètement ce point.

Peut-être faut-il chercher des causes plus efficaces dans la particularité offerte, dès son origine, et obstinément maintenue jusqu'à présent, par la société religieuse en Abyssinie. Cette Église, malgré l'énorme étendue des terres qu'elle occupe, n'a qu'un évêque; et cet évêque est nécessairement étranger. De cette mutilation de la hiérarchie épiscopale dérive peut-être l'imperfection de l'organisation sacerdotale, et son peu d'action dans l'État. Toute la force religieuse et presque toute la vie ecclésiastique, s'étaient concentrées dans les cloîtres. On sait combien est borné le rôle qu'à la longue ces institutions, imposantes en apparence, peuvent remplir dans une société chrétienne. Aucune Église ne leur attribua tant de puissance que celle d'Alexandrie; aucune ne les vit tomber d'une manière plus déplorable dans l'atonie religieuse et l'oisiveté intellectuelle. Pourtant, en Abyssinie, le peu qui reste d'études ecclésiastiques et de sentiments vraiment pieux végète dans ces asiles, dont plusieurs ont survécu aux guerres civiles et aux victoires dévastatrices des Musulmans.

Les catastrophes qui ont nui si prodigieusement à l'organisation civile et religieuse de l'Abyssinie, et à la suite desquelles l'ensemble des populations chrétiennes a perdu la moitié, au moins, du territoire qu'il possédait de toute antiquité; ces catastrophes commencent, par une étrange coïncidence :

en même temps que les relations de cette contrée avec l'Europe occidentale. La lutte avec les Musulmans d'Adal et de Samhara, qui, pendant toute la durée de notre moyen âge, avait été, presque uniformément favorable aux milices chrétiennes, réunies sous la direction de chefs entreprenants et obéis, prit, au commencement du xvi^e siècle, une tournure opposée. Aidés par les Arabes, chez qui le zèle de la guerre sainte s'était soudainement réveillé, les sultans de Zéïlah et de Haoussa poussèrent des excursions dévastatrices jusqu'aux zones les plus élevées et les moins accessibles du plateau, ruinèrent les antiques métropoles, chassèrent de son siège d'Axum l'*Abouna*, dont la résidence, depuis, demeura nomade, et brûlèrent dans les *Laures* (1) d'Amhara et de Tigré les trésors, *non encore* négligés de la littérature hiératique. Les Portugais qui, précisément à cette époque, se répandaient le long de toutes les côtes de l'océan Indien, et fondaient le vaste, incohérent et éphémère empire dont le nom officiel, conservé dans les titres du Monarque, est *conquête d'Ethiopie*, les Portugais accoururent à la défense des Abyssins, dans lesquels ils voyaient encore des frères en religion. Ils parvinrent, malgré leur petit nombre, à refouler les Musulmans dans leurs plaines, à ranimer le courage des Abyssins, et à raviver chez eux l'organisation militaire. Mais un

(1) Monastère du premier rang. Tels étaient, dans le Tigré, Saint-Michel, Hallelujah; dans l'Amhara, Debra Marlam; dans le Choa, Debra Libanos; Saint-Pierre dans l'Angoté; Belibela dans le Losta.

formidable élément de discorde, apporté par ces auxiliaires, compensa d'une manière funeste les résultats de leurs services belliqueux.

Jusqu'alors, l'unité de dogmes et de rites, sous l'autorité incontestée d'un Abouna, toujours Copte, choisi et envoyé par le patriarche d'Alexandrie, avait préservé les chrétiens abyssins du fléau des discordes religieuses. L'introduction des missionnaires jésuites, auxquels les exploits des Portugais ouvraient la route jusqu'à la résidence royale, éleva bientôt autel contre autel. Plusieurs souverains montrèrent une prédilection décidée pour la communion romaine : les patriarches d'Éthiopie, sacrés par le souverain Pontife, généralement hommes de savoir, et tous hommes de cœur, formèrent un grand établissement ecclésiastique à Emfras, et semblèrent au moment d'imposer à la nation la communion romaine, en même temps que le symbole de saint Athanase. Mais ils rencontrèrent dans le gros du clergé et la presque totalité du peuple illettré, un attachement invincible aux doctrines monophysites, que cependant les Abyssins n'avaient acceptées que de seconde main, des docteurs Eutychéens de l'Église d'Alexandrie. En même temps, l'éloignement profond et mal dissimulé des missionnaires jésuites pour le rite éthiopien, l'énergie persévérante avec laquelle ils combattaient dans le clergé séculier l'usage du mariage, usage non interrompu depuis la prédication primitive de l'Évangile dans cette région ; enfin, et peut-être plus que tout le reste,

leur qualité d'étrangers et de *Francs*, déterminèrent, contre leur Église et leurs personnes, une réaction violente. Tous les liens de la société politique, et ceux même de la famille, semblaient se briser; profitant de cette anarchie ensanglantée, les Gallas, sortant par bandes nombreuses de leurs anciennes demeures, pénétraient jusqu'au cœur de l'Abyssinie. Frappé par ces désastres et en craignant de pires encore, le roi Facilidas, qui, d'abord et longtemps, s'était montré très-favorable aux catholiques, prit brusquement la résolution de les proscrire et l'exécuta sans pitié. Ce fut entre les années 1630 et 1635, précisément alors que la persécution de Taïko Sama détruisit le christianisme au Japon, que les missions catholiques furent expulsées d'Abyssinie, et que les dernières racines de la communion catholique en furent arrachées, presque sans effusion de sang : ce n'était encore qu'une plante exotique, incapable de se passer de protection.

Mais les Gallas demeuraient en armes, campés dans les provinces les plus fertiles du pays, plus redoutables que jamais, malgré leur manque total de discipline et d'armes régulières; l'histoire offre peu d'autres exemples de sociétés comparativement civilisées périssant sous les coups de véritables sauvages. Plus tard, il est vrai, quelques peuplades de Gallas se laissèrent amener au christianisme; d'autres embrassèrent l'Islam, qui, dans l'Afrique, est l'initiation première au passage de la barbarie absolue vers la civilisation. Malgré ces avantages partiels,

les Gallas sont jusqu'à nos jours demeurés l'élément le plus actif de désorganisation en Abyssinie ; leurs bandes, campées dans les solitudes qu'elles ont faites, enveloppent l'état du Choa, pressent celui d'Amhara, ont détruit, sauf quelques fragments, celui d'Angoté ; et pour emprunter une belle expression du docteur Krapf, semblables à une mer débordée, submergent toute l'Abyssinie méridionale, sauf quelques cantons élevés, qui sortent de cette barbarie comme autant d'îles habitées par les débris incohérents de l'ancienne civilisation. Coupés de toute communication avec le reste de l'ancien Empire, ces lambeaux de populations chrétiennes tiennent avec courage à leur religion, mais ils en possèdent l'ombre et le souvenir plutôt que la réalité présente ; la plupart n'ont plus même aucun débris d'organisation sacerdotale. Telle est maintenant la condition des Guraghés, des peuples d'Inaréa et de ceux de Kafa.

Aux causes de ruine qu'il faut chercher dans les guerres étrangères et religieuses du xvii^e siècle, le xviii^e ajouta celles qui se rattachent à l'affaiblissement progressif du respect pour la dynastie de Salomon et à l'abolition, en fait, de la puissance royale. Vers 1770, Bruce trouva déjà le pays de Choa sous l'autorité d'un chef qui, pour marquer son indépendance, revendiquait le titre de *Nagasch* ; le *Ras* (1) ou vice-roi du Tigré n'obéissait pas mieux au mo-

(1) *Ras*, mot arabe, passé dans la langue ghéez. Il signifie littéralement tête.

narque titulaire. L'autorité de celui-ci ne s'étendait plus au delà des limites de l'Amhara ; des révolutions sanglantes disposaient fréquemment du trône ; nul ordre de succession n'était plus observé ; le chef de la faction victorieuse choisissait à son gré, parmi les descendants, même illégitimes, de Ménilek, celui sur qui, par les mains de l'Abouna, il voulait faire descendre l'onction royale. En 1816, M. Salt ne trouva plus en Abyssinie de roi qui eût assez de pouvoir réel pour qu'il semblât utile d'établir avec lui des relations diplomatiques ; il se contenta de traiter avec le Ras, tout à fait absolu, du Tigré, l'adroit et courageux Ouelleta-Selassi (1). Cependant, en 1817, un dernier fantôme de monarchie, Ayto (2) Salomon, fut placé par le chef de l'Amhara dans le palais de Gondar. Il a disparu dans les convulsions dernières qui ont réduit Gondar même au dernier terme du délabrement et de la dépopulation.

Cette ville, d'origine assez récente (il n'en est fait aucune mention avant le milieu du xvii^e siècle), comptait, à l'époque du voyage de Bruce, cent mille habitants, dont un dixième de musulmans, qui concentraient entre leurs mains toutes les occupations industrielles. Les relations les plus récentes la représentent comme réduite à un entassement de cabanes où végètent douze, peut-être même seulement sept mille chrétiens.

(1) « Sainte Trinité. »

(2) *Ayto*, titre des princes du sang royal. *Oxoro* est celui des princesses. Les membres des maisons nobles sont qualifiés de *Dedjadj*.

Vers 1850, l'Abyssinie chrétienne était morcelée entre quatre dominations, non-seulement distinctes, mais encore étrangères l'une à l'autre, quand elles n'étaient pas directement en guerre.

Oubié gouvernait avec le titre de Ras la région du Tigré, une portion du Samen et quelques districts maritimes voisins d'Arkiko.

Ali, Galla, dont le nom indique une origine musulmane, mais qui faisait profession, au moins extérieure, de christianisme, était maître de l'Amhara et d'une portion du Samen; tout le Lasta et tout le territoire des Agaous reconnaissaient sa puissance. Il ne prenait non plus d'autre titre que celui de Ras. Sous son autorité soupçonneuse et cruelle languissaient les derniers débris de la race royale, envers qui le respect héréditaire, depuis quinze siècles, achevait de s'éteindre dans l'esprit des populations.

Une guerre d'excursions et d'escarmouches, interrompue par des trêves perfides, demeurait entre ces deux Etats l'unique souvenir de la vie politique commune qui les avait si longtemps unis. Chacun des deux chefs considérait son rival comme un usurpateur, et s'efforçait de le détrôner.

Quant à la région du Choa, sur qui, durant le siècle dernier, les rois d'Abyssinie avaient cessé d'exercer aucune suzeraineté effective, elle remplissait comme une sphère à part; Sabeleh-Sallasseh (1)

(1) J'adopte l'orthographe de M. de Klöden, fondée sur l'observation des règles de l'amharic. Nos relations françaises, entre autres celle de M. Rochet, qui a produit une sensation assez considérable, écrivent d'ordinaire *Sahlé Sélassié*.

gouvernait, avec le titre de roi, vingt et un districts, entre lesquels plusieurs sont peuplés exclusivement de Gallas, musulmans et polythéistes, tous subjugués par les armes des chrétiens Amharics, qui forment la race dominante et fournissent les milices d'élite du Choa. Saheleh-Salasseh partageait sa résidence entre les villes d'Ankobar et d'Angollala. Ras Ali campait de préférence aux environs d'Ibaba et de Gondar. Adoua était regardée comme la capitale du Tigré; le prédécesseur d'Oubieh avait sa résidence officielle à Antalou, et faisait son séjour de prédilection à Tchellikæt.

Quant au quatrième état chrétien de l'Abyssinie, celui de Kafa, les dernières relations parlent vaguement de son chef comme d'un souverain indépendant qui affecte le titre de roi; mais tout ce qui le concerne demeure plongé dans une obscurité totale.

Dans le cours des dernières années, la partie septentrionale et principale de l'Abyssinie a été le théâtre de révolutions aussi sanglantes, plus soudaines, et surtout plus radicales que celles dont elles avaient été précédées; quelques symptômes absolument nouveaux donnent à penser que ces bouleversements ne seront pas stériles comme tant d'autres, et n'aboutiront pas uniquement à augmenter la somme des ruines et des misères qui couvrent la surface du pays.

Déjà, dans le Choa, l'administration énergique et comparativement habile de Saheleh-Salasseh avait non seulement surmonté la décadence jusqu'a-

lors progressive des populations chrétiennes, mais rendait journellement à celles-ci la suprématie politique et la supériorité militaire qui leur avait échappé depuis le commencement du xvii^e siècle.

Dans l'Amhara, Ras-Ali a été renversé, privé du trône et de la vie par un des chefs de sa milice, élevé dans sa maison, nommé Dedjadj-Cassay; et celui-ci, poursuivant sa victoire, a fait Oubié prisonnier.

Le récit de cette révolution ne se trouve nulle part avec plus de détail, de vie et de jugement, que dans le journal du docteur Krapf, missionnaire en communion avec l'Eglise d'Angleterre, journal qui remplit la presque totalité de l'année 1855.

M. Krapf avait fait, entre 1835 et 1842, un premier séjour en Abyssinie, d'abord comme membre de la mission établie à Adouah, mission abandonnée en 1838 par suite de débats et de menaces, sur lesquels nous jetterons tristement un voile; ensuite, comme auxiliaire du docteur Isenberg, dans une tentative de prédication à la cour de Choa. De nouveaux efforts pour rentrer sur le théâtre de ses précédents travaux avaient échoué l'un après l'autre; mais, vers le commencement de 1855, il reprit, avec de meilleures chances de succès, la route ordinaire de Djeddah à Massaouah. Il toucha, le 1^{er} mars, à cette terre musulmane. Le pacha de Djeddah fait administrer par un caïmacan la bourgade fortifiée de Massaouah, importante par cela seul qu'elle commande la route de commerce la plus fréquentée entre l'Arabie et l'Abyssinie septentrionale. C'est à

Massaouah que le docteur Krapf apprit la révolution qui venait de changer la face politique du pays. Cassay sortait, par ce brusque revirement, d'une obscurité profonde. Son origine, toute plébéienne, le rattache à la nation des Gongas, qui peuple sa province natale de Kouara. Il parle l'amharic; mais la langue liturgique lui est étrangère. Enhardi par sa fortune, il avait osé prétendre au titre de roi des rois, dont jusqu'alors la vénération populaire avait réservé l'usage aux descendants de Ménilek; avec l'onction royale, le nouveau Ras avait reçu le nom de Theodoros, à qui les Abyssins attachent un heureux augure. Avec la personne d'Oubié, Théodore avait capturé le trésor de son adversaire et son arsenal, objet de bien plus haute importance, puisqu'il renfermait sept mille mousquets.

Arkiko et le district contigu obéissaient à un naïb, institué par le caïmacan de Djeddah, et marquaient, le long du littoral africain, l'extrémité méridionale de la domination ottomane.

Le docteur Krapf et ses compagnons gravirent le col de Halai, l'un de ceux qui, de la plaine brûlante du Samhara, conduisent aux premières terrasses du plateau d'Abyssinie, et, le 26 mars, atteignirent Adoa(1), dont l'enceinte crénelée brille de blancheur entre des pics de rocs décharnés, de l'aspect le plus étrange. Les projets de Théodoros, empreints d'une farouche et confuse grandeur, occupaient, dans le Tigré, tous les esprits. On reconnaissait dans les as-

(1) Ou Adoua, l'Adowa des relations anglaises.

pirations de ce soldat, si soudainement élevé à la pourpre, l'action du caractère ardent du nouvel Abouna, *Abba-Salama*, prélat jeune encore et dont l'éducation, faite au Kaire, l'a initié, jusqu'à un certain degré, au savoir et aux pensées de l'Europe. Théodoros désirait étendre jusqu'en Russie les relations diplomatiques de l'Abyssinie chrétienne; et nous venons d'apprendre que, d'un autre côté, il a cherché à profiter du voyage en Nubie de Saïd-Pacha pour lier avec ce vice-roi des relations personnelles. Le nouveau Ras du Tigré, Balgaderia, se montrait docile aux inspirations de l'esprit nouveau qui a soufflé sur son maître.

Une marche de quatre heures entre Adoah et Axum conduisit le docteur Krapf à cette antique métropole de l'Ethiopie; il n'y trouva que décadence et abandon. Il prit, le 30 avril, par la province de Chiré, sa route vers Gondar, franchit le passage difficile du Lamalmon, au sommet duquel, le 12 avril, les voyageurs souffrirent d'un froid glacial; le 15, ceux-ci se trouvèrent à une petite distance de la capitale déchue; à mesure qu'ils en approchaient davantage, la dépopulation et les ravages de la guerre récente se laissaient reconnaître en caractères plus affligeants.

Theodoros et l'Abouna, qui ne se sépare point de la personne royale, étaient campés au milieu des milices de l'Amhara, sur la route du sud, faisant face aux tribus indépendantes des Gallas, à qui le nouveau souverain avait déclaré une guerre impla-

cable. La tente du roi était plantée près de Debra-Tabor (1), naguère résidence favorite de Ras-Ali. Pour tout ce qui concernait les intérêts religieux du pays, Théodoros renvoya le missionnaire à l'Abouna, dont l'autorité, dans ce département, était illimitée. Le prélat abyssin reçut de M. Krapf des conseils fort sages de tolérance envers les musulmans et les falashas; ces derniers, malgré les persécutions que l'esprit grossier d'intolérance, récemment réchauffé en Abyssinie, ne leur a pas épargnées, conservent pour le culte mosaïque un attachement invincible.

Quant aux musulmans, il n'est que trop évident que la manière dont ils seront traités en Abyssinie, influera principalement sur le sort des Coptes, leurs coreligionnaires, qui vivent sous le sceptre du pacha d'Égypte. Mais quand on réfléchit aux difficultés pratiques qu'offre l'introduction, dans une société imparfaite et rude, de la tolérance, cette vertu suprême des âmes épurées et des civilisations accomplies, on est porté, en ce qui concerne l'Afrique orientale, à la crainte bien plus qu'à l'espoir.

« Theodoros, » dit M. Krapf, « est âgé d'environ trente-cinq ans; son teint est presque noir, sa stature moyenne. Il appelle volontiers les Francs et les Grecs auprès de sa personne, et leur permet d'é-

(1) « Montagne du Tabor. » C'est une de ces appellations mystiques, dérivées des livres du Nouveau et surtout de l'Ancien Testament, qui sont, en Abyssinie, très-communes comme noms de personnes et de lieux.

noncer librement leur opinion. Il répand beaucoup de largesses sur les pauvres, les prêtres et les monastères. Étroitement ligué avec l'Abouna, son zèle pour la religion a été l'un des moyens principaux dont il a fait usage pour acquérir une grande popularité; il la maintient en demeurant accessible sans cesse et à tous, mais d'ordinaire par l'intermédiaire du truchement officiel (1), derrière lequel se cache, dans un mystère religieux, la majesté royale. » La carrière de Théodoros, depuis les plus humbles stations de la milice, n'a été qu'un enchaînement de services heureux, d'usurpations violentes et de guerres dont, jusqu'ici, cet aventurier brave et réfléchi est sorti vainqueur. « Si je ne viens en aide aux pauvres et aux faibles, » lui entend-on dire fréquemment, « ils porteront plainte à Dieu contre moi. J'ai moi-même été pauvre. » Theodoros n'en poursuit pas moins, avec la barbarie caractéristique des populations abyssiniennes (et dont les musulmans eux-mêmes parlent avec dégoût), le système des levées en masse, des représailles sanglantes et des guerres d'extermination. Son armée pouvait monter, après sa jonction avec tous ses lieutenants, à soixante et dix mille combattants, chiffre dont malheureusement il n'est possible de tirer aucun parti pour établir, même par conjecture, celui de la population chrétienne de l'Abyssinie.

Après avoir obtenu du roi et de l'Abouna quelques assurances au sujet de la reprise de relations

(1) On l'appelle *Kal Hatzie* (la voix du maître).

régulières entre l'établissement des missionnaires anglicans au Kaire et l'Abyssinie, M. Krapf et son compagnon revinrent à Gondar, passant au bord du lac Tzana, buvant de ses eaux douces et pures, et admirant la beauté alpestre des paysages qui l'entourent.

Le 3 mai 1855, M. Krapf quitta Gondar, se dirigeant sur Sennâr, par la route de Ouechné. Sa première halte fut à Botch, résidence d'Ayto-Engeda, gouverneur de la province de Dembea. Les européens s'arrêtèrent ensuite à Gunter, village du district de Tchelga ; Gunter, comme Axum, est entièrement occupé par des établissements sacerdotaux et monastiques. Aux bords du Cuang (1), l'un des affluents du Tacazzé, M. Krapf découvrit un gisement considérable de houille ; les Abyssins n'en font encore aucun usage.

En quittant le village d'Ammanuel, les voyageurs commencèrent à descendre vers la terrasse inférieure du plateau d'Abyssinie. Des tribus polythéistes, que M. Krapf nomme *Kamants* et *Salans*, gardent cette portion de la frontière, et leurs services, fort appréciés par les souverains de l'Abyssinie, sont récompensés par des immunités considérables.

Le 8 mai, après avoir traversé plusieurs cours d'eau, qui tous se dirigent au sud-ouest, M. Krapf atteignit le pied des dernières terrasses, et se trouva dans les plaines comparativement basses du Dar-

(1) Je conserve l'orthographe de la relation anglaise.

Kolla. Le village de Ouechné (1), qui donne son nom au district dont il est le chef-lieu, retint nos voyageurs pendant plusieurs jours. C'est le seul lieu d'échange autorisé par le gouvernement abyssin, et sous sa protection, entre les productions de la Nubie, amenées de Khartoum et de Sennâr, et celles qui s'amassent dans les marchés de l'Abyssinie occidentale, le commerce des esclaves, prohibé récemment par Mohammed-Saïd, d'un côté, et par Théodoros, de l'autre, se continue d'une manière interlope par les sentiers qui sillonnent les flancs de la terrasse, « d'où sept pointes, avancées comme » autant de bastions, commandent, près de Ouechné, » les plaines subjacentes. » Toute la lisière de Dar-Kolla, jusqu'au delà de Matamma, obéit encore à Théodoros; mais la population de ce territoire est musulmane, régie par ses propres chefs. M. Krapf observe expressément que l'idiome de ces tribus n'est pas le berbère, mais bien l'arabe, parlé dans le dialecte de Sennâr.

Le 17 mai, les voyageurs atteignirent, près du village de Kummer, le fleuve Atbara qui, dans ce district, a déjà perdu son nom abyssin de Tacazzé. Dans chaque bourgade de quelque importance, réside, même à cette extrémité de la Nubie, un copte revêtu du titre de scribe officiel du pacha, et auquel appartient, entre plusieurs attributions très-diverses, la perception des droits de douane et des impôts. Dans les villes considérables, telles que

(1) *Weckne*, selon l'orthographe anglaise.

Sennâr et Khartoum, le nombre des fonctionnaires de cette nature est suffisant pour que leurs familles forment une petite colonie chrétienne qui s'empresse de construire une chapelle et d'appeler un prêtre de l'Église d'Alexandrie pour desservir ce sanctuaire, respecté jusqu'à présent par les musulmans.

Asser est le chef-lieu du district El-Gadarif, et la résidence de Ouolda-Abou Sin, cheik suprême des tribus arabes nomades de cette région, intermédiaire entre le cours de l'Abaï et le littoral, jusqu'à la hauteur de Khartoum.

A Bela, village situé au pied d'une éminence rocheuse, se trouve le point d'intersection des routes qui, de Ouechné, conduisent à Khartoum et Sennâr; nos voyageurs s'attachèrent à cette dernière, qui va presque droit à l'ouest. Ils traversèrent, le 24 mai, le Rabat, et le 26 le Dender, cours d'eau qui, tributaires de l'Abaï, descendent des terrasses occidentales du plateau d'Abyssinie, et prennent leurs sources dans le Kouarra. Le 28, M. Krapf atteignit la rive orientale de l'Abaï, auquel sa relation conserve le nom arabe de Bahr-el-Azrek. Le lendemain, il traversa le fleuve, large, en cet endroit, de six cents pieds, et fit son entrée à Sennâr.

Cette ville, fort déchue, ne consiste qu'en un amas de huttes construites en briques crues et couvertes de toits plats. Sa population peut encore s'élever de douze à quinze mille âmes. Un bataillon de nègres, discipliné à l'égyptienne et fort de quatre à cinq cents hommes, en compose la garnison. Des

caravanes qui se dirigent sur l'Abyssinie par Ouechné, sur le Dar-Fazokl, limite extrême de la domination ottomane du côté du sud, et vers le cours moyen du Nil-Blanc, partent du marché central de Sennâr. Les mines d'or, exploitées dans le Fazokl par Méhémet-Ali, avec une si déplorable prodigalité de vies et de souffrances humaines, sont maintenant abandonnées en raison de la faiblesse de leur produit. La communauté copte de Sennâr ne dépasse pas cinquante âmes. Voilà tout ce qui reste, dans la Nubie méridionale, de cette branche jadis considérable de l'Église d'Alexandrie. Le christianisme, selon les doctrines et les rites de cette Église, demeura, du ^{vii}^e au ^{xii}^e siècle de notre ère, la religion établie et dominante des populations sédentaires de la Nubie entière, le long du Nil-Blanc et de l'Atbara. La ruine de cet établissement ecclésiastique fut l'œuvre, non pas des khalifes fatimites, mais bien des sultans mameloucks de la première dynastie (1). On peut l'attribuer au réveil fébrile et belliqueux du zèle de l'Islam chez les populations mahométanes d'Asie et d'Afrique, par suite de la commotion que les croisades imprimèrent aux passions religieuses dans ces parties du monde.

Le 2 juin, M. Krapf et ses compagnons quittèrent Sennâr et, suivant la rive occidentale du Nil-Blanc, atteignirent Khartoum en neuf journées d'une marche rendue très-pénible, et même dangereuse, par l'excès de la chaleur.

(1) Celles des Baharites.

Khartoum est, comme l'on sait, une création toute récente de l'administration égyptienne; auprès d'une population musulmane, qui croît de jour en jour, une petite colonie copte, régie par un évêque, s'est formée sous la protection du fils de Mohammed Saïd. Un agent du roi Théodoros, Ouolda Kiros, chargé de veiller à l'entretien des relations de bon voisinage et de commerce, est accrédité auprès du pacha de Khartoum. Nos voyageurs reçurent une hospitalité cordiale des missionnaires allemands catholiques, MM. Knoblicher, Kirchner et Gosner. Le champ ouvert à l'activité de ces ecclésiastiques est presque illimité dans la direction du sud-ouest, parmi les peuplades polythéistes du Nil Blanc.

Le reste du voyage du docteur Krapf, de Khartoum au Kaire, ne fournit aucun renseignement nouveau qui soit d'une véritable conséquence.

Avant de quitter ce sujet fécond que nous regrettons de n'avoir pu traiter que d'une manière si incomplète et fragmentaire, il est indispensable que nous fassions mention, avec quelque détail, des cartes qui accompagnent la savante compilation de M. de Klöden sur la région des sources du Nil et le bassin supérieur de ce fleuve.

Ces cartes sont au nombre de cinq, et fournissent une complète élucidation des systèmes géographiques dont la contrée que nous venons de mentionner a été l'objet. Les notions de Plin et de Ptolémée, celles des géographes arabes, sont présentées avec une netteté extraordinaire dans deux esquisses de

dimensions égales placées l'une en face de l'autre. L'Abyssinie, aux seizième et dix-septième siècles, d'après les relations des Portugais, est décrite dans une troisième carte. La quatrième présente l'état actuel de cette région et de la Nubie méridionale, décrit d'après les renseignements les plus récents et les plus authentiques. Ce travail est admirable sous le point de vue de la géographie physique; son exécution excellente rend intelligibles les plans si multipliés qu'offre le relief du terrain; mais les limites administratives, et même les frontières politiques, n'y sont pas tracées; aucune indication ethnographique ne s'y trouve non plus. La dernière carte développe le système de M. de Klöden sur la région des sources du Nil. La partie conjecturale y est soigneusement distinguée de celle que des reconnaissances régulières ou, du moins, des itinéraires soigneusement notés permettent de considérer comme à peu près positive. Ce vaste labeur témoigne d'une érudition profonde, d'une rare sagacité, et d'une probité scrupuleuse. Au reste, l'ouvrage de M. de Klöden peut être considéré comme une véritable encyclopédie des connaissances acquises jusqu'à ce jour par les Européens sur l'Abyssinie. Histoire naturelle, géologie, tableau des productions des trois règnes, ethnologie, tout s'y trouve analysé, dans des tableaux pleins de détails, sans abondance inutile. Une traduction complète de cet ouvrage serait une acquisition d'un véritable prix pour la science géographique en France; ce

que nous venons d'écrire ne saurait y suppléer en aucune manière; nous nous estimerions heureux seulement si, par un hommage si mérité, nous engageons d'autres à mieux faire.

ADOLPHE DE CIRCOURT.

SOUVENIRS D'UN VOYAGE EN SIBÉRIE,

PAR M. CHRISTOPHE HANSTEEN;

TRADUITS DU NORVÉGIEN PAR MADAME COLBAN,

ET REVUS PAR MM. SÉDILLOT ET DE LA ROQUETTE (1).

Dans une note insérée aux *Annales* d'octobre 1856, M. de la Roquette annonçait la prochaine publication de l'intéressant ouvrage que nous avons sous les yeux. Il y joignait le premier chapitre de l'ouvrage, dans lequel l'auteur, M. Hansteen, faisait connaître les causes et le but scientifique de son voyage.

Nous n'avons pas à nous occuper ici des importants résultats de ce voyage, qui date déjà de plusieurs années (1827 à 1830). et qui ont placé Christophe Hansteen au rang des savants les plus distingués; ils sont connus et appréciés depuis longtemps, lui-même semble les oublier avec une modestie bien rare aujourd'hui dans cette narration

(1) Un vol. in-8°, avec une carte itinéraire. — Paris, 1857. Perrotin, libraire-éditeur.

facile, enjouée, spirituelle de son voyage. Il l'a écrite à la sollicitation de ses compatriotes, les Allemands ont voulu la lire dans leur langue; la traduction française aura, nous n'en doutons pas, le même succès que les éditions norvégiennes et allemandes.

Ces notes, ces esquisses rapides, heureusement soudées les unes aux autres, et qui quelquefois trahissent, par leur style familier, leur origine épistolaire, proviennent en partie de la correspondance de l'auteur avec sa femme. C'est un journal de voyage semé de détails curieux sur un pays que nous ne visitons guère, où l'anecdote, le détail de mœurs, la fine observation, la critique douce et aimable se succèdent tour à tour; l'homme s'y révèle tout entier par son savoir et ses qualités morales.

L'itinéraire qu'il a suivi l'a conduit de Christiania à Kiachta, du 8° 23' au 124° 30' de longitude orientale, et du 60° au 50° degré de latitude septentrionale. A Saint-Petersbourg, il a fréquenté la haute société; il a visité Moscou, Nijné Novgorod, Kazan. Les lavoirs d'or et de platine, échelonnés sur le versant oriental de la chaîne de l'Oural, l'ont arrêté plusieurs jours; et d'Ekatherinbourg il s'est rendu à Tobolsk.

Son séjour dans cette importante ville de la Sibérie lui a permis d'étudier les mœurs des Russes asiatiques; aussi entre-t-il dans de curieux détails sur une noce russe et sur un baptême juif dont il fut témoin.

De Tobolsk il gagne Kolyvan , et le 31 décembre, par un froid de 28 à 30 degrés , il entrait à Tomsk ; un mois à peine s'est écoulé, nous le retrouvons à Irkoust, où il fit un séjour de quatre mois , visitant aux environs le lac Baïkal, Krasnojarsk, Seleginsk , Kiachta sur l'extrême frontière russe , si célèbre par son commerce de thé, et la ville chinoise ou plutôt tatare de Maïmatchin. La belle saison revenue , il descendit par l'Angra et Ienisseïsk jusqu'à Turuchansk afin d'étendre, autant que possible ses observations magnétiques vers le nord. De retour à Ienisseïsk, M. Hansteen visita les mines d'argent du Kolyvan, qui s'étendent de Smeïnogorsk, près de la frontière chinoise, jusqu'à Orenbourg. De là il se rendit à Astrakhan, assista à la pêche de l'esturgeon sur le fleuve Oural, et regagna Moscou et Saint-Petersbourg par Saratow, Penza et Saransk.

Tel est en quelques mots l'itinéraire suivi par M. Hansteen; nous ne reviendrons pas sur l'intérêt de sa relation, nous aimons mieux en extraire quelques pages pour les mettre sous les yeux du lecteur. Les traducteurs ont accompli avec un zèle dont on doit leur savoir gré leur tâche quelquefois pénible, surtout lorsqu'il s'agit de faire passer dans notre langue des traits où l'esprit et la finesse d'observation de l'auteur jouent un grand rôle. M. de la Roquette a écrit en tête de l'ouvrage une notice biographique, destinée à faire connaître son savant ami, M. Hansteen, aux lecteurs français les moins versés dans les sciences; et l'éditeur Perrotin n'a rien négligé pour que

le livre fût convenablement exécuté. Nous devons le remercier d'y avoir joint une carte itinéraire; c'est là une chose indispensable dans les ouvrages de ce genre et que la librairie moderne néglige trop souvent de nos jours.

V. A. MALTE-BRUN.

1° *Le froid en Sibérie.*

« Le froid de la Sibérie est à remarquer. Notre séjour à Tomsk commença le 1^{er} janvier par trente degrés le matin; le 3, il monta jusqu'à trente et un degrés, et la plupart du temps, pendant mon séjour, il ne fut pas au-dessous de vingt degrés. Tomsk n'est cependant situé que vers le cinquante-septième degré de latitude boréale, à la même distance de l'équateur que Aalborg en Jutland et Varberg en Suède. Durant le voyage de Krasnoiarsk à Nischni-Udinsk, nous trouvâmes, le 30 janvier, à sept heures trois quarts du matin, qu'un thermomètre à l'esprit-de-vin, qui avait été suspendu dans l'air, indiquait trente degré quatre dixièmes; le mercure d'un thermomètre ordinaire était descendu jusqu'au bas de la boule, solidifié en une masse compacte, de sorte que la boule montrait un espace considérable vide. Le soir, à huit heures, nous étions dans la station de Bagranovskaia, et à neuf heures nous trouvions que le mercure de deux thermomètres de Pistor, à Berlin, suspendus en l'air, était descendu jusque dans la boule, mais liquide encore; car, en renversant l'instrument, il redescendait vers l'extrémité du tube. Le thermomètre à l'esprit-de-vin marquait trente de-

grés deux dixièmes ; un quart d'heure plus tard , trente degrés quatre dixièmes ; le mercure des deux autres s'était solidifié ; en retournant le thermomètre et le frappant contre la main , on ne put parvenir à le faire redescendre. Dans le tube de l'un d'eux , le mercure avait encore la hauteur d'une ligne , mais du côté de la boule se montrait un grand creux , qu'un léger coup parut faire vibrer ; un instant après tout mouvement avait cessé. Ceci prouve bien que le mercure , avant de geler , se resserre plus fortement que l'esprit-de-vin ; or un thermomètre au mercure doit toujours indiquer une température trop basse , dès que le froid s'approche de trente degrés. J'eus un soir l'idée de porter un bol , où j'avais versé trois à quatre livres de mercure , dans le corridor ouvert. Le lendemain matin , je le trouvai pris en une masse compacte et dure qui ne pouvait pas être détachée du fond du bol avec le couteau ; mais on pouvait le couper comme du plomb , et le couteau , venant d'un appartement chaud , rendit le mercure un peu liquide des deux côtés de la lame , où une petite goutte se fit voir. La surface avait des raies jusque vers le centre de la masse , et au milieu la contraction avait produit un petit trou. Le thermomètre à l'esprit-de-vin marquait trente et un degrés un quart. Après que le bol eut été porté dans l'appartement chauffé , et y fut resté quelque temps , la masse put se détacher ; elle était alors tellement fragile , qu'elle se cassait en morceaux comme la glace. Cette station , ainsi que la précédente , se trouvent

à la latitude de cinquante-cinq degrés trois quarts environ, par conséquent plus septentrionales de quelques minutes seulement que Copenhague. Si, à chaque station, nous n'avions pas porté nos baromètres dans l'appartement chauffé, le mercure qu'ils contenaient se serait également solidifié, sans nul doute, en une masse compacte. Au moment de quitter Krasnoïarsk, M. Erman nous rejoignit avec l'interprète Gustave, qui avait des engelures au visage, et avait souffert terriblement; M. Erman avait voyagé jour et nuit, et il avait laissé Gustave dormir dans un traîneau ouvert par le froid le plus affreux.

» Il est heureux que l'hiver de la Sibérie, au moment où la gelée prend de l'intensité, présente un calme tel, que nous pouvions aller, une chandelle allumée à la main, devant la porte de la maison pour observer nos thermomètres sans que la flamme vacillât le moins du monde. Si cette circonstance n'existait pas, ni homme ni animal ne pourrait vivre en plein air. Au commencement de l'hiver, j'avais dit un jour, moitié en plaisantant, que, le froid une fois monté à vingt degrés, je m'arrêterais et attendrais une saison plus propice. Bientôt je trouvai que ce n'était pas nécessaire. Une fois je fis des observations pendant une heure, par un froid de vingt-huit degrés et demi, sans autres inconvénients qu'une douleur cuisante dans les doigts, couverts de gants un peu minces. Une autre incommodité vous attend quand vous sortez : le collet de la pelisse est relevé et attaché autour du cou avec une écharpe ; un bon-

net fourré s'allongeant sur le dos couvre la tête et les oreilles, de sorte qu'il n'y a que les yeux, le nez et une partie de la bouche exposés à l'air. La vapeur qui suit la respiration s'attache, en forme de petits cristaux de glace, aux parties de la pelisse qui entourent le visage, et, au moindre mouvement de la tête, ces cristaux touchent les joues et produisent comme une brûlure vive sur la peau. Il est presque impossible de faire plusieurs milles en cet état. Si vous allez lentement, vous souffrez du froid ; si vous voulez marcher vite, avec la pelisse et de lourdes bottes, la respiration devient haletante, et l'on ressent dans les poumons une sorte d'inquiétude ou de malaise. Je vis souvent le sang couler des narines des chevaux ; mais, quand je disais aux paysans : « Allez plus lentement, » ils me répondaient toujours : « Ce n'est rien. »

2° *Le comptoir russe de Kiachta et la ville chinoise de Maïmatschin.*

« Le lendemain de notre arrivée nous nous rendîmes le soir à Kiachta, et, de là à Maimatschin, qui n'en est éloigné que de trois cents pas, afin de satisfaire notre curiosité en visitant une ville chinoise. La ligne frontière entre les territoires des deux empires n'était indiquée que par quelques chevaux de frise à demi pourris. Nous nous attendions à des surprises, et nous restâmes pourtant frappés d'étonnement en atteignant la porte de la ville, d'où nos regards pénétraient dans une rue longue et étroite ;

on avait suspendu, de maison en maison, des cordes, sur lesquelles flottaient une quantité de petits drapeaux de la grandeur d'un mouchoir de poche rappelant toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, rouges, jaunes, bleus, verts, etc., et entremêlés de lanternes en papier transparent et couvert des arabesques les plus singulières. Il y avait, à l'endroit où cette rue était coupée par une autre, une petite place où nous aperçûmes une tour en bois ayant deux étages. Sur chaque côté était peint un dieu colossal, qui, certes, avait quelque ressemblance avec l'homme, mais dont les traits exprimaient la colère et la rage, en un mot, les passions les plus horribles. Le docteur Erman, qui nous accompagnait, s'écria : « Ceci passe toute permission ! On croirait voir un théâtre de marionnettes où jouent de grands enfants. »

» Nous remarquâmes que les rues n'étaient pas pavées ; les maisons petites et sans fenêtres du côté de la voie publique, offraient le plus triste aspect. Quelques marchands chinois, assis devant leur porte dans leur casaquin ouaté, se chauffaient les mains sur un grand réchaud ; pour se tenir les pieds chauds, ils portaient des souliers dont les semelles avaient l'épaisseur d'un pouce et se composaient de papier plié plusieurs fois avec une feuille de cuir en dessous. Quelques chameaux arrivaient de Péking chargés de caisses de thé placées de chaque côté de leur dos ; ils étaient menés par un marchand.

» Le 18, ou le premier jour de la fête, le directeur de la douane russe nous conduisit à un dîner somp-

tueux chez le *Sargutscheï*, chef des employés de Maimatschin. Ce dignitaire avait sur son bonnet une pierre jaune, indice de son rang, qui, d'après le règlement russe, ne surpasse cependant pas celui de lieutenant. Tous les trois ans, on envoie un nouveau *Sargutscheï* de Péking à Maimatschin. Notre départ était fixé pour le 22 février; le 23, nous rendîmes une visite au *Chamba-Lama*, chef religieux des Burètes, le second après le *Dalaï-Lama*. Il avait appris, par le Natschalnick de Verchne-Udinsk, que nous viendrions le voir un certain jour et que nous désirions assister à l'office divin. Nous fûmes accueillis par une musique étourdissante de trois cents lamas, rangés en haie dans leur plus belle parure ecclésiastique, avec leurs singuliers instruments à vent, leurs triangles, gongs, etc., et portant, au bout de longues perches vernies, des ronds de bois recouverts de peinture représentant le soleil, la lune et toutes sortes d'arabesques dorées. Sur l'escalier, nous fûmes reçus par le Chamba-Lama, homme d'une haute stature et d'une corpulence remarquable. Il avait un burnous en velours rouge, et sa poitrine était décorée d'un grand médaillon en or contenant le portrait de l'empereur, entouré de pierreries et soutenu par un ruban vert passé autour du cou. Après avoir échangé quelques compliments à l'aide de deux interprètes (notre Gustave Rosenlund, qui traduisait de l'allemand en russe, et un Russe qui traduisait du russe en mongol), nous fûmes conduits dans le temple, où tous les lamas, pendant cet

intervalle, s'étaient formés sur quatre lignes le long des colonnes jusqu'à l'autel. Ils commencèrent alors leurs chants, suivis d'un office divin complet. En rentrant, on nous servit du thé, de l'eau-de-vie et des mets froids. Le Chamba-Lama regrettait de n'avoir pu trouver à Irkutsk un cuisinier pour nous faire un repas selon nos goûts. A ma demande, il écrivit son nom et ses titres en mongol sur un morceau de papier, en souvenir de cette intéressante visite, et il nous pria de raconter à l'empereur, quand une fois nous serions de retour à Saint-Petersbourg, que nous avions été témoins du culte que les Burètes savent rendre à la Divinité. Le 27, nous rentrâmes à Irkutsk. Cette petite excursion nous avait mis en contact avec de nouvelles populations et des mœurs fort curieuses à observer, et ce fut, sans contredit, l'épisode le plus agréable de notre voyage. Je ne donne pas d'autres détails sur ce sujet pour ne pas trop m'éloigner de mon but. »

3° *La pêche à l'esturgeon sur le fleuve Oural.*

« Le fleuve Oural nourrit beaucoup de poissons du genre *acipenser*, tel que l'esturgeon, dont on distingue deux variétés : le grand ou blanc (*acipenser huso*; en russe *bieluga*); le petit (*acip.*, *sturio*); le strelet ou ordinaire (*acip. ruthenus*), et plusieurs autres. Ces poissons quittent la mer Caspienne pour remonter l'Oural, où ils pondent leurs œufs, dont on fait le caviar. Comme on tire de la colle de poisson de leur vessie et que leur chair est d'un goût agréa-

ble, les grandes espèces sont d'un prix élevé. La richesse des Cosaques est fondée sur cette pêche, et il y en a qui possèdent quarante mille roubles et plus. La femme d'un Cosaque opulent porte, quand elle est en costume de fête, une espèce de bonnet en forme de casque, tout couvert de pierres précieuses, de la grosseur d'un grain de café, et d'une valeur d'environ mille roubles. L'officier de Cosaques, chez lequel nous passâmes les journées des 21 et 22 janvier, nous montra un de ces bonnets. Ayant appris de lui que la pêche d'hiver était sur le point de commencer près de l'avant-poste Mergenev, nous nous y rendîmes et trouvâmes plusieurs traîneaux de Cosaques, chargés de bâtons blancs plus ou moins longs, avec un hameçon fort et pointu attaché comme une griffe à l'extrémité du plus gros bâton. Dès le 24, nous comptâmes au lieu indiqué environ quatre mille Cosaques, et il y avait sur le bord du fleuve une pièce de canon en métal de douze livres. A neuf heures du matin, l'officier cosaque commandant fait tirer un coup de signal indiquant que la pêche va commencer. Les Cosaques s'élancent alors vers un endroit du fleuve où le poisson afflue, et forment quatre files éloignées l'une de l'autre de trois à quatre cents pas. On creuse dans la glace, avec des coins de fer, à des distances régulières, des trous ronds du diamètre d'un pied environ. Près de chaque trou se trouvent deux ou trois Cosaques. Un hameçon de pêcheur est poussé à la distance d'un pied du fond de l'eau. Les bâtons blancs placés en travers du fleuve font peur

au poisson, qui cherche à s'échapper d'un côté ou de l'autre; puis la curiosité l'attire peut-être aussi, et il se jette sur quelque hameçon. Le Cosaque tourne aussitôt le bâton entre ses mains, de manière à faire pénétrer la pointe dans le corps de l'animal, et il appelle ses camarades. Comme le trou n'est souvent pas assez grand pour que ce puissant animal puisse passer au travers, ils l'élargissent avec des pieux, tandis que le premier s'efforce de l'attirer sous la glace. S'il est retenu par la tête ou par la queue, il faut les forces réunies de trois hommes; mais, s'il est pris par le milieu du corps, un autre procédé est nécessaire. L'homme qui tient le poisson plonge son botan d'un côté du trou, tandis que son camarade jette un second hameçon pour saisir l'animal plus près de la tête ou de la queue; et, lorsqu'on a réussi, on le hisse sur le bord. En moins de deux heures, on avait, au dire de l'officier, fait une pêche valant bien quatre cent mille roubles. Une foule de marchands en gros et en détail se trouvent sur la glace avec leurs traîneaux. Ils achètent, argent comptant, les poissons les plus gros et les emportent immédiatement à Saint-Petersbourg ou à Moscou. Les Russes n'estiment le caviar (en russe *ikra*), c'est-à-dire les œufs, que s'il n'a pas plus de huit jours. Chaque œuf est de la grosseur d'un pois ordinaire, transparent, avec une petite tache grisâtre sur le côté. Ils sont jetés dans une auge et saupoudrés d'un peu de sel fin; puis on les retourne avec beaucoup de soin afin de ne pas les briser, et on les mange quelque

temps après avec des oignons hachés. C'est un mets plus exquis que le meilleur hareng de Norvège. On le sert sur la table au déjeuner chez les Russes un peu aisés. Le caviar que l'on trouve chez nous provient d'un poisson moins grand; les œufs ne sont pas plus gros que de la cendrée; ils sont fortement salés et d'un vert foncé, un peu rances, et n'ont pas la moindre ressemblance avec le caviar frais dont nous venons de parler.

» L'officier commandant voulut persuader à quelques Cosaques de nous céder deux hameçons, afin de tenter la fortune : nous refusâmes cette politesse. Notre interprète, Gustave, moins modeste, se mit à l'œuvre et fut assez heureux pour s'emparer d'un poisson d'une valeur de cinquante roubles. Il eut le bon esprit cependant de le céder au propriétaire de l'hameçon contre un poisson de moyenne grandeur, qu'il vendit sur-le-champ à un marchand pour vingt-cinq roubles. Cet esturgeon est d'un blanc de craie au-dessous du ventre, ce qui lui a fait donner le nom de *bjeluga*, ou poisson blanc. Les plus grands que nous ayons vus avaient six à huit pieds de long et la grosseur du corps d'un homme; le prix d'un pareil poisson peut s'élever jusqu'à deux cents roubles. Il a un museau long et pointu et une gueule assez large au-dessous, assez éloignée de ce museau. Le strelet, beaucoup plus petit, a un pied à un pied trois quarts de long; sa chair est jaunâtre, grasse et fort délicate. On le rencontre également dans les fleuves de la Sibérie septentrionale, qui vont se jeter dans la mer Glaciale, tels que l'Obi et le Ienisei.

» La pêche terminée, on choisit quelques-uns des plus gros poissons, et une députation de trois officiers cosaques est chargée d'aller les offrir à l'empereur à Saint-Pétersbourg. Une audience est accordée à cette députation, dont le chef reçoit un gobelet d'argent, doré à l'intérieur, et rempli de ducats.»

(*Extrait de l'ouvrage de M. Hansteen.*)

REISE IGIENNEM DANMARK..

VOYAGE A TRAVERS LE DANEMARK,

PAR MADAME MARIA BOJESSEN (1).

Voici un livre qui vient de conquérir en Danemark une popularité méritée; c'est à la fois une œuvre littéraire et un ouvrage utile à consulter pour l'histoire de la géographie et de la topographie de cet intéressant pays.

Madame Maria Bojesen a adopté la forme attrayante d'un voyage. Son livre est divisé en trois parties: Séeland et le groupe méridional qui en dépend; la péninsule du nord Jutland; le sud-Jutland et Fionie. L'auteur décrit en connaissance de cause le Danemark, en visitant successivement la capitale, l'île de Séeland, Laaland et Falster; le Jutland, le Slesvig, Fionie et Langeland. Elle s'arrête sur la frontière des duchés allemands de Holstein et de

(1) Un vol. in-8° (en danois) de 1,000 pages, avec sept cartes et un plan. Copenhague, 1856.

Lauenbourg, et ne fait que mentionner en quelques lignes les grands traits de leur topographie ; car, si ces duchés relèvent de la couronne de Danemark, ils ne sont pas Danois, et sont alors en dehors de son cadre.

M^{me} Bojesen ne se contente pas de donner des détails statistiques, elle s'arrête partout où il s'est passé quelque fait historique important ; elle en fait le récit avec un sentiment de patriotisme que nous aimons à retrouver sous la plume d'une femme, et elle emprunte à propos, aux poètes qui ont illustré le Danemark, des citations propres à fixer l'attention du lecteur sur les points les plus importants.

L'ouvrage est accompagné de six cartes des provinces ou des îles, d'une carte générale et d'un plan de Copenhague au moyen âge. Ces cartes ne laissent rien à désirer sous le rapport de leur exécution, et forment le complément indispensable de cet intéressant ouvrage.

V. A. MALTE-BRUN.

MÉLANGES

ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES.

*Reconnaissance du lac Issyk-koul et de la rivière Tchoui,
par M. Séménoff.*

Tandis que les grandes nations de l'Europe occidentale dirigent leurs explorations scientifiques vers les Terres Arctiques, l'Afrique intérieure, ou le Nouveau-Monde, les Russes continuent avec zèle et persévérance la reconnaissance des contrées encore ignorées d'eux-mêmes, dont se compose leur vaste empire. On leur doit certainement ce que nous savons de plus exact sur la géographie de la Haute-Asie. Dans les trois années qui viennent de s'écouler des commissions scientifiques spéciales ont parcouru le Turkestan, le Kamtchatka, l'Asie orientale, et notamment le pays de l'Amour inférieur depuis le confluent de la Childa avec l'Argoun, point où le fleuve prend le nom nouveau d'Amour jusqu'à son embouchure dans l'Océan; et chacune de ces explorations nous a valu une ample récolte de renseignements scientifiques de toute nature.

Notre intention est de porter successivement à la

connaissance de nos lecteurs les résultats les plus importants auxquels sont parvenus jusqu'à ce jour les membres de la commission scientifique envoyée en Asie par la Société impériale géographique de Russie, d'ailleurs si bien secondée par son gouvernement ; nous commencerons par donner le rapport de M. Séménoff, qui vient de visiter, pour la première fois, les environs du lac Issyk-koul, situé sur l'extrême frontière du Turkestan, de la Tartarie chinoise, et du pays habité par les Kirghizes de la Grande-Horde.

V. A. M.-B.

Voyage au lac Issyk-koul. — « Quittant le fort Kopsalsk, écrit M. Séménoff, je continuai ma route au delà de la rivière *Koksa*, je traversai aussi la rivière Ili et j'arrivai, à la fin du mois d'août, au fort *Vernoé* (les indigènes le nomment ville d'*Almata*), c'est-à-dire, dans la colonie russe la plus avancée dans l'Asie centrale. La ville d'*Almata* est située à peu près sous la même latitude que Pise et Florence, près de la source du système de la rivière *Keskélène* (sur la rivière *Almatinka*) au pied du majestueux groupe des *Kounghi-Tau*, chaîne de montagnes gigantesques couvertes de neige, qui borne le lac *Issyk-koul* au nord. La chaîne de montagnes *Kounghi-Tau* s'étend de l'est à l'ouest entre le *Keskélène* et le Tourgène, autre affluent considérable de l'Ili, plus à l'est ; elle dépasse de beaucoup la ligne des neiges éternelles, et, par sa hauteur, surpasse toutes les chaînes de montagnes asiatiques situées plus au nord, comme l'*Ala-*



Tau, le *Tarbagataï* et l'*Altaï*. Le *Talgarnyk-Tau*, géant à trois têtes situé tout à fait au centre de la chaîne, à la source de la *Tolgara*, qui se jette aussi dans l'*Ili*, est pittoresquement revêtu d'un éblouissant manteau de neige éternelle; par sa hauteur absolue il l'emporte peut-être sur le Mont-Blanc. Toute la crête des montagnes situées sur le *Keskélène* ou le *Tourguène* est si haute que dans cet espace on ne saurait trouver un seul passage quelque peu praticable d'*Almata* au lac *Issyk-koul*, qui, en ligne directe, ne sont cependant qu'à 60 verstes (64 kilom.) l'un de l'autre; mais, en revanche, les flancs du *Kounghi-Tau* s'abaissent sensiblement: on y a trouvé des communications faciles. J'essayai de pénétrer jusqu'au lac *Issyk-koul* en suivant la route orientale (environ 250 verstes), par l'*Assyne-Tau* et le *Taboulga-Sou*. Escorté par une petite troupe de Cosaques, j'accomplis heureusement mon entreprise: je franchis toutes les chaînes de montagnes parallèles que le *Kounghi-Tau* forme en s'abaissant sur son flanc oriental. En suivant la vallée de la rivière *Touba* nous arrivâmes jusqu'aux bords même de l'impétueux *Issyk-koul* dont les ondes salées et d'un pâle azur, violemment agitées ce jour-là, venaient se briser avec fracas sur la rive orientale. Ici je déterminai au moyen de l'hypsomètre la température de l'ébullition de l'eau et conséquemment, hypsométriquement le niveau absolu de l'*Issyk-koul*. La large vallée de la rivière *Touba* et celle de la rivière *Djirgalane* (parallèle au *Touba*) sépare le *Kounghi-*

Tau de la gigantesque chaîne de montagnes adjacente *Moussarta*, qui borne le lac au sud. Ici je n'étais plus qu'à une journée (50 verstes) de la gorge de montagnes *Zaouki* ou *Djaouki*, qui conduit dans la Kachgarie et dans la Petite-Boukharie aux villes chinoises *Turfan* et *Aksou*. Je ne fus pas moins heureux dans mon retour à *Almata* que j'effectuai par un chemin plus détourné, à travers les gorges de *Saïtache*.

» Après m'être reposé deux ou trois jours ici, à *Almata*, je me dirigerai, par la route occidentale, vers la rivière *Tchoui*. Ce nouveau voyage complètera mes investigations sur la structure plastique et géognostique de la chaîne de montagnes *Kounghi-Tau*, où, contre mon attente, je n'ai pas trouvé le moindre vestige de matières volcaniques : toute la chaîne de montagnes est formée de syénite, de granite, de diorite et de porphyre. »

Voyage à la rivière Tchoui. — « Mon voyage à la rivière *Tchoui* a eu un succès qui a surpassé mon attente. Je suis parvenu non-seulement à traverser cette rivière, mais encore à pénétrer, par ce chemin, jusqu'au lac *Issyk-koul*, c'est-à-dire à son extrémité occidentale, sur laquelle aucun Européen n'avait encore posé le pied.

» Du fort de *Vernoë* (ville d'*Almata*) je me dirigeai vers l'ouest faisant quelque trente verstes le long du pied de la chaîne *Kounghi-Alatau*, et traversant les rivières *Almatinka*, *Aksaï*, *Keskelène*, *Tchèmolgane*, *Kara-Kestène* et *Kestène*. De cette dernière je tournai

vers le sud en remontant le cours de la rivière, et par la gorge de montagnes *Souok-Tioubé*, je franchis transversalement la chaîne de montagnes *Kounghi-Alatau*, qui s'abaisse ici au-dessous de la ligne des neiges éternelles. A la faveur de la brume du matin je quittai ce défilé sauvage, où nous avons passé la nuit; je descendis dans la vallée du *Tchoui* à environ 20 verstes au-dessus du fort *Tokmak* du khanat de *Kokan*, et j'arrivai à la rivière *Tchoui* à l'endroit où elle forme un coude et change brusquement sa direction du sud au nord pour couler de l'est à l'ouest. D'ici je remontai la rivière *Tchoui* en suivant le défilé *Bouach*, à travers lequel le *Tchoui* se fraye péniblement un passage avant de sortir dans la vallée où sont situés les forts *Tokmak* et *Pichpek*. Une barrière de rochers à pic me fermant le passage, je fus obligé de passer de l'autre côté du *Tchoui* par un gué profond et dangereux, et de continuer ma route en remontant la rive gauche. Cette circonstance m'empêcha d'arriver à la rivière *Kébine*, le plus considérable affluent de droite du *Tchoui*, ou pour mieux dire à la ramification septentrionale de tout le système, lequel devait, suivant mon calcul, me conduire au cœur même du *Kounghi-Alatau*. L'embouchure de la rivière *Kébine*, dont j'étais séparé par le profond et rapide *Tchoui*, devenant inaccessible, je longeai ce point en amont et je parvins enfin au point de la plus grande proximité entre le *Tchoui* et *Issyk-koul*. Là j'obtins la solution de l'intéressante question de leur rapport hydro-

graphique. La rivière *Tchoui* ne sort pas de l'*Issyk-koul*, comme le croyaient Ritter et les géographes européens. Elle prend sa source dans les neiges du *Moustagh*, continuation des Monts-Célestes (*Thian-chan*), et sort dans la vallée du littoral de l'*Issyk-koul* à cinq verstes du bord occidental de ce lac. L'espace de cinq verstes qui sépare la rivière du lac, présente une plaine à peine inclinée vers l'est; mais dans sa partie occidentale, le *Tchoui* rencontre la pente bien plus rapide d'une vallée longitudinale où elle se précipite avec une force qui lui permet de se frayer un passage transversalement dans la chaîne méridionale du *Kounghi-Alatau*, par la gorge de montagnes *Bouach*. Du coude du *Tchoui* coule dans l'*Issyk-koul* sur une pente très-douce un courant d'eau étroit et profond qui a l'aspect d'un canal d'irrigation et qui porte le nom de *Koutemalda*. Les Kirghiz Bouroutes (*dikokaménnye*) m'ont raconté que, suivant la tradition ce canal a été creusé, il y a bien longtemps, par leurs ancêtres qui voulaient amener le *Tchoui* dans le lac, mais ils n'atteignirent pas leur but. Il n'existe aucune autre communication hydrographique entre le *Tchoui* et le lac *Issyk-koul*.

» Au bord du lac j'étais au milieu du camp de la belliqueuse tribu de *Sara-Baguich* qui, au printemps dernier, soutenait une lutte sanglante contre nos fidèles Kirghiz. J'ai vérifié mes observations sur la hauteur du lac et j'obtins, pour les deux extrémités les mêmes résultats. La hauteur du niveau

de l'*Issyk-koul* est de plus de 3600 pieds, tandis que le fort de *Vernoé*, sur le versant septentrional du *Koungi-Alatau*, a tout au plus 1900 pieds de hauteur absolue. Le lac occupe par conséquent le plateau situé entre le *Koungi-Alatau* et les Monts-Célestes et est encaissé dans les montagnes.

» De l'*Issyk-koul* je m'en retournai au fort *Vernoé* par le chemin le plus court (130 verstes) en franchissant transversalement le *Koungi-Alatau* et ses deux chaînes parallèles : je passai la première par le défilé *Durenyné-Assy*, après je descendis dans la profonde vallée *Kébine*, dont j'ai déjà parlé, et qui sépare les deux chaînes ; puis je gravis la seconde par le défilé *Kébine-Assy* et je me dirigeai vers le fort *Vernoé* par la belle vallée du *Keskélène*. Les deux défilés étaient encombrés de neige et d'un passage très-difficile. Cette route, la plus directe pour arriver au lac *Issyk-koul*, les pas d'un russe la traçaient pour la première fois.

» L'indépendance du *Tchoui* de l'*Issyk-koul*, et son étrange réunion avec le lac ; la rivière *Kébine*, longue ramification du système du *Tchoui*, qui n'est indiquée sur aucune carte ; la division du *Koungi-Alatau* en deux chaînes parallèles par la vallée *Kébine*, enfin la hauteur considérable de l'*Issyk-koul* ; tels sont les résultats inespérés qui m'ont pleinement récompensé des difficultés et des dangers de la route. »

*De l'état d'avancement de la grande carte fédérale
helvétique.*

Avant d'aborder le principal objet de cet article, nous croyons utile d'entrer dans quelques détails sur l'historique des travaux géodésiques de la Suisse; nous les devons à l'obligeance d'un géographe distingué M. J. M. Ziegler, de Winterthurer.

Les premières opérations géodésiques sérieuses furent faites dans la Suisse orientale pendant les années 1794 à 1797 par l'astronome Fehr, de Zurich. En 1811, le professeur Frechsel fit, par ordre de son gouvernement, la triangulation du canton de Berne. Plusieurs années plus tard, de 1822 à 1824, le capitaine des ingénieurs Pestalozzi, de Zurich, unissait les triangles de MM. Fehr et Frechsel, et terminait la triangulation première de la Suisse plane, depuis Genève jusqu'au lac de Constance et aux frontières autrichiennes.

Ces travaux, avaient, comme on le voit, d'abord été faits isolément; en 1828, la diète fédérale en fit une affaire nationale, et résolut de les étendre à toute la Suisse; le quartier-maître général Finster, de Zurich, fut chargé de leur direction. Mais en même temps que l'on allait opérer sur un espace beaucoup plus grand, les difficultés croissaient aussi, car il s'agissait d'étendre le réseau des triangles dans les hautes montagnes. Ce ne fut qu'à force de travail, de soins et de persévérance, au prix souvent des plus grands efforts, que les travaux purent être

continué. Ce furent principalement MM. Buchwalder et Eschmann, secondés par plusieurs ingénieurs distingués qui travaillaient dans les cantons, qui réussirent à déterminer les réseaux des premier et second ordres, et à unir les opérations suisses à celles des États limitrophes, principalement la France et l'Autriche. M. Eschmann a rendu compte de ces premiers travaux et de leurs résultats dans un ouvrage publié à Zurich, en 1840, aux frais de la Confédération, sous ce titre : *Ergebnisse der trigonometrischen vermessungen in der Schweiz*, 1 volume grand in-4.

Vers l'année 1830, la direction du levé de la carte ainsi que celle de sa gravure fut remise à M. le général Dufour qui remplaça M. Finster, et depuis cette époque, il est resté chargé de cet important travail.

La carte fédérale se composera de vingt-cinq feuilles, cinq de hauteur, du nord au sud, sur cinq de largeur de l'ouest à l'est. Elle est gravée à l'échelle de $\frac{1}{100000}$, mais les levés des ingénieurs se font généralement à $\frac{1}{50000}$. Cependant il y a des gouvernements cantonaux qui font faire leurs travaux topographiques à l'échelle de $\frac{1}{25000}$, tels sont ceux des cantons de Zurich, d'Argovie, de Genève, de Soleure, de Fribourg, de Saint-Gall et de Bâle. Quelques-unes de ces cartes cantonales sont publiées, et nous en avons remarqué plusieurs à l'exposition universelle de Paris en 1855 (1).

(1) Les feuilles 17, 18 et 22 du canton de Zurich. — Voir notre article : *Les Cartes géographiques à l'Exposition universelle de 1855* aux *Annales* de novembre 1855, p. 179, au lieu de *Carte de la*

Le nombre des cartes entièrement terminées et publiées au 31 décembre 1855 était de dix-huit. savoir : I, Titre; II, Bâle; III, Schaffhouse; IV, Saint-Gall; V, Bregenz; VI, Besançon, Locle; VII, Soleure; IX, Schwytz, Glaris, Appenzell; X, Feldkirch, Budens; XI, Salins, Yverdun; XV, Davos, Zernetz; XV, Genève, Lausanne; XVII, Vevey, Sion; XVIII, Brieg, Airolo; XX, Sondrio, Bormio; XXI, Bonneville, Sallenches; XIV, Lugano, Como; XXV, Bergamo (légende, etc.). Les feuilles XIII, Aarau, Lucerne; XII, Berne, Fribourg; XIV, Altdorf, Chur, et XIX, Chiavenna, Bellinzona, étaient en partie terminées. Les feuilles XIII, Sarnen, Stanz; XXII, Martigny, Aoste; XII, Domo d'Ossola, Mont Rosa (1), étaient en voie d'exécution.

Une partie importante de la Suisse, le canton de Berne, reste à terminer. Ces travaux s'exécutent depuis peu d'années sous la direction particulière de M. J. J. Denzler, chef du bureau topographique de ce canton. Le canton de Lucerne a également ordonné un levé à grande échelle.

Le rapport de l'état des travaux en 1856 ne tardera pas à être fait à l'assemblée fédérale en 1857. Tout nous fait espérer que cette œuvre importante sera poussée avec activité et que, malgré les dépenses considérables qu'elle exige, malgré les difficultés

Suisse, il faut lire Carte du canton de Zurich, publiée par le Gouvernement Cantonal.

(1) Nous avons désigné dans chacune des feuilles les points principaux qui pouvaient indiquer leur position topographique respective.

• Mai 1857. TOME II.

d'exécution que présente le levé topographique dans un pays tel que la Suisse où l'on ne peut opérer dans les montagnes que pendant un nombre *fort restreint* de beaux jours, le général Dufour mènera à bonne fin l'exécution de la carte fédérale helvétique.

V. A. M.-B.

Notes sur l'empire Birman.

A l'une des dernières séances de la Société géographique de Londres, le capitaine Yule a lu ses notes sur la géographie de la Birmanie. Après avoir récapitulé les travaux des précédents géographes, le capitaine Yule a cité, comme exemple de la jalousie soupçonneuse de l'empereur de la Chine, une lettre de ce souverain écrite à l'empereur birman, à la nouvelle que des ingénieurs anglais devaient traverser ses États, lettre dans laquelle le *Fils du ciel* recommandait de ne permettre à aucun Anglais l'entrée du pays, parce que, dit-il, « partout où ils posent le pied » ils s'établissent de suite et prennent aussitôt racine. »

La suite de ce mémoire contient des corrections de latitude et de longitude sur les cartes existantes, changements survenus dans la géographie politique de la Birmanie. Au xv^e siècle, le siège de l'empire était dans une ville nommée *Pagau*, où l'on trouve encore des ruines de temples, ce qui indique pour cette époque un état de civilisation déjà avancé.

Au xvi^e siècle, la capitale fut transférée à Ava, et vers le même temps le royaume de Pegou fut annexé à l'empire birman. Pendant la période de sa plus grande extension, cet empire avait 1,200 milles (1,920 kilomètres) de longueur sur 800 milles (1,280 kilomètres) de largeur, avec une ligne de côte de 1,200 milles; il demeura ainsi jusqu'au jour où les guerriers du grand Alompra ont eu à combattre les baïonnettes anglaises. Cet Alompra, qui s'était intitulé roi des innombrables éléphants blancs, était un célèbre chasseur, mentionné par Mender Pinto, Purchas et d'autres anciens voyageurs. La carte du capitaine Yule indique les différents démembrements que l'Angleterre a fait subir à la Birmanie. En 1824 cet empire perdit l'Aracan, et en 1852 le Pégou fut conquis. Pays plat, reposant sur un bassin d'alluvion, environné d'une vaste barrière de montagnes, la Birmanie, avec ses plaines fertiles, ses richesses minérales et sa belle position géographique, avait eu la position la plus heureuse jusqu'au jour où l'aveugle obstination du roi d'Ava eut nécessité dans ses États l'intervention anglaise. La population de cet empire n'a jamais dépassé jadis le chiffre de 3 millions d'habitants qui doit actuellement se réduire, selon le capitaine Yule, à 1,200,000; aussi ce voyageur ne peut-il s'empêcher d'admirer ce peuple si peu nombreux, qui a su, pendant si longtemps, faire croire au monde que son pays était un des plus grands empires de l'univers.

Projet d'exploration de l'île de Bornéo, par le lieutenant de Crespigny.

Le lieutenant de Crespigny a, dans la séance du 10 novembre 1856, déposé sur le bureau de la Société géographique de Londres une proposition, tendant à faire soigneusement explorer l'île de Bornéo. Ce pays, selon lui, peut être mieux connu sous le rapport des richesses, de la fertilité et surtout de la position, placé qu'il est sur la route directe de la Chine et de l'Australie, entre deux contrées qui auront sous peu un aussi grand commerce que celui qui existe entre l'Europe et l'Australie. De plus, M. de Crespigny désirerait que l'on découvrit les ruines d'une grande ville bâtie en pierre situées, dit-on, à Roti, à l'est de Bornéo, et que l'on vérifiât l'existence d'une tribu dont les membres ont les cheveux blonds, les yeux bleus, et habitent dans la partie montagneuse de Rinibalu. Pour corroborer sa proposition, l'auteur ajoute qu'étant employé, en 1848, à l'exploration de la côte nord-ouest, il a eu l'occasion d'apprendre le malais et de se mettre au fait des usages du peuple. Son opinion est que le caractère des Malais et des Dyaks n'a pas été dépeint avec sincérité, qu'il les croit hospitaliers et honnêtes, et qu'il ne peut trouver à redire sur les Malais. Quant aux Dyaks, ils se sont assurément livrés au meurtre, mais, en général, c'est une race inoffensive et de laquelle il se fait fort d'être bien reçu.

Un fait curieux signalé par lui, c'est que la côte

nord-ouest, qui a été visitée par quelques bâtiments anglais et qui est la plus importante partie du pays, est demeurée inconnue à cent yards à partir des bords de la mer jusqu'au milieu des forêts, sauf quelques places telles que Rejang, Brum et Tampanak, qu'il a vues.

D'après Sir Roderich Murchison, l'espace de pays à explorer n'aurait pas moins de 600 milles de long (965 kil.) et 10 à 12 degrés de large (1,200 à 1,400 kil.). Bornéo offre à l'Européen des productions de toutes sortes. Avant le voyage de M. Wallace, deux autres voyageurs, sans parler de l'infatigable madame Pfeiffer qui vient d'y retourner, avaient parcouru cette île : l'un, M. Dalton, avait visité les côtes nord-ouest, et l'autre, M. Burns, petit-fils du poète, avait parcouru la côte méridionale. Bornéo, dont l'étendue est cinq fois celle de la Grande-Bretagne et neuf fois celle de l'Islande, renferme plus de cent tribus de traits et de langage différents, et sous ce rapport comme sous beaucoup d'autres, ressemble plus que tout autre pays du monde à une terre détachée de l'Afrique ou de l'Amérique tropicale.

Pour ce qui est des productions, cette île manque de végétaux utiles à l'homme ; mais en revanche elle renferme, surtout dans l'est, une grande variété de minéraux de valeur. Les couches carbonifères assez étendues sont situées tout le long de la côte, entre Bruni et Banjermassing. Ces mines sont exploitées aux deux extrémités par les Hollandais qui occupent le sud et les Anglais le nord-ouest.

Une compagnie anglaise, formée sous le nom de Compagnie de l'Archipel oriental, et opérant sur une large échelle, a un matériel de 160,000 livres sterling, consistant en bateaux, engins, pompes et railway d'un mille de longueur. La production de houille que l'on espère recueillir est estimée à 60,000 tonnes par an; le fer est très-abondant, et de qualité supérieure au fer de Suède de premier choix. On trouve également du sulfure d'antimoine en plus grande quantité que partout ailleurs, et la majeure partie de cette matière qui est importée en Angleterre, environ 1,500 tonneaux, vient de Sarawak. Sir James Brook, à l'aide de ces mines d'antimoine, a pu organiser le meilleur gouvernement indigène ou européen qui ait existé à Bornéo. Il a sous son autorité une population de près de 30,000 âmes, composée de Dyaks et de quelques autres grandes tribus, et si l'on considère l'étrange et barbare peuple qu'il a à diriger, il est certain qu'il gouverne avec beaucoup de talent. La côte ouest contient beaucoup d'or qui est exploité par 50,000 Chinois, malgré les entraves mises par le gouvernement hollandais. La production de ces mines d'or s'élève annuellement à un demi-million de livres sterling, environ un trentième de ce que donnent la Californie et l'Australie, et cela après un siècle entier d'exploitation. Notons en passant le commerce des diamants. Parmi les végétaux, on remarque la gutta-percha, découverte en 1847 par un parent de Sir James Brook. Une petite quantité est consacrée à la fabrication des manches

de couteaux et des fouets ; quant à son usage en médecine, M. Crawford pense que la gutta-percha serait d'un excellent emploi pour les éclisses et les bougies, dont des modèles ont été expédiés au Bengale et sont actuellement déposés à l'hôtel de la Compagnie des Indes.

Bornéo produit encore de la gomme indienne, du sagou, devenu maintenant un article important de commerce. Tout ce qui vient d'être énuméré est le fait des découvertes récentes ; il n'y a donc pas à douter que, pendant le cours de son voyage, le lieutenant de Crespigny aurait l'occasion de faire encore quelques découvertes. Il possède toutes les qualités nécessaires à la tâche qu'il se propose d'entreprendre, si la Société géographique et le gouvernement anglais l'autorisent à tenter cette exploration.

*Publication des premiers volumes des explorations
du docteur Henri Barth dans l'Afrique Centrale.*

L'éditeur Longmann vient de livrer au public les trois premiers volumes de l'ouvrage si impatiemment attendu du docteur Henri Barth.

Ces trois volumes conduisent le voyageur jusqu'à Maseña dans le Baghirmi ; ils sont accompagnés des onze cartes suivantes :

1. Carte générale d'Afrique indiquant l'ensemble des voyages du docteur Barth au nord de l'équateur, et des explorations du rév. docteur Livingstone au sud de cette même ligne.

2. Route à travers la région montagneuse qui s'étend au sud de Tripoli.

3. Route de Tripoli à Mourzouk.

4. Route de Mourzouk au Wadi-Falesslez.

5. Route du Wadi-Falesslez à Tidik.

6. Route de Tidik à Tagelel.

7. Route vers Kachena (Katsena) et Kouka (Kukawa).

8. Route de Kouka à Yola.

9. Voyage au Kanem.

10. Expédition au Musgo.

11. Voyage de Kouka à Maseña.

Les cartes ont été dressées avec le plus grand soin par M. Augustus Petermann, sous la direction même du docteur Barth.

Ces trois volumes imprimés, avec luxe, contiennent les notes et les observations physiques et météorologiques destinées à donner une juste idée du climat et des productions du pays; il sont ornés de 36 gravures en lithographie teintées, et de 100 sujets sur bois, ces derniers tirés dans le texte.

Le docteur Barth nous promet les deux autres volumes pour l'automne prochain.

Le premier volume de l'édition allemande a paru le même jour à *Gotha*, chez le libraire *Justus Perthes*. Cette édition, qui se recommande par un luxe typographique auquel ne nous ont guère accoutumés les Allemands jusqu'à présent, renfermera le même nombre de volumes, les mêmes cartes, les mêmes gravures, notes, appendices, etc., etc., que la précédente.

Ce premier volume, qui conduit les explorateurs de l'Afrique centrale jusqu'à Tagelal, point où ils se séparèrent, sera très-prochainement suivi des autres.

Atlas royal illustré de géographie moderne ; par le docteur Norton Shaw, secrétaire de la Société royale géographique de Londres (1).

Nous annonçons avec plaisir la publication de cet important ouvrage, destiné à rendre de grands services aux personnes de toutes les conditions, par l'habileté avec laquelle son plan est conçu et par son exécution remarquable.

Cet atlas se composera d'environ 120 cartes générales ou particulières des différentes contrées du globe.

Ces cartes, dressées sous la surveillance du docteur Norton Shaw, l'habile secrétaire de la Société géographique de Londres, donneront dans leurs détails les plus précis les nouvelles découvertes avec une exactitude que nous garantit la position scientifique de leur auteur, qui est plus que tout autre à même de recueillir de meilleures informations, et de puiser dans les nombreux matériaux géographiques, dont la Société royale de Londres est le centre d'agglomération.

(1) *The Royal illustrated Atlas of modern geography with an introductory notice.* 22 livraisons, imperial folio, 60 centimètres sur 36. 120 cartes, avec nombreuses illustrations en chromolithographie.

L'avantage de pouvoir conserver, pour les cartes particulières, les détails les plus minutieux permettra de donner aux cartes générales une clarté qui leur manque trop souvent. La disposition judicieuse de la lettre, la netteté de sa gravure, l'enluminure doivent aussi contribuer à la beauté de l'ensemble.

L'ouvrage justifiera son titre d'*Atlas illustré*, car la plupart des cartes seront accompagnées d'*illustrations* faites à l'aide des procédés lithochromiques si habilement employés par les Anglais. Ces illustrations, empruntées à des sources authentiques, feront connaître les principales productions, l'ethnographie et les sites les plus remarquables des pays représentés sur la carte.

Du reste, on peut à l'avance se rendre compte du mérite et de l'effet des illustrations, en jetant un coup d'œil sur les gravures lithochromiques qui accompagnent les dernières relations de voyages récemment publiées en Angleterre.

Les cartes seront accompagnées de notices spécialement rédigées pour chacune d'elles et destinées à faciliter les recherches des personnes les moins familières à l'étude de la géographie.

Le succès auquel l'*Atlas Illustré* du docteur Norton Shaw est appelé en Angleterre, lui assurera un accueil mérité de ce côté-ci du détroit; nous n'en doutons pas lorsque nous voyons mettre à contribution pour son exécution les derniers perfectionnements de la science et de l'art.

V. A. MALTE-BRUN.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS.

Séance du 20 mars 1857. — M. Jomard communique deux lettres : la première de M. Berthelot , relative à la discussion sur Alésia ; la seconde de M. Mac-Carthy, datée d'Alger, au sujet du voyage du capitaine Bonnemain à Ghadamès et des prochaines excursions qui doivent avoir lieu à l'intérieur du Sahara. (Des extraits de ces deux lettres seront insérés au *Bulletin*.)

— M. Malte-Brun donne communication d'une lettre à lui adressée par le docteur Barth, dans laquelle ce savant voyageur persiste à regarder comme entièrement controuvée la nouvelle de la mort du docteur Vogel ; à propos de l'annonce de la présence des Français à Ouargla, il témoigne l'espoir que des relations plus suivies s'établiront bientôt entre le Soudan et l'Algérie. Le même membre annonce que le capitaine Richard Burton était heureusement arrivé à Zanzibar, et qu'il se proposait de se rendre, sans perdre de temps, au grand lac intérieur de l'Afrique. M. Alfred Maury complète cette nouvelle en faisant connaître aussi l'arrivée, à Zanzibar, du lieutenant Speke, compagnon de Richard Burton.

— M. Jomard, au nom de la Commission du prix annuel, avertit l'assemblée que cette commission a achevé son travail et qu'elle a décidé à l'unanimité

d'accorder la grande médaille d'or au missionnaire David Livingstone, premier voyageur européen qui ait traversé, de l'ouest à l'est, l'Afrique méridionale, en déterminant avec exactitude les positions géographiques de cette vaste contrée. La commission a réservé les droits du docteur Vogel à ce prix pour le prochain concours. A ce propos, M. Malte-Brun dépose sur le bureau de la Société une esquisse itinéraire des voyages du docteur Livingstone, dressée par lui d'après les documents publiés par la Société des missions de Londres. La Société décide que cette carte sera insérée au *Bulletin*.

— M. Ernest Desjardins dépose sur le bureau un opuscule de M. Bousson de Mairat sur la position réelle de l'Alesia de Jules César, dans laquelle l'auteur se déclare partisan du système de M. Delacroix, qui place Alesia près de Salins, en Franche-Comté. Il donne ensuite lecture d'un document qui se trouve à la suite de cette brochure et qui lui paraît avoir un grand intérêt dans la question. Renvoi d'une note au *Bulletin*.

— M. P. Trémaux présente quelques détails sur la rédaction de la carte du Soudan oriental qui accompagne la dernière livraison de son voyage dans cette contrée de l'Afrique.

— M. Bollaert, membre de la Société royale géographique de Londres, présent à la séance, offre à la Société plusieurs opuscules dont il est l'auteur, en lui adressant quelques paroles de sympathie de la part de la Société de Londres, et il l'entretient de ses

voyages dans différentes parties du monde. M. le président remercie M. Bollaert de ses intéressantes communications et lui adresse les félicitations de la Société.

— M. Snider-Pellegrini lit une notice sur les voyages qu'il a faits dans un but commercial, en Amérique, en Asie, en Afrique, et spécialement dans le Maroc et en Algérie. Il termine cet exposé par des considérations sur le Maroc et sur les moyens de faire la route par terre, d'Algérie au Sénégal. La Société remercie M. Pellegrini de son intéressante communication et décide que sa notice sera insérée au *Bulletin*.

Séance du 3 avril. — M. le maréchal Vaillant, ministre de la guerre, écrit à la Société qu'il s'est empressé d'accueillir la demande qu'elle lui a adressée en faveur de M. le major hanovrien Papen, et il lui envoie, pour cet officier, les 176 feuilles qui composent les dix-neuf livraisons de la carte de France, publiée jusqu'à ce jour.

— M. de la Roquette communique les renseignements qui lui ont été transmis par M. Henri Grinnell, l'ami, le protecteur du docteur Kane, mort à la Havane le 16 février 1857, à peine âgé de 35 ans, sur les honneurs vraiment extraordinaires rendus dans sa patrie à la mémoire de cet intrépide explorateur des mers arctiques, auquel on doit entre autres découvertes celle d'une mer libre de glaces au nord de Groënland. Une note de M. de la Roquette sur les obsèques du docteur Kane sera insérée au *Bulletin*.

— M. Malte-Brun annonce à la Société qu'il a reçu du docteur Livingstone une lettre accompagnée d'un croquis géographique qui lui permettra d'apporter de notables améliorations à l'esquisse itinéraire, qu'il a faite pour le *Bulletin*, des explorations de ce savant voyageur. Le docteur Livingstone fait dans cette lettre deux remarques importantes : 1° Le lac Dilolo communique accidentellement, pendant la saison des pluies, avec le Casai et le Liambye, et verse alors ses eaux dans chacun des deux océans Atlantique et Indien. 2° Quilimane n'est pas, comme on l'indique à tort dans les cartes, sur le bras septentrional du Zambèze, mais bien sur une petite rivière à moitié desséchée, située un peu au nord du bras septentrional du Zambèze.

— La Commission centrale entend avec intérêt un rapport de M. Mauroy sur l'histoire secrète de Justinien par Procope de Césarée, traduite par M. Isambert, et un rapport de M. E. Desjardins sur les forêts de la France, par M. Alf. Maury.

— M. Cortambert communique un tableau des divisions politiques du Pérou, qu'il a extrait de la *Corografia del Perú*, par M. Valentin Ledesma.

SOCIÉTÉ ROYALE GÉOGRAPHIQUE DE LONDRES.

Séance du 14 mars 1857. — Le lieutenant W. Chimmor R. N. expose aux regards de la Société des objets appartenant à la mission chargée de rechercher l'expédition de l'Australie septentrionale, placée sous les ordres de M. Grégory, objets trouvés sur la

côte du golfe de Carpentarie , et sur les bords de la rivière Victoria.

— Le président lit une lettre du capitaine R. Burton, annonçant son arrivée à Zanzibar , sur la côte Est de l'Afrique, et son intention de s'avancer le plus tôt possible dans l'intérieur à la recherche du Grand Lac.

— Lecture d'un mémoire concernant la géographie et l'hydrographie de l'Afrique sud-est, par le docteur James Campbell (de la marine royale).

— Explications données par le docteur Livingstone sur ses découvertes à l'embouchure du Zambèze et complétées par la carte et la description du pays que traverse ce fleuve. Selon l'opinion de l'illustre voyageur et les informations par lui recueillies, il s'ensuit qu'une portion considérable du Zambèze est navigable pour des navires chargés, pourvu qu'ils entrent avec la marée; mais qu'une chaloupe canonnière ne peut y naviguer. Le moment le plus difficile pour remonter est pendant les mois où les eaux sont hautes, et encore serait-il prudent, pour tenter la navigation, d'en faire auparavant l'essai en envoyant un navire d'un très-faible tirant d'eau, parce qu'il peut échouer sur quelque banc insalubre du fleuve et compromettre par la maladie une tentative quelconque. Le Zambèze est navigable sur un espace d'environ 300 milles (482 kilom.) jusqu'à un premier rapide, passé lequel il est encore exempt de difficultés sur un parcours de 100 milles (160 kilom.). Le docteur Livingstone pense que cette rivière ren-

drait de grands services au commerce, opinion qui est corroborée par celle du capitaine Hoslryns; pour le moment, il ne suppose pas que ce commerce aurait beaucoup d'activité, mais il a assez de confiance dans les ressources que présente l'intérieur du pays.

Séance du 23 mars. — Le président, Sir R. J. Murchison, annonce que l'on a reçu au ministère des affaires étrangères les observations astronomiques du docteur Vogel et de M. Maguire, faites dans l'Afrique centrale, ainsi que la copie d'une dépêche du consul de S. M. B. à Tripoli, qui renferme un fragment d'une lettre de M. Maguire, datée de Kouka, annonçant que le docteur Vogel aurait été assassiné au Wadai. M. Murchison ajoute que, jusqu'à plus ample informé, il convient de ne pas ajouter foi à cette triste nouvelle.

— M. J. Herschell a reçu de M. Maclear, l'astronome de S. M. au Cap, une lettre de laquelle il résulte que les observations du docteur Livingstone avaient été réduites et calculées. La traversée du continent africain d'ouest en est, place le Rév. missionnaire au rang des plus grands voyageurs. A ce propos, le président informe l'assemblée que le gouvernement portugais a envoyé des ordres à Mozambique pour que l'on traitât avec le plus de soins les derniers compagnons de voyage du docteur Livingstone, aux dépens de cette province, jusqu'à son retour pour les réclamer. On annonce à l'assemblée que le gouvernement consent à proposer un vote au parlement pour une grande exploration de l'Amé-

rique du nord-ouest. L'expédition serait confiée à la direction de M. Palliser, elle partirait prochainement de l'ouest du lac Supérieur dans le but d'explorer la plus grande partie de l'Amérique anglaise du nord, et particulièrement la contrée arrosée par les affluents du Saskatchewan, et les montagnes Rocheuses vers le sud des possessions anglaises pour y trouver un passage praticable vers l'île de Vancouver. L'expédition sera accompagnée par le docteur Hector, géologue et naturaliste; par le lieutenant Blakiston, pour faire les observations magnétiques, et par un botaniste.

— Le docteur Baikie, de la marine royale, désire rappeler ses vues concernant l'origine des habitants actuels de l'île de Fernando-Po, décrits par le capitaine Owen et plus tard par le docteur Thompson. Ils sont connus sous le nom de *Adiya*, les marchands les nomment *Bubi*. Le docteur Baikie, d'après les informations recueillies par M. Davis, croit que le nom propre du peuple est *Bá-on*; le mot *Adiya* signifie simplement ville.

— On donne lecture des communications suivantes : Relation d'un voyage vers l'est de Chiraz à Tesja et Darab et de là vers l'ouest, par Téhéran et Kazeran, en 1850; par M. le consul Abbott. Recherches des traces de l'expédition du docteur Leichardt, par Samuel Sydney. Retour de l'expédition de l'Australie du nord, confiée aux soins de M. A. C. Gregory. Table chronologique des tremblements de terre dans les Indes occidentales, par M. André

Poey, directeur de l'Observatoire météorologique de la Havane.

Séance du 26 avril. — Présidence de sir Roderick J. Murchison. On donne lecture des communications suivantes : « Canton et les côtes de la Chine, » par sir John Davis. L'auteur commence par jeter un coup d'œil général sur les environs de Canton et de Hong-Kong, qui ont été témoins des dernières opérations et qui le seront probablement de nouvelles. Suit une description générale de la côte et des ports nouveaux du nord-est, depuis Amoy jusqu'à Chang-Haï, avec un commentaire sur la récente application de la vapeur à la navigation du grand fleuve Yangtsé-Kiang. Cette communication se termine par une narration détaillée des événements de l'insurrection chinoise, et quelques remarques sur le pseudo-christianisme des rebelles.

Fin de l'expédition dans l'Australie septentrionale, sous le commandement de M. A. C. Gregory.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE BERLIN.

Séance du 3 janvier. — Présidence du professeur Dove. M. le professeur Ritter entretient l'assemblée du voyage d'exploration des frères Schlagintweit. Ils ont eu bien de la peine à atteindre Leh, la principale ville du Thibet ; ils se sont avancés jusque sur les confins de la Chine. Robert et Hermann Schlagintweit sont les premiers Européens qui aient exploré les montagnes de Kuen-loun, et le pays de Khotan.

— M. le professeur Lichtenstein présente à l'assemblée un morceau de cèdre de l'Atlas préparé et poli ; il observe que c'est le même bois que les Romains appelaient *lignum citrei*, celui dont ils confectionnaient leurs *mensæ citreæ*, le même enfin qu'Homère désigne du nom de *θέον*.

A ce propos, M. le professeur Braun entre dans quelques détails sur les différentes espèces de cèdres.

— M. le professeur Dove entretient l'assemblée de la distribution des neiges à la surface du globe et de leur limite. Il parle ensuite des changements périodiques de niveau qui se manifestent annuellement dans le port de Wismar. Pendant les mois de juillet à septembre, le niveau des eaux de la Baltique s'élève de trois pouces au-dessus du niveau moyen, tandis que de décembre à avril, il descend de deux pouces; le fait a été observé de 1848 à 1855 ; la cause de ce phénomène n'est pas encore connue.

Séance du 7 février. — M. le professeur Ritter annonce qu'il a reçu une lettre de la Société royale géographique de Londres, avec prière de lui donner connaissance des progrès de la science géographique en Allemagne. — Il lit ensuite un rapport sur la nouvelle expédition du Niger, d'après des lettres adressées à M. le professeur Lepsius.

— M. de Ledebur entre dans quelques détails sur la carte du cercle de *Salzwedel*, présentée par M. Mahlmann; c'est une carte historique sur laquelle on a indiqué les tombeaux des *Huns*, qui se

trouvent dans la partie sud-ouest du cercle. — Beaucoup de ces monuments disparaissent journellement par suite de la construction des routes, des chemins de fer, des canaux. Le Molochsberg (montagne de Moloch) possédait de grands monuments en pierre, les restes d'un ancien lieu de sacrifices; dans le Kalber-Werder se trouvait une grande quantité de poterie : ces élévations ont presque toutes disparu. Les anciens remparts sont aussi indiqués sur la carte; ils ne contiennent pas de traces de ciment ou de mortier, et sont beaucoup plus anciens qu'on ne pensait conclure de leur nom. La carte est également instructive, en ce qu'elle fait connaître la forme d'après laquelle les villages sont bâtis; ainsi on trouve dans la partie nord-ouest les villages bâtis en forme de fer à cheval; plus vers l'est cette forme de construction disparaît. Mais naturellement il ne faut pas conclure qu'un village construit à la manière allemande, ait été fondé primitivement par des Allemands; souvent, lorsque les villages avaient été détruits par le feu ou d'une autre manière, on les reconstruisait dans le style allemand.

— M. Durieux entretient l'assemblée du chemin de fer de l'*Atlantique* au *Pacifique*, et M. le professeur Ritter lit un rapport sur la découverte des sources du *Cydnus*, par Th. Kotschy.

— M. le professeur Koch lit un extrait d'une lettre d'un jardinier émigré en Australie, qui arrivé à destination, fut obligé d'accepter la place de

berger, malgré son contrat anglais qui indiquait une autre position. Dans son voyage il avait rencontré beaucoup de blocs de glaces sous le 44 et 45° latitude sud, le thermomètre descendit en janvier jusqu'à 11° Réaumur. La ville de Brisbane, où le voyageur s'arrêta alors, est un mélange de belles maisons et de misérables huttes.—Dans le voisinage on cultive avec succès du *pisang*, des *ananas*, des *batates*, du *maïs*, des pommes de terre et des fèves. D'après son rapport les habitants se trouvent sur un faible degré de développement, la population augmente faiblement.

SOCIÉTÉ GÉOGRAPHIQUE IMPÉRIALE DE RUSSIE.

Séance du 27 février 1857. — Au commencement de la séance, l'amiral Lütke exprime en peu de mots sa reconnaissance pour l'honneur qu'on lui a fait en le nommant, à l'élection, vice-président.

Le conseil de la Société désirant donner à la famille nécessiteuse du lieutenant Smiriaguine, qui a péri dans l'expédition sibérienne; un témoignage de la part qu'il prend à sa douleur, a fait remettre à la mère de cet officier une somme de 300 roubles argent, payée une seule fois (cette somme, levée sur le capital de l'expédition, était destinée au lieutenant et figurait sur la liste des gratifications accordées à tous les membres de l'expédition); en même temps il a décidé qu'on lui ferait tenir tous les ans une petite somme, tirée des ressources pécuniaires de la Société, soit 75 roubles argent.

Vu le prochain départ du secrétaire de la Société, M. Lamansky, le conseil a pris des mesures pour que le compte-rendu annuel des travaux de la Société, pour l'année 1856, fût présenté au mois de mars et non au mois d'avril, et a confié les fonctions de secrétaire, pour le temps de son absence, à M. Bezobrazoff, membre effectif, qui a été admis immédiatement à l'exercice de cet emploi.

M. l'académicien Kœppen, membre effectif, représente au conseil de quelle importance il est pour la Société, que le secrétaire dirige son attention sur les institutions de crédit qui sont établies en Europe et dont l'organisation intérieure facilite considérablement les relations réciproques des banques et des particuliers. A ce propos, M. Lamansky déclare qu'après les travaux dont la Société l'a chargé, le principal objet de ses soins et de ses occupations pendant son voyage à l'étranger, sera l'étude des formes variées du crédit dans le développement colossal qu'il a atteint aujourd'hui dans toutes les contrées occidentales de l'Europe. En même temps l'adjoint du président, M. Lewchine, attire l'attention du secrétaire sur la nécessité d'étudier les moyens et les procédés employés pour le dénombrement de la population, lequel, dans les États civilisés de l'Europe, est basé sur les exigences les plus rigoureuses et les plus rationnelles de la science.

Pour terminer, M. Doeriker, membre effectif, lit un article sur le goître et le crétinisme, répandus

parmi les habitants des bords de l'*Oouroff*, affluent de l'*Argoun*, district de Nertchinsk, qu'il a rédigé à l'occasion de la description des maladies endémiques qui règnent dans cette localité, travail adressé par le membre collaborateur Kachine à la section sibérienne de la Société. Quant aux causes de la propagation du goître sur les bords de l'*Oouroff*, M. Kachine se range à l'avis des savants qui veulent voir dans le manque d'iode dans l'eau la cause de cette maladie. Il cite à l'appui de cette opinion quelques expériences faites sur l'eau de l'*Oouroff*. A cette occasion, M. Dœriker fait remarquer, entre autres, qu'en général ce n'est pas le manque d'iode, mais son abondance qui est nuisible; que l'iode, autant qu'il est notoire jusqu'à présent, se trouve dans les lacs salés, dans les algues, dans l'eau de mer, dans plusieurs eaux minérales, particulièrement dans celles qui sont salées; mais qu'il soit une condition indispensable de l'eau douce, de l'eau potable, c'est ce qui n'a pas encore été suffisamment démontré; puis, que si l'on admet avec M. Kachine que les algues absorbent l'iode au préjudice de la qualité de l'eau de la localité, on objectera que cela ne peut avoir lieu sur l'*Oouroff*, où le printemps et l'été ensemble ne durent que trois mois et demi et où, conséquemment, les plantes ne peuvent enlever à l'eau et à l'air la substance nécessaire à l'homme pour tout un an; enfin, que s'il était prouvé définitivement que l'absence de l'iode occasionne le goître, ce ne serait encore qu'une

définition négative de la cause ; il resterait toujours à savoir quelle est la cause agissante : peut-être est-ce le brôme, peut-être aussi la magnésie ou la chaux, surtout la chaux, là où l'iode ou tout autre agent neutralisant est absent. Ainsi la cause réelle du goître n'est pas encore connue, et selon M. Dœriker il faut la chercher non dans le manque mais dans l'abondance de l'iode. Dans tous les cas cette question mérite d'être étudiée avec persévérance : l'*Ouroff* offre toutes les données nécessaires pour cette étude. Il est peut-être réservé à M. Kachine de résoudre cette question. Le mémoire qu'il a présenté éveille un vif intérêt et soulève de nouvelles questions dont la solution serait à désirer. Voici celles que M. Dœriker propose : 1° faire une analyse de l'eau, non pour l'iode seulement, mais plus rigoureuse, plus complète, réitérer cette analyse dans les différentes saisons de l'année, tant au cours supérieur qu'au cours inférieur de la rivière, et surtout en automne et en hiver ; 2° examiner ce que contiennent les émanations acides et fétides de l'eau de l'*Ouroff* et des marais voisins, lors de la congélation et de la fermentation ; 3° soumettre à une analyse non moins rigoureuse la nature de la concrétion articulaire et l'urine des perclus et des goitreux, en été et en hiver ou au temps de la croissance et de la décroissance périodiques du goître. M. Dœriker termine en communiquant les données, puisées à d'autres sources, sur la propagation du goître dans différentes localités.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

*Bulletin de la Société de Géographie de Paris.*4^e Série, T. XIII. N° 1. — Janvier 1857.

Rapport sur les travaux de la Société de Géographie, et les progrès des sciences géographiques, pendant le cours de l'année 1856; par M. *Alfred Maury*. Pages 5-67.

Compte rendu de la séance de la Société impériale géographique de Russie, du 28 novembre 1856. P. 68-71.

Extrait d'une lettre adressée du Caire, le 20 janvier 1857, à M. Jomard, membre de l'Institut, sur l'expédition aux sources du Nil-Blanc. P. 72-74.

Février 1857.

Description des ruines d'Ascalon, par M. *V. Guérin*, ancien membre de l'École française d'Athènes. P. 81-95.

Rapport sur l'ouvrage de M. A. Maury, intitulé *la Terre et l'Homme*; par M. *A. de Quatrefages*. P. 96-128.

Rapport sur la description de l'île de Patmos et de l'île de Samos de M. *V. Guérin*, ancien membre de l'École française d'Athènes, par M. *Poulain de Bossay*. P. 129-140.

Rapport sur l'ouvrage intitulé *Narrative of an exploring voyage up the rivers Kwora and Binué*, by W. Balfour Baikie; par M. *Jacobs*. P. 141-150.

Rapport sur le voyage en Californie et dans l'Orégon de M. de Saint-Amant, par M. *Albert Montémont*. P. 150-153.

Mars 1857.

Quelques observations sur les moyens de développer le commerce de l'Algérie avec l'intérieur de l'Afrique, et en particulier sur ceux de se rendre de l'Algérie dans le Sénégal en passant par Tombouctou; accompagnées de remarques sur le Maroc. Par M. *Snider-Pellegrini*. P. 161-194.

Rapport sur l'ouvrage de M. Al. de Gobineau intitulé : *Essai sur l'inégalité des races humaines*; par M. *de Quatrefages*. P. 195-241.

Extrait d'une lettre de M. le Dr Henri Barth à M. Jomard. P. 242.

Extrait d'une lettre de M. Berthelot, agent consulaire à Ténériffe, à M. Jomard. P. 243-246.

Note relative à la discussion sur *Alesia*, par M. Ernest Desjardins. P. 246-248.

Mort du voyageur suédois Wahlberg. P. 248.

Zeitschrift für Allgemeine Erdkunde, herausgegeben von Dr K. Neumann. — Neufolge.

II^e vol. 1^{er} cahier. — Janvier 1857.

De la distribution des pluies sur la face de la terre, par H. W. Dove. — 1^{re} partie. Les pluies de la zone torride. P. 1-26.

Sinope, d'après les observations faites pendant un séjour de quatre mois, par le Dr D. Brauns. P. 27-34.

Sur les phénomènes volcaniques dans l'Asie centrale, par P. Semenov, traduit du russe par le Dr K. Neumann. P. 34-52.

La province de Coquimbo au Chili, par le Dr K. Neumann. P. 52-70.

La ville de Komrat. P. 70.

Résultat des recherches du Dr Baer dans la vallée du Manytch (extrait d'une lettre à M. de Humboldt). P. 70-74.

Les Pschaves et les Chevsurs dans le Caucase. P. 74-78.

Les Bohémiens (Zigeunes) en Égypte et dans l'Asie antérieure. P. 78-83.

Nouvelle lettre des frères Schlagintweit, datée de Cachemyr, 2 novembre 1856. P. 83-84.

Nombre des maisons de commerce à Canton. P. 84.

Sur un nouveau volcan sous-marin, situé par 54° 36' de latit. nord et 185 longit. occident. de Paris. P. 85.

Cartes. — Carte géologique de la presqu'île de Sinope. — Province de Coquimbo au Chili, d'après de récents documents.

II^e vol. 2^e cahier. — Février.

De la distribution des pluies sur la face de la terre ; par H. W. Dove. 2^e partie. Les pluies subtropicales et sur la côte occidentale de l'Europe. P. 97-134.

Voyage aux sources du Cydnus par Th. Kotschy, communiqué par le professeur Ch. Ritter. P. 134-144.

Les expéditions au nord-ouest, et les découvertes auxquelles elles ont donné lieu, par C. Brandes (1^{re} partie). P. 144-158.

Extrait d'un rapport d'Adolphe Schlagintweit à S. M. le roi de Prusse, en date de Rawul-Pindee dans le Pundjab, 5 décembre 1856; communiqué par M. de Humboldt. P. 159-162.

Atlas de l'Espagne et de ses colonies, par Coello. En 26 feuilles (l'Espagne à 1:200000). P. 162.

Sur la météorologie de la Grèce. P. 162-165.

Mélanges et nouvelle littérature géographique. P. 165-192.

Carte. — Carte des découvertes faites pendant les explorations arctiques, par C. Ohmann.

Archiv für wissenschaftliche Kunde von Russland, herausgegeben von A. Erman.

XVI^e Vol. 1^{er} cahier.

Rapports de la Chine avec le Thibet (suite et fin). P. 1-11.

Hérat et son importance géographique. P. 18-22.

Les anciens habitants du Bosphore cimmérien. P. 23-27.

Le *Russkji Wjestnik* (Revue) pour 1856. P. 28-44.

Sur les travaux de la Société géographique russe pendant l'année 1855. P. 132-165.

The Church Missionary Intelligencer.

Vol. VIII. N° 2. — Février 1857.

Les différents centres de missions, leur importance au point de vue militaire pour faciliter de nouvelles conquêtes. P. 25-26.

Missions des îles Sandwich. P. 26-29. — Nouvelle-Zélande, 29-31. — La mission du Karen (Birmanie) dans l'Inde ultérieure, 31-35. — Inde, 35-38. — Mission de l'Arménie turque, 38. — Mission de Sierra-Leone, 38-41. — Le pays d'Yoruba, 42-48. P. 25-48.

N° 3. — Mars.

Mission de Rupert's land (sur la mer d'Hudson). — Stations du Grand-Rapide, de Red-River, de Cumberland. — Le fort Moose, Rupert-House et Albany. — Le fort George. P. 49-59.

Missions du pays des Birmans. — Les nouvelles acquisitions anglaises dans ce pays y facilitent l'introduction des missionnaires, etc., etc. — Le pays du Karen. P. 59-72.

Mittheilungen aus Justus Perthes' Anstalt..... von
D^r A. Petermann.

N^{os} XI et XII, 1856.

Le recensement des villes en Espagne, par le D^r T. E. Gumprecht. P. 393.

L'Etat mexicain de Tabasco, par K. B. Heller. P. 399.

De la distribution des principales cultures productives dans les Etats-Unis de l'Amérique du Nor, par MM. A. Petermann et E. Belun. P. 408.

Sur la géographie de l'Australie et de la Tasmanie, par A. Petermann. P. 439.

Les naturels de l'Australie, leurs mœurs et leurs coutumes, par J. Browne. P. 443.

De la détermination des hauteurs dans la Moravie et dans la Silésie, avec des détails sur la limite supérieure de la végétation des différentes plantes et sur les différentes températures des sources dans ces montagnes, par J. F. Julius Schmidt. P. 454.

Sur l'état présent de la révolution en Chine, par R. Krove. P. 462.

Les traditions populaires du pays d'Arkwapim (au nord d'Akkra, au pays des Aschantis), document ethnographique, communiqué par le D^r Barth de Calwer. P. 465.

Exploration de l'embouchure de l'Amour, par M. Peschtschuroff, pendant l'année 1855 et les frontières russes et chinoises dans le pays de l'Amour de 1689 à 1856. Sur la hauteur du volcan mexicain du Popocatepetl, extrait d'une lettre d'Alex. de Humboldt à M. Petermann. P. 479.

Nouvelles géographiques. P. 479-489.

Nouvelle littérature géographique. P. 490-494.

Cartes. — Carte-esquisse (sur bois) pour le coup d'œil d'ensemble du recensement des villes dans la péninsule hispanique, par A. Petermann. P. 393.

Carte-esquisse (sur bois) de l'Etat de Tabasco, par A. Petermann. P. 399.

Cartes des cultures aux Etats-Unis (quinze petites cartes spéciales pour chacune des cultures), par A. Petermann.

Esquisse de l'embouchure du fleuve Amour, d'après les reconnaissances de M. Peschtschuroff en 1855, avec l'indication de la variation des frontières de 1689 à 1856, par A. Petermann.

BIBLIOGRAPHIE.

Europe.

6. Essais historiques sur la ville et le canton de Beaugency; par *M. Pelletier*. Nouvelle édition entièrement refondue, avec continuation jusqu'en 1856, par *M. Lorin de Chassin*, notaire honoraire. 2 vol. in-8 de plus de 700 pages. — Orléans, 1857, chez Gastineau.
7. Géographie historique, industrielle et statistique de la Meurthe, avec une esquisse historique de la Lorraine, et précédée de notions de géographie générale; par *A. Hinzelin*. 1 vol. in-18 raisin de 360 pages, plus une carte. — Nancy, chez Grimblot et veuve Raybois, libraires.
8. De la position réelle de l'Alesia de Jules César; par *Em. Bousson du Mairet*, professeur émérite de belles-lettres. — Arbois, 1856. In-12 de 54 pages.

Mélanges.

9. Traité de géographie et de statistique médicales et des maladies endémiques, comprenant la météorologie et la géologie médicales, les lois statistiques de la population et de la mortalité, la distribution géographique des maladies, et la pathologie comparée des races humaines; par *J. Ch. M. Boudin*, médecin en chef de l'hôpital du Roule. 2 vol. in-8, LVI-I, 324 pages, 9 cartes et tableaux.
10. *Bibliotheca Geographica*.... Catalogue de tous les ouvrages publiés sur la géographie et les voyages en Allemagne depuis le milieu du siècle dernier jusqu'à la fin de l'année 1856; suivi d'une liste des cartes, plans et vues de pays et de villes; publié par *Wilhelm Engelmann*, avec une table détaillée. — Leipzig, Wilhelm Engelmann; Paris, Klincksieck, 1857. 1 vol. in-8 en deux parties. Prix: 12 fr. 50.
11. *The life of Col. John Charles Fremont*, etc.... Vie du colonel Charles Frémont, et récits de ses explorations et de ses aventures dans le Kansas, le Nebraska, l'Oregon et la Californie. Mémoire par *Sauviel, M. Smucker*, A. M., in-8°, 1856, à New-York, chez Miller, et à Londres, chez Trubner et comp.
12. Histoire du commerce de toutes les nations, depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours; par *Scherer*; traduit de l'allemand, avec l'autorisation de l'auteur, par MM. *Henri Richelot* et *Charles*

- Vogel*; avec des notes par les traducteurs, et une préface par M. Henri Richelot. 2 vol. in-8. — Paris, Capelle, éditeur. Prix: 18 fr.
13. Percement de l'Isthme de Suez. Rapport et projet de la Commission internationale. Documents publiés par M. *Ferdinand de Lesseps*. 3^e série in 8 de 24 feuilles 3/4. Et atlas in-4 d'une feuille, dont la table indique onze cartes et plans. — Paris, chez H. Plon, et au bureau du journal *l'Isthme de Suez*.
14. Note sur le chemin de fer de Constantinople à Bassorah par Alexandrette, in-8^o d'une feuille 3/4 plus une carte, imp. de Claye.
15. *Geschichte der Erde nach der Bibel und der Geologie....* Histoire de la Terre, d'après la Bible et la géologie, par F. de Rougemont; traduit du français par *Ed. Fabarius*. — Stuttgart, chez R. Besser, 1 vol. gr. in-8.
16. *Un dernier mot à M. Henri Martin*, par M. G. du Dufresne de Beaucourt; broch. in-8 de 60 pages. — Paris, 1857, Durand.
- La nouvelle édition de *l'Histoire de France* de M. Henri Martin, ainsi que tous les ouvrages qui captivent l'attention et la faveur du public, a dans ces derniers temps été l'objet de sérieuses critiques: les unes portent sur la part trop grande que l'auteur fait à l'intervention du druidisme dans la formation de notre caractère national; d'autres portent sur l'interprétation de quelques faits historiques. Dans la brochure que nous avons sous les yeux, l'auteur combat l'idée que M. H. Martin donne de Jeanne d'Arc et de sa mission, en ne voyant en elle que « la grande âme de la Gaule » et en lui enlevant l'inspiration religieuse et catholique.
17. Mon second voyage autour du monde, par M^{me} *Ida Pfeiffer*; traduit de l'allemand par M. W. de Suckau, in-18 de 630 pages, avec une carte. — Paris, 1857, librairie de L. Hachette.
- Nous donnerons prochainement un extrait de cet ouvrage.
18. Histoire des religions de la Grèce antique, depuis leur origine jusqu'à leur complète constitution, par L. F. *Alfred Maury*. Tome I^{er}: la religion hellénique, depuis les temps primitifs jusqu'au siècle d'Alexandre. In-8 de xii-608 pages; librairie de Lardange. — L'ouvrage aura 2 vol. : prix 15 fr. Le tome II, contenant les institutions religieuses de la Grèce, paraîtra au mois d'août prochain.
19. Inscription runique du Pirée, interprétée par C. C. *Rafn* et publiée par la Société royale des antiquaires du Nord; 1 vol. in-8 de 250 pages avec planches. — Copenhague, imprimerie de Thiele, 1856.
20. Essai sur la littérature arabe au Soudan, d'après le Tekmilet-Ed-Dibadje, d'Ahmed-Baba le Tombouctien; par M. A. *Cherbonneau*, professeur à la chaire d'arabe de Constantine; 1 vol. in-8. — Paris, 1856, A. Leloux.

21. Rapport sur le tableau des dialectes de l'Algérie et des contrées voisines, par M. Geslin, lu à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dans les séances des 14 et 19 mars 1856, par M. Reinaud, membre de l'Institut, etc. — Paris, 1856, in-8.
22. Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale par Ibn-Khaldoun, traduit de l'arabe par le baron de Slane, interprète principal de l'armée d'Afrique, tome IV, in-8 de 38 feuilles 3/4. Ouvrage publié par ordre du ministre de la guerre.
23. *Tabellen über mittlere temperaturen...* Tableau des températures moyennes de l'empire de Russie; par C. Vesselowski, extrait de la collection des mémoires pour la connaissance de la Russie, t. XVIII. Une brochure grand in-8 de 257 pages avec tableau synoptique. — Saint-Petersbourg, 1855.
24. Analyse des hypothèses anciennes et modernes qui ont été émises sur les éclairs sans tonnerre par un ciel parfaitement serein ou dans le sein des nuages; accompagnée d'une description des éclairs sans tonnerre observés dans diverses latitudes et principalement à la Havane, ainsi que d'un essai théorique sur la nature des éclairs sans tonnerre par un ciel couvert ou serein; par André Poey, Une brochure grand in-8 de 64 pages (extrait de l'Annuaire de la Société météorologique de France, tome III, p. 317). — Imprimerie de Beau à Versailles, 1856.

Atlas et Cartes.

25. *Hypsometrischer atlas....* Atlas hypsométrique accompagné d'éclaircissements et de tableaux de hauteurs; par J. M. Ziegler, 15 cartes, 2 tableaux, 26 feuilles de texte, grand in-4. — Winterthur, 1856, Wurster et C^e.
- Cet atlas est imprimé en couleur, à l'aide du procédé de la lithochromie. Il représente, pour les différents pays du globe, le relief du sol à l'aide d'une échelle proportionnelle de teinte conventionnelle; les reliefs sous-marins y sont aussi indiqués dans l'océan Atlantique et dans la Méditerranée. Dans les notes et éclaircissements joints à l'atlas, l'auteur cherche à prouver la nécessité de caractériser les pays par les hauteurs, et de grouper celles-ci selon la teinte conventionnelle des terrains.
26. *Black's general atlas*, etc., etc.... Atlas général universel de Black. Nouvelle édition composée de plus de 70 cartes, contenant les dernières découvertes, avec un index complet de 60,000 noms, impérial-folio, prix : 56 schellings, 1856. — Londres et Edimbourg, chez tous les libraires.
27. *Black's complete atlas of North America*. Nouvel et complet atlas de l'Amérique du Nord, dressé d'après les plus récentes autorités; par John Bartholomew, mis en couleur par le procédé de la lithochromie, avec un index de 21,000 noms. — Edimbourg, Black et C^e, Londres, Longmann.

28. Atlas geográfico, estadístico é histórico de la república mejicana, par *Antonio García y Cubes*. In-f°. — Méjico, imprenta de José M. Lara, 1856.

L'Atlas se compose de 33 cartes, savoir : carte générale réduite, carte générale à une plus grande échelle. — Résumé (Cuadro) de l'histoire ancienne du Mexique. — Cartes particulières de chacun des 23 États ; cartes des 5 territoires : de la Basse-Californie, de Colima, de Sierra Gorda, de Tlaxcala, de Tehuantepec ; enfin : carte de l'île del Carmen. — Des notes et des tables alphabétiques des communes et des *haciendas*. Chacune des cartes des États ou Territoires est encadrée dans une notice statistique imprimée, donnant : la situation, les limites, l'étendue, la configuration, l'aspect physique, le climat, les productions naturelles, les divisions politiques et la population, la description des principales villes, leurs distances au chef-lieu de l'État, et les stations intermédiaires.

L'ouvrage, qui est en cours de publication, coûtera 120 à 130 fr.

29. *Erdkarte in Mercators projection*..... Mappemonde sur la projection de Mercator, par Heinrich Kiepert ; en 8 feuilles. Prix : 4 thal. Paris, chez Franck.

Cette carte que vient de publier le libraire Dietrich Reimer de Berlin, a 1 mètre 22 centimètres de hauteur sur 1 mètre 80 centimètres de largeur ; elle est lithographiée avec soin par *C. Ohmann*. Les dernières découvertes polaires y sont consignées, l'auteur a rectifié, d'après les meilleures sources, la direction et la forme des montagnes de l'Amérique centrale et de l'Asie. Les routes les plus fréquentées à travers les mers par la navigation et le commerce y sont indiquées ; cette carte ne laisse rien à désirer sous le double rapport de l'exécution scientifique et de la modicité du prix.

30. *Der Preussische Staat in 11 kolorierten Karten*.... Le royaume de Prusse en 11 cartes coloriées et gravées sur cuivre, par *D. H. Berghaus*, *F. de Stülpnagel* et *Vogel*. — Gotha, chez Justus Perthes ; Paris, chez Franck.

31. *Die Europäisch-Russischen Grenzländer*.... Carte des différents pays de la Russie d'Europe, en 10 feuilles ; par *F. Stülpnagel* (livraison complémentaire du *Stüler's Hand-Atlas*).

Cette carte est gravée sur cuivre à l'échelle de 1:1250000 ; elle donne les dernières frontières russo-turques, d'après le protocole du 6 janvier 1857. Son exécution scientifique ne laisse rien à désirer.

32. *Karte von Palestina für Schüler*.... Carte de la Palestine pour les écoliers, par *Heinrich Kiepert*, à l'échelle 1:1000000 ; in-f°, coloriée. Prix : 6. Silberg, à Paris, chez Franck.

M. Carl Ritter recommande cette carte, comme ayant été faite avec soin, avec un emploi judicieux et critique des meilleures sources et des documents les plus récents.

RELATION

DU

VOYAGE DE M. LE CAPITAINE DE BONNEMAIN

A R'DÂMES⁽¹⁾.

(1856-1857.)

Parmi les Français dont le courage et les services ont déjà laissé trace dans l'histoire de notre colonie africaine, il faut citer M. de Bonnemain, capitaine adjudant-major au 3^e régiment de spahis. Son père l'avait amené tout jeune à Alger, il y a vingt-trois ou vingt-quatre ans, et, par suite d'une idée qui fut alors commune à beaucoup d'Européens, il le laissa pénétrer dans quelques familles mauresques, où la douceur des mœurs autant que la facilité des loisirs eut pour effet de lui faire préférer la vie arabe. M. de Bonnemain est devenu presque musulman par les idées, et les indigènes ne le connaissent que sous le nom de *Moustapha*, qu'ils lui ont donné depuis son enfance. Il y a peu de temps, quatre ans à peine, qu'il porte notre costume. Sa langue habituelle est l'idiome de Mahomet; et je lui ai souvent entendu dire qu'il ne pensait et ne rêvait qu'en arabe.

(1) C'est le *G'hadamés* de nos cartes modernes, voir plus loin pages 277 et 278.

On ne s'attend point, sans doute, à ce que je retrace ici les différentes phases de la carrière militaire de M. de Bonnemain. Mon sujet n'embrasse que le résultat de son voyage au sud de la régence de Tripoli. Vers la fin de l'année 1856, le capitaine de Bonnemain reçut de M. le gouverneur général de l'Algérie la mission de se rendre à R'dâmes, en passant par le Souf, de reconnaître cette route sur laquelle on ne possédait que les indications données par le général Daumas dans son excellent ouvrage intitulé *le Sahara algérien*, d'en examiner le sol, d'en relever tous les points, et d'étudier avec soin les ressources que peut présenter le commerce dans une ville qui sert d'entrepôt aux productions du Soudan. On savait par les caravanes d'El-Oued, qu'en suivant cette ligne, il faut marcher plusieurs jours sans rencontrer un seul puits, et que la plupart du temps on n'y trouve pas même de broussailles pour faire cuire les aliments : mais M. de Bonnemain est l'esclave du devoir. Il a entrepris sa tâche avec courage et l'a accomplie avec intelligence. Je dois à son obligeance la communication de son itinéraire, du plan de R'dâmes et de nombreux documents qui serviront de base à la notice qu'on va lire.

Je parlerai d'abord de l'Oued-Souf, qui est le point de départ, et qui doit un jour servir d'intermédiaire entre nos possessions et l'oasis placée à l'extrémité de la régence de Tripoli. Le territoire de l'Oued-Souf est situé à 60 lieues sud-est de Biskara, au milieu de dunes de sable qu'on ne peut décrire.

Il comprend sept oasis ou petites villes enceintes de murs en terre. El-Oued en est la capitale. Les autres sont Kouinin, Tarzoult, Guemar ou Gmar, Bihima, Zgoum et Dbila. Leur population totale est d'environ 30,000 habitants, qui ne possèdent pas moins de 10,000 chameaux, quelques chevaux, des bestiaux en médiocre quantité et de nombreux troupeaux de moutons. Leurs chèvres sont très-renommées; elles ressemblent aux gazelles.

Le commerce du Souf consiste en tissus de laine, dattes, tabac, peaux et poil de chèvres, poil de chameaux, œufs et plumes d'autruches.

Privées de céréales et de légumes, les populations de cette partie du Sahara ont senti le besoin de s'adonner à l'industrie et au commerce. Mais, si de temps immémorial la nécessité les a rendues actives et laborieuses, elles cherchent encore chaque jour à étendre leurs relations et à atteindre la supériorité qui distingue leurs voisins du Djerid dans la fabrication des étoffes en laine à l'usage des indigènes. Les renseignements recueillis sur les lieux par M. Jette, sous-inspecteur du service des douanes pour la province de Constantine, portent le nombre des fabricants à plus de 6,000. On sait que ce sont les femmes arabes qui tissent à la main les haïks et les burnous, à l'aide de métiers formés par deux montants et deux traverses en bois brut. Chacune d'elles, confectionnant en moyenne un burnous ou un haïk par mois, soit douze par année, on trouve que ces 6,000 ouvrières produisent annuellement 72,000 haïks ou bur-

nous qui, moyennement, valent en fabrique 25 fr. l'un. C'est donc 1,800,000 fr. de marchandises fabriquées que les Souafas livrent au commerce chaque année. Ils versent en outre dans le Tell pour plus d'un million de dattes, de tabac, de laine, de poil et de peaux de chèvres, de chameaux, de poil de chameaux, d'œufs et de plumes d'autruches. Ils en rapportent en retour du blé, de l'orge et les objets qu'ils ne peuvent se procurer chez eux. Malheureusement, le marché de Biskara ne tient pas de soies moulinées, et Constantine lui-même est encore si mal pourvu de ce côté, que les habitants de l'Oued-Souf sont obligés de tirer à grands frais, de Tunis, celles dont ils ont besoin. Cette première cause, réunie au plus de temps et de soins donnés à la fabrication, explique l'énorme différence du prix des haïks du Souf avec leurs similaires du Djerid. Elle serait, de l'aveu même des fabricants souafas, de plus de 40 0/0 en faveur des haïks du Djerid. Elle est beaucoup moindre sur les burnous. Il est à remarquer toutefois que la durée des tissus du Souf compense largement cette différence.

Dans l'Oued-Souf, le prix des haïks varie de 10 à 100 fr.; celui des burnous de 15 à 40 fr. Les haïks pour femmes, tous en pure laine, coûtent invariablement 15 fr. sur les lieux et 25 fr. à Constantine.

La ville d'El-Oued a la supériorité des haïks pour hommes; Guemar, pour ceux des femmes; Zgoum et Kouinin se distinguent par la beauté et la solidité de leurs burnous.

Quatre tribus arabes possèdent des terrains dans le district du Souf, y déposent leurs grains et y vivent en famille pendant l'hiver; ce sont les Troud, les Rebaia, les Ferdjan et les Oulad-H'amid.

La présence d'un Européen parmi les populations ignorantes et sauvages du Désert est un fait tellement rare, que la prudence ordonne de se mettre en garde contre le fanatisme religieux, toujours avide du sang chrétien. M. de Bonnemain prit le costume des Touâreg, monta sur un mahari, et se joignit à une caravane de Souafas, composée d'un guide, de cinq négociants, de huit chameliers et d'un chef nommé Ahmed-ben-Touati. Les marchandises étaient portées par vingt-cinq chameaux. Ce fut le 26 novembre 1856 que la petite troupe quitta El-Oued, après s'être approvisionnée d'eau, d'huile, de dattes, de farine d'orge, et de viande de mouton séchée au soleil que l'on appelle *Kaddide*. La direction qu'elle suivit était du nord-ouest au sud-est. Pendant la matinée de ce premier jour, elle franchit une série de dunes très-élevées, laissant sur la gauche des jardins de palmiers qui appartiennent aux Troud, tribu nomade du Souf, et rencontrant de distance en distance quelques puits d'un entretien passable. On s'arrêta, vers midi, à un endroit appelé *Ridjel-el-Koudia*, qui occupe à peu près le centre du pays d'*Eumiche*, où les Troud, les Ferdjan et les Rebaia passent la saison de l'hiver avec leurs troupeaux. Il y avait ce soir-là un mariage chez les Rebaia. Le cheikh de la tribu fit mille po-

litesse aux voyageurs et les invita à assister à la fête qui devait être célébrée en l'honneur des époux, et qui a le mérite d'être tout à fait locale, comme on peut en juger par la description qui suit. Les indigènes désignent cette réjouissance par le nom de *Nakhr* (1). Lorsqu'un homme veut se marier, il envoie vers la fille de son choix une personne chargée de lui déclarer son amour. Si la proposition est accueillie favorablement, le futur choisit deux ou trois de ses amis et les députe vers les parents afin de solliciter leur consentement. La famille accepte ou refuse. Dans ce dernier cas, la jeune fille se fait marquer un rendez-vous par son amant, se laisse enlever, et reste sous la tente du ravisseur(2) jusqu'à ce que leur union soit approuvée, ce qui arrive toujours. Si, au contraire, le prétendu est accepté de prime abord, on fait venir un *thaleb* quelconque qui rédige aussitôt l'acte de mariage.

Deux jours après, tous les parents et amis se réunissent devant la tente du père de la fiancée pour la cérémonie du *nakhr*, qui ne commence qu'après le coucher du soleil. Les femmes sont placées sur deux lignes. Les filles, les veuves et les femmes répudiées forment le premier rang, et l'on remarque devant chacune d'elles un bâton planté en terre.

(1) Le mot *nakhr* devrait s'écrire *nakhhh*. Il dérive d'un verbe arabe qui signifie, suivant M. Freytag, *vehementer et duriter incessit*, et que je traduis par l'expression *se trémousser*.

(2) *Conscius eorum duos accepit lectus amantes :*
Ad thalami clausas, Musa, resiste fores.
Ovid., de Art. am. II, 704.

Derrière, sont assises les femmes mariées et les matrones. Quant aux hommes, ils vont se grouper avec empressement, mais sans désordre, en face des personnes de l'autre sexe, comme pour admirer plus à l'aise leurs charmes et leurs ébats. Des feux de bois et de broussailles éclairent la scène. Les tambours et les chants ont donné le signal. Les femmes du premier rang, parmi lesquelles se trouve la mariée, se lèvent et s'avancent mollement, vers les bâtons, en faisant résonner les anneaux d'argent qui oscillent sur leurs chevilles(1). Elles ont la tête nue et leurs cheveux, imprégnés de *zebed*(2) et retombant en larges flocons, leur servent de voile. Tout à coup, chacune d'elles saisit d'une main un bâton, et balance sa tête, tantôt à droite tantôt à gauche, en suivant la cadence de cette musique si fière du bruit qu'elle fait. Après la danse, qui dure environ une heure, viennent les chansons d'amour psalmodiées par les jeunes gens, sur un ton nasillard et plaintif, dont les tambourins marquent la mesure. La poésie d'un peuple est le reflet de ses mœurs. Il existe, entre autres, chez les Arabes, un chant jusqu'ici peu connu de l'Europe, qui est à la fois érotique et élégiaque,

(1) Ces anneaux de pied que les Grecs appelaient *périscélides* (περiscελίδες), portent le nom de *khalkhal* en arabe.

(2) Le *zebed* est une espèce de pommade provenant de la graisse d'un petit animal qui porte ce nom, et que nous appelons *oivette*. Les parfumeurs arabes fabriquent une autre pommade qu'ils vendent sous le nom de *zebed*, et dans laquelle il entre toutes sortes de matières, telles que de l'huile, de la cire, du benjoin, des clous de girofle, de la résine, etc.

qui tantôt se rapproche de la romance française, et tantôt revêt la forme anacréontique. Ce chant est ordinairement une improvisation en langue vulgaire, et les Rebaia y excellent, dit-on. En voici un échantillon qui est resté dans la mémoire du capitaine de Bonnemain. La traduction est exacte. C'est un galant de la tribu qui soupire en ces termes :

« J'ai vu sous les plis de la gandoura les seins rebondis d'une belle, posés sur sa poitrine comme deux monticules.

» Lorsqu'elle marche, ses vêtements produisent un frôlement pareil à celui que font les habits des pieux pèlerins dans les écoles.

» Sa gorge est gazée par un haïk bleuâtre. Les appâts de ma bien-aimée ressemblent aux fruits du grenadier qui baigne ses racines dans le courant de l'onde. J'ai aperçu une tendre gazelle dans les jardins où l'a conduite sa destinée. Il faut s'incliner devant la puissance de l'Éternel.

» J'ai vu dans les salles magnifiques une gazelle endormie ; et sa mélancolie contrastait avec la fierté des jeunes filles à la ceinture desserrée.

» Lorsqu'on la menait au ruisseau pour y étancher sa soif, elle a trouvé l'eau trouble et malsaine, tant elle regrettait de n'être pas au milieu de ses sœurs.

» O mon amante, si l'on veut se mettre entre nous, reste sourde au langage des envieux et viens me voir.

» Ses formes gracieuses rivalisent avec l'encolure de la jument qui brille en avant d'un *goum*, de la

belle jument qui, malgré la poudre des combats, n'a jamais passé une nuit sans obtenir sa musette d'orge et son outre d'eau pure ! »

Le troisième jour, on place la mariée sous un *djeh'fa* ou palanquin, en compagnie d'une fille de six ou sept ans, et des nègres promènent en grande pompe le dromadaire sur lequel est fixée cette espèce de tente parée de plumes d'autruche. Alors commencent des jeux d'un caractère plus mâle ; la poudre parle, et les guerriers montés sur des chevaux richement harnachés s'amusent à simuler toutes les évolutions du combat. La nuit venue, une tente écartée du douar reçoit les deux époux, et c'est ainsi que se termine invariablement la fête. Mais cette fois les Rebaia, gens renommés dans le Sahara pour l'urbanité de leurs mœurs, avaient à remplir les devoirs de l'hospitalité vis-à-vis d'un capitaine français dont le nom ne leur était pas inconnu. Ils ne manquèrent pas d'ajouter en son honneur quelques accessoires au programme ordinaire. Il y eut même un galant dans la tribu, qui ne crut pas pouvoir mieux faire que de prendre notre voyageur pour sujet de son inspiration. Le *gaul* (1) rimé qu'il improvisa dans cette circonstance, a le défaut comme la conversation arabe, de contenir plus de mots que d'idées, et les idées qu'on y rencontre, sont d'une grande banalité, à en juger par le début.

« Venez à mon secours, seigneur Moustapha !

(1) On entend par *gaul*, en arabe *kaul*, une composition improvisée et rimée.

Faites vos efforts pour que je puisse contempler la fille aux flancs moulés !

» Avec votre aide elle deviendra ma propriété.

» Quelle nuit charmante nous passerons dans un lit bien préparé !

» Venez, seigneur, à mon secours ; car c'est une fille dont le cœur répondrait à l'appel de mon cœur.

» Ayez pitié de mes angoisses, Si-Moustapha, vous qui êtes le roi des lions circulant dans les dunes sablonneuses.

» Devant vous les Arabes s'enfuiront éperdus... »

Le lendemain, 27 novembre, la petite caravane se mit en route à huit heures du matin, et se dirigea comme la veille vers le sud-est. Jusqu'à neuf heures, elle aperçut encore des palmiers sur la gauche ; mais, à partir de cette heure, elle ne devait plus rencontrer jusqu'à R'dâmes, que la triste végétation du Sahara, c'est-à-dire des broussailles et du *drinn* (*aristida pungens*). A dix heures, elle laissait sur la droite la route de *Bir-R'ardaia*, qui conduit également à R'dâmes. Vers le milieu de la journée elle s'arrêta à *Bir-Dra-el-Khezin*, puits de 6 mètres de profondeur, où l'on ne trouve que 0^m,50 d'eau de bonne qualité. A gauche de ce bivouac et à environ une demi-lieue, est le *Sif-Senderous*, au pied duquel gît un ancien village, englouti sous les sables.

La journée du 28 commencée à travers des dunes (*âreg*) et des bas-fonds sablonneux (*oudiân*), offre à l'œil plus de variété. Un peu avant midi les voya-

geurs atteignent un lieu nommé *Chouchet-H'annena*, d'où l'on voit, au sud-ouest, *Sif-hadj-Yakoub*, colline de sables isolée, et à l'est, *Chouchet-el-Gdām*, mamelon de la même nature. A 8 kilomètres de *Chouchet-H'annena*, ils eurent l'avantage de pouvoir abreuver leurs chameaux et de s'approvisionner d'eau au puits d'*Arbïa*, non loin duquel est un autre chemin qui conduit à R'dâmes mais dont la fréquentation paraît moins sûre.

Le journal de M. de Bonnemain est un récit très-circonstancié. Je n'en saurais trop faire l'éloge. Tous les points y sont marqués, toutes les particularités y sont notées avec un soin scrupuleux : c'est de la topographie dans la véritable acception du mot. On comprend dès lors combien de répétitions entraîne cette exactitude, et le lecteur s'en lasse aisément. Mieux vaut ici l'emploi d'une autre forme. Je réduirai ce long itinéraire à une liste d'étapes, qui, en mettant plus en évidence le nom de chaque localité, permettra d'étudier plus rapidement le plan de la route que nous donnons ici d'après les travaux de M. Robert, capitaine d'état-major.

Le 28 novembre. à 11 heures 1/4, *Chouchet-H'annena*; à 1 heure, *Bir-Arbïa*; à 3 heures 20 minutes, *Sif-Arbïa*.

Le 29 novembre, à 1 heure 1/4, *Bir-H'amrouni*, puits envahi par les sables; à 3 heures, *Bir-houd-el-Baguel*, puits comblé; à 4 heures, *Houd-esfâ*, sorte de cuvette sans végétation.

Le 30 novembre à 9 heures 40 minutes, *El-Mour*.

Ce puits, qui est envahi par les sables, se trouve au commencement d'une immense plaine, à fond sablonneux, couverte de *drinn* et de touffes d'herbe. A midi, *Bir-oulad-ouada*; eau salée, à 2 heures, *Bir-mouiet-Embarek*, puits creusé au pied d'un melon. A 3 heures, *Bir-melah-el-abid*.

Le 1^{er} décembre, En quittant ce bivouac, la caravane se dirige presque exactement vers le sud. A 8 heures 3/4, *Bir-Meçaoud-ben-Ammar*; eau excellente et abondante. A midi, *Bir-Msaggeuche*; eau de qualité médiocre.

Le 2 décembre, à 10 heures, *R'ourd-Fratit*. On appelle *R'ourd*, un pic de sable dont le sommet dépasse les dunes environnantes. A 11 heures 1/2, *Bir-el-mouilah*. A 2 heures, *Bir-el-lebda*. Il y a en cet endroit deux puits d'eau potable.

Le 3 décembre, *Sahan-el-Kelb*, vaste plaine que les voyageurs apercevaient déjà la veille. A 8 heures 1/2, *R'ourd-el-Kelb*, piton de sable extrêmement élevé. A 11 heures 1/2, *Bir-Nezla*; eau salée. A midi, *Bir-el-amiour*. A 3 heures 1/4, la caravane campe à *R'ourd-Mehadjeur*, au milieu des sables.

Le 4 décembre, à 10 heures, *R'ourd-Rekâb*. A 10 heures trois quarts, *Sahan-el-Mehadjeur-el-Gueblia*, plaine large de 6 kilomètres et couverte de cailloux tout à fait noirs. A midi et demi, *R'ourd-moui-Aïça*, où l'on trouve une eau excellente, mais si peu abondante, qu'elle n'abreuve pas cent chameaux par jour. Toutes les fois qu'une caravane s'arrête en cet endroit, elle y accomplit la cérémonie suivante.

Tous les voyageurs, chef, guide, commerçants, chameliers, se rangent autour du puits et crient, la tête inclinée vers le fond :

Es-Selâm âleï-koum, ia ehel el-bir !
Entouma sâbikin, ou ahna lâhikin.
Inn cha allah, tekounou mâ-na ;
Ou tewossolouna âla khair ou aâfa ;
Ou tenahhiou-na min el-bla !

- « Salut à vous, mattres du puits !
- » Vous nous avez précédés, nous vous suivons.
- » S'il plaît à Dieu, vous nous assisterez,
- » Vous nous mènerez au terme du voyage avec la paix et la sécurité,
- » En nous préservant de tout malheur. »

Il existe un autre usage. Quand une personne passe pour la première fois à *Bir-moui-Aïça*, elle est obligée d'offrir un plat de couscous et des dattes au guide ou aux chameliers qui ont déjà fréquenté cette route. C'est une sorte de bien-venue qu'ils payent. Le soir, le bivouac s'illumine, on chante des airs de bravoure et l'on fait parler la poudre.

Les Arabes prétendent que le puits de *Moui-Aïça* a été creusé jadis par une tribu appelée *El-Aïlia*, qui est disparue depuis des siècles.

Le 5 et le 6 décembre, séjour à *Bir-moui-Aïça*.

Le 7 décembre, nos voyageurs entrent dans une mer de dunes qui semblent des contreforts lancés par les *r'ourd*, pour me servir de l'expression du capitaine de Bonnemain. A partir de là, le pays prend

une physionomie terrible. Il est difficile de donner une idée du chaos dans lequel on s'engage. On ne voit plus que du sable, et c'est à peine si l'on aperçoit le ciel, tant les dunes sont rapprochées et les *r'ourd* escarpés. La terre est littéralement bouleversée. En pénétrant dans cette région, la caravane devient morne et silencieuse. Chacun s'affaisse sous la perspective d'avoir à passer de longues heures sur ce terrain désolé, et ne pense plus qu'à veiller sur ses outres avec un œil jaloux; car on ne trouvera plus d'eau jusqu'à *Sidi-Maabed*, lieu voisin de R'dâmes. A 2 heures $\frac{3}{4}$, *Sedret-el-ariche*. A 3 heures $\frac{1}{2}$, *Selselet-el-merkh*. Cette région abonde en gazelles, en jaguars, en feneks ou renards blancs à grandes oreilles, en chacals gris, en reptiles énormes, et en *bagar-el-ouahache* ou espèce de grands cerfs.

Le 8 décembre à 3 heures $\frac{1}{2}$, *Sahan-el-azreg*.

Le 9 décembre, à 3 heures $\frac{1}{2}$, *El-Harcha*, où le capitaine de Bonnemain a remarqué quelques pieds d'un arbre que les indigènes appellent *arfedje*.

Le 10 décembre, à midi, plaine de *Tangar*. A 1 heure 40 minutes, *R'ourd-Tangar*. C'est au pied de ce pic de sable que se réunissent les trois routes qui conduisent d'El-Oued à R'dâmes, et qui sont les suivantes :

Route d'El-Oued à R'dâmes, par Bir-R'ardaïa ;

Route d'El-Oued à R'dâmes, par Bir-moui-Aïça ;

Route d'El-Oued à R'dâmes, par Bir-Djedid.

A 3 heures $\frac{1}{2}$, *R'ourd-es-Saïd*, bivouac dépourvu de bois et même de drinn.

Le 11 décembre, passage dans un dédale de dunes à pic; station à 1500 mètres au delà de *R'ourd-Messaouda*.

Le 12 déc., à 10 heures 1/4, *R'ourd-ben-Akkou*. A 11 heures 1/2, *R'ourd-Fatima*. A 3 heures 1/2, *R'ourd-Taferiest*, qui est sans contredit la pyramide de sable la plus élevée de tout le parcours. La plupart des caravanes qui arrivent en ce lieu, ont l'habitude d'y déposer, à ciel ouvert, une partie des provisions qui doivent leur servir pour le retour; et, chose singulière, il n'y a point à craindre que d'autres voyageurs songent à s'en emparer.

Le 13 décembre, à 9 heures, *Mezâret-Sidi-Ali-ben-Khezin*. Un souvenir touchant se rattache à cette localité. La légende rapporte que des voyageurs, épuisés par la soif, furent sauvés par le marabout Sidi-Ali-ben-Khezin, qui aurait obtenu du ciel, par ses prières, une pluie abondante, et aurait ainsi rendu la vie à des mourants. Depuis lors, chaque passant jette en ce lieu un morceau de bois, de telle sorte qu'aujourd'hui on y trouve un amas immense de branches d'arbres et de broussailles. A 3 heures, *R'ourd-ben-Mârref*.

Le 14 décembre, à 1 heure 1/2, *R'ourd-ben-Ammar*. A 3 heures 40 min., *R'ourd-Meïad-er-Rbaïa*.

Le 15 décembre, à 3 heures, *R'ourd-el-Haouamed*.

Le 16 déc., à 4 heures, *Hameida*.

Le 17 déc., la caravane se dirige vers le sud-sud-est, en coupant la plaine de *Hameida*. C'est alors que le capitaine de Bonnemain s'écrie avec bonheur : « A 11 heures, nous nous arrêtons pour la grande

halte, en dehors des dunes, des montagnes de sable, en un mot du désert bouleversé dans lequel nous cheminions depuis si longtemps. On ne saurait se faire une idée du bien-être qu'éprouve l'homme, lorsqu'après avoir parcouru une solitude aride et tourmentée comme la mer en fureur, il arrive dans une région plane, solide, et au-dessus de laquelle règne un ciel d'une pureté admirable. Du point où nous avons fait la grande halte, nous avons aperçu l'oasis de R'dâmes. La verdure de ses palmiers réjouissait nos yeux brûlés par le soleil. » A 1 heure 1/2, *Zaouia de Sidi-Mâabed*. C'est le premier puits que l'on rencontre après *Bir-moui-Aïça*. De ce dernier bivouac jusqu'à la zaouia, c'est-à-dire pendant onze journées de marche, les dromadaires n'avaient point bu. Aussi était-ce un spectacle vraiment curieux que de voir ces animaux se précipiter vers la rigole servant à l'écoulement de l'eau du puits. Pendant cette opération, qui demanda plus d'une heure, le capitaine de Bonnemain étendait ses regards vers l'horizon, et son compagnon, Ahmed-Touati, ému jusqu'aux larmes à l'aspect des palmiers de R'dâmes qui découpaient leur silhouette sur le fond azuré de la voûte céleste, fredonnait un chant gracieux dans lequel son imagination personnifiait l'oasis. Le lecteur me saura gré de le redire ici :

« La bien-aimée s'avance, mais son visage est voilé et sa vue embarrasse et confond tous les esprits.

» Le rameau de la vallée des Nakas devient jaloux de sa taille flexible et attrayante.

» Tout à coup elle relève de sa main le voile en-

vieux qui la cache, et les habitants de la contrée poussent des cris de surprise.

» Est-ce un éclair, se disent-ils, qui vient de briller sur nos demeures, ou bien les Arabes ont-ils allumé des feux dans le désert? »

Vers les trois heures de l'après-midi, la caravane s'arrêtait devant la porte principale de R'dâmes, qui s'ouvre à l'ouest. On avait annoncé l'arrivée d'un chrétien, et les gens de l'oasis n'en avaient point vu depuis le passage de James Richardson. Une foule de curieux avaient quitté l'oasis, pour se porter au-devant de l'étranger. C'est au milieu de ces importuns, massés comme des moutons, que le capitaine de Bonnemain fit son entrée dans la ville. Son premier soin fut de se rendre à la maison du Hâkem ou gouverneur. On lui fit suivre une rue voûtée en manière de tunnel, et qui ne reçoit qu'une lumière avare par des soupiraux placés de distance en distance. La maison du chef est de médiocre apparence; mais l'intérieur est disposé en raison du climat. Toutes les chambres s'ouvrent sur la cour et sont à peu près sombres. Il ne faut pas y chercher le luxe oriental. C'est tout au plus si cette habitation égale celle des riches particuliers de Constantine et d'Alger. Le hâkem fit un accueil assez froid au nouveau venu. Après les salutations dont les indigènes ne laissent pas d'être prodigues, on entra dans une salle oblongue, autour de laquelle circulent des bancs en maçonnerie recouverts de matelas et de tapis. Une natte toute simple ca-

chait le sol. Le capitaine fut placé à la droite du chef, circonstance qui lui permit de l'examiner à son aise, sans perdre de vue les notables du pays que son arrivée avait attirés. Le gouverneur de R'dâmes est un couloughli dont les manières annoncent qu'il n'a pas toujours vécu dans ce milieu de demi-sauvagerie. Il est à peine âgé de trente ans, et est né à Tripoli. Comme tous les hommes de la race turque, il possède une figure sans expression, en attendant que l'âge y imprime cet air de gravité qui a le don d'édifier les Européens. Osman-bey, c'est le nom du personnage, porte le costume des officiers osmanlis, sauf quelques légères modifications; mais son pantalon à bandes de soie noire, ses souliers vernis et sa chemise à col rabattu, contrastent bizarrement avec le burnous saharien dont ses épaules sont drapées. Il appela deux de ses domestiques et donna des ordres relativement à la petite caravane; il entra même dans quelques détails qui annonçaient qu'il n'était pas ennemi de l'hospitalité arabe. Cette première visite avait quelque chose de cérémonieux. En pays musulman on ne se prodigue pas dès l'abord à ses hôtes. Après une heure de conversation, le capitaine, en qui les assistants n'avaient point reconnu le *roumi* annoncé, tant il s'exprime avec facilité dans le dialecte algérien, fut conduit à la maison d'un riche habitant de la ville, qui était mise à sa disposition pour toute la durée de son séjour. Le mot de prison conviendrait mieux à cette espèce de logement. Qu'on se

figure en effet une salle vaste et sombre, autour de laquelle circulent des magasins fermés, et où n'entre le jour que par une fenêtre grillée, si l'on peut appeler de ce nom un trou carré pratiqué dans le plafond. Il sembla à M. de Bonnemain qu'on le mettait en lieu de sûreté, et que cette lucarne ouverte au-dessus de sa tête, pouvait bien n'être qu'un poste de surveillance. Il ne se trompait point ; car il vit jour et nuit une négresse occupée à braquer sur lui deux grands yeux hébétés. Quoi qu'il en soit, ses compagnons et lui s'installèrent chacun dans un coin, les uns sur une banquettes en maçonnerie, les autres sur une natte, en attendant le dîner. La *difa* leur fut servie de la part du *hâkem*. En même temps ils reçurent la visite de quelques *souafas* domiciliés à R'dâmes, qui venaient complimenter leurs amis.

C'est alors que le capitaine apprit avec certitude quel effet avait produit son arrivée sur l'esprit des gens de l'oasis. On recherchait le motif de son voyage. Les notables surtout montraient le plus de méfiance ; soit ignorance ou méchanceté, ils faisaient courir les bruits les plus absurdes.

Il y a tout à craindre de la part d'une population fanatisée par les mensonges de quelques mauvais conseillers. M. de Bonnemain résolut de détourner le danger en s'expliquant avec le gouverneur, et se rendit tout seul à sa demeure. Après lui avoir exprimé combien il était sensible à ses bons procédés et l'en avoir remercié sincèrement, il parla en ces

termes : « Si-Osman, l'accueil généreux que tu m'as fait dans ton domaine commande la franchise. Je ne te laisserai donc point ignorer l'objet de ma mission. Aussi bien, il est nécessaire de dissiper les soupçons qu'a fait naître dans ton esprit, je le sais, une lettre envoyée du Souf. Je suis au service de la France, et j'ai le grade de capitaine dans un régiment de Spahis. Le maréchal gouverneur de l'Algérie a daigné me charger d'étudier la route qui mène d'El-Oued à R'dâmes, et d'examiner la question du commerce dans votre pays. Il y va de votre intérêt comme de l'intérêt des Français. Le commerce est le lien des nations. Les Français, sachant que le manque d'eau est un obstacle à la circulation comme au bien-être des caravanes, ont conçu le noble dessein de venir en aide aux Sahariens et de creuser des puits sur les lignes les plus fréquentées. Tamerna, Sidi-Rached, sont un exemple de ce que peuvent faire leurs ingénieurs. Ils ont doté de rivières intarissables ces oasis d'où la vie se retirait. Les mêmes avantages vous sont offerts, si vous y consentez. Quant au négoce, il y puisera des bénéfices incontestables. Les Français veulent le bien des populations qui environnent l'Algérie. Tu es trop sage pour ne pas comprendre cela. Ma mission, qui est toute pacifique, a donc un but d'utilité réelle. »

Osman-bey écoutait son hôte avec attention : il laissa même entrevoir une lueur de satisfaction sur sa figure impassible, et la conversation continua sur le ton de la familiarité. On causa de la guerre

d'Orient, et Osman-bey raconta qu'étant à Malte, en 1854, il avait assisté à l'embarquement des troupes françaises et anglaises pour Constantinople.

Depuis ce jour les relations devinrent agréables. Le vendredi, jour de la prière solennelle, M. de Bonnemain accompagna le hâkem à la mosquée principale.

R'dâmes, que les gens du Soudan appellent avec raison Gadâmes, en faisant un *g* du *r'aïn* arabe, est désignée dans Plin par le nom de *Cydamus*. Le mot de *Cydamus*, prononcé par les Africains d'une manière rapide et abrégée, a dû donner le son de *Cdamus* ou de *Cdams*; et c'est là l'étymologie la plus plausible. Quant à la légende, dont M. le général Daumas a fait comprendre le ridicule dans son ouvrage sur le *Sahara algérien* (p. 173 et 174), elle n'a d'autre fondement qu'un de ces jeux de mots dont s'amuse l'ignorance des Arabes (1). Il est à remarquer que le nom de cette oasis a été figuré de différentes manières, avant que l'on soit arrivé à la véritable prononciation. Ainsi Léon l'Africain l'appelle *Gademes*, Marmol *Gademiz*, Ibn-ed-din La'rouâthé, et Caillé *Agdamas*. M. Marcescheau, cité par d'Avezac dans les *Études de géographie critique de l'Afrique septentrionale* (p. 34), explique que le nom de Ghadâmes se prononce à peu près *R'demse*, en donnant à l'R un son fort guttural. L'orthographe

(1) Nous ne prendrons point la peine de reproduire ici cette légende insignifiante. Il nous suffit de rapprocher du nom de l'oasis les mots *r'da ames* « il a déjeuné hier » ou « le déjeuner de la veille, » avec lesquels il se trouve avoir une grande ressemblance.

que j'ai adoptée est la transcription la plus exacte ; je la tiens des indigènes auxquels j'ai entendu prononcer ce mot maintes fois.

Aboulféda (1), dans la description de l'Afrique, parle ainsi de ce centre de population saharienne : « D'après Ibn-Sayd, cette ville est au 39° degré 10 minutes de longitude et 29° degré 10 minutes de latitude. La situation de Gadamès (2) est au midi du Bilad-Aldjeryd, dans le Sahara, dans le troisième climat ». Au rapport d'Ibn-Sayd, « on y prépare des peaux excellentes, et la ville est sur la route du pays des nègressurnommés Kanem. » Il est dit dans l'*Azyzy* que « la ville de Gadamès est jolie et peuplée. Dans ses murs se trouve une source permanente, au-dessus de laquelle sont les restes d'un magnifique édifice bâti par les Romains. L'eau qui en sort est distribuée aux habitants dans une proportion déterminée, et cette eau sert à arroser les champs ensemencés. Les habitants sont des Berbers qui professent l'islamisme ; ils ont une mosquée où se célèbre l'office du vendredi. Ils n'ont pas de chef absolu ; il sont gouvernés par les anciens de la ville.

R'dâmes ne ressemble pas aux autres oasis. C'est une ville assez grande qu'entoure un rempart de plus de trois mètres de hauteur (3). On y entre par

(1) Géographie d'Aboulféda, traduite de l'arabe en français par M. Reinaud ; tome II, première partie, p. 201 et 202.

(2) Sur Gadamès, anciennement *Cydamus*, voyez les *Études de géographie* de M. d'Avezac, p. 12 et 33.

(3) Un fait remarquable, c'est que R'dâmes est habité par deux tri-

plusieurs portes, dont la principale est ouverte à l'ouest, et flanquée d'une espèce de corps de garde. A partir de ce point, elle s'enfonce dans l'épaisseur des palmiers qui lui forment une seconde enceinte presque infranchissable. Tous les jardins sont enfermés dans un mur de pisé avec soubassement en pierres sèches et de toute grosseur. Les maisons, couvertes en terrasses, se tiennent toutes par le sommet, et servent par conséquent de base à une immense plate-forme, sous laquelle serpentent les rues, comme autant de couloirs, à peine éclairés par des soupiraux grillés. Chaque terrasse a un lit maçonné à l'instar des tombeaux musulmans, et décoré aux deux extrémités de petites dentelures. On ne voit dans les rues et sur les places que des hommes, des esclaves et des négresses. Les femmes des habitants demeurent en quelque sorte sur les toits; elles y tiennent le marché aux légumes.

La fontaine qui alimente la ville et les jardins, est comprise dans un enclos de 25 mètres de long sur 15 mètres de large. Elle forme un bassin qu'on appelle *bahr*. De chacun des angles part un canal ou *saguia* qui a son gardien. Le gardien, qui prend le nom de *Kaid-el-ma* (Caid de l'eau), passe la journée dans une espèce de guérite placée à envi-

bus différentes qui vivent l'une à côté de l'autre, sans entretenir, dit M. Ritter (*Géographie générale comparée*, tome III, p. 316 de la trad. franç.), aucune communication. Une grande muraille circulaire les enferme toutes deux; mais un mur très-large coupe diamétralement la ville, et la divise en deux parties qui ne communiquent que par une porte qui est fermée à la moindre apparence de trouble.

ron 150 mètres de la fontaine, et voici comment il procède à la répartition de l'eau pour les cultures. De temps en temps il emplit d'eau un entonnoir en palmier nain « *daum* », qu'une couche de goudron a rendu imperméable. Il suspend cette clepsydre au mur de sa logette, et lorsqu'elle s'est vidée par l'égouttement du liquide ; il la remplit de nouveau en criant à haute voix : c'est le tour d'un tel !

Un tour d'irrigation peut se louer, mais il ne se vend point, quelques propriétaires en possèdent jusqu'à cinq et en tirent un bon revenu. Quand le possesseur de ce droit « *sâheb-ed-dâla* » meurt sans postérité, c'est le beylik qui hérite.

M. Lefranc, pharmacien aide-major à l'hôpital de Batna, a analysé 1 kilogramme de l'eau de R'dâmes. Voici le résultat de son opération ;

	gr. milligr.
Chlorure de sodium.	» 800
Sulfate de soude.	» 250
Sulfate de chaux.	» 750
Carbonate de chaux.	» 200
Carbonate de magnésie.	» 100
Chlorure de magnésium.	» 250
Total.	2 350

La fontaine n'est pas la seule ressource de R'dâmes. Il y a en outre plusieurs puits à bascule qui sont desservis par des nègres qu'on paye 50 cent. par jour.

Les jardins, grâce à l'humidité bienfaisante qui y règne pendant toute l'année, entretiennent une ver-

dure constante. Il y croît, sous l'ombrage tutélaire des palmiers, une foule d'arbres, tels que des figuiers, des abricotiers, des cognassiers, et le terrain produit en outre quelques légumineuses. Les dattes de R'dâmes, qui appartiennent au genre *syvestris*, sont cylindriques et de la grosseur d'une olive; elles sont recouvertes d'une peau lisse et à peu près noire. Celles que j'ai goûtées avaient peu de goût.

La plupart des maisons sont construites en terre; cependant celles des riches sont bâties en moellons de plâtre reliés par un mortier formé de plâtre cuit et de sable fin, comme à Tougourt. C'est une agglomération capricieuse d'habitations, plutôt qu'une ville, où les murs, comme les hommes, prennent l'attitude qui leur convient, sans le secours du fil à plomb.

Quant au costume des indigènes, il se compose généralement d'une longue gandoura en coton avec des manches larges, d'un haïk blanc en laine et en soie, qui encadre la figure et s'enroule autour du corps, d'un turban ou quelquefois d'une torsade en poil de chameau, et d'un burnous. Les pieds sont recouverts de chaussons en cuir jaune ou rouge, qui montent jusqu'à la cheville. Il y a une grande ressemblance entre l'habillement des femmes de cette oasis et celui que portent les femmes du Sahara algérien. Chez les unes on remarque une tunique blanche et une robe composée d'une pièce d'étoffe de couleur dont on a cousu ensemble les deux extrémités. Chez les autres, celles, par exemple, qui vivent sous la

tente ou dans les gourbis des jardins, il y a un vêtement dont la disposition n'a pas dû exiger de grands frais d'imagination, et qui cependant préserve assez bien contre les intempéries de l'air. Ce sont deux tissus de laine appliqués contre le corps par devant et par derrière, et qu'on agrafe sur chaque épaule à l'aide de grosses broches en argent, appelées *krelâla* (au plur. *krelaïl*). Quelques-unes ajoutent à cet accoutrement une étoffe de coton gros bleu (*r'ennâça*) qu'elles fixent autour de leur tête et laissent pendre jusqu'à terre comme un voile de mariée. Elles portent aussi un turban, des nattes de laine bleue contre les joues, et d'énormes boucles d'argent soutenues, non par les oreilles, mais par les tresses. Les femmes de R'dâmes ne marchent qu'avec des *rihîa* (1).

On me saura gré de signaler dans l'alimentation locale deux mets qui jouissent d'une grande faveur, au dire des indigènes, mais que je place fort au-dessous du couscoussou. Le premier est l'*acida*, l'autre est la *cherchoukha* ou *tchertchoukha*. L'*acida* est un mélange de farine, de beurre et de miel que l'on fait bouillir ensemble. La *cherchoukha* est une pâte mince, préparée par la main des femmes, et assez semblable à celle qui est connue sous le nom de *rechta*, à Alger. On la fait cuire dans le beurre ou dans l'huile, avec des oignons, du piment et des

(1) Le *rihîa* est une chaussure légère en peau de mouton, façonnée, que les femmes des villes portent dans l'intérieur des maisons. Ce nom a pour racine le mot *ráha* « repos, bien-être. »

abricots séchés, appelés *feurmas* (latin, *firmus*?). Ce dernier ingrédient lui donne un petit goût acide et remplace avantageusement le filet de vinaigre et même le citron. On sert le tout avec de la viande de mouton ou de poule cuite dans son jus. Les gens des oasis sont très-friands de ce mets, pour la préparation duquel El-Kantara jouit d'une réputation sans égale.

Il n'y a pas de juifs domiciliés à R'dâmes. Ceux qu'on y voit de temps à autre, sont des orfèvres de passage.

Dans le quartier affecté aux Touâregs, les maisons sont séparées les unes des autres, comme dans les villes du nord de l'Afrique.

A R'dâmes les marchandises sont entreposées dans des magasins qui restent fermés ; on n'y voit point de boutiques. La société n'y est nullement constituée. Chaque individu se tient dans son couloir ou va surveiller ses palmiers.

La ville est coupée en sept corridors ou voûtes continues. Elle compte sept mosquées passablement entretenues et divisées en deux compartiments, dont l'un, celui de derrière, est réservé pour les femmes.

M. de Bonnemain rapporte que le vendredi est une fête comme le dimanche dans nos villages d'Europe. Ce jour-là, il y a fusion entre les différentes castes de la population. On se rassemble, après la prière de midi, sur la petite place du marché qui occupe à peu près le milieu de la ville. Le prévôt des marchands, qui a pour fonction de surveiller

les transactions, de peser les monnaies et la poudre d'or ou *tebeur*, se tient dans une espèce de boutique donnant sur le marché. On vend à la criée des nègres, des chameaux, des moutons, des costumes, des peaux, des dents d'éléphant, des chaussures en forme de brodequins, de la verroterie, de la soie moulinée, des épices, du cuivre, des cotonnades et de la poudre d'or.

C'est aussi le vendredi que se tient le grand *medjless* ou conseil des notables dont la présidence appartient nécessairement au hâkem. Les autres membres sont le muphti, le cadi, le *khodja* ou secrétaire du gouverneur, le prévôt des marchands et les *amin* des différentes nations.

L'instruction est moins négligée à R'dâmes que dans beaucoup d'autres oasis. Les enfants sont tenus dans les mosquées pendant une grande partie de la journée, sous la surveillance des maîtres d'école. On ne les laisse point courir en liberté dans les jardins ou dans les rues. Toute la bourgeoisie sait lire, et il n'est pas rare de rencontrer une femme apprenant ses prières dans le livre de la révélation. Cela ne veut pas dire qu'il y ait des savants à R'dâmes. Pour ma part, je n'en connais qu'un, et c'est dans l'ouvrage d'Ahmed-baba, le Tombouctien, que j'ai vu sa biographie.

La ville est dominée à l'ouest par une colline de sable demi-circulaire, d'où l'on pourrait compter ses jardins et ses dattiers. C'est dans l'espace compris entre cette hauteur et le rempart que s'étend

le cimetière, où l'on remarque quelques tombes ornées d'œufs d'autruche, notamment celles des riches.

Le commerce de R'dâmes rayonne dans quatre directions :

- 1° De R'dâmes à El-Oued ;
- 2° De R'dâmes à Tunis, par le Belad-el-djerid ;
- 3° De R'dâmes à Tripoli ;
- 4° De R'dâmes à Tombouctou, par la voie de R'ât.

Les gens du Souf apportent dans cette oasis du blé, de l'orge, de l'huile, des dattes appelées *deglet-nour* (1), des dattes en pâte dites *r'ars* (2).

Les négociants de R'dâmes portent dans le Soudan et jusqu'à Tombouctou, les matières et les objets qu'ils ont tirés de Tunis et de Tripoli :

Du cuivre, du corail, de la verroterie et de la coutellerie ;

Des draps de toutes les couleurs, de la soie non filée, en grande quantité, du calicot grossier, dit *Mallais* ;

Des ceintures en soie, des ceintures en laine, des chachias, des burnous et des gandouras confectionnés en drap.

Ils rapportent, à leur retour, des productions de la Nigritie ou les objets qu'on y fabrique, tels que :

Des dents d'éléphant ;

(1) *Deglet-nour* signifie *datte transparente*. Rac. *ḡaxīwāḡ* et *nour*, *datte de lumière*, c'est-à-dire datte à travers laquelle on voit la lumière.

(2) On appelle *r'ars* et *g'ars* les dattes dont on fait une pâte pour les provisions de voyage.

Des cotonnades du Soudan, qui n'ont pas plus de 40 centimètres de largeur ;

Du maroquin (filali) ;

Des cuirs de différentes couleurs, venant de Kañou ;

Des tellis en peau, à l'usage des voyageurs ;

De l'encens qu'on appelle *bokhor es-soudane* ;

Du bois odorant, qui pourrait bien être le *â'ce-ria* indiqué par M. le général Daumas ;

Des chaussures confectionnées ;

Des bouteilles en peau transparente ;

Des vases et ustensiles en sparterie ;

De la poudre d'or et de la gomme blanche que l'on appelle *âourouar*.

Chaque caravane ramène, de l'intérieur, des nègres et des négresses faits prisonniers dans les guerres que se livrent incessamment les petits souverains de cette contrée. Lorsqu'ils sont jeunes et vigoureux, ils valent jusqu'à 6 douros (30 fr.), sur les lieux : mais ils gagnent en valeur à mesure qu'ils s'approchent du Sahel. Il y en a qu'on paye 40 douros (200 fr.).

M. de Bonnemain a recueilli le nom des tribus qui concourent au transport des marchandises de R'dâmes à R'ât et à Touat, c'est-à-dire au sud-est et au sud-ouest. Ce sont :

Les Sinaoune, les Oulad-Mahmoud, les Derje, les Roudjebane, les El-Mahamid, les El-Hawâmed, les Deyattâ.

Quant aux Trond, ils se chargent des convois entre R'dâmes et l'Oued-Souf.

La redevance que payent les R'dâmésiens au pacha de Tripoli, s'appelle *lezma*, d'un mot arabe qui signifie *impôt obligatoire* ; elle s'élève à 9,000 fr., et le versement en est trimestriel. Indépendamment de cette somme, le hâkem perçoit, au bénéfice du pacha, différents droits dont voici le tarif :

	fr.	c.
Pour un règlement de comptes. . . .	5	»
Pour un nègre vendu sur la place. .	5	»
Pour un chameau <i>id.</i>	5	»
Pour un burnous <i>id.</i>	1	»
Pour un haik <i>id.</i>	1	»
Entrée ou sortie d'un chameau . . .	»	10

A R'dâmes, le sa'a ne contient que 120 litres, tandis qu'en Algérie il équivaut à 160.

Mais quel est le prix des produits de l'Afrique centrale, demanderont les chambres de commerce ? Car c'est là le point important, le nœud de la question. Il faut au moins que les bénéfices soient considérables pour qu'ils viennent en compensation des fatigues, des souffrances et des dangers réservés aux voyageurs. Nos négociants reculeront devant l'océan de sable, s'il n'y a pas au delà des profits assurés. Ils ne commettront pas la folie d'entreprendre une traversée presque au-dessus des forces humaines, pour la réalisation d'espérances vagues et incertaines. Le commerce des Européens n'opère que sur des données positives, sur des chiffres. Je trouve la solution du problème dans les notes de M. de Bonnemain. L'or en poudre, rendu à R'dâmes, coûte

11 fr. 25 c. le mitcal (1), et se vend 22 fr. sur le marché de Constantine. Voici le prix de quelques autres matières dans l'oasis la plus reculée de la régence de Tripoli :

	fr.	c.
Or fondu en lingots.	9	50
Dents d'éléphant (les 50 kilog.). . .	600	»
Peau tannée (1 ^{re} qual.).	2	50
Id. (2 ^e qual.).	1	50

J'ai quelques mots à dire sur les peaux. J'avais envoyé à Paris une paire de pantoufles confectionnée à Tombouctou ou dans les environs. On me répondit en me remerciant : « Si le travail du cordonnier est d'un sauvage, celui du tanneur est d'un industriel consommé. On ne fait pas mieux en Europe, à supposer qu'on fasse aussi bien. » Quant à la poudre d'or, c'est une question de qualité, et je voudrais qu'il fût possible de l'apprécier autrement que d'après l'assertion des historiens musulmans.

La mission de M. de Bonnemain ne devait pas se prolonger au delà d'une semaine ; mais je suis convaincu que cet espace de temps lui a suffi pour étudier les ressources d'une oasis, d'ailleurs déjà décrite sous le rapport ethnographique et au point de vue commercial par James Richardson, qui y fit un séjour de trois mois en 1845 (2). L'heureuse idée qu'a

(1) Le mitcal équivaut à 5 grammes.

(2) Voir le tome I^{er} de la Relation de J. Richardson : *Travels in great desert of Sahara 1844 to 1845*, 2 vol. in-8°. Le voyageur an-

eue M. de Bonnemain de dessiner le plan de R'dâmes, en nous permettant de combler une lacune laissée par le voyageur anglais, donne un cachet de curiosité à la présente notice.

Lorsque M. de Bonnemain annonça son départ, le kâkem mit une grâce infinie à s'occuper lui-même des apprêts du voyage, et donna des ordres pour les approvisionnements. Il monta à cheval et conduisit son hôte jusqu'à Sidi-Maabed. Chemin faisant, il parla des Français. Sa langue ne tarissait point sur l'éloge de leur force et de leur équité. Il faisait des vœux pour que leur puissance étendît sa protection sur les caravanes qui fréquentent le sud de la régence. Mais il ajoutait avec l'expression du regret, que, plus les gens de R'dâmes désiraient entrer en relation avec la France, plus la cupidité jalouse des tribus environnantes entraverait cet arrangement. Car, en supposant même qu'ils fussent employés au transport des marchandises, les Souafas, les Oulad-Yakoub et les Chaambas ne consentiraient que difficilement à se laisser frustrer des bénéfices que procure un commerce qui n'est pas sans importance. Les adieux se firent à Sidi-Maabed, près de la Zaouia. Dans la pensée qu'il ne serait pas sans utilité pour la géographie de faire une reconnaissance exacte de cette partie du désert qui avait échappé aux investi-

glais avait mis quinze jours à se rendre de Tripoli à R'dâmes. Le major Laing, en 1826, avait visité R'dâmes, et en avait déterminé la position; malheureusement il fut assassiné, et ses papiers ne sont point parvenus en Europe.

gateurs, M. de Bonnemain se décida à suivre une nouvelle direction, et à regagner El-Oued en visitant d'autres étapes (voir la carte dressée d'après l'itinéraire de M. le capitaine Robert). Cette route paraît moins fréquentée; en voici les points principaux :

Hameïda;

Douriat-Maammeur;

Sif-Azala;

Aoud-hadj-Saïd;

R'ourd-Tafriest, où la caravane reprit les vivres qu'elle avait déposés à son passage;

R'ourd sans nom;

Sebket-ed-douïeb, lac desséché (6 kilom. de large);

Bir-el-Alem, puits d'eau salée;

Bir-oulad-Omrân, id.;

Bir-mouïa-dalla, puits souvent à sec;

O'ud-oulad-Belloul;

Bir-mouïa-Ouada, eau excellente;

Sif-el-Aïat;

Bir-Chalâmi;

Sif-zerrit;

Ridjet-el-Koudia; — El-Oued (7 janvier 1857).

La route, qui va du Souf à R'dâmes, a été évaluée à 138 lieues par M. le général Daumas, dans son ouvrage intitulé *le Sahara algérien* (p. 167). La vérification opérée par M. de Bonnemain donne à peu près le même chiffre, c'est-à-dire 140 lieues. Quant à la description de la ville, il existe quelques différences entre le rapport du voyageur et les rensei-

gnements recueillis par le célèbre écrivain. On est surpris de voir que le capitaine n'ait point mentionné *cette muraille de la hauteur des maisons, qui coupe R'dâmes en deux parties à peu près égales, et fait ainsi deux quartiers distincts, dont les habitants, voisins soupçonneux, jadis en guerre et presque toujours en querelle, n'ont, pour communiquer ensemble, que trois petites portes ménagées dans la cloison de séparation, si basses et si étroites qu'un homme n'y peut passer qu'à pied.*

En résumé, on ne saurait méconnaître les services rendus par M. de Bonnemain aux études géographiques. La mission qu'il a accomplie avec autant de sagacité que de courage, nous a valu, d'un côté, le plan de R'dâmes, et de l'autre, le levé d'une portion du Sahara qui demeurait inconnue aux Européens.

Je laisse en dehors de mon travail les notes rapportées sur la langue et l'écriture des Touaregs. C'est à MM. Judas, Bargès et Hannoteau, qu'il appartient de les étudier. Leurs connaissances spéciales leur permettront sans doute d'en tirer quelques lumières pour la solution du problème des dialectes berbères.

A. CHERBONNEAU,

Professeur d'arabe à la chaire de Constantine,
Correspondant du Ministère de l'Instruction publique
pour les travaux historiques.

DESCRIPTION
DES
PLAINES DE TABASCO ET DE CHIAPAS,
ET TRADITIONS
SUR LA CIVILISATION PRIMITIVE DE CES CONTRÉES.

Nous mettons aujourd'hui sous les yeux de nos lecteurs un des premiers chapitres du grand ouvrage de M. l'abbé Brasseur de Bourbourg, ayant pour titre: *HISTOIRE DES NATIONS CIVILISÉES DU MEXIQUE ET DE L'AMÉRIQUE-CENTRALE, durant les siècles antérieurs à Christophe Colomb*, et qui est en voie de publication chez M^{me} veuve Arthus Bertrand. M. Brasseur de Bourbourg a passé trois ans au Mexique et, en dernier lieu, trois autres années dans l'Amérique-Centrale, d'où il est revenu depuis deux mois seulement; il a voyagé dans les provinces intérieures, habité tour à tour Mexico et Guatémala, et a exercé les fonctions ecclésiastiques parmi les Indiens descendants des aborigènes civilisés, conquis par les Espagnols, toujours occupé du soin d'apprendre leurs langues et leurs coutumes, de s'instruire de leurs traditions, de visiter les monuments de leur antique civilisation, et de recueillir les matériaux qui pouvaient l'aider à répandre la lumière sur ce sujet intéressant. Ces

matériaux sont nombreux et forment une rare et précieuse collection.

Le chapitre que M. Brasseur de Bourbourg a bien voulu nous communiquer est rempli de détails tout à fait neufs sur la géographie des États de Chiapas et de Tabasco, où l'auteur place le berceau de la civilisation américaine. A la suite de ces détails géographiques, se trouvent plusieurs traditions fort curieuses touchant la cosmogonie primitive. Elles sont extraites de trois documents distincts : le premier est le *Codez Chimalpopoca*, manuscrit en langue mexicaine, découvert par l'auteur à Mexico ; le second est un manuscrit en langue cakchiquèle, donné à l'auteur à Guatémala, et qui a été traduit par lui sous le titre de *Mémoire de Tecpan-Atilan* ; le dernier est le fameux *manuscrit quiché*, appartenant à l'Université de Guatémala, imparfaitement traduit par le père Ximènes et que M. Brasseur de Bourbourg a copié et refait en grande partie sur le texte quiché original. Le fait d'avoir trouvé les mêmes traditions dans trois documents différents d'origine, de langage et de pays, leur donne un caractère d'authenticité fort remarquable, et conséquemment aux détails qu'ils renferment, un intérêt d'autant plus grand. C'est ce que le lecteur sera à même d'apprécier en parcourant les extraits que M. Brasseur de Bourbourg en donne dans les divers chapitres de son ouvrage.

V. A. M.-B.

Les États d'Yucatan, de Chiapas et de Tabasco, berceau de la civilisation américaine. — Description générale de ces contrées. — Le fleuve Uzumacinta. — Les plaines de Chiapas et de Tabasco. — Leur inondation annuelle. — Traditions primitives. — Les Quinamés ou géants. — Votan et Gucumatz ou Quetzalcohuatl. — Idée générale de la Divinité chez les Américains. — Histoire primitive. — Création du monde et apparition des législateurs primitifs. — Huirakan et la trinité américaine. — Suite de la création. — Homogénéité des traditions du Mexique et de l'Amérique-Centrale. — Créations diverses de l'homme. — Traditions du déluge confondues avec celle du naufrage des premiers législateurs. — Gucumatz ou Quetzalcohuatl découvre le maïs. — Contrée de Páxil et de Cayalá, berceau de la civilisation. — Ses habitants.

L'origine des nations civilisées de l'Amérique, comme celle des peuples de l'ancien continent, est essentiellement unie aux traditions mythologiques qui enveloppent leur berceau. Mais sous ces voiles poétiques se dérobent les principes religieux des premiers âges et le chaos d'une existence antérieure aux temps historiques et à la formation des sociétés. Malgré la ressemblance relative qui existe entre tant de traditions différentes, chacune cependant a son caractère propre, suivant la diversité des climats où elle a pris naissance ou le génie des hommes à qui elle doit son existence. Nous n'avons pas l'intention d'entrer dans l'examen approfondi des fables religieuses du Mexique et de l'Amérique-Centrale, ni d'exposer les théories variées de leurs dieux ou des cultes dont ils furent l'objet. Les dieux eux-mêmes ou les héros divinisés étant toujours le point de départ d'un peuple ou d'une tribu, nous les montre-

rons à mesure qu'ils se présenteront dans l'histoire, sans rien leur ôter du rôle que les indigènes leur assignent dans leurs traditions ; nous déroulerons avec eux les systèmes cosmogoniques dont ces personnages font partie, nous en recueillerons soigneusement les débris partout où nous les rencontrerons, ces cosmogonies, comme on le sait fort bien, servant de base aux institutions nationales des peuples anciens. Nous nous bornerons généralement à les reproduire sans autres commentaires que ce qui sera nécessaire pour en éclairer les points obscurs, et à raconter avec simplicité tout ce qui sera de nature à intéresser le lecteur, sans entrer dans des discussions superflues sur les analogies qu'elles peuvent présenter avec celles des autres peuples du monde.

La civilisation primitive de l'Amérique septentrionale paraît avoir étendu ses bienfaits, dans les premiers temps de son existence, aux diverses contrées connues aujourd'hui sous le nom d'États de Tabasco, de Chiapas, d'Oaxaca et d'Yucatan, ainsi qu'aux républiques actuelles de Guatémala, de San-Salvador et de Honduras. La multitude et la variété des ruines qu'on rencontre dans ces diverses contrées, jointes à l'étude des traditions qui se rattachent à leur passé, ont inspiré la pensée d'y chercher les premières traces de ces antiques nations qui rivalisaient, par leur culture et leur politesse, avec les royaumes de l'ancienne Asie. Non loin des rivages de l'océan Pacifique, s'élèvent brusquement les hautes montagnes de la chaîne des Cordillères qui, de

l'est à l'ouest, s'étendent sans interruption dans toute l'Amérique-Centrale (1), ainsi que dans le reste des deux Amériques. De cette ligne superbe se détachent, de distance en distance, des chaînons à angle droit qui coupent la plaine et quelquefois courent jusqu'à la mer.

De nombreux plateaux, semblables à des terrasses naturelles, s'échelonnent les uns au-dessus des autres sur la croupe de ces montagnes, à différents degrés de hauteur; plusieurs sont d'une étendue considérable et, généralement, d'une fertilité et d'une aménité qui invitent l'homme à y séjourner et à leur donner ses labeurs. Semblables à la plaine de Damas, ils se présentent d'ordinaire environnés de collines ou de montagnes plus élevées. C'est ce qui constitue le caractère particulier de presque toutes ces contrées. Mais il n'y a peut-être aucune région du globe qui offre sur une surface égale en étendue une si grande variété de niveaux : nulle autre, par conséquent, ne possède une si grande variété de climats, en aucune on ne trouve autant de facilité pour l'acclimatation des produits végétaux de toute espèce et pour celle de l'homme, à quelque nature qu'il appartienne, soit qu'il ait reçu le jour sous le soleil ardent de l'Afrique ou dans les vallées de la Suisse ou des Pyrénées. Les plus hautes cimes de la Cordillère guatémalienné (2) sont des volcans, dont plus

(1) Au moins jusque vers les bords du lac de Nicaragua, où elles s'abaissent sensiblement.

(2) Les plus hauts sommets des montagnes de l'Amérique-Centrale mesurent de 12 à 15,000 pieds d'élévation.

de trente sont encore aujourd'hui, dit-on, en pleine activité. Les traces de leurs bouleversements sont partout visibles, dans les énormes fissures des rochers et dans les ravins immenses qui semblent taillés comme par l'épée de Roland, à des profondeurs incommensurables (1).

Des sommets de cette chaîne volcanique descendent une multitude de rivières et de torrents : de leurs eaux, réunies dans les vallées inférieures, se forment des lacs aux aspects imposants, aux contours pleins de hardiesse : ou bien, s'élançant de précipice en précipice, on les voit chercher leur cours à travers les rochers et se presser vers la plaine, où elles roulent avec majesté à l'ombre des forêts vers l'un ou l'autre des deux océans qui bornent l'Amérique. A l'exception du Lempa (2), la mer Pacifique ne reçoit dans toute l'étendue de l'Amérique-Centrale aucun fleuve qui mérite ce nom. De l'autre côté, au contraire, où les montagnes sont plus éloignées des côtes, la contrée est arrosée par un grand nombre de belles rivières.

La partie septentrionale du Honduras, les régions

(1) Nous en avons vu dans le chemin de Guatémala à Rabinal, dans la Vera-Paz, qui mesurent plus de 2,000 pieds de profondeur.

(2) Les notes que nous avons reçues de M. le colonel Hoyos, ministre des relations du gouvernement de Salvador, en 1855, prouvent qu'avec fort peu de travaux, le Rio Lempa serait navigable fort loin de son embouchure. Ce fleuve, rapide et profond, prend sa source dans les montagnes voisines d'Esquipulas, au nord-est de Guatémala, et à l'endroit où nous l'avons traversé, à plus de 15 lieues de son embouchure, il avait une largeur, dans la saison sèche, de 140 mètres environ.

centrales du Péten et du Lacandon, au nord de Guatémala, et les provinces de Chiapas et de Tabasco, présentent les plus grands cours d'eau que l'on puisse voir entre le Mexique proprement dit et l'isthme de Panama. Ces contrées, les plus riches et les plus fertiles de l'Amérique septentrionale, furent probablement les premières enfantées à la civilisation.

Au rapport des antiques traditions tzendales (1), les bords du Tabasco et de l'Uzumacinta auraient été témoins, plusieurs siècles avant l'ère chrétienne, des merveilles opérées par Votan, le plus ancien des législateurs américains. Ces deux grands fleuves apportent au golfe du Mexique le tribut de leurs eaux. Le premier, descendant des hauteurs glacées des Cuchumatanes (2), baigne les frontières occidentales du Guatémala et traverse ensuite les États de Chiapas et de Tabasco; sur son passage, il reçoit une multitude de rivières et, avant de se jeter dans la mer, unit ses bouches à celles du l'Uzumacinta. Celui-ci naît à l'autre revers des Cuchumatanes (3); ses

(1) Ramon de Ordoñez y Aguilar, *Hist. del cielo y de la tierra*, etc., MS. Nous n'avons pu nous assurer sur quel fondement Ordoñez s'appuie pour assigner une si haute antiquité à Votan.

(2) Cuchumatan est l'ancien nom qu'on donnait aux montagnes qui forment la croupe occidentale des Cordillères, appelées « los Altos de Guatémala. »

(3) Jusqu'à son union avec le Rio Passlon, l'Uzumacinta reçoit tout à tour les noms divers de Rio de Sacapulas, Rio-Grande, Rio-Negro, Lacandon ou Chixoy : celui-ci est son vrai nom indien dans la langue du Quiché. Ses deux premières têtes sortent, l'une au nord, l'autre au sud de Sacapulas, et s'unissent non loin de cette ville : le fleuve, déjà fort, sépare, en coulant vers l'est, les deux portions principales

sources, auxquelles aucun Européen ne s'est encore abreuvé, se dérobent entre les cimes neigeuses du Moinal et du Nimxor qui touchent le ciel (1). Il s'élance au travers des escarpements de Xoyabah et de Carchah (2), admettant dans son cours plusieurs grandes rivières que l'on pourrait nommer des fleuves : tels sont le Rio Passion (3), le San-Pedro, le Catasahà, avec ses affluents, qui baigne les palais de Palenqué. L'Uzumacinta, ainsi que le Tabasco, est rapide jusqu'au moment d'arriver dans la plaine; il roule ses ondes tantôt entre deux murailles de rochers volcaniques, semblables à de gigantesques fortifications naturelles, tantôt dans une étroite et profonde vallée, ombragée de forêts séculaires, sous

de l'ancien royaume du Quiché, se courbe considérablement pour rouler au nord, à 6 lieues au nord-ouest de Rabinal, où il reçoit plusieurs affluents considérables, forme un demi-cercle à 15 lieues environ, dans le nord de la Vera-Paz, s'unit au Rio Passion, à 12 ou 15 lieues au-dessus de Coban, et coule ensuite, avec divers détours, vers le lac de Terminos, sous le nom d'Uzumacinta.

(1) Ces noms appartiennent à l'histoire ancienne de ces contrées; on ne les trouve que dans le MS. Cakchiquel ou Mémorial de Tecpan-Atilian et dans le MS. Quiché de Chichicastenango, conservé par Ximènes.

(2) Carchah, actuellement San-Pedro Carcha, grande peuplade indienne à 2 lieues Est de Coban, dans la Vera-Paz, sur une des branches du Polochic. Les montagnes qui s'élèvent au nord de cette localité, entre lesquelles coule le Rio Passion, sont tellement bouleversées, qu'on n'y peut même pas voyager à cheval. C'est un chaos de bois, de montagnes et de rochers qui forme un ensemble incompréhensible pour celui qui ne l'a pas vu de ses yeux.

(3) Selon plusieurs géographes, c'est le Rio Passion qui serait le tronc principal de l'Uzumacinta : il sort des montagnes du Péten, traverse en partie les régions sauvages du Mopan, et coule longtemps navigable avant de s'unir à l'autre.

lesquelles se dérobent les débris des cités bâties par les populations aujourd'hui perdues du continent occidental. Quelques-unes ont conservé un nom, transmis par la tradition des Lacandons (1), qui habitent entre les rives orientales de l'Uzumacinta et le San-Pedro, aux Espagnols, à l'époque où ces conquérants cherchaient, il y a un siècle et demi, à pénétrer dans ces régions inconnues à la recherche du Péten-Itza (2).

Des traditions, répétées jusqu'aujourd'hui aux voyageurs qui, de Guatemala, passent par les Cuchumatanes, à visiter les ruines de Palenqué, disent qu'il existe encore parmi les Lacandons de vastes plateaux situés entre les bords de l'Uzumacinta et les régions de la haute Vera-Paz, des villes peuplées, derniers refuges des Indiens civilisés de l'Amérique-Centrale, conservant leur religion et leurs coutumes antiques ; on ajoute que la mort serait le prix de l'Européen assez téméraire pour tenter de pénétrer le mystère qui les environne. C'est de ces cités inconnues que descendaient, dit-on (3), les Indiens qui de temps en temps apparaissaient autrefois aux marchés de Chiapas et de Tabasco, où ils allaient faire l'échange de leurs produits, et qui disparaissaient ensuite, sans que les mêmes se représentassent jamais aux mêmes endroits (4). Le fleuve

(1) Villagutierre, *Historia de la Conquista de el Itza*, etc. Madrid, 1701.

(2) *Id.*, *ibid.*

(3) Ordoñez, *Hist. del cielo y de la tierra*, MS.

(4) On a fait de grands frais d'imagination pour prouver l'existence de ces antiques cités, que nous considérons comme une chose fort

Uzumacinta, avec ses affluents, était leur grand chemin ordinaire, comme au temps où leurs ancêtres étaient les possesseurs incontestés de l'Amérique, et comme il l'est encore aujourd'hui pour les Indiens de la haute Véra-Paz.

Une fois descendu des hautes régions où il a ses sources, le cours de l'Uzumacinta devient plus paisible. L'ensemble des montagnes du Quiché s'avancant tout autour avec les Cuchumatanes enveloppe, comme un immense amphithéâtre, les terres basses des États de Chiapas et de Tabasco. On dirait une grande muraille circulaire s'élevant en terrasses prodigieuses jusqu'à l'azur foncé du ciel. Au centre de l'amphithéâtre, une brèche profonde semble avoir été pratiquée par la main des géants. C'est la séparation que la nature a mise entre les États de Chiapas et la Véra-Paz. L'Uzumacinta s'y précipite écumant des régions tempérées dans les plaines de terre chaude et mêle alors ses eaux à celle du Rio Passion. Le Catasahà et le Tulihà sont les seules grandes rivières qu'il reçoive ensuite avant d'unir ses nombreuses embouchures à celles du Tabasco ; mais les ruisseaux qui lui apportent leur tribut sont innombrables (1).

problématique. Nous avons vécu fort près de tous ces lieux, et nous savons que les Indiens lacandons continuent plus ou moins à trafiquer avec les populations chrétiennes du voisinage ; mais ces Indiens sont, à peu de chose près, des sauvages. Qu'il y ait des villages, que leurs habitants aient conservé des usages, des coutumes, c'est possible ; mais un gouvernement organisé comme au temps de Montézuma, nous le nions.

(1) Panorama de Mexico, art. El Rio Uzumacinta, et art. Las Inun-

En perdant son impétuosité, le fleuve continue néanmoins à rouler avec une certaine rapidité, mais il est calme et majestueux. Son cours ne présente aucun obstacle à la navigation pour des barques de 50 tonneaux. D'une largeur moyenne de 300 vares (1), et de 5 ou 6 de profondeur dans la saison sèche, il est certainement le plus beau des fleuves de cette contrée. Aujourd'hui, huit villages, Xonuta-el-Grande, Monte-Christo, Balancan, Santa-Ana, Multé, Kanzari, Uzumacinta et Tenociqué, comprenant ensemble une population de trois à quatre mille âmes, sont tout ce qui reste des nombreuses cités qu'enrichissaient autrefois ses rives (2).

De magnifiques forêts, d'une variété admirable de bois et de feuillages, aussi vigoureuses qu'au jour qui vit débarquer les premiers civilisateurs, ont repris la place que ceux-ci leur avaient enlevée, et depuis des siècles baignent de nouveau leurs ombres dans ses ondes rapides. A peu de distance derrière ces forêts, de luxuriantes savanes étalent toutes les beautés de la flore tropicale, et vont se perdre, d'un côté, dans l'État d'Yucatan, de l'autre dans celui de Chiapas. Ces plaines, peu exposées aux inondations périodiques qui commencent en juin, sont entrecoupées d'une multitude de ruisseaux où vont s'abreuver également et le pasteur et son troupeau. Dans les parages les plus bas se trou-

daciones de Tabasco, par Z. y Z., dans le Museo Mexicano, t. II, 1843.

(1) La vare vaut 3 pieds anglais.

(2) Panorama de Mexico, etc.

vent les *tintales*, ou plantations naturelles de bois de teinture ou de campêche, le trésor inépuisable de ces provinces, car il se produit seul et sans aucun secours des bras de l'homme. Ces bois, qui couvrent un territoire considérable, sont chargés, chaque année, sur des milliers de barques étrangères qui viennent les chercher sur les bords du fleuve; ils y sont amenés en aval des ruisseaux ou des canaux creusés par les indigènes, pour être transportés dans les contrées lointaines(1).

Mais en remontant le fleuve vers des localités plus élevées, ses rives se couvrent abondamment de bois bien plus précieux : l'acajou se montre partout; des cèdres d'une dimension colossale, le zapote, le mamey, le bois du Brésil, sans en compter une foule d'autres, entremêlent leur feuillage. Ils ombragent les plantes médicinales que le sol produit à l'infini, offrant, par les incisions pratiquées dans leurs troncs monstrueux des résines aromatiques de toute espèce, formant enfin un ensemble admirable des productions végétales communes aux tropiques.

Ainsi que la Basse-Égypte, la plus grande partie du territoire renfermé entre le pied des montagnes et les embouchures du Tabasco et de l'Uzumacinta jusqu'à la mer est de formation comparativement récente. Ce sont évidemment des terres d'alluvion apportées par cette infinité de cours d'eau qui descendent des monts, et dont l'action est assez remarquable pour que l'élévation graduelle et continue du

(1) Panorama de Mexico, etc.

sol devienne visible dans l'espace de deux ou trois générations. Ces terrains, d'ailleurs, sont si bas qu'ils s'élèvent à peine au-dessus du niveau de la mer; ce n'est qu'en arrivant à huit ou dix lieues dans l'intérieur qu'ils commencent à monter insensiblement jusqu'au pied des montagnes, où leur hauteur est même encore fort peu sensible (1).

On conçoit que, dans cette condition, les inondations soient considérables: aussi ont-elles lieu dans toutes les directions, surtout sur le territoire de Tabasco, depuis la mi-juin jusqu'à la fin d'octobre. Mais le débordement des rivières, ailleurs si redoutable, est, au contraire, malgré le manque d'élévation du sol, essentiellement bienfaisant dans l'État de Tabasco, et l'on y attend régulièrement l'inondation avec un aussi grand désir qu'en Égypte, mais avec moins d'inquiétude, quant à ses résultats. En effet, que les crues aient ou n'aient pas lieu dans les rivières qui arrosent l'État de Tabasco, on n'en a pas moins l'assurance de faire les récoltes ordinaires, grâce à la bonté particulière de son terroir. En quelques mois de l'année, d'ailleurs, qu'on veuille semer les céréales de première nécessité, on en obtiendra toujours des résultats plus ou moins avantageux. Dans la Basse-Égypte, au contraire, les récoltes n'ont lieu qu'après l'inondation du Nil, les pluies étant fort rares dans cette région.

Outre le bienfait que l'on obtient de l'accroissement et de l'amélioration progressive du terrain,

(1) Panorama de Mexico, art. El Rio Uzumacinta, etc.

causés par les dépôts successifs amenés par les eaux, il en est d'autres chaque jour plus sentis et non moins importants pour les habitants des deux États de Tabasco et de Chiapas. Au temps de l'inondation, le commerce intérieur acquiert un mouvement et une activité extraordinaires. La contrée tout entière se convertit en un grand lac, où les villes et les villages demeurent suspendus au-dessus des eaux, ainsi que les cimes des forêts. Toute communication par voie de terre s'arrête dans cette saison : des milliers de barques et de canots sillonnent la plaine humide, transportant les denrées, avec une facilité inconnue aux autres régions d'Amérique, d'une bourgade ou d'une ville à l'autre. Les bois de teinture se groupent en énormes radeaux pour se rendre à la mer. Les plantations de cacao reçoivent un arrosage salutaire, et si quelques pieds sont exposés à se refroidir, suivant l'expression du pays, c'est-à-dire à prendre trop d'humidité, le plus grand nombre, au contraire, en tire les plus grands avantages (1).

Au commencement d'octobre, l'inondation atteint ordinairement sa plus grande hauteur. On a de la peine à reconnaître le cours des rivières du reste de la campagne. Mais, si cette saison est si pleine d'utilité et d'agréments pour l'homme, elle est toute de périls et d'angoisse pour les animaux des champs et surtout pour les bêtes fauves. Celles-ci fuient devant les eaux qui envahissent leurs tanières, cher-

(1) Panorama de Mexico, art. El Rio Uzumacinta, et art. Las Inundaciones de Tabasco, etc.

chant un abri dans les localités élevées, où bientôt elles ne tardent pas à se trouver à la merci des chasseurs qui parcourent, en bateau, les forêts à la poursuite du gibier. Rarement les inondations offrent du danger à l'homme : accoutumé à le prévenir par de longs siècles d'expérience, il prend les mesures nécessaires pour passer la saison des pluies et en retirer les avantages qu'elle procure. Les villes deviennent alors d'immenses champs de foire, où arrivent les productions des contrées voisines ou étrangères. C'est une saison de plaisirs et de fêtes champêtres ; les familles et les amis en profitent pour se visiter en canots et se promener d'une maison à l'autre sous les berceaux naturels formés par les forêts au-dessus des eaux. Les jardins placés sur les hauteurs paraissent surnager comme autant d'îles flottantes où les fleurs se confondent avec les fruits ; c'est un véritable paradis qu'anime encore la présence de mille oiseaux aux couleurs étincelantes.

Si l'État de Tabasco est un lieu de délices pour ses habitants, il faut convenir cependant qu'il n'est pas toujours sans danger pour les étrangers qui y viennent pour la première fois. La saison des pluies et des chaleurs est celle des fièvres intermittentes et des mosquitos dévorants, surtout au bord des lagunes. Mais ces inconvénients disparaissent dès que l'on commence à s'approcher des montagnes ; le Chiapas présente, sous ce rapport, des avantages incontestables sur le département limitrophe (1). C'est sans

(1) Panorama de Mexico, art. Las Inundaciones de Tabasco, etc.

doute ce qu'avait compris le fondateur de Palenqué, lorsqu'il s'était déterminé à établir le siège de son empire aux lieux où l'on admire aujourd'hui ses ruines. Cette ville, la première qui ait été bâtie, dit-on (1), sur le sol de l'Amérique septentrionale, s'élevait sur la pente des collines, à l'entrée des monts escarpés de Tumbala qui, dans des circonstances graves et imprévues, pouvaient offrir une retraite plus sûre (2). A cette époque, la plaine adjacente, coupée aujourd'hui par tant de ruisseaux et de canaux naturels, formait un lac d'une étendue considérable, débouchant dans la mer avec les branches de l'Uzumacinta, tel qu'on le voit encore chaque année, lors de la crue des eaux (3).

Suivant les traditions recueillies parmi les Tzendales (4), c'est dans ces lieux, que nous venons de décrire avec quelques détails, que serait apparu Votan, accompagné de ceux que la Providence destinait à être, sous sa conduite, les fondateurs de la civilisation américaine (5). « Votan, est-il dit (6), est le premier homme que Dieu envoya diviser et partager ces terres » de l'Amérique. Ce partage annonce ou une

(1) Ordoñez, *Hist. del cielo y de la tierra*, etc., MS. et un autre MS. inédit en forme de Mémoire sur Palenqué, par le même auteur.

(2) *Antiquités Mexicaines*, III^e expédition du capitaine Dupailx.

(3) Antonio Del Río, *Rapport sur les ruines de Palenqué*, adressé au roi d'Espagne (*Description of the ruins of an ancient city*, etc. London, 1821).

(4) Nuñez de la Vega, *Constituciones diocesanas del Obispado de Chiapas*, etc., in *Præamb.* Roma, 1701. — Ordoñez, *Hist. del cielo y de la tierra*, etc., MS.

(5) Ordoñez, *Hist. del cielo y de la tierra*, etc., MS.

(6) Nuñez de la Vega, *Constituciones dioces.*, etc.

conquête ou une colonisation ; mais c'est probablement sous ces deux points de vue qu'il faut l'envisager, la division du sol étant une des premières conditions de la propriété et, par conséquent, de la civilisation. Votan ne venait donc pas pour peupler le continent américain (1). La main providentielle, qui avait dispersé sur la surface du globe les races issues des enfants de Noé, qui avait répandu, avec les graines des productions végétales de l'archipel des Indes, les Malais dans toutes les îles de l'océan Pacifique, avait pourvu, par des moyens analogues, à la population primitive de ce continent inter-océanique. On ne saurait dire à quel degré de barbarie cette population était descendue antérieurement à l'arrivée de Votan. Ce qui paraît certain, c'est que, dans une portion considérable des contrées qui s'étendent entre l'isthme de Panama et les territoires de la Californie, les hommes vivaient dans une condition analogue à celle des tribus sauvages du nord. Les cavernes naturelles ou des huttes grossières de branchages abritaient leurs corps nus, et ils n'avaient pour tout vêtement que les dépouilles des bêtes fauves tuées à la chasse. Ils vivaient des fruits que la terre produisait spontanément, des racines qu'ils arrachaient au sol, et mangeaient la chair crue des animaux (2).

(1) Ainsi que l'ont prétendu quelques écrivains qui, n'ayant pas connu le texte de Nuñez de la Vega, suivirent, sans beaucoup d'attention, ce que dit Clavigero, *Hist. Antig. de Mexico*, trad. de Mora, tom. I. Dissertation sur l'origine de la population américaine.

(2) Torquemada, *Monarquía Indiana*, lib. I, cap. 15, 20. Codex Chi-

Il est douteux cependant que toutes les tribus américaines fussent tombées à cet état de dégradation. Des débris d'une proportion colossale, analogues aux édifices cyclopéens qu'on trouve dans plusieurs parties du monde ancien, se rencontrent çà et là dans le continent occidental. Ce sont des masses de pierres brutes d'une grosseur prodigieuse, irrégulièrement placées sans ciment, les unes au-dessus des autres, mais jointes de manière à former un ensemble de murs gigantesques. Aucun souvenir, aucune tradition ne rappelle aujourd'hui à quels peuples ces monuments doivent leur existence (1); on ne peut toutefois les attribuer qu'à une race guerrière, supérieure aux populations sauvages que l'on dit avoir été attirées à la civilisation par Votan. Peut-être cette race était-elle contemporaine de ce législateur, par qui elle aurait été conquise ou refoulée dans l'intérieur des montagnes où nous avons contemplé ces restes imposants de leur puissance (2).

Les difficultés qui enveloppent l'histoire de Votan ne permettent pas de faire connaître d'une manière satisfaisante ce personnage mystérieux. On ne saurait, toutefois, refuser d'admettre la réalité de son

malpopoca, Histoire chronologique des rois de Culhuacan et Mexico, MS. en langue nahuatl de la coll. de Boturini.

(1) Si la mémoire ne nous fait point défaut, nous croyons avoir lu, dans les voyages de M. Alcide d'Orbigny au Pérou, qu'il vit dans ces contrées des monuments du même genre.

(2) Les débris cyclopéens que nous avons vus sont environ à huit lieues au nord de Guatémala, sur les hautes montagnes qui dominent les approches du Motagua, dans les terrains de la hacienda del Carrizal: ces débris occupent une étendue considérable.

existence; mais le double aspect sous lequel le présente la tradition fait douter quelquefois s'il n'y a pas eu plusieurs Votan (1), ou si ce nom célèbre n'a pas été attribué comme un titre de gloire à d'autres hommes venus après lui et dignes également de la reconnaissance publique. Adoré chez plusieurs nations sous le titre de Cœur du Peuple (2), ou de Cœur du Royaume (3), Votan apparaît, tantôt comme une création mythique, élevée au-dessus de l'humanité, à laquelle les peuples primitifs croyaient, dans leurs spéculations religieuses, ainsi qu'à un intermédiaire nécessaire entre l'homme et la Divinité, et comme au représentant de sa sagesse et de sa puissance; tantôt comme un prince et un législateur qui vient arracher à la barbarie les tribus sauvages de l'Amérique, et les instruire des lois, de la religion, du gouvernement, de l'agriculture et des arts.

L'analogie que l'on trouve dans les traditions tzendales, quichées et mexicaines, entre les personnages présentés sous les noms divers de Votan, de Cucumatz, de Gukulcan et de Quetzalcohuatl (4),

(1) Ordoñez le dit positivement.

(2) Nuñez de la Vega, Constit. dioces., Præamb.

(3) Burgoa, Description geogr., Hist. de la provincia de Guaxaca, etc. part. II, cap. 72. — Sahagun, Hist. de las cosas de la Nueva-España, etc. lib. IV, cap. 3.

(4) *Guc* ou *cuc*, dans la langue quichée, est le même oiseau que les Mexicains appellent *quetzal*. *Cumatx* signifie serpent, ainsi que le mot mexicain *cohuatl*. Dans la langue maya d'Yucatan, on retrouve également le même sens dans le mot *cukulcan*; tous les trois signifiant un serpent emplumé ou couvert de plumes, ou bien un serpent orné des plumes du quetzal.

nous ferait croire que, à l'origine de l'histoire, un seul aurait réuni cette diversité d'appellations. La comparaison de toutes ces traditions nous décide, toutefois, à en admettre deux, Votan et Quetzalcohuatl, les noms de Gucumatz et de Cukulcan ayant identiquement la même signification que ce dernier. Quoi qu'il en soit, il est certain que ce fut d'eux, héros, prêtres, législateurs ou guerriers, que l'Amérique-Centrale reçut les éléments de cette civilisation que leurs successeurs portèrent depuis à un si haut degré. La connaissance d'un Dieu, créateur et maître unique du ciel et de la terre, paraît avoir été un des premiers dogmes inculqués aux populations qu'ils conquièrent (1); mais dans les traditions arrivées jusqu'à nous, le nom du législateur est souvent mêlé avec celui de la divinité, et, sous les voiles symboliques dont s'enveloppe l'histoire primitive, celui qui enfanta les Américains à une vie nouvelle, en les tirant de l'état sauvage, est, à dessein, identifié avec le père de la création universelle.

De l'aveu des écrivains qui se sont occupés de l'histoire des anciennes nations américaines, il n'en était aucune, à l'époque où les Espagnols mirent le pied sur le sol du continent occidental, qui ne reconnût l'existence d'une divinité suprême, arbitre

(1) Nous disons conquérir, dans le sens des conquêtes spirituelles faites depuis par les religieux chrétiens; nous pensons bien, toutefois, que la persuasion seule n'aura pas suffi pour amener les peuples sous les lois de Votan, et que les armes et la force auront dû y prendre part.

de l'univers. Dans la confusion des idées religieuses, résultat inévitable de l'ignorance et de la superstition, la notion d'un être unique, immatériel, d'un pouvoir invisible, avait survécu au naufrage des pures croyances primitives. Sous le nom de « Tloque-Nahuaque », les Mexicains adoraient Celui qui est la cause première de toutes choses, qui les conserve et les soutient par sa providence, l'appelant encore, pour cette raison, « Ipalmemoaloni » ; Celui en qui et par qui nous sommes et nous vivons (1). C'était le même que « Hunab-Ku », seul saint, adoré dans la péninsule yucatèque, et que « Hurakan », la voix qui crie, le cœur du ciel, chez les nations quiché-guatémaliennes de l'Amérique-Centrale (2) ; le même enfin que « Teotl », Dieu, ainsi qu'on le voit nommé dans les livres tzendaes et mexicains (3).

Ce Dieu « de toute pureté », ainsi qu'il est appelé dans une prière mexicaine (4), était, toutefois trop élevé pour les pensées du vulgaire. On reconnaissait son existence, les sages l'invoquaient ; mais il n'avait ni temples, ni autels, peut-être parce qu'on ne savait comment le représenter, et ce ne fut que dans les derniers temps de la monarchie aztèque que Nezahualcoyotl, roi de Tetzcuco, lui dédia un « teocalli » (5), sans statues, élevé sur neuf rangs de ter-

(1) Molina, Vocabulario en lengua Mexicana y Castellana, Mexico, 1571 — Veytia, Historia Antigua de Mexico, Mexico, 1836, t. I, cap. 1.

(2) MS. Quiché de Chichicastenango.

(3) Ordoñez, Manuscrit en forme de Mémoire sur Palenqué.

(4) Sahagun, Hist. de las cosas de Nueva-España, lib. IV, cap. 5.

(5) *Teocalli*, composé de *teo*, Dieu ou divin, et *calli*, maison ;

rasses, sous l'invocation du « Dieu inconnu (1) ».

C'est à ce « Dieu des dieux » que les nations indiennes attribuaient la création de l'univers. Les histoires quichées, conservées par le père Ximenès (2) en ont gardé le souvenir et le rappellent en des termes qui ne seraient pas indignes des poètes et des historiens de l'ancien monde. Mais dans ces souvenirs, altérés par la superstition, le Créateur n'est presque jamais seul. Chose remarquable, au contraire, il est souvent représenté comme une triade, à laquelle s'adjoignent plusieurs dieux inférieurs, qui ne sont, en réalité, que les premiers héros divinisés et les législateurs primitifs de la terre américaine. Ainsi que nous le disions plus haut, le récit de l'œuvre de la création paraît avoir été mêlé à dessein, quoiqu'à une date fort reculée, à l'histoire des premières périodes de la civilisation. Dans l'obscurité mystérieuse des textes quiché et mexicain, on entrevoit la main

c'est-à-dire Maison divine, titre que les Mexicains donnaient à leurs temples.

(1) Ixtlilxochitl, Histoire des Chichimèques, t. I, chap. 38.

(2) Le père Francisco Ximenès, ancien provincial des Dominicains de la province de San Vicente de Chiapas et de Guatémala, avait laissé dans la bibliothèque du couvent de son ordre, dans cette dernière ville, de nombreux monuments de son érudition. Celui des ouvrages dont il est ici question, est la traduction d'un MS. en langue quiché, en regard du texte original, auquel il donna le titre suivant : « Emplezan las historias de los Indios de esta provincia de Guatemala, traducido de la lengua quiche en la castellana, para mas comodidad de los ministros del santo Evangelio. » Il le découvrit au village de Santo Tomas Chulla, alias Chichicastenango, et c'est sous le titre de *Manuscrit Quiché de Chichicastenango* que nous le désignerons dans le cours de cet ouvrage.

des prêtres des temps anciens abaissant le voile du symbolisme sur les origines sacrées dont ils dérivèrent leur puissance.

Au commencement, la divinité n'est pas encore nommée d'une manière directe; elle apparaît dans ses œuvres, et surtout dans la formation de l'univers, dont la description a réellement de quoi étonner. « Quand tout ce qui devait se créer au ciel et sur la terre fut achevé, dit la tradition sacrée des Quichés (1), le ciel étant formé, ses angles mesurés et alignés, ses limites étant posées, ses lignes et parallèles mis à leur place dans le ciel et sur la terre, le ciel se trouva créé et ciel il fut appelé par le créateur et par le formateur, par la mère et le père de la vie et de l'existence, par celui par qui tout agit et respire, le père et le conservateur de la paix des peuples, le père de ses vassaux, le maître de la pensée et de la sagesse, l'excellence de tout ce qu'il y a au ciel et sur la terre, dans les lacs et sur la mer. C'est ainsi qu'il se nommait lorsque tout était tranquille et calme, quand tout était paisible et silencieux, quand rien encore n'avait le mouvement dans le vide des cieux. »

Dans le préambule qui précède ces paroles, commencent à paraître les personnages qui partagent avec l'Être suprême les honneurs de la divinité et qui ordonnent sous sa direction l'ensemble de la création. Mais, dans cet arrangement, nous le répé-

(1) MS. Quiché de Chichicastenango. Ce paragraphe est traduit par nous littéralement du texte quiché.

tons, les paroles du texte enveloppent presque toujours un double sens : la création et la vie, c'est la civilisation ; le silence et le calme de la nature avant l'existence des êtres animés, c'est le calme et la tranquillité de l'Océan où l'on croit entrevoir une voile cinglant vers une région inconnue ; et le premier aspect des rivages de l'Amérique, avec ses hautes montagnes, ses grands fleuves et ses lacs, semble avoir été confondu avec la première apparition de la nature terrestre. L'homme se montre à son tour ; il sort non des mains de la divinité, mais des créateurs inférieurs. Il est formé pour rendre hommage à ceux qui l'ont tiré de la boue : mais cette formation et cet hommage ont, dans le texte quiché, le double sens que nous donnons à ces paroles en français ; c'est-à-dire, qu'il reçoit les premiers éléments de la vie sociale, pour servir comme tributaire et alimenter ses maîtres divins (1).

Ceux-ci apparaissent d'abord avec le titre générique de créateurs et de formateurs, de générateurs et de pères. Mais « leurs noms, dit le texte Quiché (2),

(1) Des détails et une confusion analogues se trouvent également dans le MS. Cakchiquel, écrit par Don Francisco Hernandez Arana, prince des Ahpozotziles, de la race royale de Guatémala, et que j'ai traduit sous le titre de : *Mémorial de Teopan Atitlan*. On les trouve également dans le *Codez Chimalpopoca*, MS. en langue nahuatl ou mexicaine que j'ai trouvé à Mexico. La différence ne consiste que dans les noms qui se trouvent traduits dans chacune de ces langues. Mais les faits sont identiquement les mêmes : ce qui prouve leur véracité et leur antiquité, tout à la fois, ainsi que la communauté d'origine des populations de Guatémala et du Mexique.

(2) MS. Quiché de Chichicastenango.

sont « Hunahpu Wuch », le Tireur de sarbacane au Corbeau, « Hunahpu Utü », le Tireur de sarbacane au Renard, « Zaki Nima Tziz », le Grand-Blanc piqueur d'Épines (1), « Tepeu Gucumatz », le Maître de la Montagne, Serpent aux Plumes vertes, le Cœur du Lac, le Cœur de la Mer, le Maître du Planisphère verdoyant, le Maître de la Surface azurée (2) : c'est ainsi qu'on les appelle et qu'on les désigne tous ensemble. Et ceux-là sont les aïeux et les anciens qui sont nommés « Xpi-Yacoc et Xmu-cané (3), les appuis et les protecteurs, appelés doublement aïeux et anciens, dans les histoires quichées, au temps où ils tinrent conseil sur tout ce qui devait se faire pour la création et la vie. »

L'ensemble de la narration, la ressemblance des noms et des faits avec ceux que nous trouvons consignés dans d'autres documents analogues au Manuscrit Quiché, les attributions de ces divers personnages, la désignation des lieux où ils se trouvèrent, tout concourt à prouver qu'on peut les ranger au nombre des premiers législateurs de l'Amérique. D'où venaient-ils, quels climats les avaient vus naître?

(1) Ce nom fait allusion à la coutume des Indiens du Mexique et de l'Amérique-Centrale, de se tirer du sang avec une épine d'aloès, pour l'offrir ensuite aux idoles.

(2) Tous ces titres paraissent ici comme les titres de Gucumatz plutôt que de ses compagnons.

(3) Nous n'avons pu, jusqu'à présent, trouver une étymologie satisfaisante de ces deux noms. Ces personnages ont le même rôle dans les histoires quichées que Cipactonal et Oxomoco dans les traditions mexicaines : il y a grande apparence que ce sont les mêmes.

L'auteur anonyme du Manuscrit Quiché répond ainsi à cette question : Nous n'avons plus le « Livre du conseil », où l'on pouvait voir clairement que l'on était venu de l'autre côté de la mer, du lieu qu'on appelle « Camuhibal », c'est-à-dire, où il fait de l'ombre (1). Cette indication est la seule précise que nous trouvons sur la patrie des premiers législateurs. On les voit arriver ; mais on ne sait d'où ils viennent : on dirait qu'ils sont sur les eaux d'où ils paraissent sortir mystérieusement, semblables aux divinités des fables antiques de la Grèce ; ils abordent comme des êtres divins descendus du haut du ciel.

« Or c'est ici la première parole et le premier discours, continue le texte quiché. Il n'y avait ni hommes, ni animaux, ni oiseaux, ni poissons, ni écrevisses, ni bois, ni pierres ; ni fondrières, ni vallées, ni herbes, ni forêts ; il n'y avait que le ciel. L'image de la terre ne se montrait pas encore. Il n'y avait que la mer, de toutes parts environnée par le ciel : on ne voyait rien qui fût corps, rien qui allât d'un endroit à l'autre. Rien n'avait de mouvement et pas le moindre souffle n'agitait l'air. Rien ne se faisait voir debout : il n'y avait que l'eau tranquille et

(1) Le français rend difficilement tout le sens quiché. Nous allons tâcher de le rendre en latin : « Jam non videndus est liber dominorum in quo videbatur clare transfretavisse ex altero littore maris, quod dicitur *obumbraculum*, ubi videndum quod dicitur *xak qaxlem*. » Nous avons traduit ce passage à peu près mot pour mot. Quant aux deux mots soulignés, ils signifient littéralement la vie blanche ou éclatante. Le sens indique à la fois les bonnes mœurs, les bonnes coutumes, une condition heureuse, la civilisation et aussi la création.

paisible, rien que la mer qui était calme. Au milieu de ce calme et de cette tranquillité, il n'y avait que le créateur et formateur, Tepeu-Gucumatz, dans l'obscurité de la nuit : il n'y avait que les pères et générateurs sur l'eau blanchissante, et ils étaient revêtus de vêtements azurés (1) d'où vient le nom de Gucumatz (2) à ces sages illustres, à ces grands maîtres de la science. Et c'est à cause d'eux que le ciel existe, et qu'existe également le Cœur du Ciel, et ceci est le nom de Dieu (3).

« Alors la parole vint à ceux de Tepeu-Gucumatz dans les ténèbres de la nuit : elle parla à Tepeu-Gucumatz et lui dit : « Qu'il était temps de se consulter, de s'entendre, de se réunir et de tenir conseil entre eux, d'unir leur parole et leur sagesse, pour éclairer la voie et se guider mutuellement. » Alors ils virent

(1) Le mot *tax*, dans le quiché, et dans le cakchiquel, etc., signifie aussi bien vert que bleu.

(2) *Gucumatz*, littéralement serpent emplumé, et dans un sens plus étendu, serpent revêtu de couleurs brillantes, de vert ou d'azur. Les plumes du guo ou quetzal offrent également les deux teintes. C'est exactement la même chose que *quetzalcohuatl* dans la langue mexicaine.

(3) Dans la langue quiché, *qabowil* est donné pour le mot Dieu. Les missionnaires espagnols le traduisent presque tous par le mot idole. Ximénez est le seul qui le traduise quelquefois par le nom de Dieu. La preuve la plus complète que c'est là son vrai sens, c'est que dans le MS. Cakchiquel ou Mémorial de Tecpan-Atitlan, les princes cakchiquels de Guatemala, s'adressant à Alvarado, qu'ils prenaient pour un dieu dans les commencements, ou qu'ils voulaient peut-être flatter par ce titre, lui disaient : « At Qabowil, ô Dieu ! » O sacrilège et cruel Espagnol qui se laissait ainsi déifier ! Le Cakchiquel dit *qabowil* au lieu de *qabawil*, qui est de la langue quiché.

paraître les hommes (1) : ils distinguèrent ce qui était formé, ce qui existait, les bois, les lianes, tout ce qui avait reçu la vie et l'existence dans l'obscurité de la nuit, des mains du Créateur des cieux. Et le nom de celui-ci est Une voix qui mugit, Hurakan, la voix du Tonnerre, c'est le premier ; le second c'est l'Éclair ; la Foudre, c'est le troisième (2). Et ces trois sont du Cœur du Ciel ; ils descendirent auprès de Tepou-Gucumatz, au moment où il considérait l'œuvre de la création, et comment se feraient les semailles, lorsque le jour serait venu (3), et qui seraient les serviteurs et les soutiens (4). « Sachez que cette eau va se retirer et faire place à la terre qui va exister et se mettre partout. Il y aura des semailles à faire, il y aura de la lumière au ciel et sur la terre ; mais il n'y a pas encore d'être travaillé et formé par nous, qui nous respecte et nous honore. » Ils dirent, et la terre aussitôt exista à cause d'eux. Et, vérita-

(1) Alors ils virent paraître les hommes, sans doute sur le rivage, qui se rendait de plus en plus visible, à mesure que leurs navires s'en approchaient.

(2) *Cakulha*, qui signifie la foudre dans les anciennes langues du Quiché, est composé de trois monosyllabes, *cak* ou *gag*, qui est le feu, *ul*, qui est le verbe venir, et *ha*, l'eau, c'est-à-dire que *cakulha* signifie littéralement le feu qui vient de l'eau. Pour l'éclair, il y a plusieurs expressions ; celle qui se trouve ici, *chipi oakulha*, veut dire petite foudre, et la foudre, telle que nous l'entendons, s'exprime par *raxa cakulha*, la foudre rapide. *Rax* ou *raxa* signifie vert, azur, etc. Mais, dans un sens figuré, il veut dire aussi rapide, subit. C'est ainsi que l'on dit *rax camie*, mort subite.

(3) Le jour, la blancheur, l'aube, et dans un sens figuré très-commun ici, « la civilisation. »

(4) C'est-à-dire, les travailleurs, les prolétaires, ceux qui devaient chercher par leur travail à alimenter les dieux, les puissants.

blement, c'était l'existence avec la terre qui existait. « Terre », dirent-ils, et aussitôt la terre exista ; semblable à un nuage et à un brouillard était son être, et semblables à des homards, étendus sur l'eau et que l'on va pêcher, parurent aussitôt les montagnes, les grandes montagnes qui se firent (1). Ils les firent par leur art mystérieux et dans un instant on aperçut les montagnes et les plaines, et l'on vit apparaître les cyprès et les pins (2). Ainsi Gucumatx fut rempli de joie : « Bénie soit ta venue, ô Cœur du Ciel ! dit-il, ô toi, Hurakan, ô Éclair, ô Foudre ! Notre œuvre et notre travail atteindront leur fin. » Et d'abord exista la terre, et les montagnes et les vallées : les ruisseaux se divisèrent, en serpentant au pied des monts, entre les hauteurs ; les eaux demeurèrent en leurs limites, tandis que les hautes Cordillères se découvraient (3). »

Le lecteur en parcourant ces lignes, a remarqué, comme nous, cette duplicité d'action qui confond dans un même récit l'histoire d'une création primitive et celle de l'arrivée des premiers législateurs en Amérique. L'apparition des animaux des champs, des bêtes fauves et des oiseaux porte le même caractère. Dans la création, ou plutôt dans la formation de l'homme il y a quelque différence, et le récit s'éloigne davantage des traditions génésiaques, ainsi

(1) Ces montagnes ont véritablement la forme de gigantesques homards, et l'expression était bien choisie pour l'Amérique-Centrale.

(2) Les cyprès et les pins sont très-communs dans les montagnes de ces contrées.

(3) MS. Quiché de Chichicastenango.

que nous le ferons voir tout à l'heure. L'épisode qui paraît faire allusion au déluge offre la même étrangeté; mais, en comparant le récit du Manuscrit Quiché avec celui que nous trouvons dans le texte mexicain du Codex Chimalpopoca (1); le caractère double qu'il revêt devient plus distinct et plus marqué. On reconnaît, avec la dernière évidence, que la tradition d'un premier cataclysme est confondue avec celle d'une inondation plus récente, arrivée dans les mêmes lieux où se seraient arrêtés les premiers législateurs et qui les avait surpris au milieu de leurs tentatives, pour en civiliser les habitants.

« Les anciens savaient, dit le Codex (2), que c'était en l'an I Tochtli (3), que s'étaient formés la terre et le ciel; ils savaient que, lorsque le ciel et la terre s'étaient faits, quatre fois déjà l'homme avait été formé et que quatre fois la vie s'était manifestée (4). Ils savaient aussi, jour pour jour, les époques qui avaient passé: on ajoutait que de cendre Dieu l'avait formé et animé, et on disait que c'était

(1) Le Codex Chimalpopoca, MS. en langue nahuatl de la coll. de Boturini, se compose de trois parties principales: la première, intitulée par ce voyageur, « Hist. Chronologica de los Reyes de Culhuacan y Mexico, etc. » La deuxième comprend quelques feuillets de notes sur les dieux mexicains; la troisième, en langue nahuatl, comprend des légendes et des morceaux historiques, que nous avons intitulés « Histoire des soleils » ou époques astronomiques.

(2) Codex Chimalpopoca, Hist. Chronol.

(3) Celle-ci est l'année mexicaine et tolèque; elle fait connaître l'origine de cette légende sacrée.

(4) Ces mots font évidemment allusion aux quatre civilisations diverses ou aux quatre tentatives de civilisations dont nous parlerons plus loin.

Quetzalcohuatl qui avait perfectionné celui qui avait été fait et animé au septième jour Ehecatl (1). »

Avec ce texte devant les yeux, toute espèce de doute se dissipe : l'action est double ; mais on distingue parfaitement l'une et l'autre. C'est Dietl qui a créé l'homme ; il l'a tiré de la cendre et animé au septième jour Ehecatl ; mais c'est Quetzalcohuatl qui l'a perfectionné, qui a amené à la vie de la civilisation l'Américain barbare ; après quatre civilisations différentes, en trois tentatives, suivant le texte quiché (2). Après l'apparition de la terre, après que les dieux qui accompagnent Gucumatz ont vu les montagnes et les forêts se peupler des animaux de toute espèce ; ils procèdent aussitôt à la formation de l'homme ; mais deux fois elle faillit entre leurs mains. La première fois, ils l'avaient fait de terre glaise ; mais il n'avait pas tardé à se détremper à la pluie (3) et à se rendre inutile : alors ils l'avaient détruit et s'étaient mis en devoir d'en confectionner un nouveau. Ne pouvant arriver seuls à le former, suivant leurs désirs, ils appellent à leur aide la puissance mystérieuse de Xpi-Yacoc et de Xmucané, les chefs de la magie. Ceux-ci tracent leurs lignes et leurs cercles, jettent le maïs et le tzi-té, en invoquant le

(1) Rapprochement biblique, d'autant plus intéressant que le mot *Ehecatl*, qui est le septième et en même temps celui de la création de l'homme, veut dire souffle ou esprit ; *spiraculum vite*, comme il signifie vent.

(2) MS. Quiché de Chichicastenango. C'est également la même chose dans le MS. Cakchiquel ou Mémorial de Tecpan-Atitlan.

(3) Serait-ce une allusion au déluge universel ?

soleil (1) et de leurs combinaisons réunies sort la décision que l'homme doit être fait de bois et la femme de « cibak (2). » Après cela reviennent, jusqu'à un certain point, des analogies avec les souvenirs généalogiques ; mais il y a une confusion de faits et d'événements qui laisse une grande incertitude dans l'esprit.

» Dans la personne de l'homme de bois et de la femme de cibak, continue le texte quiché, les créateurs s'étaient promis de corriger les défauts de l'homme de terre glaise. Mais il en fut tout autrement de ce qu'ils avaient espéré. Il en résulta deux créatures passablement lourdes, n'ayant ni graisse, ni sang, ni humidité ; deux corps disgracieux et peu dispos, d'une complexion pauvre et malingre, de mains arides, de pieds secs, de visages blêmes, de membres languissants et sans agilité : hommes de bois enfin, qui, à la vérité, parlaient, puisqu'ils avaient une langue, mais auxquels manquaient l'intelligence et la sagesse.

» Tels furent l'homme de bois et la femme de cibak ; tels les enfants qu'ils engendrèrent et dont les descendants se multiplièrent tellement, qu'ils suffirent à peupler le monde. Mais les pères et les enfants, faute d'intelligence, ne se servaient pas de la langue qu'ils avaient reçue, pour louer le bienfait de leur

(1) Le tzité, ou bois de chien, est un arbre de l'Amérique-Centrale, dont les morceaux servent encore aujourd'hui ; ainsi que les grains de maïs, à jeter les sorts dans ces contrées parmi les Indiens.

(2) *Cibak*, dans la langue quiché, est la moelle d'une espèce de glaeul dont on fait des nattes.

création, et ne songeait jamais à lever les yeux pour glorifier Hurakan. Alors ils furent perdus dans une inondation. Il descendit du ciel une pluie de bitume et de résine(1). Un oiseau nommé Xecotcowach leur arracha les yeux; un autre nommé Camalotz leur coupa la tête; un animal appelé Cotzbalam leur dévora les chairs et le Tecumbalam leur broya les os(2). Telle fut la fin de ces hommes ingrats; car ils avaient manqué de rendre grâces à leur mère et à leur père, à la face du Cœur du Ciel, qui a pour nom Hurakan. Et, à cause d'eux, la terre s'obscurcit et il plut jour et nuit. Et les hommes allaient et venaient hors d'eux-mêmes, comme frappés de folie: ils voulaient monter sur les toits et les maisons s'écroulaient; ils voulaient grimper sur les arbres et les arbres les secouaient loin d'eux. Et quand ils allaient pour se réfugier dans les grottes et les cavernes, aussitôt elles se fermaient. Ainsi furent leur châtiment et leur destruction. Mais les créateurs en conservèrent un petit nombre, en mémoire des hommes de bois qu'ils avaient faits: ce sont ces petits êtres que nous nommons des singes et qui habitent aujourd'hui les bois(3). »

(1) Le MS. Quiché donne en même temps deux événements rapportés séparément dans le Codex Chimalpopoca, Hist. des soleils et Hist. Chronol.

(2) Ces noms sont ceux de divers animaux voraces et d'oiseaux de proie encore connus actuellement dans l'Amérique-Centrale.

(3) Le texte Quiché fait allusion à une classe de singes forts petits de l'Amérique-Centrale, qu'on appelle *coy*; ils sont encore aujourd'hui l'objet de la superstition des Indiens, qui les regardent comme une espèce de petits hommes.

On reconnaît dans ce texte la même duplicité d'action que nous avons remarquée auparavant, quelque chose comme un souvenir confus des époques bibliques, mêlé à la mémoire d'autres événements postérieurs analogues. Les mêmes catastrophes se retrouvent dans le Codex Chimalpopoca : l'ordre des circonstances seulement paraît différent. Dans la tradition mexicaine, la pluie de bitume et de résine est remplacée par une éruption violente des volcans de ces contrées (1), et à la suite du déluge, les hommes, changés en poissons d'abord, sont après cela transformés en Chichime, peut-être en Chichimèques (2), les barbares de l'Amérique septentrionale, tandis que, dans le texte quiché, ils sont changés en singes ou hommes des bois ; la similitude est patente.

Le récit de la quatrième vie, suivant le Codex Chimalpopoca, ou de la troisième création, d'après le Manuscrit Quiché, complète ces divers textes. Désormais les idées génésiaques font place à un nouvel ordre de choses : à la suite des tentatives civilisatrices des législateurs, figurées ici par une double création, on découvre des choses d'un haut intérêt historique. En effet, on ne peut s'empêcher de reconnaître dans Gucumatz et ses compagnons des hommes d'une intelligence supérieure, travaillant, dans des régions nouvelles pour eux, à en amener

(1) Voir aux pièces justificatives, n° 1.

(2) Chichi, ou chichiti, signifie chien dans quelques dialectes mexicains, et le pluriel régulier serait chichime. Est-ce là ce que ce mot veut dire ?

les sauvages habitants, représentés d'abord par la terre glaise et ensuite par le bois (1), à suivre leur impulsion, à leur obéir, à s'accoutumer aux labeurs d'une vie sociale, à servir enfin, ainsi que l'énonce le texte, et à alimenter leurs nouveaux maîtres et instituteurs, comme tributaires et sujets. L'ensemble du récit donne à entendre qu'ils réussissent plus ou moins dans cette entreprise. Ils ont conquis les barbares des contrées où le sort les a jetés : ils ont fini par leur inculquer quelques-uns des éléments de la civilisation ; ils les ont arrachés à l'état sauvage ; ils ont conséquemment pris et formé l'homme. Mais il leur manque deux choses qui sont le fondement de la vie sociale, ils ne peuvent réussir à inspirer à ces sauvages les idées religieuses et le goût du travail, qui seuls peuvent les attacher à eux d'une manière durable.

Dans cette conjoncture, l'inondation arrive à propos pour les délivrer d'une peuplade indocile (2). Dans l'obscurité et le vague qui enveloppent ces antiques traditions, il est impossible de déterminer exactement ce qui advint alors des législateurs. Abandonnèrent-ils les lieux témoins de leurs premières tentatives et se transportèrent-ils parmi des nations plus dociles ? On peut le penser d'après la suite du texte. Ils entreprennent alors une nouvelle création. Les hommes auxquels ils s'adressent pa-

(1) MS. Quiché de Chichicastenango.

(2) Il parait, toutefois, par la suite du texte, que plusieurs des compagnons de Gucumatz périrent dans cette inondation.

raissent inclinés à entendre leur doctrine, à se soumettre à leurs lois ; mais il reste toujours une grande difficulté. Venus, sans doute, d'un climat où les aliments étaient différents, ils se trouvaient alors dans une région nouvelle, environnée de bois, de terres immenses, où rien n'était semblable à ce qu'ils avaient laissé dans leur patrie ; où le sol et les arbres produisaient spontanément toute espèce de fruits inconnus, savoureux à la vérité, mais où rien ne paraissait qui fût propre à attacher l'homme au travail, à l'associer à ses semblables, rien enfin qui pût être le produit ou l'objet de l'agriculture. Évidemment le froment leur manquait, et ils ne connaissaient pas encore le maïs (1). Jusque-là leur œuvre demeurerait incomplète et l'embarras des dieux se trahit d'une manière naïve, dans les textes mexicain et quiché (2), malgré le symbolisme sous lequel la tradition cherche à les dérober.

« Tous alors, est-il dit (3), commencèrent à servir les dieux, et on nomme ceux-ci Apanteuctli, Huictlollinqui, Tlallamanac et Tzontemoc (4). Quetzal-

(1) Ce texte est une des preuves les plus convaincantes que le maïs est une plante indigène de l'Amérique, et que Gucumatx venait de l'autre hémisphère.

(2) Codex Chimalpopoca, Histoire des soleils. — MS. Quiché de Chichicastenango. Le MS. Cakchiquel ou Memorial de Tecpan-Atilan rapporte le même fait d'une manière plus abrégée, et avec des détails que les deux autres documents ne renferment point.

(3) Codex Chimalp., Hist. des soleils.

(4) Apanteuctli signifie le maître des fleuves ; Huictlollinqui, celui qui remue la terre ; Tlallamanac, celui qui préside à la terre, et Tzontemoc, celui dont les cheveux descendent.

cohuatl demeura seul. Alors ils dirent : « Les vaisseaux des dieux sont nés ; ils ont déjà commencé à nous servir. » Et ils ajoutèrent : « Mais que mangerez-vous, ô dieux ? Or voilà qu'il est allé à la recherche de notre subsistance. » Dans la suite de ce texte, il devient évident que Quetzalcohuatl ne s'est séparé de ses compagnons que pour reconnaître la contrée et chercher à savoir si elle produit quelque céréale utile à l'alimentation générale. La lacune qu'il y a ici dans le Codex Chimalpopoca est remplie par un autre document (1). La séparation de Quetzalcohuatl d'avec ses compagnons n'est pas seulement une excursion, c'est un véritable voyage d'exploration ; car c'est au loin qu'il découvrit enfin ce qu'il cherchait. « Alors, continue l'auteur du Codex (2), Azcatl (3) alla prendre du maïs dans le Tonacatepetl (4). En ce moment, Azcatl rencontra Quetzalcohuatl, qui lui dit : « Où as-tu été chercher cette chose ? dis-le-moi. » Mais il ne voulait pas le lui dire, et il le demandait avec instance. Et il (Quetzalcohuatl) répéta : « Par où irai-je ? » Alors ils y allèrent ensemble. Or voilà que Quetzalcohuatl se métamorphosa en fourmi noire (5). Alors il l'ac-

(1) MS. Cakchiquel ou Mémorial de Tecpan-Atitlan.

(2) Hist. des soleils.

(3) *Azcatl* veut dire fourmi dans la langue nahuatl : ici, ce mot est évidemment un nom propre. Des fourmis, dans le texte mexicain, jouent le rôle des barbares du texte quiché et cakchiquel.

(4) *Tonacatepetl*, la Montagne de notre subsistance ou de notre alimentation.

(5) Cette métamorphose indique-t-elle qu'il se déguisa ou qu'il adopta

compagna et entra. Ensuite ils sortirent ensemble, Tlatlahqui Azcatl (la fourmi jaune) accompagnant avec respect Quetzalcohuatl. Ils allèrent, après cela, chercher le maïs et le portèrent à Tamoanchan (1). Alors les dieux commencèrent à manger, et ils nous en mirent dans la bouche, pour que nous prissions des forces. »

Le Manuscrit Quiché vient à son tour compléter le mexicain : il permet d'apprécier à sa juste valeur toute l'étendue de la découverte due à la perspicacité persévérante de Quetzalcohuatl : « C'est ici, dit-il (2), que l'on commence à considérer l'homme et à chercher ce qui pouvait entrer dans la chair de l'homme. Et le père et le générateur, le créateur et formateur, ainsi que Tepeu Gucumatz raisonnèrent ensemble : « Le temps est arrivé, dirent-ils, où le jour va paraître (3), notre œuvre ayant reçu son achèvement; mais nos soutiens, nos fils et nos vaisseaux sont malheureux, l'homme s'étiole sur la terre. »

les coutumes des peuples avec qui il se trouvait pour obtenir l'entrée du Tonacatepetl et le secret de leur agriculture?

(1) Tamoanchan, mot de la langue nahuatl, dont l'étymologie présente de grandes difficultés. Sahagun le met dans la bouche des premiers Toltèques qui débarquèrent à Panuco, et le traduit par ces paroles : *Vamos o bajemos a nuestra casa*, allons ou descendons à notre maison. Ceci serait exact s'il y avait temoanchan au lieu de tamoanchan; cependant la première voyelle du verbe temoa peut avoir changé depuis des temps antiques. Sahagun ajoute que les Nahoas, en disant qu'ils allaient à Tamoanchan, entendaient par là une sorte de paradis terrestre.

(2) MS. Quiché de Chichicastenango.

(3) Expression symbolique qui paraît exprimer ici l'apparition de la civilisation.

Alors ils se réunirent en grand nombre et vinrent pour tenir conseil au milieu de l'obscurité de la nuit. Pendant qu'ils cherchaient, ils se coupèrent les cheveux; puis, s'étant consultés, ils furent remplis de tristesse au lieu où ils étaient réunis. Alors se manifesta la sagesse de ces êtres éclairés : car ils partirent pour aller à la découverte de ce qui pouvait entrer dans la chair de l'homme. Or il se fallait de peu que le soleil, la lune et les étoiles se montrassent (1) au-dessus des créateurs et des formateurs. De Paxil et de Cayalà (2), vinrent les gerbes de maïs jaune et blanc. Or voici les noms des barbares qui apportèrent cet aliment : Yac, Utü, Quel et Hoh (3); ce sont ces quatre barbares qui allèrent leur faire connaître les gerbes de maïs jaune et blanc qu'il y avait à Paxil, et ils s'en allèrent à Paxil, où ils trouvèrent que c'était un aliment. C'est là ce qui entra dans la chair de l'homme, déjà créé et formé, ce qui fut le sang, le sang de l'homme qui se fit avec les gerbes que le créateur et le père firent entrer dans sa chair. C'est pourquoi il y eut parmi eux une grande allégresse, pour avoir découvert un si

(1) Le sens de cette phrase est fort obscur. L'auteur veut-il dire que dans peu les législateurs seront élevés, par leur apothéose, au rang du soleil, de la lune et des étoiles, ou seulement est-ce une suite du symbole de l'apparition de la civilisation ?

(2) *Paxil Cayalà*. Le texte dit *Pan paxil, pa cayalà*, le lieu où les eaux se divisent en tombant. Le MS. Cakchiquel ou Mémorial de Tecpan-Atitlan dit seulement *pan paxil*, probablement pour abrégé.

(3) *Yac*, chat sauvage; *Utü*, le chacal; *Quel* ou *ghel*, la perruche, et *Hoh*, le corbeau. Dans le MS. Cakchiquel, ils ne sont que deux; ce sont *Utüh* et *Koch*, le renard et le corbeau.

beau pays, si rempli d'agrément, si abondant en maïs jaune et blanc, si abondant en pek (1), en cacao : car on ne pouvait compter ce qu'il y avait de zapotes, de xocotes, de nances, de matazanos et de miel : on ne voyait de toutes parts que choses bonnes à manger dans ce pays de Paxil et de Cayalà. On y trouvait des aliments de toute espèce, petites choses à manger et grandes, aliments grands et petits, dont le chemin leur avait été montré par les barbares (2). »

Ces détails ajoutent un témoignage précieux sur la situation que la tradition assigne aux lieux qui virent débarquer les premiers législateurs de l'Amérique septentrionale et où l'on place généralement le berceau de la civilisation primitive. Leur description concorde admirablement avec celle des provinces du Mexique et de l'Amérique-Centrale, voisines de l'Atlantique, que nous avons placée au commencement de ce chapitre. Il serait toutefois difficile de déterminer exactement la situation de Paxil et de Cayalà, l'endroit où les eaux se divisent en tombant; mais nous croyons qu'il serait encore moins aisé de la chercher ailleurs que dans l'État de Chiapas ou les contrées arrosées par l'Uzumacinta. L'aménité du climat, la richesse et la fécondité du sol, l'abon-

(1) *Pek*, que les Espagnols de l'Amérique-Centrale appellent *Pastate*, est une espèce de cacao grossier, dont les indigènes font encore des breuvages.

(2) Les Quichés, Cakchiquels, Tzutuhils, etc., donnaient le titre de barbares à toutes les populations qu'ils trouvèrent en possession des contrées qu'ils envahirent, quoique plusieurs fussent plus civilisées qu'eux.

dance de tous les fruits et des céréales que la main de la Providence fait naître avec tant de profusion sous ce ciel enchanteur ; tant de dons réunis ne se trouvent, en réalité, que dans les régions heureuses voisines de ce fleuve. C'est là, d'ailleurs, que l'on voit les restes les plus beaux et les plus considérables de l'antique civilisation américaine. C'est dans ces régions que la grande cité attribuée à Votan étale encore aujourd'hui cette série de palais et de temples dont le nombre et la magnificence étonnent les voyageurs. Rien n'empêche donc de chercher dans son voisinage le site de Paxil et de Cayalà. Dans la province fertile où l'on admire ses ruines, où tant d'eaux se divisent en descendant de la montagne, la nature prodigue assure à ses habitants, avec les douceurs d'un printemps perpétuel et d'une salubrité éprouvée durant une longue suite de siècles, tout ce qu'une terre exubérante peut offrir spontanément de productions nécessaires à l'entretien et au repos de la vie.

LETTRE**ADRESSÉE****PAR M. LE COMTE D'ESCAYRAC DE LAUTURE****A L'ACADÉMIE DES SCIENCES****ET INSÉRÉE PAR EXTRAIT DANS LE PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE
DU LUNDI 25 MAI 1857.**

MONSIEUR LE SECRÉTAIRE PERPÉTUEL,

L'expédition aux sources du Nil, dont le commandement m'avait été confié, a échoué devant les difficultés contre lesquelles je me suis vainement débattu pendant une année. L'Académie des sciences, qui avait daigné patronner cette grande entreprise, a droit à quelques explications, et je les lui donnerai, en gardant toutefois une certaine réserve dont je crois utile et convenable de ne pas me départir.

J'avais prévu, dès le premier jour, les difficultés qui m'ont assailli. J'espérais toutefois arriver à les vaincre, comptant d'une part sur des secours qui m'étaient promis et m'ont manqué, pensant d'autre part calmer par des concessions très-larges les inquiétudes que l'expédition inspirait, à tort, à certains intérêts. J'espérais que le caractère inoffensif et international de l'expédition désarmerait la jalousie, ferait taire la malveillance, et me permettrait de mener à bonne fin une grande entreprise, qui se fût

trouvée hors de péril dès qu'elle eût été au sein de la nature primitive et au milieu des peuplades incultes qu'elle devait visiter.

Le commandement de cette expédition m'avait été offert, sans que je l'eusse jamais demandé, par une lettre reçue à Paris, le 6 février 1856.

Mon dévouement à la science me faisait un devoir d'accepter, presque sans examen, une offre d'ailleurs très-flatteuse pour moi. J'acceptai donc de suite. Je fixai le départ du Caire au mois de septembre, avec les hautes eaux, et celui de Karthoum au mois de novembre ou de décembre, avec les vents du nord. J'avais en conséquence le temps de donner à l'expédition, par des mesures sagement prises et des préparatifs convenables, toutes les garanties de succès.

Je pensai d'abord à l'emploi d'un bateau à vapeur d'une construction spéciale, ne calant qu'un pied, pouvant porter, avec leurs vivres, une centaine d'hommes, pouvant franchir toutes les cataractes, susceptible du reste de se démonter au besoin, escorté enfin de barques indigènes et d'embarcations en cuivre analogues à celles dont le commodore Lynch a fait usage sur la mer Morte. Grâce à cette combinaison, avec un petit nombre d'hommes et à peu de frais, l'expédition eût été accomplie, en moins d'une année, sans que la science y eût rien perdu.

Par une fatalité déplorable, mes démarches n'eurent aucun résultat pendant plusieurs mois, et ce n'est que le 20 juillet que l'expédition fut organisée, par un acte émanant du gouvernement de Son

Altesse le vice-roi. Remettre l'expédition à la campagne suivante était fort chanceux, et je dus, n'ayant pas devant moi le temps nécessaire à l'exécution de mon premier plan, en adopter un second, plus ou moins analogue à celui des premières expéditions. J'adressai, en conséquence, au gouvernement de S. A. la demande de deux petits vapeurs, de quelques barques et de l'escorte destinée à soutenir, au besoin, l'expédition. J'espérais que, comme je l'avais demandé, le départ des vapeurs et des barques aurait lieu pendant mon séjour forcé en Europe, où les préparatifs scientifiques me retenaient, et je fixai mon départ du Caire au 15 octobre. Malheureusement, lorsque j'arrivai en Égypte, rien n'avait encore été fait. Je dus renouveler mes demandes et en attendre l'effet; aussi ne pus-je expédier le premier convoi que le 18 octobre : le Nil baissait fortement à cette époque, et les difficultés furent telles, aux cataractes, que bien que mon premier convoi soit parvenu, grâce au dévouement et à l'habileté de M. Twiford, à les franchir, il ne pouvait plus être question de remonter le Nil Blanc dans cette campagne. Je subis moi-même de bien plus grands retards, et ne pouvant obtenir les moyens de transport dont j'avais besoin, je me vis indéfiniment retenu au Caire, sans profit pour la science et au grand péril d'une expédition qui, formée en raison de certaines exigences, des éléments les plus divers et ne devant guère ses progrès qu'à l'ardeur de mon initiative, était essentiellement menacée et fragile.

Son organisation laissait peu à désirer ; les diverses branches des connaissances humaines y étaient convenablement représentées. D'excellents instruments choisis par moi-même chez Winnerel, Lorieux, Pistor et Martins, Schiek, Ernst, Charles Chevalier, etc., garantissaient la valeur des observations, et la photographie devait, ainsi que le dessin, prêter aux investigations de la science le concours le plus avantageux.

Un outillage varié, des approvisionnements considérables, me permettraient de séjourner où besoin serait, soit en raison de l'hivernage ou pour attendre des crues nouvelles, soit pour nouer avec les noirs du fleuve Blanc les relations que le succès de l'expédition pouvait rendre nécessaires.

Les premières expéditions avaient emmené 500 et 800 hommes. Les négociants et les particuliers qui fréquentent le fleuve Blanc s'appuient d'une force armée. Je crus devoir en agir de même, et je pris 250 hommes choisis dans la marine de l'État, l'infanterie noire, l'artillerie, le génie et les chasseurs. Cette troupe eût surtout été utile dans le cas très-probable où j'aurais dû faire des détachements, laisser derrière moi des magasins et des dépôts, abandonner enfin les barques pour continuer ma route avec des chariots que j'avais fait construire à Trieste, et pour lesquels j'aurais trouvé des attelages sur les lieux.

Une attaque était d'ailleurs à redouter dans ce cas, en raison de la cupidité que le bagage et les objets

d'échange de l'expédition pouvaient exciter, et il est facile de concevoir qu'en dehors de ce bagage et de cette suite, s'il est possible de voyager comme missionnaire ou comme chasseur, il ne l'est pas de voyager comme savant dans une région barbare, à laquelle manque même la demi-éducation que le Soudan central a reçue de l'islamisme. Bien résolu de maintenir la paix au prix des plus grands sacrifices, je voulais être à même cependant de faire triompher l'expédition des obstacles que les populations auraient pu lui opposer. Je comptais du reste, surtout dans ce but, sur l'impression morale que les fusées et quelques autres artifices pouvaient produire.

Le gouvernement égyptien se montra fort large pour toutes les dépenses qu'il avait à faire, et j'eus soin, de mon côté, de ne pas dépasser, d'éviter même d'atteindre les crédits qui m'avaient été ouverts à Paris, à Trieste, en Égypte, et qui s'élevaient à 180,000 francs. Bien que conçue très-largement, l'expédition eût donc coûté moins que la plupart des expéditions africaines tentées pendant le cours de ces dernières années; mais l'expédition froissait de nombreuses susceptibilités, déjouait quelques calculs, effrayait quelques intérêts : aussi eus-je, dès le début, à combattre une opposition souvent déguisée, mais toujours acharnée et implacable.

Rien ne fut négligé pour amener une scission entre moi et quelques-unes des personnes que j'avais admises à m'accompagner, et dès que cette scission se fut produite, on en exagéra l'importance et on s'en

empara comme d'un prétexte pour provoquer la ruine de l'expédition.

Le vice-roi en prononça la dissolution à Karthoum, à la première nouvelle de la scission dont je viens de parler.

Il y a tout lieu d'espérer que cette décision si affligeante pour le monde savant, si contraire aux intérêts de l'Europe et de l'Égypte, ne sera pas maintenue sans retour. Le temps amènera des circonstances plus favorables. Je n'ai pas perdu toute espérance de mener à son but une expédition scientifique digne de ce nom, et tant qu'il me restera quelque espoir, quelque pénible que soit la tâche que je me suis imposée, je resterai dans ce pays, où je trouve d'ailleurs à poursuivre le cours de mes études (1).

S'il m'est donné de réorganiser l'expédition, mon programme sera l'exécution de mon premier plan, de beaucoup préférable à celui que les circonstances m'avaient imposé.

Agréez, etc, etc.

LE COMTE D'ESCAYRAC DE LAUTURE.

Le Caire, 28 avril 1857.

(1) Nous recevons à l'instant une lettre datée du Caire, 11 juin 1857, dans laquelle M. le comte d'Escayrac nous marque qu'il s'occupe d'un travail ethnographique relatif aux races africaines et asiatiques.

V. A. M.-B.

**ANALYSES CRITIQUES
ET EXTRAITS D'OUVRAGES RÉCENTS.**

**JOURNAL D'UN MISSIONNAIRE
AU TEXAS ET AU MEXIQUE,
PAR M. L'ABBÉ E. DOMENECH.
1846-1852 (1).**

Il faut certainement une grande abnégation et une vocation bien décidée pour quitter, à vingt ans, famille, amis et patrie, et aller au loin se vouer à une existence toute de sacrifices et de privations, dans laquelle on ne peut prétendre, pour l'avenir, ni à un repos péniblement mérité, ni à quelqu'un de ces biens dont l'homme, qui se voue à une vie aventureuse, poursuit l'acquisition avec une fiévreuse espérance.

Telle est pourtant la vie héroïque de nos missionnaires dévoués; pour la bien connaître, il faut lire le livre de M. l'abbé Domenech. Le récit de sa mission au Texas est d'un intérêt soutenu; on y puisera plus d'un renseignement utile, il abonde en

(1) Un vol. in-8° de xii-477 pages, avec une carte du Texas. Paris, 1857, Gaume frères.

détails curieux sur la géographie et l'ethnologie de cette partie de l'Amérique. L'auteur y fait parfaitement connaître, par des épisodes dans lesquels il joua trop souvent un rôle, les mœurs de la population si étrangement mélangée d'Indiens, de Mexicains, d'Anglo-Américains, etc., etc., qui est aujourd'hui si répandue dans le Texas. On sait d'ailleurs que ce pays, longtemps indivis entre les États-Unis et la confédération mexicaine, a eue de tout temps le triste privilège de servir de *champ d'asile* à ceux des Européens que les passions religieuses ou politiques rejetaient loin de leur patrie.

Ainsi que nous l'a fait voir l'auteur, au Texas, la barbarie côtoie la civilisation. Les Comanches, les Peaux-Rouges sont maîtres des campagnes, et il n'est même pas rare de les voir apparaître jusqu'aux portes des villes. Si dans les campagnes on est exposé à être scalpé par les Indiens, dans les villes on a souvent à redouter le couteau du Mexicain et le revolver de l'Américain. En dépit des tentatives d'organisation politique du congrès américain, le Texas est toujours le pays de la force, la loi naturelle y prime encore les formes lentes et régulières de la justice des civilisés. Aussi fallait-il, souvent, que, pour sa sûreté personnelle, le missionnaire sortît sous la sauve-garde de tout un arsenal, et c'était le revolver au poing qu'il devait aller porter au loin les pieuses consolations de son ministère. Les Indiens et les hommes pervers n'étaient pas d'ailleurs les seuls ennemis qu'il eût à redouter; quelquefois,

après une longue marche de nuit, lorsque le soleil des tropiques venait alourdir la marche de son cheval, lorsque lui-même rompu, abattu de fatigue et de privation, luttait contre un sommeil devenu nécessaire, il était tout à coup tiré de sa rêverie malsaine par l'aspect d'un jaguar ou d'un serpent, devant lesquels sa monture effrayée s'arrêtait instantanément, roidissant ses membres tremblants et aspirant bruyamment l'air par ses naseaux. Il fallait alors faire bonne contenance et éviter, à force d'adresse et de courage, le péril qui menaçait le dévoué voyageur. D'autres fois encore c'était contre les éléments déchaînés que le missionnaire avait à lutter : à la sérénité d'un ciel tout à l'heure sans nuages succédait la tempête ; l'air devenait étouffant, des émanations de soufre et de charbon semblaient sortir de terre, de gros nuages noirs accouraient de l'horizon, les éclairs se succédaient avec une continuité effrayante, de larges gouttes tièdes commençaient à tomber, elles étaient bientôt suivies d'un véritable déluge qui traversait en un instant les légers vêtements de coton de l'abbé ; des torrents improvisés se précipitaient autour de lui, et il fallait continuer la route, franchissant à la hâte des ravins qui roulaient une eau fangeuse ; heureux si après tant de fatigues, il trouvait dans quelque rancho une natte pour se reposer et une galette de maïs avec un peu de lard rance pour apaiser sa faim.

Les bêtes fauves ne s'en tenaient pas toujours à leur immense domaine ; une fois, pendant la messe

qui se célébrait dans une cabane de bois, on entendit des aboiements effrayants; c'était une panthère énorme qui, poursuivie par les chiens, s'était réfugiée sur un arbre voisin; une autre fois, un sanglier mal avisé se jetait tête baissée dans la chapelle au milieu de l'office; une autre fois encore, un serpent royal sortait de dessous l'autel où il avait son nid et venait s'enrouler autour des jambes du sacristain au moment où il portait le missel.

Nous devons en croire l'abbé Domenech lorsqu'il nous dit : « Quant aux serpents, rien n'y manquait, ni quantité ni variété. Il n'était pas difficile d'en choisir : on marchait dessus, on en écrasait quelquefois sans y faire attention. » On les trouvait confondus avec les épis de maïs dans une grange, et ils s'aventuraient jusque dans l'école même, c'est ce que fit du moins un serpent à lunette qui allait mordre un enfant lorsqu'on le tua : aussi l'abbé ne marchait-il jamais sans une fiole d'ammoniaque.

Il fallait à toute heure, en toute saison, que l'abbé Domenech parcourût à cheval, sous le soleil ou dans le brouillard glacé, les plaines immenses du Mexique pour secourir de ses consolations les mourants et les malades, marier les indigènes, baptiser leurs enfants. Rarement on le rémunérait; on le remerciait d'un coup de chapeau, quelquefois même on lui promettait un coup de pistolet; ou bien, pour reconnaître son intervention pacifique, le meurtrier se joignait à sa victime à demi défaillante pour le repousser.

C'est ainsi, en remplissant les devoirs pénibles de son pieux ministère, que M. l'abbé Domenech a visité dans une première mission : Galveston, Houston, Austin, San-Antonio et surtout Castroville, où il résida plusieurs années, et dans une seconde : Brownsville, Rio-Grande-City, et les bords du Rio-Grande del Norte, depuis son embouchure jusqu'à 300 milles en remontant son cours. Il donne sur tous les points qu'il a parcourus des détails dont la véracité ne saurait être mise en doute ; son livre est écrit avec un naturel qui lui prête un grand charme, il raconte avec intérêt ses souffrances et ses efforts. Peut-être s'est-il laissé entraîner à l'exposition épisodique et anecdotique de sa mission ; mais c'est là un danger qu'il lui était bien difficile d'éviter et auquel l'exposait la nature même du pays qu'il a parcouru. Nous ne saurions, d'ailleurs, lui en faire un reproche, car nous lui devons une foule d'indications précieuses sur ces pays lointains. Nous avons surtout lu avec plaisir les pages d'introduction consacrées au Texas, ce qu'il dit des Indiens, des Vaudous, de la classe des Rancheros et de l'avenir du Texas. L'ouvrage est accompagné d'une bonne carte du Texas qui sera utile à consulter.

Tel qu'il est, le *Journal d'un missionnaire au Texas*, est, nous ne craignons pas de le dire, un ouvrage utile et instructif, dont la captivante lecture ne manquera pas, au double point de vue religieux et scientifique, de profiter à ceux qui l'auront sous les yeux.

V. A. MALTE-BRUN.

1^o *Le Texas, sa géographie, son histoire.*

(Extrait de l'ouvrage de M. l'abbé Domenech.)

Texas est un mot indien qui veut dire « lieu de chasse, abondant en gibier » ; sa superficie est d'environ 40,000 lieues carrées. Borné au sud par le golfe du Mexique, à l'est par la Sabine qui le sépare de la Louisiane, au nord par la rivière Rouge, l'Arkansas et le territoire indien, au nord-ouest par le Nouveau-Mexique, à l'ouest par le Rio-Grande, appelé également del Norte ou Rio-Bravo ; ce pays voit tous les jours sa population s'accroître si rapidement, qu'il est impossible d'en donner un chiffre exact. On estimait, en 1848, qu'il contenait 400,000 âmes, sans parler des Indiens qui ne se sont encore laissé compter par personne. Mais je crois que ce chiffre est exagéré. Les Mexicains étaient alors les plus nombreux, quoi qu'en disent les faiseurs de statistiques ; puis les Anglo-Américains, ensuite les Allemands. Le nombre des esclaves noirs qui travaillent dans les plantations est assez considérable.

Le Texas est divisé en cent dix-sept comtés, y compris les trois comtés du Bexar, les deux de Bosque et les deux de San-Patricio, dont chacun possède une capitale ou chef-lieu ; la plupart de ces capitales mériteraient à peine le titre de villages. Les principaux fleuves sont : à l'ouest, le Rio-Grande qui est navigable sur une étendue de plus de deux cents milles, le Nueces, le Rio-Frio, le San-Antonio ; au centre, le Colorado, le Brazos ; à l'est, le Trinity, les Meches,

la Sabina ; au nord, la rivière Rouge. La plupart de ces fleuves ne sont navigables qu'à leur embouchure ; ils reçoivent une multitude d'affluents qui arrosent et fertilisent des prairies immenses. Les baies de Galveston et de Matagorda sont très-poissonneuses ; dans la baie de Matagorda, on trouve des tortues pesant plus de cent cinquante kilogrammes, des épées-de-mer ayant deux mètres de long et beaucoup de requins. Toutes les côtes du Texas sont formées par des dunes peu élevées de sable blanc et fin ; elles sont défendues par une série d'îles longues et étroites et des bancs d'huîtres sur lesquels la mer se brise en écumant : ces îles sont fréquentées par des myriades d'oiseaux aquatiques et surtout par le pélican dont quelques-uns ont une grosseur vraiment fabuleuse.

Toute la partie sud du Texas s'étend vers la mer en plaines sablonneuses et marécageuses, qui, remontant vers le nord, s'élèvent, se fertilisent, s'ondulent, se couvrent de gras pâturages qui nourrissent de nombreux troupeaux de bœufs, de moutons et de chevaux ; les montagnes ne se montrent guère que dans la partie nord-ouest, comme des sentinelles avancées des grandes chaînes des Andes et des montagnes Rocheuses. Les prairies sont coupées par les forêts qui bordent les rivières. Les arbres les plus communs sont : le cèdre, le magnolia, le sycomore, l'ébène, le mesquite, l'érable à sucre, le sapin, le pacanier, plusieurs variétés d'acacias, des chênes, des palmiers et d'autres espèces appartenant aux pays chauds. Le coton est d'une qualité supérieure à celui

de la Louisiane ; on le cultive surtout sur les bords du Brazos. Le tabac de Nacogdochès sur la Sabine est, dit-on, le meilleur des États-Unis. Partout croît le maïs, et la canne à sucre donne des produits également plus beaux que dans la Louisiane. La flore, quoique peu riche, est très-variée. Le nopal et toutes les variétés du cactus sont abondants. Les découvertes en métallurgie sont encore à peu près nulles ; néanmoins, l'argent, le fer et l'antimoine y existent. La température est très-chaude, mais elle est tempérée par des brises régulières qui s'élèvent du golfe du Mexique, ou viennent des montagnes.

Les religions au Texas sont nombreuses. Les Mexicains et les Indo-Mexicains sont catholiques ; mais, faute d'une suffisante instruction, la plupart se font une croyance toute superficielle qui méconnaît les vérités les plus essentielles de la foi, et les principaux devoirs du chrétien. Ils ont besoin que des guides éclairés les amènent à la pure lumière du vrai christianisme, et ils s'y laisseront amener, car ils ont en matière religieuse beaucoup de simplicité et de sincérité, et ils écoutent docilement la voix du prêtre. Les créoles sont également catholiques, mais il y en a peu au Texas. Parmi les Anglo-Américains, la grande majorité est méthodiste ou presbytérienne ; les épiscopaliens, Baptistes, Quakers, anabaptistes, sont en minorité. Les Mormons ont un seul établissement dans le nord-ouest.

Quant aux Indiens, leur religion varie avec la tribu, et il est difficile d'en connaître les détails pré-

cis, car on n'a de renseignement sur eux que par les récits des prisonniers qui leur ont échappé, et on ne peut y croire sans réserve. Les Comanches adorent le soleil et la lumière; ils sont très-superstitieux : leurs prêtres ou leurs devins leur donnent des amulettes qui les préservent, disent-ils, de tout danger et les dérobent aux atteintes des hommes et des animaux. Ces prêtres, qui sont également médecins, ont une façon très-simple, facile et sûre d'être devins : la nuit, enveloppés de grandes draperies blanches, ils courent à pied ou volent sur leurs chevaux à travers les prairies et les montagnes, pour reconnaître les caravanes qui sont en marche, savoir de quel côté elles se dirigent, compter le nombre des voyageurs; le jour, ils se déguisent de mille manières, pénétrant dans les villes, épiant et furetant. Rentrés chez eux, ils donnent solennellement à la tribu, comme des révélations dues aux esprits, des indications dont l'expérience prouve la justesse. Les autres Indiens adorent le Grand-Esprit, qu'ils placent dans le ciel et qui étend sur eux sa protection : tout ce qu'ils lui demandent, ce sont de bonnes tueries à la chasse et de bonnes aubaines dans le pillage.

Les tribus sédentaires n'ensevelissent pas leurs morts; elles amoncellent sur eux les branches et la terre, pour les préserver des loups et des bêtes fauves; elles les entassent indéfiniment les uns sur les autres, de sorte que, si la tribu demeure très-longtemps dans le même endroit, le cimetière s'élève en s'étendant et devient une petite colline mortuaire

que les blancs appellent *Montagne-Indienne*. Les Lipans, au contraire, et d'autres tribus errantes enterrent leurs morts dans des fosses, çà et là, généralement dans l'épaisseur des bois ou des broussailles; ils cachent le corps sous plusieurs couches alternatives de terre et de branches, recouvrent le sol avec du gazon, et au-dessus ils entrelacent élégamment les rameaux, faisant une sorte de voûte en feuillage qui sert de toit et d'abri à la tombe isolée.

Malgré les recherches historiques les plus minutieuses que j'ai faites sur l'origine des premiers habitants du Texas et sur les premiers établissements des Européens dans cette contrée, je n'ai trouvé aucun renseignement bien précis sur ce qui a précédé le xvii^e siècle. Les historiens n'indiquent ni les points de départ, ni les degrés, ni les distances; ils se contentent des désignations les plus vagues. Les noms des pays, des tribus et des fleuves, ont été changés. Au commencement de l'ère chrétienne, une colonie de Toltèques semble avoir habité les bords du Rio-Grande. Les savants ont beaucoup parlé de cette puissante tribu, mais sans aucune autorité, car il est à peu près certain que cette tribu n'a pas laissé d'autre trace de son passage qu'une tradition vague et presque effacée. Les Toltèques, avant leur émigration au Mexique vers le vii^e siècle, avaient habité la partie nord-ouest du Texas, comprise entre le Rio-Grande, la rivière Rouge et le sud du Nouveau-Mexique. Cette tribu, la plus ancienne de celles qui nous sont connues, a soumis sous ses lois le

Mexique : elle avait connaissance des sciences et des arts utiles. La civilisation des Toltèques était douce, leurs coutumes étaient bienveillantes, et leur religion semblait être une copie imparfaite du catholicisme. Ils se nourrissaient de maïs, et avaient trouvé l'usage du chocolat. La noix de cacao leur servait de monnaie. Les Aztèques habitaient certainement la partie du Texas que fréquentent encore les Comanches, et surtout les bords du Colorado, dans le commencement du ^{xii}^e siècle, c'est-à-dire avant qu'un de leurs chefs, du nom de Huitziton, leur persuadât d'aller conquérir le Mexique, conquête qui n'était pas facile et qui ne fut complète que vers le milieu du ^{xiii}^e siècle. Les Aztèques détruisirent alors l'ouvrage des Toltèques, agrandirent considérablement leur empire et commencèrent les sacrifices humains, qui, au ^{xvi}^e siècle, avaient pris des proportions monstrueuses. Cet empire colossal finit, comme on le sait, en 1521, avec Quauhtemozin, leur dernier roi. Il n'y a pas la moindre ressemblance entre les Aztèques, hommes braves, courageux, hauts de stature, vigoureux et bien faits, et les deux prétendus Aztèques, qui dernièrement furent offerts en Europe à la curiosité publique, et qui n'ont de commun avec les anciens adversaires de Fernand Cortez, que le nom qui leur a été donné sans aucune raison historique. Je serais porté à croire que, si le sang des Aztèques existe encore sans mélange en Amérique, il doit couler dans les veines des Comanches. Les Aztèques n'adoraient aucune créature vivante,

comme quelques écrivains l'ont prétendu , mais bien des idoles. Les Otonites étaient une nation très-grande et très-répondue dans le xvi^e siècle. Elle habitait les bords du golfe du Mexique , depuis la province de Panuco jusqu'au Nueces et bien avant dans l'intérieur des terres ; ils étaient également adonnés au culte des idoles , et se revoltèrent plusieurs fois contre les Mexicains qui les soumirent par les armes. Après l'émigration de ces grandes tribus , l'histoire et la tradition offrent une lacune de plusieurs siècles que la science n'a pu combler encore. Les tribus nomades envahirent insensiblement les contrées désertées. Les guerres intestines et la coutume de massacrer les prisonniers firent disparaître peu à peu une multitude de ces nations secondaires ; les Espagnols vinrent ensuite , qui firent périr par le fer et le feu plusieurs millions d'Indiens durant les premières années de la conquête. Les contrées les plus peuplées souffrirent surtout de cette soif de carnage et de meurtre , que l'on taxerait d'exagération , si elle n'était certifiée par les historiens les plus recommandables du xvi^e siècle. Dans un Mémoire de Las Casas , qui fut publié malgré les ordres de Philippe II , on lit que , durant les douze premières années de l'invasion : « les Espagnols ont tué et fait mourir , » esdites quatre cens cinquante lieuës de pays , tant » hommes que femmes , ieunes et petits enfants , à » coups d'espée , et de lance et par feu. »

Avant l'année 1525 , Sébastien Gavoto reconnut les côtes du Texas , mais n'entra pas dans l'intérieur

du pays. Le premier des navigateurs espagnols qui fit une excursion dans le Texas est un autre aventurier, non moins célèbre, du nom d'Étienne Gomez : il partit de la Floride, au commencement de l'année 1524, et côtoya les rivages, au nord du Mexique, dans l'intention de découvrir un détroit qui pourrait le conduire à l'océan Pacifique ; frustré dans ses espérances, il débarqua du côté du San-Antonio et emporta sur son navire quelques Indiens qu'il avait pris sur ces bords. Plus tard, en 1527, le fameux Pamphile Narvaez, étant fait *adelantado*, c'est-à-dire gouverneur, débarqua à l'embouchure de Las Palmas, dans la province de Panuco, près de Tampico ; il avait avec lui neuf navires, six cents Espagnols, cent chevaux et de grandes provisions. Il se dirigea alors vers le Texas actuel, pour le conquérir et le peupler ; mais cette expédition fut malheureuse. Les Espagnols se divisèrent en deux troupes : une partie suivit le rivage de la mer, en allant au nord ; trois cents autres visitèrent la *Costa-Deserta*, qui est sur la rive gauche du Rio-Grande ; ces derniers souffrirent tellement des intempéries de l'air et des maladies, que quelques-uns à peine purent se rembarquer, « lesquels, dit la chronique, furent espars çà » et là, tous nus, et faméliques, durant l'espace de » plus de neuf ans, se pourmenant par les villes et » pays, où ils garirent plusieurs Indiens des fièvres, » et quelques-uns qui estoient estropiast et ble- » zez, etc. » Les historiens du xvi^e siècle racontent que, vers cette époque (ils ne fixent pas la date),

un certain docteur, du nom de Gonzale Ximenès, traversa le Rio-Grande et se rendit à Santa-Fé, où le roi lui fit présent de fort grosses émeraudes, ce qui l'engagea à aller à la découverte des *mines* de ces pierres précieuses. Il traversa une contrée pierreuse, aride et habitée par des gens pauvres appelés Pances ; ceux-ci empoisonnaient leurs flèches, comme les Caraïbes, avec le suc d'une herbe ; les femmes suivaient leurs maris à la guerre, et emportaient avec elles de petites idoles pour les protéger. Il est probable que ce Rio-Grande n'était pas le fleuve du Texas, et que Santa-Fé n'était pas la ville du Nouveau-Mexique, car les Espagnols n'avaient pas pénétré si loin dans le nord, et il ne se trouve aucune mine d'émeraudes dans ces contrées. Comme ce docteur Ximenès avait été lieutenant et ami de Don Pedro de Lugo, adelantado de la Nouvelle-Grenade, ce doit être à Santa-Fé de Bogota, que se rendit Gonzale Ximenès, en remontant l'Orénoque, ou mieux encore la Madeleine qui passe près de Santa-Fé.

Dans le xvi^e siècle, on remarque déjà une différence complète dans les mœurs, coutumes et usages, entre les Indiens du Texas et ceux des autres parties des Indes occidentales. Les tribus du Texas deviennent de plus en plus nomades ; elles ne bâtissent pas des villes comme leurs ancêtres ; elles adorent le soleil, la lune et les éléments, plutôt que des idoles. Les Indiens du Mexique et de la presque totalité des Indes occidentales allaient tous nus, et portaient

rarement des ornements de plumes ou de tissus ; les femmes mariées avaient une ceinture en écorce d'arbre travaillée, et les jeunes filles une ceinture en peau de chèvre ou de chevreuil. Au Texas, les hommes et les femmes étaient vêtus de peaux de chevreau, peintes, marquetées, si fines et si parfumées que les Espagnols s'en émerveillaient ; ils avaient des manteaux faits avec le fil de l'agave, et un chapeau fort ample ; le chapeau toutefois n'était pas généralement adopté. Les mariages au Texas étaient aussi célébrés autrement qu'au Mexique. La mariée était apportée, sur le dos d'une femme, escortée de quatre matrones, sur le seuil de la porte de l'époux, avant le lever du soleil : l'époux la recevait, la faisait entrer dans sa cabane, l'asseyait sur une natte étendue à terre, et s'asseyait à son tour vis-à-vis d'elle. Les deux époux étaient ensuite liés ensemble par le pan de leurs robes, en présence de deux vieillards et deux matrones, qui assistaient à cette cérémonie, assis de chaque côté comme témoins ; après, ils faisaient brûler du nopal en l'honneur de leurs dieux, et les mariés soupaient ensemble, avant les conviés ; le souper achevé, on les déliait, et on leur enseignait les lois du mariage. Dans les provinces de Panuco et d'Acapulco, ces cérémonies étaient accompagnées de coutumes bizarres avec des sacrifices à Tlalloc, dieu des eaux, et à Ometochtli, dieu du vin.

Jusqu'à la fin du xvii^e siècle, les Espagnols n'eurent aucun établissement au Texas ; ce fut un Fran-

çais qui s'y établit le premier. M. de la Sale, cet intrépide navigateur qui traversa deux fois l'Amérique septentrionale pour l'amour de la science et la gloire de son pays, entreprit un troisième voyage dans l'intention de découvrir l'embouchure du Mississippi, appelé alors *Colbert*. Il partit de la Rochelle, le 24 juillet 1684, sur un navire de guerre de quarante canons, accompagné de trois autres navires, sur lesquels se trouvaient deux cent quatre-vingts personnes, y compris l'équipage, les soldats et les ouvriers, pour former des établissements. Après des contrariétés et des accidents de tous genres, il arriva, le 10 janvier 1685, à l'embouchure du Mississippi qu'il cherchait et ne reconnut pas. Il louvoya jusqu'au mois de mars de la même année et s'arrêta dans la baie de Matagorda qu'il baptisa du nom de Saint-Louis. Avec des arbres et les débris d'un de ses navires qui avait échoué, il bâtit un fort, au sud du comté de Calhoun, entre la baie de Matagorda et celle de l'Espiritu-Santo. Cet établissement fut appelé du même nom que la baie, en mémoire de Louis XIV, alors régnant. L'année suivante, M. de la Sale fit une excursion dans l'intérieur du pays; Il traversa le Colorado qu'il appela la *Madeleine* et que les Espagnols appelaient *Rio-d'Oro*; son domestique ayant été emporté par un crocodile en traversant le Guadelupe qui lui était également inconnu, il nomma cette rivière la *Maline*; il passa aussi le San-Antonio, auquel il donna le nom de la *Sablonnaire*. Durant ce voyage, il trouva beaucoup d'In-

diens qui lui donnèrent l'hospitalité et firent des échanges avec lui. Le pays lui paraissant très-propre à fonder un vaste établissement, il revint au fort Saint-Louis et fit une seconde excursion avec ses gens, au commencement de l'année suivante; mais son caractère impérieux et les fatigues du voyage lui attirèrent l'animosité de ces compagnons, qui l'assassinèrent le 19 mars 1687; le drapeau français tomba avec M. de la Sale.

A cette époque, les Indiens avaient encore modifié leurs mœurs, coutumes et usages, quoique ces modifications ne pussent être considérables; plusieurs tribus s'étaient éteintes, ou avaient changé de nom, en se fondant les unes avec les autres. Maintenant il ne reste plus des Nachitos, des Natsohos, des Cenis, des Tecamènes, des Meghai, des Oméaossé et de tant d'autres nations, que des monticules funèbres où reposent les ossements de ces tribus éteintes et oubliées.

En 1698, le presidio de San-Antonio de Bexar fut fondé, par l'adelantado de la province de Monterey probablement; la Bahia, près de Goliad, fut fondée en 1716; Nacogdochès, sur les frontières de la Louisiane, ne fut bâtie qu'en 1732. Les missions ou établissements espagnols de San-José, la Conception, San-Sabba, Victoria et Refugio sont d'une date incertaine, que je crois postérieure aux dates précédentes. Les missions pouvaient bien avoir été primitivement des *haciendas*, ou bâties sur leurs modèles. Les *haciendas*, espèces de fiefs ou domaines fortifiés

et enclos, dans lesquels était aussi une église ou chapelle, furent créés par les conquérants espagnols. Les maisonnettes des Indiens, devenus vassaux par droit de conquête, restaient en dehors des *haciendas* et adossées contre leurs murailles. Plus tard, lorsque les missions renfermèrent des prisonniers de guerre que les religieux espagnols étaient chargés de civiliser, les habitations indiennes furent placées à l'intérieur de la mission. Après la mort des conquérants, la plupart des *haciendas* furent abandonnées et le travail des Indiens devenant libre par les lois nouvelles et protectrices, ces fiefs devinrent la propriété de la couronne d'Espagne et furent cédés à l'Église.

L'histoire moderne du Texas peut se résumer en quelques lignes. C'est à Galveston qu'en 1817, le général Lallemand voulut fonder le champ d'asile. En 1820, le gouvernement espagnol accorda de grands privilèges à un Américain, nommé Moïse Austin, à la condition d'amener des émigrants et de cultiver le pays. Moïse mourut avant de pouvoir réaliser sa promesse, mais son fils Étienne arriva en 1821 avec les premiers émigrants. A cette époque, fut promulgué le *Plan d'Iguala* qui amena la scission du Mexique avec la mère-patrie et la couronne passa sur le front du général créole, Augustin Iturbide, qui se fit proclamer empereur. En 1824, l'empire devint républicain, de nouvelles lois favorisèrent la colonisation du Texas, et cette province fut réunie à celle de Coahuila. Mais les habitants de Coahuila, jaloux de la prospérité et de la faveur dont jouissaient les Texiens,

leur suscitaient des querelles à tout propos ; les Américains, qui en 1830 comptaient déjà 30,000 colons, demandèrent leur séparation. Le gouvernement mexicain, de son côté, songeait à revenir sur les lois protectrices de 1824. Alors Etienne Austin partit, en 1833, pour Mexico, afin de plaider la cause de sa colonie : ne pouvant réussir dans ses projets, il conseilla à ses amis de se séparer eux-mêmes de Cohahuila, et il retourna au Texas ; mais il fut arrêté en février 1834 et incarcéré durant cinq mois. Cette incarcération excita la colère des Texiens à un tel point qu'ils résolurent de déclarer non plus la séparation, mais bien l'indépendance du Texas. La révolution, opérée par Santa-Anna en 1835, leur fournit une belle occasion dont ils se hâtèrent de profiter. Celui-ci, nommé président de la république, déposa les autorités fédérales, abolit l'indépendance des États confédérés et les déclara provinces de la république centrale mexicaine. Les législatures des différents États durent céder devant la force : le Texas seul osa résister. Santa-Anna s'approcha du Texas pour vaincre l'opposition, on répondit à ses menaces par un appel aux armes, et les hostilités commencèrent en septembre 1835. Le 11 décembre de la même année, eut lieu la bataille qui donna San-Antonio de Bexar aux Texiens. Au mois de février de l'année suivante, Santa-Anna vint en personne au Texas, à la tête de 6 à 8,000 hommes et, après plusieurs succès, il fut battu complètement dans un combat désespéré sur les bords du San-Jacinto, le

21 avril 1836, combat dans lequel il fut fait prisonnier. La délivrance du Texas fut le prix de cette bataille mémorable et de la liberté de Santa-Anna. Le général Houston fut élu président de la nouvelle république, mais elle était trop faible et trop pauvre pour conserver longtemps son indépendance entre deux voisins si puissants et si jaloux l'un de l'autre. En 1845, le Texas cessa d'être indépendant et se joignit à la confédération des États-Unis. L'année suivante, le Mexique et les États-Unis se brouillèrent au sujet de la démarcation des frontières du Texas; la guerre fut allumée : elle commença sur les bords du Rio-Grande et se termina au Mexique; la paix fut signée en 1848, et les frontières fixées dans le traité de Guadalupe Hidalgo. Depuis ce temps, l'émigration européenne et américaine, au Texas, s'est étendue sur une vaste échelle; des concessions importantes de terrain ont été données aux colons allemands, aux soldats des deux guerres et aux personnes qui se trouvaient établies dans le pays avant 1847. La prospérité s'est accrue de jour en jour, le commerce entre les États-Unis et le Mexique par le Texas devient tous les jours plus important, ce qui est pour ce pays une source de nouvelles richesses.

Galveston est bâtie au nord d'une île de sable, longue et étroite, qui porte le nom de la ville; on marche partout sur un sable blanc et fin, dans lequel on enfonce jusqu'aux genoux. Pendant le jour, le sol, brûlé par le soleil, embrase l'air et rend le

séjour de Galveston insupportable ; les maringouins sont en si grand nombre et si féroces, qu'en été un étranger n'y peut pas vivre facilement. L'eau est détestable : les habitants, pour en avoir, sont obligés de recueillir l'eau de pluie dans de vastes citernes en bois ou en briques ; là, elle est chauffée à outrance par les feux du soleil, et les réservoirs où elle séjourne ne sont pas toujours propres : qu'on juge de ce qu'elle peut être ! On est obligé d'apporter de la terre du continent, pour avoir un peu de végétation ; mais cette terre est si fertile, que, mêlée au sable, elle produit encore de bons fruits et de bons légumes. Les maisons sont presque toutes en bois et entourées de petits jardins. Les rues sont bordées de plantations d'arbres odorants et de lauriers-roses toujours en fleurs, qui imprègnent l'air de parfums.

2° *Les Indiens du Texas.*

Les Indiens, dans le nord et dans l'ouest du Texas, sont très-nombreux ; la tribu la plus farouche, la plus considérable, est celle des Comanches ; c'est aussi celle qu'on a le plus à craindre. On estime qu'elle compte 40,000 guerriers ; mais qui peut le certifier ? Les Apaches et les Navajos viennent quelquefois chasser dans le Texas ; mais, d'ordinaire, ils se tiennent dans le Nouveau-Mexique, dans les environs du Paso del Norte et dans l'État de Sonora. Les Lipans, les Cathos, les Wakos, les Delawares sont peu nombreux ; ces derniers n'ont rien de redoutable. On trouve encore, sur les bords du Rio-Grande, autour

du golfe et à l'est du Texas, quelques groupes d'Indiens *manzos* (bons), débris ou fractions de tribus.

Quoique les Indiens soient nomades par nature et par nécessité, ils ont néanmoins des établissements où ils séjournent quelquefois durant une certaine période d'années. Les guerriers vont alors à la chasse, et tant qu'il y a du gibier dans les environs, le reste de la tribu campe tranquillement et se livre aux travaux d'intérieur, l'homme ne faisant à peu près rien, la femme servant l'homme et faisant tout. C'est alors que les flèches sont fabriquées avec des silex, des lames de couteaux, des cercles de fer; les lances se font avec une épée solidement attachée à un long bâton, orné de ciselures, de plumes et de crin. On tanne les peaux de chevreuil, de buffles et de bêtes fauves; on confectionne les vêtements, et quelquefois même on cultive la terre. Lorsqu'une tribu fait des prisonniers, ce qui est rare, ce sont eux qui cultivent la terre avec les animaux domestiques volés aux alentours des villes. Les Lipans ont vécu longtemps près de Castroville et des colonies voisines. Les milliers de squelettes blanchis de toutes sortes d'animaux, que l'on rencontre à chaque pas, dans les plaines et les bois, prouvent que le gibier y était abondant, et que les Indiens en ont fait un terrible carnage.

A Frédéricksburg, les Comanches, les Apaches, les Lipans et autres tribus venaient faire du commerce avec les colons; ils amenaient des chevaux et apportaient des peaux de tigre, de panthère, d'ours,

de chevreuil , de buffle et de cygne , qu'ils échangeaient contre des liqueurs , des couteaux , du fer-blanc , des couvertures , du tabac , des perles de Venise , des étoffes rouges et de vieux galons. Près du Llano , où les étrangers ne peuvent aller sans crainte d'être scalpés , se trouvaient deux villes comanches , qui n'existent peut-être plus ; elles se composaient de tentes en peaux de buffle , rangées hiérarchiquement , le chef au milieu , les guerriers autour de lui , et , sur la circonférence , le reste de la tribu : les deux chefs étaient Santa-Anna , mort du choléra en 1849 , et Bufalo-Hunt , fameux par ses cruautés. Ces deux chefs avaient reçu en tabac et en marchandises une somme peu considérable , pour ne pas inquiéter les établissements du Llano et de Frédéricksburg ; aussi , jamais ces colons ne furent troublés par les Indiens , qui étaient le fléau des autres colonies.

Près de ces deux camps , un peu plus au nord , s'élève le pic des Comanches , tout couvert et tout rayonnant de quartz cristallisé , sorte de pain de sucre colossal , qui , par les jours de soleil , semble être de diamant , lieu de dévotion pour les Indiens , qui venaient pieusement y fumer dans des haches au manche troué , envoyant une bouffée de tabac vers le soleil , une bouffée vers la terre , et chantant un cantique monotone et rythmé jusqu'à une heure avancée de la nuit. Lorsque , au milieu des ténèbres , on aperçoit les lueurs blafardes des feux indiens , et que la brise apporte ces notes tristes et lentes , mêlée au crépitement des feuilles et aux bruits lointains

des torrents, on est pris d'un charme indéfinissable et d'un sentiment très-vif; la crainte même d'un danger possible, sinon probable, accroît cette émotion poétique.

Plus au nord encore, à cinquante milles environ du Llano, se trouvent les ruines de San-Sabba et les mines d'argent exploitées par les Comanches, qui en tirent des ornements pour eux et pour leurs chevaux, ainsi que des balles pour leurs fusils. San-Sabba avait été une mission espagnole, où les Franciscains, qui enseignaient aux sauvages la religion et l'agriculture, leur firent bâtir une belle église; mais, pendant la guerre de l'indépendance mexicaine, les Comanches massacrèrent les pauvres missionnaires et brûlèrent l'église, dont ils gardent si bien les ruines, qu'il n'est peut-être point, hormis eux, d'homme vivant qui les ait jamais vues.

Dans une des excursions que fit l'abbé Dubuis (le compagnon de l'abbé Domenech) à Frédérikshurg, avant le choléra, il rencontra une vingtaine de guerriers comanches, aux formes athlétiques, à la stature géante, qui se mirent en devoir de le percer de flèches. L'abbé leur cria de ne pas lui faire du mal, attendu qu'il était capitaine du Grand-Esprit et chef de la prière. Alors un des Indiens, qui paraissait être le chef, vint près de lui. L'abbé lui dit: « Pourquoi vouliez-vous me faire du mal? Est-ce que Santa-Anna ne doit pas aller à San-Antonio pour faire un traité de paix avec les Américains? » A quoi l'Indien répondit: « Santa-Anna est plus prudent

que cela ; il n'ira pas se mettre dans la gueule de l'ours pour se faire broyer comme un rayon de miel. Il se rappelle trop combien les figures pâles de San-Antonio ont la langue fourchue (double). Il ne croit pas à leurs paroles : elles sont trompeuses comme les prairies tremblantes qui engloutissent l'imprudent chasseur qui s'y repose. »

L'abbé se trouvait encore à Frédéricksburg, quand y arrivèrent plus de mille Comanches, Lipans, Wankos et autres, revenant de la chasse. Ils entrèrent avec des cris horribles qui épouvantèrent la population. Ils s'étaient coiffés avec les têtes des animaux qu'ils avaient tués, apportant des milliers de peaux de buffles, de lions, de tigres, d'ours, de chevreuils et de panthères. Beaucoup de leurs femmes les accompagnaient.

Ces femmes ont, en général, une beauté sauvage et féroce; leur chemise est une peau de chevreuil tannée et ornée de franges de drap rouge, de fer-blanc et de perles de Venise; quelques-unes se font une sorte de cuirasse avec des dents de sangliers et de bêtes fauves, alignées sur leur poitrine comme des brandebourgs de hussard. Souvent elles chassent avec leur mari, car le Comanche est polygame et peut épouser autant de femmes qu'il veut, à la seule condition de donner à chacune un cheval.

Un officier américain m'a assuré qu'il avait vu une femme indienne, affublée de la peau d'un lion qu'elle avait tué elle-même, ce qui prouvait de sa part autant de force que de bravoure, car le lion du Texas,

qui n'a pas de crinière, est très-grand et très-redoutable. Cette Indienne portait toujours avec elle un animal fort singulier : il était de la grosseur d'un petit chat, et avait la forme et l'apparence d'une chèvre ; ses cornes étaient roses, son poil fin et luisant comme la soie, blanc comme la neige ; au lieu d'onglons, il avait des griffes. L'officier en offrit cinq cents francs ; la femme du commandant du camp, qui me raconta la même chose, en offrit un brillant d'une grande valeur. Mais l'Indienne refusa ses offres et garda son animal, en disant qu'elle connaissait un bois où il y en avait beaucoup, et que, si elle y retournait, elle en prendrait un autre exprès pour eux.

Quand les Indiennes voyagent avec leurs enfants en bas âge, elles les suspendent à la selle avec des courroies qu'elles leur passent entre les jambes et sous les bras. Les soubresauts du cheval, les branches, les broussailles heurtent ces pauvres petits, les déchirent, les meurtrissent : peu importe, c'est une façon de les aguerrir. Quand l'enfant est encore à la mamelle, la mère le loge sur son dos, dans une couverture, et, si elle veut l'allaiter, elle l'attire jusqu'au sein, par-dessus son épaule : l'enfant tette ainsi, les jambes en l'air et la tête en bas.

Dans les commencements de la colonie, Castroville recevait parfois la visite des Lipans, qui étaient alors fort respectueux, sachant que les deux cents cabanes de la colonie recélaient chacune quarante coups de feu au moins. Beaucoup d'entre eux portaient des

médailles de dévotion , qu'ils s'étaient pendues aux oreilles , sans doute pour leur faire plus d'honneur. Ils aimaient beaucoup les images , qu'ils ne se lassaient pas d'admirer ; l'abbé Dubuis en avait toujours dans son bréviaire , pour les donner aux Indiens , en cas de rencontre. Un dimanche , soixante Lipans , au moins , vinrent à Castroville pendant la grand'messe. Ils se mirent devant la chapelle , enthousiasmés des chants de l'Église , et imitant tous les mouvements de l'assemblée. Quelques-uns avaient pour pendants d'oreille des coquillages , extraordinaires par la singularité des formes et le brillant des couleurs.

Un des chefs Lipans , du nom de Castro , n'était pas féroce le moins du monde ; il avait une fille de dix-huit ans , d'une beauté vraiment remarquable , et qui mourut peu de temps après. La pauvre enfant fut conduite chez le fondateur de la colonie ; lorsqu'on se mit à jouer du piano devant elle , d'abord surprise , elle écouta , la bouche ouverte , les yeux égarés , puis toucha le bois de l'instrument , regarda dessus , dessous , de tous côtés , et se mit à pleurer et à rire à la fois ; jamais musique ne produisit une pareille impression : chaque note semblait l'électriser et frappait certainement ses nerfs , en remuant profondément son âme.

Les Lipans ont été sans doute instruits autrefois dans le christianisme : leurs croyances en conservent un caractère frappant. Cette tribu va moins à cheval que les Comanches ; hommes et femmes pérégrinent

à pied ; ils sont à moitié nus , quand ils émigrent. C'est une race moins belle que celle des Comanches. Ils sont plus voleurs que meurtriers ; néanmoins , ils scalpent et tuent volontiers et souvent.

Un vieux prêtre allemand , qui desservait momentanément Braunfels et les colonies voisines , presque aveugle et pourtant naturaliste passionné , eut un jour l'idée de parcourir à pied l'intervalle qui sépare Braunfels de Frédérikzburg , afin de recueillir sur le chemin des curiosités scientifiques. Il partit un beau matin , n'ayant pour tout équipage qu'une double paire de lunettes fixées sur son nez , une boîte de fer-blanc suspendue à ses épaules et quelques provisions de bouche. Dès le premier jour , sa boîte se remplit de plantes rares , ses poches se chargèrent d'échantillons minéralogiques , son chapeau se couvrit d'insectes piqués avec des épingles , et , comme il avait tué plusieurs serpents d'une grande dimension , il les noua et les laissa pendre autour de son corps. Le lendemain , il tua encore un serpent à sonnettes , de sept à huit pieds de long , lequel vint aussi enserrer deux fois sa taille et lui servir de ceinture. Il marchait gravement dans ce grotesque attirail , ne se doutant pas de l'effet pittoresque et bizarre qu'il aurait produit , s'il avait été vu , cherchant toujours à ses pieds de quoi surcharger encore son accoutrement bariolé et ne regardant pas devant lui , il alla donner dans une troupe de Comanches qui chassaient le chevreuil. Cette collection ambulante de plantes , d'insectes et de reptiles , qui s'avancait majestueu-

sement vers eux, les effraya : ils se sauvèrent, mis en déroute par cette apparition surnaturelle. Le troisième jour, l'Allemand avait épuisé ses provisions, et, ne trouvant que peu de fruits dans les bois, il commençait à sentir la faim, quand il vit des colonnes de fumée sortir d'une clairière : aussitôt il dirigea ses pas de ce côté. Des Peaux-Rouges y avaient établi leur camp. A la vue de l'étrange promeneur, ils jetèrent des cris et se levèrent pour s'enfuir. Le bon prêtre, qui prodiguait les signes les plus éloquents pour les arrêter et les rassurer, parvint à leur faire comprendre qu'il mourait de faim. Les Indiens, n'osant pas se mettre mal avec un génie inconnu, lui présentèrent, en tremblant, du café, du maïs, de la viande de mulot, qu'il mangea avec grand appétit, comme un simple mortel. Ce repas lui rendit les forces nécessaires pour atteindre Frédérikshurg, où il arriva le troisième jour sans autre accident.

3^e La secte des Vaudoux.

La secte des Vaudoux, originaire d'Afrique selon toute apparence, est très-répandue parmi les nègres des États-Unis et des Antilles. Quel est son but véritable ? On n'a pu encore s'en rendre compte ; mais ce qu'on sait bien, c'est que les Vaudoux ont pour mobiles l'intérêt, la cupidité, la vengeance. Ils possèdent des secrets importants sur les propriétés de quelques plantes plus ou moins inconnues ; ils font des parfums ou des poisons, dont les effets sont très-

divers : les uns tuent lentement, d'autres, comme la foudre ; d'autres attaquent la raison à différents degrés ou la détruisent absolument. Ils connaissent aussi des antidotes particuliers. Beaucoup de créoles, des blancs, et des gens de couleur, font partie de cette secte ; quelques-uns même occupent dans la société de très-hautes positions.

Ce serait une curieuse étude que de pénétrer le mystère dont s'entourent les Vaudoux, mais il est aussi difficile que dangereux de se mêler de leurs affaires. Voici ce qu'on m'a affirmé touchant quelques-unes de leurs cérémonies, qui se célébraient souvent à la Nouvelle-Orléans, au faubourg Trémé, dans une maison isolée, entourée d'une barrière de planches, et n'ayant qu'un étage très-bas. Une grande chambre occupait la maison presque entière. Au fond, du côté de l'orient, s'élevait un autel recouvert de pièces de laine rouge ; cet autel était creux et tout rempli de serpents à sonnettes, de congos et d'autres reptiles venimeux, qui en sortaient pendant la danse pour se répandre dans la chambre et s'enrouler autour des membres de la plupart des danseurs. Les Vaudoux se déshabillent sans doute dans un vestiaire du rez-de-chaussée, car ils sont complètement nus, lorsqu'ils entrent par la porte située à gauche de l'autel. Alors ils se mettent en rond, en se prenant par la main ; un nègre se place au milieu d'un cercle, fait brûler sur une cassolette une matière qui répand dans l'appartement une fumée épaisse et blanche, se baisse vers le plancher, probablement

pour tracer des signes cabalistiques, prend sur l'autel cinq serpents à sonnettes, et s'en entoure les membres et le cou. La ronde se met aussitôt en mouvement, et toute la compagnie, le nègre compris, tourne et gambade pendant un temps considérable. Enfin, on éteint les lumières, et le bruit cesse quand arrive l'obscurité.

Cette secte inspire une telle frayeur aux pauvres gens de couleur et aux nègres qui n'en font pas partie, qu'il est impossible de les décider à prendre des informations personnelles et directes sur ces pratiques mystérieuses. Ce qu'ils en disent est si extraordinaire, qu'on ne peut y ajouter foi. J'ai rencontré souvent à la Nouvelle-Orléans, dans les rues éloignées du faubourg Trémé, des boîtes de fer-blanc pleines d'huile où se trouvait une pierre carrée dont la grosseur variait avec le volume des boîtes. Elles étaient placées, à la nuit tombante, sur le seuil des maisons. Je fus longtemps avant de trouver quelqu'un qui m'expliquât ce que ces boîtes faisaient là : personne ne les avait remarquées. Ce n'est que pendant ma dernière année de séjour au Texas que j'appris que c'était un spécifique contre les maléfices des Vaudoux. Du reste, dans le Texas, les Vaudoux sont peu nombreux, et leur secte y reste à peu près inaperçue, à moins qu'un fait singulier, comme la folie momentanée de l'européen de Matamoros, ne vienne tout à coup d'une façon sinistre en rappeler l'existence.

MÉLANGES

ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES.

De l'extension géographique du tigre, et de ses rapports avec l'humanité.

Si le lion règne sur tous les animaux en Afrique et dans l'Asie occidentale, le tigre est le roi absolu d'une grande partie de l'est et du sud-est de l'Asie. Ces deux dominateurs se rencontrent sur les frontières du Béloutchistan, de la Perse, du Kurdistan et du bassin de l'Indus; mais ils restent à une distance respectueuse l'un de l'autre. La limite la plus septentrionale qu'atteigne le tigre, c'est la côte sud et sud-ouest de la mer Caspienne, les provinces persanes du Ghilân et du Mazenderan, le cours de l'Ili, le lac Balkachi et le revers méridional des monts Altaï; à l'est il s'étend jusqu'à la Mandchourie, mais on le rencontre encore dans la presqu'île de Corée et dans les vallées solitaires qui avoisinent la grande muraille de la Chine; au sud, son territoire s'étend jusqu'à Java et Sumatra, où il atteint sa frontière équatoriale; enfin il est limité à l'ouest par l'Indus et l'Oxus. Cependant il arrive quelquefois que ce re-

doutable animal pousse ses excursions vers l'ouest jusqu'à la mer d'Aral et à Bakou au pied oriental du Caucase, et dans les steppes des Kirghizes.

La véritable patrie du tigre, c'est l'Inde. On l'a entièrement exterminé en Chine et dans l'île de Ceylan.

Dans le Tibet et au Népal, le tigre s'élève jusqu'à la limite des neiges; à cette hauteur, il rencontre les rennes, les lynx, etc., mais jamais les ours ni les renards blancs. Dans la chaîne de l'Himalaya, on trouve le tigre à 3,000 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Comme cet animal carnassier s'étend dans l'Asie centrale jusqu'au nord des territoires qu'habitaient jadis les chevaux et les chameaux à l'état sauvage, on peut supposer que le tigre a contribué à la destruction de ces animaux, ainsi qu'à la disparition de certaines plantes; il est hors de doute que les grandes révolutions du globe ont changé le règne végétal et le règne animal, et contenu dans certaines limites les animaux qui tendaient à s'étendre de plus en plus, ainsi que cela est arrivé pour le lynx, le chat sauvage, le castor, le loup et l'ours. Mais d'un autre côté la civilisation de l'homme a réussi à sauver les animaux domestiques de la férocité des carnassiers. C'est ainsi que le tigre a toujours été resserré dans des limites de plus en plus circonscrites. Depuis le siècle dernier, le tigre a disparu du Caucase, de la Mingrélie et de la Géorgie; on l'y voyait encore au temps de Chardin et de Guldenstein; il a complète-

ment disparu de l'Arménie, que les Romains appelaient le *pays des tigres* par excellence. On ne le rencontre plus du tout en Babylonie, où, du temps de Diodore de Sicile, il habitait les bords de l'Euphrate; dans le pays de Cachemir il n'existe plus, au dire de Hugel.

Dans les pays où ces animaux ont d'abord été détruits, l'intelligence s'est aussi élevée de bonne heure à un grand développement. Les lions ont produit le même phénomène chez les Égyptiens, les Asiatiques et les Grecs. Dans l'enfance de l'humanité, la lutte avec le tigre était un des principaux moyens d'éducation, et, à cette époque, les bêtes féroces ont été un bienfait pour l'humanité. Là où cette lutte a manqué, comme dans les îles de l'Australie ou dans le pays des nègres qui sont soumis à ces animaux, ou dans le pays des Indiens qui n'ont eu à soumettre que des animaux beaucoup moins dangereux, ce moyen d'éducation et de civilisation ayant fait défaut, l'intelligence de ces peuples est restée plus longtemps dans un état d'infériorité.

C'est sur le peuple chinois que le tigre a fait le plus d'impression; et bien qu'il en ait complètement triomphé, le souvenir de ce terrible adversaire s'est conservé dans beaucoup d'usages de l'ancien temps. Dans la langue chinoise, le nom du tigre s'exprime par un caractère particulier, qui est la clef de beaucoup d'autres signes, ce qui indique son ancienneté. Dans la chronologie de ce pays, l'année du tigre est

l'une des douze années du cycle. Le grand dragon qui amène les éclipses de lune et de soleil, et cause tant de frayeur aux Chinois, est représenté avec une tête de tigre. La physionomie du tigre se reproduit de la façon la plus bizarre sur les figures de leurs dieux et de leurs héros. Le prototype de leurs armes et de tout leur système héraldique, c'est l'image du tigre. Enfin, les broderies représentant des tigres et des dragons sont exclusivement réservées pour les habits impériaux. Chez tous les peuples voisins qui ont une commune origine, chez les Mongols, les Mandchoux, les Coréens, les Siamois, les Cambodjes et les Birmans, le tigre joue un rôle semblable, mais ces peuples sont encore restés en partie exposés à ses ravages. Enfin il ne faut pas oublier que les Grecs et les Romains ne connurent le tigre que depuis les conquêtes d'Alexandre dans les Indes.

(Extrait d'une lettre de l'académicien Brandt à M. de Humboldt.)

Prochaine exploration du Rio-Negro, en Patagonie.

Une expédition doit avoir lieu du Chili au Rio-Negro en Patagonie, dans le but de rechercher si, par ce fleuve, on ne pourrait pas établir une communication par eau entre l'Océan Atlantique et le Pacifique, et éviter ainsi de doubler le cap Horn. Le gouvernement du Chili a provisoirement accordé pour cette expédition une somme de 3,500 pesos,

avec promesse de l'augmenter en cas de besoin. L'expédition, sous les ordres d'un M. Cox, doit se composer de vingt hommes qui, indépendamment des armes et des vivres nécessaires, emmèneront avec eux cinq bateaux.

*Retour de MM. Herman et Robert Schlagintweit,
voyageurs dans l'Inde.*

D'après une dépêche télégraphique de Trieste, reçue par M. Alexandre de Humboldt, deux des frères Schagintweit, MM. Herman et Robert sont arrivés le 8 juin à Trieste, et se sont rendus à Berlin le 17 juin. M. le docteur Adolphe Schlagintweit est encore resté dans l'Inde.

Les trois frères Robert, Herman et Adolphe Schlagintweit ont exploré les monts Himalaya et les contrées voisines. Nous aurons occasion de nous occuper bientôt de leurs travaux.

Nouvelles de M. Joh. Roth, voyageur en Palestine.

On écrit de Munich : D'après une lettre de Jérusalem du 1^{er} avril, le savant voyageur bavarois le professeur Joh. Roth devait commencer sa première grande excursion le 6 avril. Le scheick Hamzi d'Hebron s'est chargé de le conduire de l'extrémité sud de la mer Morte, à travers l'Arabah, à la mer Rouge, et de le ramener. M. Roth pense, en voyageant à

petites journées, être de retour à Jérusalem dans quarante à cinquante jours.

Nouvelles du naturaliste Aimé Bonpland.

On annonce de Corrientes (Brésil) que le célèbre ami et ancien compagnon de voyage d'Alexandre de Humboldt, Aimé Bonpland, vient, dans l'intérêt des collections du Musée national d'histoire naturelle qu'il a fondé dans cette ville, d'entreprendre, malgré son âge avancé, une nouvelle excursion botanique dans l'État du Paraguay.

Départ de la frégate autrichienne Novara pour son voyage scientifique de circumnavigation.

La frégate *Novara* et la corvette *Caroline*, de la marine impériale autrichienne, ont appareillé le 30 avril de Trieste pour entreprendre un voyage de circumnavigation. Les navires ont quitté le port avec leurs mâts pavoisés et salués par le canon du fort et les applaudissements d'une foule immense rassemblée sur les quais pour jouir de cet imposant spectacle.

La *Novara* est un beau navire de 1,800 tonneaux, portant 44 canons et 351 hommes d'équipage. La commission scientifique embarquée sur la frégate se compose de M. Hochstetter, pour la physique et la géologie; MM. Frauenfeld et Zelebor, pour la

zoologie; MM. Schwart et Jellinck, pour la botanique; M. Scherzer, pour l'ethnographie, l'économie politique et le commerce, et M. Sereny, artiste dessinateur.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS.

Assemblée générale du 17 avril 1857, sous la présidence de M. Guigniaut, membre de l'Institut.

M. le président ouvre la séance par un discours dans lequel il remercie la Société de l'honorable confiance qu'elle a bien voulu lui témoigner en l'appelant à présider à ses travaux pendant la dernière année. Après avoir rappelé les noms des courageux voyageurs qui viennent d'agrandir le champ des découvertes dans l'intérieur de l'Afrique, et dont la plupart sont morts victimes de leur zèle pour la science, il annonce le départ de M. Mac-Carthy, de l'Algérie au Sénégal en passant par Tombouctou. M. le président termine son discours en payant un juste tribut d'éloges et de regrets à la mémoire de M. le général Auvray et de M. Isambert, tous deux membres de la Commission centrale, qui, dans des carrières différentes, ont rendu de signalés services à la science et à leur pays.

— M. Jomard donne lecture de l'art. 7 du texte du traité passé entre la France et Siam, par les soins du plénipotentiaire français, M. de Montigny, membre de la Société, et par lequel protection est assurée aux voyageurs français qui se présenteront pour explorer le royaume. Il annonce ensuite que malgré l'ajournement du voyage aux sources du Nil blanc, des recherches vont être faites par des Européens résidant à Khartoum où sont parvenues les instructions de l'Académie des sciences. La relation du voyage de M. d'Arnaud, de 1839 à 1841, sur le Bahr-el-Abyad, va être publiée par ordre du vice-roi d'Égypte. Enfin, le même membre annonce que tout se prépare pour l'exécution prochaine du projet de canal maritime entre Suez et les environs de Peluse, et pour faire espérer que ces deux grandes entreprises, le percement de l'Isthme de Suez et la découverte des vrais sources du Nil blanc, seront menées à bonne fin.

— M. Jomard, au nom d'une commission spéciale, fait un rapport sur le concours au prix annuel pour la découverte la plus importante en géographie, effectuée dans le cours de l'année 1854, et sur ses conclusions, la Société accorde sa grande médaille d'or au révérend David Livingstone, pour ses voyages à travers l'Afrique australe. A ce propos, M. Malte-Brun dépose sur le bureau une épreuve de la carte itinéraire qu'il a dressée pour le *Bulletin*.

— M. Snider-Pellegrini lit une notice sur les moyens de développer le commerce de l'Algérie avec

l'intérieur de l'Afrique, et de se rendre de l'Algérie au Sénégal en passant par Tombouctou; il termine sa lecture par des remarques sur le Maroc.

— M. Brasseur de Bourbourg communique un aperçu de son dernier voyage dans les États de San-Salvador et de Guatemala.

Ces différentes communications, écoutées avec un vif intérêt par l'assemblée, sont renvoyées au *Bulletin*, ainsi qu'un fragment du mémoire de M. le docteur Périer sur les Gaëls et les Cymris, dont la lecture n'a pu avoir lieu à cause de l'heure avancée.

SOCIÉTÉ ROYALE GÉOGRAPHIQUE DE LONDRES.

Séance du 11 mai. — Présidence de Sir Roderick Murchison. Sir H. C. Rawlinson entretient l'assemblée de la position de la ville de Mohammerah et du Chat-el-Arab, à propos des dernières opérations militaires des Anglais à l'embouchure de l'Euphrate. Il fait remarquer que, depuis plus de cinquante ans, la possession de cette place est disputée par la Turquie et par la Perse, et que ces deux puissances en ont même référé à l'arbitrage de la Russie. Mohammerah est au point de vue statistique une ville fort importante, dont la position n'est bien déterminée que dans un nombre très-restreint de cartes. Quoique l'Euphrate soit navigable jusqu'à Mohammerah, il ne l'est cependant pas dans l'entière acception de ce mot, comme le serait la Tamise, par exemple, à Londres, parce qu'il n'y a jamais plus de 3 fathom (5 mètres 50) d'eau, et que

généralement il n'y en a même que 12 ou 14 pieds (3 mètr. 65 à 4 mètr. 25). La possession de Mohammerah rend maître de la route de Schuster (Chouster) et permet d'occuper aisément le Kouhistan, l'une des provinces les plus importantes de la Perse au point de vue commercial.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

Bulletin de la Société de Géographie de Paris.

4^e Série, T. XIII. — Avril et mai 1857.

Discours prononcé à la séance générale du 17 avril 1857 par M. *Guigniaut*, président, membre de l'Institut et professeur de géographie à la Sorbonne. Page 257.

Rapport sur le concours au prix annuel sur la découverte la plus importante en géographie, par M. *Jomard*, membre de l'Institut. P. 262.

Aperçu d'un voyage dans les Etats de San-Salvador et de Guatemala, par M. l'abbé *Brasseur de Bourbourg*. P. 272.

Aperçu géographique de la Haute Albanie, par M. *H. Hecquard*, consul de France à Scutari. P. 293.

Fragments ethnologiques sur les vestiges des peuples Gaélique et Cymrique, dans quelques contrées de l'Europe occidentale; par le Dr *J. A. N. Périer*. P. 301.

Rapport de M. *Cortambert* sur le voyage en Turquie d'Europe de M. *Viquesnel*. P. 321.

Rapport de M. *Mauroy* sur l'Histoire secrète de Justinien par Procope de Césarée, traduite du grec par M. *Isambert*. P. 388.

Notes sur les obsèques du Dr Kane, et sur une nouvelle expédition à la recherche de Sir John Franklin, par M. *de la Roquette*. P. 403.

Carte. — Carte itinéraire des explorations faites de 1849 à 1856 dans l'Afrique australe par le Dr Livingstone; par M. *V. A. Malte-Brun*.

Mittheilungen aus Justus Perthes' Anstalt..... von
Dr A. Petermann.

N° I. — 1857.

Coup d'œil sur la cartographie de l'Europe à la fin de l'année 1856, avec des remarques particulières sur le progrès des travaux topographiques, par *Emile de Sydow*. P. 1.

Nouvelles recherches sur Jérusalem et ses environs, par *Titus Tobler*. P. 24.

Esquisse physico-géographique du Grand-Océan, par *A. Petermann*. P. 27.

Correspondances géographiques. — Exploration de M. Semenov dans l'Asie intérieure. P. 49.

Recherche d'une route vers la Caspienne. P. 49.

Voyage du Dr Brandes dans l'Inde ultérieure. P. 49.

Voyage du Dr Bleek dans le Pays des Zoulous. P. 49.

Exploration de Brun-Rollet dans le bassin supérieur du Nil. — Expédition aux sources du Nil de M. le comte d'Escayrac de Lauture. P. 50.

Nouvelle littérature géographique. P. 53-56.

Cartes. — Carte du Grand-Océan, dressée par le Dr *A. Petermann*.

Carte du groupe central de la Polynésie, dressée par *A. Petermann*.

Plan des tombeaux royaux à Jérusalem (sur bois). P. 25.

Plan de l'église Sainte-Anne à Jérusalem (sur bois). P. 26.

BIBLIOGRAPHIE.

Mélanges.

33. *A Descriptive Catalogue*..... Catalogue descriptif de toutes les maps, cartes et levés, relatifs à l'Amérique, qui sont mentionnés dans le tome III du grand ouvrage d'Hakluyt; par J. G. Kohl. Une broch. in-8 de 86 pages. Washington, chez H. Polkinhorn, 1857.

Ce catalogue est plus qu'une sèche nomenclature chronologique des cartes relatives aux progrès des découvertes successives en Amérique; il contient pour chacune d'elles une appréciation ou une savante dissertation destinée à éclaircir les questions d'origine et de priorité de découvertes géographiques. C'est un intéressant et très-savant travail sur la cartographie américaine. La brochure que nous avons sous les yeux comprend les cartes dont il est fait mention dans l'ouvrage d'Hakluyt; depuis la carte de *Barthelemy Colomb* en 1488, jusqu'à celle de *Thomas Candish* 1586 à 1588.

34. *Atlas of the United States*..... Atlas des États-Unis de l'Amérique du Nord, du Canada, du Nouveau-Brunswick, de la Nouvelle-Écosse, de Terre-Neuve, du Mexique, de l'Amérique-Centrale, de Cuba et de la Jamaïque; sur une même échelle, d'après les informations les plus récentes, les levés maritimes, et les documents inédits, avec plans des principales villes et des grands ports, et une introduction sur la géographie physique, les productions, les ressources de l'Amérique du Nord. Par le professeur H. Darwin, de Boston, et A. Keith Johnston, géographe de la Reine. Imperial f°. Londres, chez John Murray; Paris, chez Franck. — Prix : 80 fr.

Cette atlas se compose de 24 cartes et de 5 planches contenant 9 plans de villes. Les deux premières cartes sont : la première, une carte d'assemblage; la seconde, une carte des États-Unis indiquant quels sont les États à esclaves et ceux où l'esclavage est aboli. Des 22 cartes suivantes, 2 sont consacrées à l'Amérique anglaise, 14 aux États-Unis, 3 à la Confédération du Mexique, et 3 à l'Amérique centrale. Ces 22 cartes de détail sont dressées à l'échelle de 1:350000, c'est-à-dire que chaque pouce anglais représente 54 milles 1/2. Elles sont gravées sur pierre, et mises en couleur par le procédé lithochromique. La lettre conserve cette netteté qui rend les cartes anglaises si faciles à lire; mais il nous a paru que la gravure de la topographie laissait un peu à désirer dans certaines cartes, et principalement dans celles qui sont plus remplies que d'autres. Elles sont d'ailleurs parfaitement au courant des progrès les plus récents de la civilisation dans les États-Unis; l'on pourra s'en convaincre en examinant les cartes des États et des Territoires de nouvelle création; les cartes du Mexique et de l'Amérique-Centrale auraient pu être plus complètes et plus remplies. L'introduction est faite avec soin et nous la croyons une des meilleures parties de l'ouvrage. Elle contient 20 pages consacrées au Canada et aux États-Unis seulement; les tableaux statistiques sont empruntés à l'*American Almanach*.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME DEUXIÈME DE 1857.

MEMOIRES ET DOCUMENTS INÉDITS. TRADUCTIONS.

RÉSUMÉ HISTORIQUE des explorations faites dans l'Afrique australe, de 1849 à 1856, par le Rév. docteur David Livingstone. Par V. A. MALTE-BRUN.	5
NOTE SUR LA MESURE DE LA TERRE, attribuée à Érastosthène; par M. VINCENT, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.	129
DU CLIMAT DE LA RUSSIE, d'après B. VESSÉLOWSKY; tiré des <i>Mélanges russes</i> . Par V. A. MALTE-BRUN.	137
ZANZIBAR et ses habitants (2 ^e article). Par le capitaine GUILLAIN.	140
LES COLONIES EUROPÉENNES du Rio de la Plata. Traduit de la <i>Gazette piémontaise</i> , par L. JOURNAULT.	161
RELATION du voyage de M. le capitaine de Bonnemain à R'dâmes. (1856-1857). Par M. A. CHERBONNEAU.	257
DESCRIPTION des plaines de Tabasco et de Chiapas, et tradition sur la civilisation primitive de ces contrées. Par M. l'abbé BRASSEUR DE BOURBOURG.	292
LETTRE adressée par M. le comte d'Escayrac de Lauture à l'Académie des sciences, et insérée par extrait dans le procès-verbal de la séance du lundi 25 mai 1857. Par M. le comte d'ES-CAYRAC DE LAUTURE.	333

ANALYSES CRITIQUES ET EXTRAITS D'OUVRAGES RÉCENTS.

<i>The Araucanians, or Notes of a Tour among the Indian tribes, etc.</i> Les Araucans, ou notes d'un voyage parmi les tribus indiennes du Chili méridional; par EDMOND RUEL SMITH. Par V. A. MALTE-BRUN.	99
I. <i>Das Stromsystem des Oberen Nils...</i> , von G. A. von KLÖDEN. II. <i>The foreign Missionary Intelligencer</i> . Par M. le comte Adolphe de CÉRCOURT.	170
Souvenirs d'un voyage en Sibérie, par M. CHRISTOPHE HANS-	

TEEN; traduits du norvégien par madame Colban, et revus par MM. Sédillot et de la Roquette. Par M. V. A. MALTE-BRUN. . .	201
— Le froid en Sibérie. (1 ^{er} extrait de l'ouvrage de M. Hansteen.).	204
— Le comptoir russe de Klachta et la ville chinoise de Malmat-schin, (2 ^e extrait.).	207
— La pêche à l'esturgeon sur le fleuve Oural. (3 ^e extrait.). . .	210
<i>Reise Igiennem Danmark</i> Voyage à travers le Danemark, par madame MARIA BOJESSEN. Par V. A. Malte-Brun. . . .	214
<i>Journal d'un missionnaire</i> au Texas et au Mexique, par M. l'abbé DOMENECH (1840-1852.) Par V. A. Malte-Brun. .	339
— Le Texas, sa géographie, son histoire. (1 ^{er} extrait de l'ouvrage de M. l'abbé Domenech).	344
— Les Indiens du Texas. (2 ^e extrait.).	350
— La secte des Vaudoux. (3 ^e extrait.).	367

MÉLANGES ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES.

EUROPE.

Mission de M. Lejean dans la vallée du Bas-Danube.	112
De l'état d'avancement de la grande carte fédérale helvétique. . .	223

ASIE.

Reconnaissance du lac Issyk-koul et de la rivière Tchoul, par M. Sémenoff.	216
Notes sur l'empire Birman.	326
Nouvelles de M. Joh. Roth, voyageur en Palestine.	374

AFRIQUE.

Prochain voyage de M. Mac-Carthy d'Algérie à Tombouctou. . . .	113
--	-----

AMÉRIQUE.

Ouverture d'une route carrossable à l'isthme de Tehuantepec. . . .	105
Prochaine exploration du Rio-Negro, en Patagonie.	373
Nouvelles du naturaliste Aimé Bonpland.	376

OCÉANIE.

Retour de M. Grégory et fin de l'expédition du nord de l'Australie. .	105
Projet d'exploration de l'île Bornéo, par le lieutenant de Crespigny. .	228

MÉLANGES.

De la température moyenne en différents lieux de l'empire de Russie. .	107
Mort du docteur Kane. — Ses Voyages.	109
De l'extension géographique du tigre et de ses rapports avec l'humanité. (Extrait d'une lettre de l'académicien Brandt à M. de Humboldt). .	370
Ajournement de l'expédition à la recherche des sources du Nil. . . .	114
Publication des premiers volumes des explorations du docteur Henri Barth dans l'Afrique centrale.	231
Atlas royal illustré de géographie moderne; par le docteur Norton Shaw, secrétaire de la Société royale géographique de Londres. .	233

Retour de MM. Herman et Robert Schlagintweit, voyageurs dans l'Inde.	374
Départ de la frégate autrichienne <i>Novara</i> pour un voyage scientifique de circumnavigation.	375

SOCIÉTÉS SAVANTES.

Travaux des diverses Académies et Sociétés savantes de l'Europe relatifs à la géographie.

Société de Géogr. de Paris. Février, mars, avril 1857.	114, 235, 376
Société royale Géogr. de Londres. Janvier-mai 1857.	120, 238, 378
Société de Géogr. de Berlin. Déc. 1856.—Janv. et fév. 1857.	123, 242
Société Géogr. impériale de Russie. Déc. 1856.—Fév. 1857.	124, 245

BIBLIOGRAPHIE.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

Bulletin de la Société de Géogr. de Paris. 4 ^e série, tome XIII, n° 1.	
— Janvier, février, mars, avril et mai 1857.	249, 379
Zeitschrift für Allgemeine Erdkunde, herausgegeben von Dr. K. Neumann.—Nouvelle série, 1 ^{er} vol., 6 ^e cah. Décembre 1856.—II ^e vol., 1 ^{er} et 2 ^e cah. Janvier et février 1857.	126, 250
Archiv für wissenschaftliche Kunde von Russland, Herausgeg. von A. Erman. XV ^e vol., 4 ^e cah. 1856.—XVI ^e vol., 1 ^{er} cah. 1857.	127, 251
The Church Missionary intelligencer. Vol. VII, Nos 2 et 3. Février et mars 1857.	251
Mittheilungen aus Justus Perthes' Anstalt.... Von Dr. A. Petermann, Gotha. Nos XI et XII. 1856.—No I. 1857.	252, 380
Liste de 34 ouvrages récents (livres ou cartes), français et étrangers, relatifs à toutes les branches des sciences géographiques.	128, 253, 381

Cartes.

Carte de l'Afrique australe pour suivre les différentes explorations faites de 1849 à 1856, par le Dr David Livingstone; dressée, d'après l'esquisse des missionnaires de Londres, par V. A. Malte-Brun.	
Carte de l'itinéraire d'El-Oued à R'dâmes, dressée d'après les esquisses de MM. les capitaines de Bonnemain et Robert; par M. V. A. Malte-Brun.	

FIN DE LA TABLE.

